

# Doctorat de l'Université de Toulouse

préparé à l'Université Toulouse - Jean Jaurès

---

L'écriture comme processus de subjectivation à l'oeuvre :  
étude des effets thérapeutiques d'un atelier d'écriture en  
clinique psychiatrique

---

Thèse présentée et soutenue, le 22 novembre 2024 par

**Maria do Ceu ALVES**

## École doctorale

CLESCO - Comportement, Langage, Éducation, Socialisation, Cognition

## Spécialité

Psychopathologie

## Unité de recherche

CERPOP - Centre d'Epidémiologie et de Recherche en santé des POPulations de Toulouse

## Thèse dirigée par

Sylvie BOURDET-LOUBÈRE

## Composition du jury

M. Jean-Luc SUDRES, Président, Université Toulouse II Jean Jaurès

M. Jean-Marc TALPIN, Rapporteur, Université Lumière Lyon 2

M. Yann ZOLDAN, Rapporteur, Université du Québec

Mme Astrid HIRSCHMANN, Examinatrice, Université de Caen

Mme Sylvie BOURDET-LOUBÈRE, Directrice de thèse, Université Toulouse II Jean Jaurès



**Université Toulouse 2-Jean Jaurès**  
**Laboratoire CERPOP, (UMR 1295) - Équipe SPHÈRE**

**THÈSE**

Pour obtenir le grade de  
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ  
Spécialité : Psychopathologie clinique du sujet

**L'écriture comme processus  
de subjectivation à l'œuvre :  
étude des effets thérapeutiques d'un atelier  
d'écriture en clinique psychiatrique**

Volume I

**Maria do Céu Alves**

Présentée et soutenue publiquement

**Le 22 novembre 2024**

Directeur ou Directrice de Recherche

**Sylvie BOURDET-LOUBERE - Professeur de Psychologie clinique et de  
Psychopathologie – Université Toulouse Jean Jaurès**

JURY

Rapporteurs

**Jean-Marc TALPIN - Professeur émérite de Psychopathologie et Psychologie clinique - Université Lyon 2**

**Yann ZOLDAN - Professeur de Psychologie - Université du Québec**

Examineur - trice

**Astrid HIRSCHMANN - Professeur de Psychologie clinique et Psychopathologie - Université de Caen**

**Jean-Luc SUDRES- Professeur de Psychologie (Psychopathologie clinique) Université Toulouse Jean Jaurès,**

**Président du jury.**

---

## Remerciements

---

A tous ceux qui ont été là. Merci.  
Aux patients qui m'ont appris à voir. Merci.

Un sentiment immense de gratitude est adressé à ma directrice de recherche, le Professeur Sylvie-Loubère, sans laquelle cette expérience n'aurait jamais été possible. Son humanisme clairvoyant, sa bienveillance et son optimisme, son attention chaleureuse, sa disponibilité à toute épreuve, sa rigueur, son efficacité, l'étendue de son savoir... et bien d'autres qualités encore signent l'excellence qu'incarne le Professeur Sylvie-Loubère, autant sur le plan scientifique/académique qu'humain. Son être sera, pour toujours, une source d'inspiration pour moi.

Je suis honorée d'avoir été l'une de ses étudiantes et doctorantes et je lui voue un profond sentiment d'admiration.

---

*« Dans tous les asiles, il y a des fous avec tant de certitudes ! Et moi, qui n'ai aucune certitude, ai-je plus ou moins raison ? Non, pas même en moi... ».*

Fernando Pessoa, in « Le bureau de tabac ».

*« Ce qu'on dit de soi est toujours poésie ».*

Renan

---

## Sommaire

<b>INTRODUCTION .....</b>	<b>13</b>
<b>1. ÉTAYAGE THEORIQUE ET CONCEPTUEL .....</b>	<b>19</b>
<b>1.1. LA PSYCHOSE .....</b>	<b>22</b>
1.1.1. Introduction à la compréhension du fonctionnement psychique.....	23
1.1.2. Matière psychique primaire : l’informe, aléas et avatars du potentiel de transformation.....	23
1.1.3. Pulsions/fantasmes/objets.....	27
1.1.4. Spatialité, processualité et temporalité psychique .....	28
1.1.5. La représentation/fonctionnement en réseaux .....	29
1.1.6. La psyché en tant qu’appareil psychique .....	31
1.1.7. Le fonctionnement/les processus psychotiques .....	32
1.1.8. La souffrance de la psychose.....	34
1.1.9. Les approches thérapeutiques de la psychose -le transfert dans la psychose	37
<b>1.2. LES DISPOSITIFS CLINIQUES A MEDIATION .....</b>	<b>40</b>
1.2.1. L’espace transitionnel/les objets transitionnels .....	44
1.2.2. Les médiations : définitions, caractéristiques, spécificités du transfert .....	47
1.2.3. Les médiations lecture et écriture -conte/poésie- (acte créatif, création, créativité, imaginaire, narrativité, « personnation », symbolisation, sublimation, subjectivation) .....	51
1.2.3.1. <i>Trauma, acte créatif, création et créativité</i> .....	52
1.2.3.2. <i>Effets thérapeutiques de la médiation artistique</i> .....	60
1.2.3.3. <i>Le travail de l’imaginaire</i> .....	61
1.2.3.3.1. Fiction et narration.....	62
1.2.3.3.2. Le conte .....	65
1.2.3.4. <i>Le travail du poétique</i> .....	66
1.2.3.5. <i>Le médium lecture</i> .....	71
1.2.3.6. <i>Le médium écriture</i> .....	75
1.2.3.7. <i>Écriture et fonctionnement psychique</i> .....	80
1.2.3.8. <i>Psychose, représentation et symbolisation</i> .....	84
1.2.3.9. <i>Historicité, sublimation, subjectivation et « personnation »</i> .....	98
1.2.3.10. <i>Symbolisation groupale</i> .....	105

<b>2. PHASE EXPLORATOIRE, PROBLEMATISATION ET METHODES .....</b>	<b>113</b>
<b>2.1. PHASE EXPLORATOIRE .....</b>	<b>115</b>
2.1.1. Objectifs et méthodes.....	115
2.1.2. Présentation du patient.....	116
2.1.3. Résultats.....	121
2.1.3.1. <i>Productions et processus de symbolisation</i> .....	121
2.1.3.2. <i>Travail de signifiante/subjectivation</i> .....	124
2.1.4. Éléments conclusifs de la phase exploratoire .....	127
<b>2.2. PHASE D'ETUDE .....</b>	<b>131</b>
2.2.1. Revue de littérature amenant à une problématisation .....	131
2.2.2. Problématique .....	141
2.2.3. Hypothèses .....	144
2.2.3.1. <i>Hypothèse générale</i> .....	144
2.2.3.2. <i>Hypothèses opérationnelles</i> .....	144
2.2.3.2.1. L'écriture en tant qu'acte de symbolisation .....	145
2.2.3.2.2. L'écriture en tant que vecteur de subjectivation .....	147
2.2.3.2.3. Le groupe comme lieu d'expression et d'expérience de soi .....	148
<b>2.3. ASPECTS METHODOLOGIQUES.....</b>	<b>150</b>
2.3.1. Démarche méthodologique .....	150
2.3.2. Méthode de recueil et d'analyse des données .....	150
2.3.3. Éthique .....	152
2.3.4. Présentation du dispositif .....	152
2.3.4.1. <i>Présentation de la clinique Sen.</i> .....	155
2.3.4.2. <i>L'atelier d'écriture</i> .....	156
2.3.4.3. <i>Objectifs de l'atelier</i> .....	157
2.3.4.4. <i>Indications et contre-indications</i> .....	157
2.3.4.5. <i>Axes de travail</i> .....	157
2.3.4.6. <i>Modalités d'expression utilisées</i> .....	159
2.3.4.7. <i>Déroulement</i> .....	164
2.3.4.8. <i>Matériaux utilisés</i> .....	165
2.3.4.9. <i>Résultats attendus</i> .....	165

<b>2.4. PARTIE CLINIQUE .....</b>	<b>167</b>
2.4.1. Présentation des données.....	167
2.4.2. Choix des participants.....	168
2.4.3. Composition des groupes et présentation des participants.....	169
2.4.3.1. <i>Composition des groupes</i> .....	169
2.4.3.1.1. Modalité lecture .....	169
<i>Séance 1</i> .....	169
<i>Séance 2</i> .....	169
2.4.3.1.2. Modalité jeux de rôles.....	170
<i>Séance 1</i> .....	170
<i>Séance 2</i> .....	170
2.4.3.1.3. Modalité conte individuel écrit .....	170
<i>Séance 1</i> .....	170
<i>Séance 2</i> .....	170
<i>Suite de la 2<sup>ème</sup> séance</i> .....	171
2.4.3.1.4. Modalité conte collectif oral .....	171
<i>Séance 1</i> .....	171
<i>Séance 2</i> .....	171
2.4.3.1.5. Modalité prose poétique .....	171
<i>Séance 1</i> .....	171
<i>Séance 2</i> .....	172
2.4.3.1.6. Modalité poésie individuelle écrite .....	172
<i>Séance 1</i> .....	172
<i>Séance 2</i> .....	172
2.4.3.1.7. Modalité poésie collective -oral et écrit.....	172
<i>Séance 1</i> .....	172
<i>Séance 2</i> .....	173
<i>Suite de la séance 2</i> .....	173
2.4.3.1.8. Modalité préparation à la lecture de textes.....	173
<i>Séance 1</i> .....	173
<i>Séance 2</i> .....	174
2.4.3.2. <i>Présentation des participants</i> .....	174
2.4.3.2.1. Madame L.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
2.4.3.2.2. Monsieur P. ....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
2.4.3.3. <i>Analyse de données</i> .....	177
2.4.3.3.1. Madame L.....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
<i>Participation à l'atelier</i> .....	177
<i>Déroulement des séances explorées</i> .....	178
<i>Analyse de discours durant l'atelier</i> .....	183
<i>Analyse de productions</i> .....	186
<i>Bénéfice thérapeutique de l'écriture et de la participation à l'atelier</i> .....	187
2.4.3.3.2. Monsieur P. ....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
<i>Participation à l'atelier</i> .....	187
<i>Analyse de productions</i> .....	189
<i>Bénéfice thérapeutique de l'écriture et de la participation à l'atelier</i> .....	221

<b>3. RESULTATS .....</b>	<b>225</b>
<b>3.1. QUESTIONNAIRES : PRESENTATION .....</b>	<b>227</b>
<b>3.2. REPONSES DES PATIENTS .....</b>	<b>229</b>
<b>3.3. RESULTATS GENERAUX.....</b>	<b>235</b>
<b>3.4. RESULTATS DISPOSITIF .....</b>	<b>237</b>
3.4.1. Cadre .....	237
3.4.1.1. <i>Médiation thérapeutique.....</i>	<i>238</i>
3.4.1.2. <i>Médium.....</i>	<i>238</i>
3.4.1.3. <i>Groupalité : co-construction, co-créativité et co-symbolisation .....</i>	<i>239</i>
3.4.1.4. <i>Processualité/ spatialité/ temporalité -modalités d'expression .....</i>	<i>242</i>
3.4.1.5. <i>Associativité générative.....</i>	<i>247</i>
3.4.1.6. <i>Symbolisation et subjectivation .....</i>	<i>264</i>
<b>3.5. RESULTATS CAS CLINIQUES.....</b>	<b>265</b>
3.5.1. Madame L. ....	Erreur ! Signet non défini.
3.5.2. Monsieur P.....	Erreur ! Signet non défini.
<b>4. DISCUSSION.....</b>	<b>289</b>
<b>4.1. LIMITES ET BIAIS.....</b>	<b>291</b>
<b>4.2. REVUE CRITIQUE .....</b>	<b>293</b>
<b>4.3. RETOUR SUR LES APPORTS CONCEPTUELS ET PISTES PRAXEOLOGIQUES .....</b>	<b>294</b>
4.3.1. Retour sur les apports conceptuels .....	294
4.3.2. Éléments restant à considérer .....	295
4.3.3. Retombées concrètes et opérationnelles sur le plan de la recherche et de la pratique.....	295
<b>5. CONCLUSION .....</b>	<b>297</b>
<b>6. BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>315</b>
<b>7. INDEX.....</b>	<b>325</b>

## **VOLUME 2 -**

### **Analyse qualitative de la dynamique du groupe et documents annexes**

<b>PRESENTATION.....</b>	<b>7</b>
<b>1. ANALYSE QUALITATIVE .....</b>	<b>11</b>
<b>1.1. ANALYSE QUALITATIVE : NARRATIVITE, IMAGINAIRE, POETIQUE ET SYMBOLIQUE .....</b>	<b>13</b>
1.1.1. Analyse qualitative par modalités.....	13
1.1.2. Narrativité et processus psychiques .....	102
1.1.3. Modalité poésie collective.....	144
<b>2. LES DOCUMENTS COMPLEMENTAIRES .....</b>	<b>173</b>
<b>2.1. RETRANSCRIPTIONS ATELIERS (2 CYCLES) .....</b>	<b>175</b>
2.1.1. Lecture (28/01/19).....	175
2.1.2. Jeux de rôles (11/02/19).....	177
2.1.3. Conte individuel (18/02/19) .....	179
2.1.4. Conte collectif (04/03/19) .....	183
2.1.5. Prose poétique (11/03/19).....	190
2.1.6. Poésie individuelle (18/03/19) .....	195
2.1.7. Poésie collective (25/03/19).....	196
2.1.8. Préparation lecture de textes (14/04/19) .....	203
2.1.9. Jeux de rôles (13/05/19).....	209
2.1.10. Conte individuel (20/05/19) .....	211
2.1.11. Conte individuel suite (17/06/19).....	214
2.1.12. Conte collectif (24/06/19) .....	220
2.1.13. Prose poétique (01/07/19).....	230
2.1.14. Poésie individuelle (08/07/19) .....	231
2.1.15. Poésie collective (15/07/19) .....	233
2.1.16. Poésie collective suite (22/07/19) .....	242
2.1.17. Préparation de la lecture de textes (29/07/19) .....	254
<b>2.2. QUESTIONNAIRE DE SATISFACTION .....</b>	<b>259</b>

<b>2.3. FORMULAIRE CONSENTEMENT ECLAIRE .....</b>	<b>283</b>
2.3.1. Formulaire de consentement.....	283
<b>2.4. IMAGE - INDUCTEURS .....</b>	<b>285</b>
<b>2.5. PRODUCTIONS DES PATIENTS.....</b>	<b>286</b>
2.5.1. Monsieur R.....	286
2.5.2. Madame L.....	303
2.5.3. Monsieur P.....	309

## Préambule

L'intérêt de la rencontre de la psyché avec l'Art, notamment l'Art littéraire, est connu depuis les travaux de Sigmund Freud. Quoi de plus « attendu », alors, que de se questionner sur les liens existants entre lecture, écriture et fonctionnement psychique, en posant, d'emblée, comme préambule et comme postulat, l'interdépendance entre ces éléments ? Toutefois, la question des liens suppose et entraîne celle des modalités et des effets ; soubassement d'une pensée qui émerge, se construit et s'articule autour d'hypothèses, comme celle de la dimension thérapeutique du littéraire, de la lecture et de l'écriture, lesquels, en tant qu'actes de subjectivation pourraient soutenir le sujet dans son devenir et éviter, parfois, l'effondrement psychique.

Ainsi cette hypothèse de travail, soit le fait que le littéraire, la lecture et l'écriture en général, et la poésie en particulier, comporteraient une fonction thérapeutique, y compris pour les sujets aux pôles de fonctionnement non névrotiques de la personnalité, constitue l'axe central de cette recherche.



# **INTRODUCTION**



Ce travail de recherche s'inscrit dans la continuité d'une pensée interdiscursive dans l'objectif de la « border » de deux champs fondamentaux de l'expérience humaine que sont l'art (le littéraire, la lecture et l'écriture) et la vie psychique, dont la relation qui les unit constitue l'**objet** de la problématique que nous nous proposons d'étudier. Il s'agit donc ici de penser la dialectique de ces liens, dans leurs modalités et leurs effets, en s'intéressant aux écrits de patients, produits lors d'un atelier d'écriture dans une clinique psychiatrique, ayant, parfois, comme support, notamment pour ce qui est de la modalité prose poétique, des extraits du *Livre de l'Intranquillité* de l'écrivain-poète portugais Fernando Pessoa.

Ce travail de recherche s'articule autour de l'**hypothèse** centrale selon laquelle **l'écriture constitue un acte de subjectivation, par, notamment, les processus de figurabilité, d'expression, de *signifiance*, de symbolisation et de sublimation qu'elle met en œuvre, permettant l'intégration psychique et pouvant soutenir le sujet dans son devenir et éviter, parfois, l'effondrement pathologique**. L'écriture en général, et la poésie en particulier, comporteraient ainsi, *de facto*, une fonction thérapeutique tel que nous prétendons le **montrer** par cette étude.

Celle-ci est, résolument, de nature praticienne. Il s'agit d'une recherche exploratoire, quasiment une recherche-action, émanant de et soutenue, par une pratique clinique. Cet élément pose l'exigence de l'adaptation du dispositif aux personnes y participant, en particulier à leur état psychique mais aussi à leurs modes de symbolisation, au contexte d'hospitalisation, en particulier des soins proposés et au projet de chaque patient. D'autre part, cette dimension « praticienne » se retrouve, aussi, dans la priorité donnée dans cette recherche à l'exploration des éléments cliniques. Que ce soit ceux ayant trait aux données intrapsychiques et interpersonnelles, aux interactions collectives et groupales, au dispositif ou, encore, à notre fonction vicariante de support des processus de symbolisation et de sublimation. Nos propres processus psychiques, cognitifs et de symbolisation, actualisés dans l'animation de l'atelier, sont déroulés dans cette recherche de façon à donner à voir et à expliciter, à éclairer, le travail de co-construction de ces processus. Ainsi, notre recherche est, par contextualisation mais aussi par choix, une thèse de praticienne, selon la formule consacrée.

Afin de mettre nos hypothèses au travail de la clinique, nous nous soutiendrons, **méthodologiquement**, de la démarche suivante : étude des processus et des fonctions de l'écriture de sujets hospitalisés en clinique psychiatrique, à partir de leur participation à un atelier d'écriture (atelier que nous animons dans une clinique psychiatrique en tant que psychologue clinicienne), et de leurs productions au regard de leur devenir psychique et dans le cadre de leur prise en charge. Sur le plan praxéologique, en pensant et en analysant ces pratiques

d'écriture, nous espérons mieux comprendre le fonctionnement des processus de symbolisation, avènement et/ou reprise, notamment au sein des organisations psychotiques de la personnalité, de façon à révéler et à illustrer le potentiel thérapeutique de l'écriture.

Pour ce faire, notre pensée se soutient de plusieurs apports **conceptuels**. Pour accéder à la compréhension des organisations psychotiques de la personnalité, nous ferons appel à la notion de la défaillance des processus de symbolisation telle que travaillée, par exemple, par René Roussillon et par Anne Brun.

Concernant les enjeux psychiques de l'acte créateur, les fonctions thérapeutiques de l'écriture, dont celles de symbolisation, les thérapies médiatisées et la malléabilité, la transitionnalité, la transformation psychique et le travail de la paradoxalité et du négatif, nous ferons appel aux travaux de Didier Anzieu, de René Roussillon, d'Anne Brun, de Gisela Pankow, de Donald Winnicott et d'André Green notamment.

D'autres penseurs, dans le champ littéraire et philosophique, en particulier dans les domaines de la narrativité, de l'herméneutique et de la phénoménologie (en étayage à Gérard Genette, Roland Barthes, Paul Ricoeur et Edmund Husserl), nous permettront de saisir les enjeux psychiques de l'identité narrative, eu égard notamment à la question de la réalité psychique, et la traversée de l'expérience du devenir par l'émergence et l'inscription des traces du sujet dans l'écriture, pouvant prendre fonction de signifiants premiers, matérialisation des condensés somatopsychiques, notamment dans et par la poésie, pouvant soutenir la symbolisation. Saisir l'« être au monde » dans l'expérience du devenir par l'expression écrite, constitue l'axe central de ces apports et de notre positionnement épistémologique de façon générale.

Enfin, *last but not least*, notre position épistémologique sur le plan de la métapsychologie est celle d'une pensée, et d'une clinique, fondée et ancrée sur la métapsychologie post-freudienne, dont le postulat de l'inconscient constitue notre référentiel premier et fondamental. Nous ferons ainsi appel à la théorisation des topiques, relativement aux formes de symbolisation, autant sur le plan intrapsychique qu'intersubjectif, mais aussi au concept de pulsion et de ses destins, dont la symbolisation et la sublimation, dans la compréhension de la nature dialectique de la psyché, sujet/autrui/autre/groupe... Plus particulièrement nous inscrivons notre recherche dans le cadre de la métapsychologie contemporaine, dans le sillon du modèle processuel dont le postulat est celui de l'existence de processus communs entre la névrose et la psychose.

Notre recherche s'inscrit dans cette clinique opérationnalisée par R. Roussillon de par la place et la fonction accordée aux mouvements, aux liens, aux

processus (de créativité, de création, de transformation, de réflexivité intrapsychique...), au potentiel (génératif -de représentations, de signifiants, de sens...- et sémiotique de la psyché). Générativité, processualité et spatialité, voici comment se traduit ce modèle processuel dans notre recherche. Dans cette perspective, divers niveaux de fonctionnement coexistent chez un même sujet d'une part et, d'autre part, les processus engagés seraient les mêmes dans le contexte de la pathologie comme dans celui du cours normal du fonctionnement psychique. Seules des différences de degré, d'intensité, de plasticité et d'intégration, et non une différence de nature, seraient à discriminer. En outre, la métapsychologie des processus définit la psyché comme un potentiel de travail et de création, qui repose sur des ressources de classement, de traitement, de catégorisation, de combinaison, de mémorisation, de liaison et de représentation symbolique ; soit un processus de transformation des données, des informations, des énergies venues aussi bien du dehors que du dedans, de l'actuel comme du passé. L'axe central étant celui de la générativité associative, soit la capacité à développer des capacités de symbolisation à même de subjectiver les expériences en attente de l'être.

Subjectivation, sublimation, symbolisation, voici les fils conducteurs de cette recherche laquelle s'ancre dans la continuité de cette rencontre initiale de l'art *latus sensus* et de la psyché qui ne cesse d'alimenter notre pensée interdiscursive ainsi que notre pratique professionnelle en tant que psychologue clinicienne dans une clinique de réhabilitation psychiatrique et, en particulier, de notre expérience de l'animation d'un atelier thérapeutique d'écriture.



**1.**

**ÉTAYAGE THEORIQUE ET  
CONCEPTUEL**



Si le propre du soin psychique est d'accompagner le devenir et/ou l'être sujet, dans sa singularité, ceci se fait aussi par la confrontation à l'altérité en tant que condition participant à ce processus de subjectivation.

Le soin psychique suppose, d'emblée et intrinsèquement, la possibilité de l'institution qui, de l'extérieur, en tant qu'épreuve de réalité, soutient ce devenir sujet, étant ainsi porteur des dialectiques singularité/altérité-intime/institution. Comment donc articuler les termes apparemment disjoints de l'intime et de l'institution ? Les thérapies médiatisées peuvent-elles dialectiser ces derniers et ceci autant pour les personnes accueillies dans les structures de soins psychiques que pour les professionnels les accompagnants ? Enfin, parmi ces thérapies médiatisées quelle place peut occuper l'écriture, et en particulier la poésie, notamment dans le quotidien d'une institution psychiatrique où la prise en charge s'articule autour de la réhabilitation des individus dans une visée d'adaptation, voire d'insertion, à la réalité sociale ? La poésie est-elle vraiment accessoire, voire inutile, selon l'optique de la globalisation du capitalisme et de la « *nouvelle économie psychique* » (Melman, 2010), ou bien peut-elle comporter une authentique dimension thérapeutique en tant qu'écriture de l'intime, notamment pour des patients du pôle de fonctionnement psychotique ?

Les liens entre l'art et la psyché/la psychopathologie remontent déjà aux premières conceptions psychanalytiques sur la « représentation inconsciente », véhiculée par les images symboliques des rêves (Freud), ainsi que sur l'existence de certains symboles de l'« *inconscient universel* » (Jung). Toutefois, ces considérations prennent, actuellement, la voie de la conceptualisation des processus tels que la symbolisation, la représentance et la réflexivité. Toutes se soutiennent, néanmoins, du postulat selon lequel l'expression, artistique notamment, peut constituer une possibilité de modalité de traitement psychique, et avoir, donc, des effets thérapeutiques de par *l'insight* qu'elle autorise (Naumburg, 1940, in Oury, 1989, p. 173). Ces considérations constituent le postulat fondamental autour duquel s'articule cette recherche.

À partir de celles-ci, nous tenterons d'apporter des éléments de réponse à nos questions en continuant de dialectiser les rapports entre Art et Psyché. D'ailleurs, comment comprendre la trace de l'Art dans l'histoire humaine si ce n'est en considérant la triangulation psyché, langage et art, en supposant que le langage interpersonnel et dialogique ne peut ni porter ni épuiser le besoin humain de se dire en disant, comme si quelque chose ne pouvait ni être adressé, reçu, voire même perçu, de façon directe et linéaire, via le langage dialogique ? Quelque chose qui serait la substance même de la psyché ? Une substance vivante, mobile, plurielle, dont les traces surgissent, disparaissent, se transforment... générant de la vie psychique, dans la conflictualité, entre des forces, des instances, des temps singuliers et différents, des vides, des pleins et des déliés.

## 1.1. LA PSYCHOSE

Comment comprendre et accéder au monde de la psychose, et accompagner les personnes s'organisant autour de ce fonctionnement de personnalité, quand, dans le discours que, parfois, voire souvent, certaines d'entre elles nous adressent, celles-ci affirment, mais est-ce bien de cet ordre, une identité claire, irréductible et définitive (« *je suis schizophrène* », « *je suis bipolaire* », « *je suis borderline* »...), alors que d'autres, au contraire, avant même, pendant ou après, nous avoir « jeté à la figure », comme pour s'en défendre et s'en débarrasser, des propos franchement délirants, comme autant de parties de leur monde interne informe morcelé par la destructivité et la terreur, expriment, eux aussi, des propos tout aussi convaincants, ou bien voulant nous convaincre et se convaincre, du type « *ne pensez pas que c'est ma maladie* », « *ne croyez pas que je délire* », « *je ne suis pas fou* »... Face au réductionnisme de la catégorisation du diagnostic, soit de la reconnaissance de soi comme étant malade, de l'acceptation et de l'intégration de l'amputation de tout ce qui n'est pas malade en soi dans l'image et la représentation de soi et, d'autre part, de la non-reconnaissance de soi dans ses « parties malades », exprimées malgré soi, l'autre en face, le psychologue par exemple, voire surtout, se doit de répondre présent, avec le maximum de courage dont il puisse faire l'expérience, à l'adresse criante de singularité et d'irréel pour lui de cet autre et d'y répondre en tentant de se tenir dans la verticalité d'une humanité commune. Il n'est, alors, possible que d'incarner une attitude d'une humilité extrême qui se propose juste d'être le témoin de la souffrance la plus humaine qui soit ; celle d'être humain, de l'accueillir avec délicatesse, précaution et bienveillance ; de regarder ce « *visage* », selon E. Lévinas, dépeignant la pire des souffrances humaines avec des yeux qui voient au-delà de la radicale différence. Des yeux qui voient avec un cœur pensant cet autre défiguré par la douleur de devoir être malgré tout et de ne pouvoir ni fuir ni échapper à lui-même. De regarder l'autre et de le voir comme un autre soi-même (Ricoeur, 1990) ; telle est l'exigence éthique de la rencontre de ce « *visage* ». Notre positionnement épistémologique est, fondamentalement, celui de l'éthique et de l'approche/méthode d'analyse phénoméno-structurale. Il s'agit, selon J.-L. Sudres (2024), d'une méthode qui tente de mettre en évidence le sens plutôt que l'explication à partir de l'observation active. En se soutenant des travaux d'Edmund Husserl (1859-1938), Ludwig Binswanger (1881-1966) s'intéresse au concept de phénomène en tant que manifestation du vécu subjectif sous-tendu par des processus de création de sens, afin d'appréhender l'intentionnalité de la conscience. Par ailleurs, en s'appuyant sur les travaux de Martin Heidegger (1889-1976), il se penche sur la singularité du vécu subjectif, soit la façon d'« être au monde » dans le but de considérer les parties psychiques en souffrance s'exprimant sur le mode

pathologique. Par exemple, selon P. cabestan (2003), cité par J.-L. Sudres (*op. cit.*) : « *La mélancolie devient une simple modalité d'appréhension de l'existence à laquelle nous cherchons à donner sens* ». L. Biswanger (*op. cit.*) propose la méthode de l'« *analyse existentielle* » « empirique », laquelle se fonde sur la notion de « *structure de l'être présent* » ainsi que sur l'interprétation du contenu du langage, lequel est en mesure de révéler la compréhension de l'autre dans sa singularité.

Dans le champ de la psychologie, cette méthode est portée par Henri Bergson (1859-1941) par le biais de la notion de « *temps vécu* » et par Eugène Minkowski (1937), ce dernier s'intéressant à la question de l'aspect structurel du langage ainsi que de la personnalité, à étudier dans son ensemble, soit dans l'« *espace et le temps vécu* » et dans son déploiement sur le plan du langage. Ce dernier constitue, alors, le mode d'exploration privilégié de la personne, du sujet ; la singularité de l'expression acquiert ainsi une fonction de symbole. La phénoménologie s'intéresse au langage comme forme symbolique qui porte l'« *être au monde* » dans la réalité extérieure et le sujet dans l'« *être au monde* ». Telle sera la ligne directrice de cette recherche.

### **1.1.1. Introduction à la compréhension du fonctionnement psychique**

Cette souffrance, intrinsèquement, humaine, est toujours possible, toujours présente, même en état latent, pouvant s'activer et s'actualiser dans l'humain en devenir. Serait-elle primaire au même titre que la matière originelle, première, de laquelle serait faite la psyché ? Avant le langage, la pensée et la conscience ? Si cette dernière est, certainement, complexe, multisensorielle et informe, faite d'états somato-psychiques (René Roussillon, 2006<sup>1</sup>), elle accueille, certainement aussi, des états relevant de l'inconfort et de la douleur.

### **1.1.2. Matière psychique primaire : l'informe, aléas et avatars du potentiel de transformation**

En pensant l'articulation entre la souffrance psychique et le soin à lui apporter, R. Roussillon (2010/1, p. 28) élabore une approche théorique selon laquelle « ... *l'expérience subjective laisse des traces intérieures, qu'elles aient été symbolisées ou pas, qu'elle*

---

<sup>1</sup> Se référer à ses cours en ligne.

*laisse toujours une trace interne qui est, selon le terme de Freud de 1900, la « matière première » de la psyché*». Ce fonctionnement psychique suppose selon lui un écart-distance :

*« ... un processus en deux temps, le temps où ça se passe (ou s'est passé), c'est-à-dire le temps de l'enregistrement de l'expérience, et le temps où ça se signifie, c'est-à-dire le temps de la reprise « auto », le temps de sa symbolisation. Mais la mise en représentation symbolique de l'expérience, le jeu qu'elle comporte, ne va pas de soi, elle résulte d'un travail psychique » (2010/1, p. 28).*

La processualité de ce processus d'événement-inscription-traduction signifiante de l'expérience s'explique par la « complexité de la « matière première » et de son caractère « largement inconscient et énigmatique ». Selon Roussillon (*op. cit.*, p. 28), la « matière première » est complexe « ... parce qu'elle est multi-sensori-motrice, multi-perceptive, multi-pulsionnelle, qu'elle mêle le dedans et le dehors, le moi et l'objet [...] donc deux facteurs « objectifs » et « subjectifs », ceux de l'environnement et ceux du sujet. Sans travail de différenciation, elle est donc toujours plus ou moins menacée de confusion ». Cette matière complexe, informe, est désorganisatrice d'autant plus que la psyché infantile est immature, d'une faible capacité de synthèse, notamment lorsque le langage n'est pas acquis, et qu'elle comporte des traces des expériences infantiles, notamment les expériences traumatiques causées, en partie, par la rencontre du sexuel infantile, privé de moyens de décharge spécifiques, selon Roussillon (*op. cit.*, p. 29). Afin de traiter cette « matière première psychique énigmatique parce que complexe » (Roussillon, *op. cit.*, p. 29), la « psyché va tenter d'externaliser (...) de la « transférer » dans une matière perceptive, plus repérable et plus facile à travailler, elle va ainsi chercher à « décondenser » la complexité, la diffracter, la répartir sur différents objets articulables entre eux » (Roussillon, *op. cit.*, p. 29). Face à la présentification de ces expériences « en souffrance d'intégration » (Roussillon, *op. cit.*, p. 29) et réactualisées « au nom du déplaisir » ou liées « ... sur place (à l'intérieur) » dans le retournement du « ... déplaisir du trauma en plaisir », l'externalisation, l'objectalisation et la différence pourraient venir faire barrage à ce retour et permettre la prise de conscience que, par ce biais, la psyché se re-présente qu'elle représente. Réflexivité, conscientisation et sens peuvent alors advenir là où présentification et évacuation privaient jusqu'alors le sujet d'espace. Matière et espace psychique dialectisent la vie psychique. René Kaës (2015), entre autres, s'est penché sur ces questions. Selon ce dernier, l'espace psychique, ou plus exactement l'espace de réalité psychique inconsciente, constitue une « étendue de matière psychique dans laquelle agissent les processus et les formations de l'Inconscient qui constituent cette matière. Le trait spécifique de cet espace étant qu'il est divisé par l'effet de l'Inconscient » (René Kaës, 2015). Substances et modalités se constituent d'emblée et fondamentalement de

traces premières d'expériences précoces, d'images sensorielles, de perceptions et d'affects (Freud, 1900), d'expériences traumatiques informes et d'agonie... telles que la clinique de la création met en évidence dans le processus du créer (Pascal Roman et Olivia Lempen, p. 98, in Dummet, 2013). L'intérêt de la notion de matière psychique primaire, notamment pour rendre compte des propriétés de l'activité représentative et des particularités de la manière dont elle transforme en expérience subjective la matière psychique, a été pensé par R. Kaës (2015). Considérant le processus de subjectivation, et se soutenant de la pensée de Kaës, Roussillon signale le fait que : « *La trace première de l'expérience, il me semble qu'il faut la concevoir comme faite d'une « matière » hypercomplexe et énigmatique. Elle est faite d'un amalgame perceptif et sensoriel, et investie par différentes motions pulsionnelles. Sans doute mêle-t-elle aussi le moi et l'autre quand elle réenregistre les traces de la rencontre avec l'objet autre-sujet* » (R. Roussillon, 2008, p. 58). Substance, contenu et espace contenant se trouvent, ainsi, au cœur de cette matière-espace-temps qui constitue le lieu de la matière psychique primaire inconsciente. Selon R. Kaës (2015), cet espace de réalité psychique est constitué « *par des contenus de matière psychique brute et de matière psychique élaborée : des investissements pulsionnels, des objets et des relations d'objet, des représentations, des fantasmes, des imagos, des complexes, des identifications, des mécanismes de défense...* ».

Se soutenant des apports de Freud, soit le fait que la réalité psychique inconsciente comporte des effets sur la subjectivité, Kaës propose de considérer qu'il « ... existe pour chaque sujet deux bords et deux principes actifs dans la formation de la réalité psychique, celui du pulsionnel et celui de l'intersubjectivité ». La dialectique sujet/objet-sujet et les « *corrélations de subjectivité* », constituent, selon lui, le cœur des processus de subjectivité tel qu'il est possible de le constater dans les défauts de ces fonctions, spécialement dans la clinique des psychoses, des troubles psychosomatiques, des états-limites et des perversions, de par les déformations graves de l'aménagement psychique qu'elles entraînent. Le devenir sujet se pose d'emblée comme un parcours allant de son monde à soi au monde externe par les diverses expériences qui se substantialisent en matière-espace-temps.

Cette matière fragmentaire mais totale, cette « chose » insaisissable, insituable, y compris temporellement, enclose et impensable, est informe car première et constitutive, précédant le langage. Ce matériau constitue le « site » (Oury, 1989) originaire : « ... de manifestation de l'apparaître [...] une sorte de carrefour : lieu, souvent méconnu, d'émergence de la création artistique proprement dit, et, en même temps, lieu d'émergence des symptômes, des tableaux morbides de la psychose, de la schizophrénie et autres » (Oury, 1989, pp. 168). Dans et à partir de ce site, il « ... va pouvoir s'écrire ou s'inscrire quelque chose, où il y aura œuvre [...] création « *ex nihilo* », **à partir du rien** [...] c'est une dimension de l'ouverture [...] de la **présence** » (Oury, 1989, pp. 94-95). Nous le comprenons comme le site du « dire », de la création ou de la manifestation de « l'ouvert », « lieu de l'Inconscient » (Oury, 1989, pp. 98). Ce site-matière-substance appelle la nécessité

d'une transformation. Son investissement par la pulsion permet qu'un élan de saisissement surgisse, suivi de la possibilité d'une mise en forme et en sens, d'expression, d'élaboration et de symbolisation, via le langage et la pensée. Devenue un matériel, la matière psychique primaire peut être approchée, connue parfois, appropriée et intégrée et s'ancrer dans la mémoire en devenir (Bernard Chouvier, René Roussillon, 2006). Le surgissement, la présentification et la conscientisation de cette matière psychique sont en partie non-intentionnels et inconscients et peuvent se produire par l'advenir de la trace, d'abord en figurabilité, dessinée par l'inscription progressive, multiperceptive et multisensorielle, d'un ou de plusieurs de ses fragments dans l'espace potentiel (Winnicott, 1975). Une mise en lien de ces traces devenues signifiantes s'opère. Elles sont, alors, susceptibles d'être transformées en images, puis en pensées et finalement en mots.

Cette malléabilité de la matière psychique permet l'expérience de la transformation psychique : de l'inconscient au conscient, de l'informe (le Poulichet)<sup>2</sup> à la forme, notamment signifiante, et de la forme au symbolique, laquelle est potentiellement créative, en permettant la saisie et l'appropriation de ces traces d'une subjectivité en devenir. Cette expérience de l'inscription du devenir constitue un besoin psychique, notamment sur le plan identitaire et narcissique (se relier à l'autre, se différencier de l'autre, se reconnaître). Elle mène à un processus d'intégration où le devenir psychique se fait par une dialectique entre des symboles se référant à des parties et au tout, au présent et à l'absent, au même et au différent, au sujet et à l'autre, au sujet et à l'objet... dans une aire intermédiaire qui est, en réalité, l'aire et le lieu de l'expérience subjective, comme le soulignait déjà Donald Winnicott (1975). Dans ce « jeu du devenir », l'expérience constante de soi comme un monde et du monde en soi rencontre la malléabilité, la disponibilité et la continuité des formes du monde (externe et interne), et se caractérise, fondamentalement, par la spatialité et la « processualité ». Dans ce jeu, les masses informes de vécus, ces condensés somato-psychiques, peuvent alors être revécus, mais sur le mode du plaisir et en présence du commun de l'humain. La condensation d'états peut revêtir de la signification, des mots adviennent et, avec eux, la liaison et les espaces permettant le langage et la pensée : l'appropriation signifiante donc, comme nous le supposons. Des sensations à la scène figurée de la psyché, le travail sémiotique de la figurabilité et de la scénalité, borde le cheminement qui mène de l'informe à l'exister (B. Golse, 2020).

---

<sup>2</sup> « L'informe en psychanalyse désigne à la fois des processus inconscients sous-jacents à des vacillements identificatoires et les formations symptomatiques qui en résultent (...) », Sylvie Le Poulichet, in, Sylvie le Poulichet, *l'informe en psychanalyse*, Olivier Douville, 2003, Paris, Aubier, p. 269.

### 1.1.3. Pulsions/fantasmes/objets

Cette matière primaire somatopsychique, paradoxale, inaccessible, dans le sens de reçue/vécue passivement, dans l'incompréhension, comme un tout/sensations-moi/tout-monde, constituera l'expérience d'une forme sans forme expérimentant et étant marquée par un tout qui se fait matière par la matérialisation des formes (sujet/tu-autres/monde). Densité, consistance et mouvement (jaillissement, évanescence et disparition) se créent et se co-crément en une matière sans forme faite de forces et de directions. La pulsion (S. Freud, 1915), ce « concept limite entre le psychique et le somatique », complexe de quatre dimensions (le but -la satisfaction-, l'objet, la source -zones érogènes du corps- et le quatrième, bien que peu explicite, la force de la poussée) ; cette énergie, de nature exponentielle et libre, intègre et contient cette matière primaire psychique. Toujours productive/créative, la pulsion ne cesse de créer et de recréer des motions/sensations/images jamais finies ni arrêtées par aucune fin ou forme ou satisfaction, se dessinant toujours en des scènes/fantasmes où se rencontrent et fusionnent l'interne et l'externe. **L'objet**, ce miroir qui accueille, tient, transforme et renvoie, permet l'évolution/domestication de la pulsion par la rencontre, l'interaction et l'introjection de l'altérité. Dans cette rencontre, la source sexuelle de la pulsion entrevoit la possibilité de créer des structures et des objets substitutifs qui l'éloigneront des buts sexuels et la dirigeront vers des buts sociaux et/ou culturels. Cette fonction de transformation/création concernera autant les objets primaires que les objets-Monde, dont celui de l'expression/de l'Art, qui ne cesseront d'exister, d'interpeller, de questionner, de déranger le sujet en devenir, mais aussi de permettre sa naissance/mort/renaissance. Se nourrissant de l'originnaire, le retrouvant, le modifiant, réparant les failles, les ratés de la rencontre... en un objet du moi (M. Klein), l'objet créé dans ce travail du présent/absent, informe/forme, ce travail du négatif selon A. Green, à l'extérieur de soi et de l'autre mais dans le monde de tous, distingue le sujet de l'autre primordial, unifie les différentes parties du sujet, répare les affects dépressifs de la rage destructrice de la pulsion et de la culpabilité... L'objet, dont celui de la création, constitue une voie de déssexualisation (S. Freud, 1915) et de sublimation par rapport à la matière psychique primaire ; une œuvre dans laquelle la scène pulsionnelle (Masson, 2004, p. 8) peut constituer une voie d'accès à la création de soi, à la subjectivation.

### 1.1.4. Spatialité, processualité et temporalité psychique

L'hétérogénéité de la matière psychique inconsciente, constituée de perceptions, de représentations, de pulsions, d'affects, de différentes instances aux contours perméables augmentée d'autant de doubles, de conflits... (Donnet, 1973), présuppose et nécessite l'existence d'un espace pouvant accueillir tant les contenus psychiques que les relations entre ces divers contenus, pris dans un jeu de forces, de temporalités... Inconscient et conscience se définissent en tant qu'espaces psychiques co-existants dans l'appareil psychique : dans la « chaîne » soma-pulsion-affect-représentations de choses-représentations de mots-pensée réfléchie (Donnet, 1973) et dans celle des instances « *ça, moi inconscient et moi préconscient* » (Chouvier, 2004). Ces chaînes ramifiées en réseaux, selon la formule d'André Green (2002), s'articulent autour de condensés somato-psychiques lesquels irradient le langage et influencent l'intentionnalité discursive (Green, 2002). Portés par le langage, ces condensés possèdent un potentiel évocateur de traces mnésiques ayant, ainsi, un gradient d'ouverture signifiante. Condensation, liaison, résonance, rétroactives (Green, 2002) ou « proactives », comme nous pouvons la retrouver dans l'écriture en général et dans la poésie en particulier, la spatialité psychique présuppose et implique la processualité et donc la temporalité.

Selon Bernard Chouvier et René Roussillon (2006), la matière psychique est, aussi, de nature temporelle. Le temps, qui constitue le fait psychique et qui permet de l'appréhender non comme un état mais comme un processus, possède, donc, une consistance psychique. Cette temporalité, et la processualité qui la soutient et la définit, sont nécessaires à l'historicisation et donc à la subjectivation. De la maturation s'opère et de l'élaboration se réalise à partir du moment où la subjectivité s'inscrit dans une histoire. Or, l'historicisation, comme mise en œuvre des processus de narrativité et de subjectivation, participe de la construction de la réalité psychique (Bernard Chouvier et René Roussillon, 2006). Cette dernière porte et contient les traces du procès de la construction du sujet, spatiale, processuelle et temporelle, et la mémoire qui advient se définit, elle-aussi, par ces dimensions. Le procès d'inscription de la mémoire se constitue de plusieurs temps. Premièrement, il s'agit de percevoir des traces perceptives, lesquelles deviennent, à la périphérie de la conscience, des formes hallucinatoires perçues (Roussillon, 1995 in Bernard Chouvier et René Roussillon, 2006). Deuxièmement, l'inscription des événements dans la mémoire se fait par des rapports de causalité et de sens. Ces formes deviennent des traces mnésiques de l'expérience d'un vécu, soit des représentations de choses (Roussillon, 1995, in Bernard Chouvier et René Roussillon, 2006). Lors de la 3<sup>ème</sup> inscription, pré-consciente, ces représentations

se transforment en représentations de mots avant d'accéder à la conscience (Roussillon, 1995, in Bernard Chouvier et René Roussillon, 2006). L'inscription mnésique est donc triple et se déroule au sein de différents systèmes et logiques d'inscription : une traduction dans le système primaire (trace perceptive inconsciente, Roussillon, 1995, in Bernard Chouvier et René Roussillon, 2006), et une traduction dans le système secondaire (de la trace inconsciente à la trace verbale pré-consciente). La 1<sup>ère</sup> logique d'inscription, associative, simultanée et contiguë, aboutit à la représentation de choses et s'inscrit dans la symbolisation première (Roussillon, 1995, in Bernard Chouvier et René Roussillon, 2006). Quant à la deuxième et à la troisième inscriptions, elles se définissent par la symbolisation de la causalité première, secondairement en représentations de mots, grâce à l'appareil du langage (Roussillon, 1995, in Bernard Chouvier et René Roussillon, 2006). Enfin, l'inscription des événements dans la mémoire est synchrone, chaque expérience recevant 3 types d'enregistrement, et dyachrone, suivant un enregistrement successif à différentes époques de la vie (Roussillon, 1995 et Freud, 1896, in Bernard Chouvier et René Roussillon, 2006). Cette stratification, spatialisation et complexification de la mémoire, le fait qu'elle soit perceptive, affective et catégorielle, la dimension discontinue de la mémoire inconsciente, l'existence de chaînes mémorielles (Bernard Chouvier et René Roussillon, 2006), font de la mémoire un processus allant de la perception (hallucination perceptive) à la représentation. Participant de la subjectivation de l'expérience brute, ce processus prend une allure particulière dans le contexte de la psychose (Yves Morhain, in Bernard Chouvier, 2006), tel que nous le développerons plus tard.

### 1.1.5. La représentation/fonctionnement en réseaux

La temporalité renvoie à une conception de la psyché se construisant et s'organisant à la fois sur un plan horizontal, dans l'activation/actualisation parallèle de systèmes différents, mais aussi sur un plan vertical, « *architectural et en réseau* », notamment en ce qui concerne les processus de représentation.

Parmi diverses théorisations psychanalytiques, Di Rocco (2006) resitue le modèle des représentations de mot ou de chose en suivant un repérage chronologique. Le fondement de celui-ci, soit la proposition, qui va perdurer, faite par S. Freud (1891) d'un schéma organisateur de la psyché reposant sur une architecture en réseau, sera repris par R. Roussillon à propos de l'affect (Di Rocco, 2006, p. 311) et par G. Pankow, autour de la « *géologie* » de la psyché et de la stratification. A. Green (2000), quant à lui, a établi un lien avec la pratique de l'association libre, la construction en réseau des associations verbales se faisant par

le biais de résonances telles la « *réverbération rétroactive* » et l'« *annonciation anticipatrice* ». Ce modèle d'organisation de la représentation, la métapsychologie des processus représentatifs, peut donc être qualifié de connexionniste et de pluriel selon Di Rocco. Il s'appuie sur la définition de trois représentants psychiques majeurs (l'affect, la représentation de chose et la représentation de mot), structurés tous les trois en réseau arborescent, fermé ou ouvert. Chaque réseau est un mode d'intériorisation, de conservation et d'utilisation des formes mnésiques, animé par des mouvements pulsionnels. Ce modèle postule la processualité et la diversité de la mise en réseau de traces pouvant devenir des représentations<sup>3</sup>. Passer du potentiel à l'actuel, « faire émerger », le « *trouvé-crée* » winnicottien qui ouvre un espace potentiel (Di Rocco, 2006, p. 312), suppose la liaison entre les « *couplages structurels* » des réseaux représentatifs, l'intrapsychique et l'interpersonnel<sup>4</sup>. La réflexivité de l'appareil de langage est donc liée aux deux autres appareils représentatifs fondés par les représentations de chose et les affects. Ainsi, « *l'appareil de langage est autant un appareil d'actualisation et d'action qu'un appareil métaphorisant* » (R. Roussillon, 1999, cité par Di Rocco, 2006, p. 314). Il est « *le siège de propriétés émergentes essentielles pour l'appropriation subjective et le partage avec autrui* » (R. Roussillon, 1999, cité par Di Rocco, 2006, p. 314). La réflexivité portée par l'appareil de langage permet de rassembler les différents registres représentatifs et de trouver une unité dans la pluralité des modes d'expression.

**Ces questions relevant de la métapsychologie des processus représentatifs constituent l'axe central de notre recherche : appareil du langage, symbolisation et subjectivation. Celui-ci s'articule autour de la dialectique perception/représentations, dans laquelle des concepts comme la résonance, l'« émergence », l'accordage, la liaison et la construction de signifiants/représentations, les chaînes associatives génératives (sémantiques et représentationnelles), la déploiement en réseau, la co-symbolisation... constituent des axes de réflexion.**

---

<sup>3</sup> « Chaque type de représentant psychique correspond à un appareil représentatif spécifique produisant trois types de représentance. Ces trois modes de représentance soutiennent trois modes de communication et de signifiante s'exprimant dans les trois registres : les mots, les choses et les affects » (Di Rocco, 2006, p. 312).

<sup>4</sup> « L'interaction des trois systèmes représentatifs utilisant les représentations de mots, les représentations de choses et les affects permet des transferts internes qui soutiennent la fonction réflexive, propriété émergente de l'appareil de langage, de la fonction métaphorisante portée par la verbalisation et la formation de symboles partageables dans une relation intersubjective » (Di Rocco, 2006, p. 314).

### 1.1.6. La psyché en tant qu'appareil psychique

Les quelques caractéristiques que nous avons évoquées pour aborder ce qui nous semble être, fondamentalement, humain, soit la psyché, pourraient être complétées par tout autant de traits, de tendances, de processus, de qualités... Cette complexité, toujours à revoir en adossement à la clinique, peut se traduire par une conception de la psyché comme étant/constituant un appareil, avec diverses composantes et sous-parties, mettant en jeu des processus, des fonctionnements, des fonctions, impliquant la nécessité de concevoir l'un, le multiple, et le multiple/collectif/groupal, toujours unique, tout autant que la variété des relations entre ces deux pôles, tantôt séparés tantôt mélangés, séparés-mélangés... Pour évoquer cette question, nous nous soutenons d'un article écrit par Antonino Ferro dans lequel il rappelle, à partir des théories de W.-R. Bion, que l'appareil psychique de l'homme est fort complexe et, ainsi, ce qui est « problématique » pour l'homme : « ... *c'est d'avoir un appareil psychique avec ses particularités, dont celle de se développer lentement* » (Ferro, 2014/1). Cette complexité s'accroît du fait qu'il se soutient de l'altérité, de la relation à l'autre, pour se développer et continuer d'exister<sup>5</sup> et que cet autre doit avoir, tenté d'avoir du moins, « *la capacité d'accueillir, de laisser séjourner, de métaboliser, de restituer le produit de cette élaboration : le filtre de ses propres émotions est alors capital* » (Ferro, 2014/1). Cette dépendance de l'appareil psychique à l'autre pour son développement émerge de la rencontre entre « ... *la projection d'angoisses primitives et un appareil psychique capable de les accueillir et de les transformer (rêverie), puis de transmettre, outre le produit fini (les angoisses bonifiés), la « méthode pour effectuer ces transformations* » (Bion, in Ferro, 2014/1). Selon Ferro : « *Dans cette conceptualisation, l'inconscient est quelque chose qui fait suite avec la relation avec l'autre-disponible* ». Ce qui est important pour le développement du sujet, pour son existence même, c'est l'ouverture, la possibilité d'« ... *une expansion du pensable, du pensé et des capacités de penser, exactement dans le sens de la célèbre affirmation de Bion qui dit que la psychanalyse est la sonde qui étend le champ qu'elle explore* » (Ferro, 2014/1). Cette complexité de la psyché va grandissant car, selon Ferro, plus nous approchons de l'Inconscient et plus il y a à découvrir et à comprendre. Dans ce mouvement, Ferro fait appel à la fonction alpha, introjectée, soit le fruit de la relation, la « ... *transformation continue des turbulences proto-émotionnelles en pensées et émotions pensables* » (Ferro, 2014/1). Toutefois pour que ce processus de transformation puisse se réaliser, d'une part, l'appareil psychique de l'autre ne devrait pas saturer la

---

<sup>5</sup> Ferro (2014/1), rappelle le fait que « ... les émotions qui imprègnent l'appareil psychique de l'autre sont fondamentales pour déterminer le développement de l'appareil psychique [et le fait] qu'elles constituent le connectif où s'insèrent les contenus mentaux » (Ferro, 2014/1).

restitution et, d'autre part, la possibilité d'« aller faire son apprentissage dans l'appareil psychique de l'autre » devrait être possible. Ferro déroule ce processus<sup>6</sup>. Selon lui, un appareil psychique est, forcément, créatif : « ... *fonctionnant est celui qui créé en permanence des images, à partir des proto-émotions et des proto-sensations, qui métabolise et transforme en facteurs de créativité tous les apports qu'il reçoit : il créé une pensée onirique et à partir d'elle des rêves et une pensée* ». Un appareil psychique qui permet de tenir l'élan vital, l'ouverture et le lien est souple et dynamique, une interface entre le monde extérieur et le monde interne. Une barrière perméable/imperméable mixant du je, de l'autre et du monde. Dans le cas où « ... *l'appareil psychique ne fonctionne pas selon ces modalités d'absorption-transformation-crétion...* », quand son fonctionnement est « inversé », il « ... *mène à la souffrance, à la destructivité comme seul moyen d'évacuer des angoisses* » (Ferro, 2014/1). Le « *problème de l'homme* » selon Ferro : « ... *est donc son appareil psychique, le caractère rudimentaire de ce dernier et surtout le fait qu'il ait besoin, pour se développer, de nombreuses années de soin* » (Ferro, 2014/1). Pour Ferro : « *C'est parce qu'il est souffrant qu'un appareil psychique trouble le comportement harmonieusement fonctionnant de la bête-homme : s'il n'avait pas d'appareil psychique, l'homme serait un primate qui fonctionne* » (Ferro, 2014/1). Dans le cas contraire, toujours selon Ferro (2014/1), se soutenant des apports de Bion, si le « ... *processus de développement de l'appareil psychique échoue nous avons une série de pathologies qui vont des hallucinations aux maladies psychosomatiques, aux comportements caractériels et criminels, autant de voies d'évacuation et de décharge d'angoisses primitives non élaborées* » (Ferro, 2014/1). Nous aborderons quelques-unes de ces spécificités dans chapitres qui suivent.

### 1.1.7. Le fonctionnement/les processus psychotiques

Cherchant à penser la causalité intrapsychique et interpersonnelle du fonctionnement psychotique, Roussillon (1992, p. 142) propose de considérer l'advenue d'un traumatisme premier ayant conduit à un vécu d'agonie psychique. La paradoxalité improbable et inconcevable de cette situation traumatique, l'intensité de cet affect, un environnement incrédule et inconsistant... entre autres facteurs, figent le sujet à la passivité de l'impuissance et l'emprisonnent dans une paralysie/sidération de la plupart des domaines de sa subjectivité, laquelle se voit

---

<sup>6</sup> « La première opération consiste à former un pictogramme visuel, opération absolument créative, originale et artistique ; la deuxième consiste à transformer en récit la séquence d'éléments pictographiés. Les fonctions suivantes seront l'introjection de la tolérance à la frustration, de la capacité de deuil, du temps, de la limite. Tout cela passe à travers le « mental » qui s'active dans la relation avec la mère et avec le père, car la rêverie peut être aussi bien maternelle que paternelle » (Ferro, 2014/1).

happée par la terreur de l'agonie. Il en découle une difficulté à symboliser l'expérience traumatique et à intégrer cette rencontre de la terreur au primat du principe de plaisir, comme à celui de l'auto-conservation, ce qui renforce l'éprouvé de destructivité. Agonie et destructivité rendent délicat le maintien d'un contact élaboratif avec ce type de traumatisme pour le sujet et contraignent ce dernier à se soustraire aux impératifs contre-transférentiels (Roussillon, 1992, p. 142). Seul, en attente, englué dans l'informe terrifiant, le sujet se fige en matière somatopsychique paradoxale laquelle englobe toutes les composantes de la subjectivité. Cette partie-dimension « en attente », de l'autre, d'une possibilité, est, certes, marquée par l'indicible, mais demeure, néanmoins accessible au figurable. Ce qui est bloqué de l'intérieur par l'extérieur, peut être débloquenté par l'extérieur et déverrouillé de l'intérieur. Ainsi, potentiellement, l'espace du passage et du mouvement demeure, toujours, possible.

Se soutenant de S. Freud (1903), Bernard Chouvier (2006) nous propose de considérer la psychose, la schizophrénie en particulier, comme un processus, car, selon lui, « *même l'irréversible, la folie ne laisse pas le sujet sans parole, une parole qui peut être accueillie* ». Certes, selon A. Green (2014), cette parole est portée par une pensée concrète, collée aux objets/formes, sans formations intermédiaires. Cet enfermement rigidifie le psychisme et est source de détresse, de terreur, de fuite, de destructivité, de renoncement parfois et d'isolement souvent. La personne s'organisant autour de la psychose se retrouve effroyablement seule dans un « monde-galaxie », selon le terme de M. P. (l'un de nos participants à la recherche), toujours insaisissable et peuplé de tout. Ce « monde-tout » est tellement singulier qu'il est ardu de trouver des mots pouvant l'exprimer, le dire voire l'adresser. Il est, à la fois, interne et externe, touffu, confus, hyper complexe. Ainsi, dans le repérage des processus psychotiques, la ligne de partage entre externe et interne se trouve dans l'opposition entre perception de la réalité externe et représentation du monde interne, tel que le rappelle Di Rocco (2006, p. 4). De ce fait, le rapport du sujet à la réalité constitue, alors, un axe central de ce fonctionnement de la personnalité au point où la plupart des manifestations de singularité/symptômes peuvent être compris à partir de cette dialectique. Il en va de même de la plupart des mécanismes de défense (projection, forclusion, déni de réalité), ce qui fait jouer un rôle d'instance psychique à la réalité : « *La réalité subit un double traitement, elle est repoussée par les mécanismes de défense et elle est désinvestie par le mouvement de retrait de la libido des objets réels et fantasmatiques* » (Di Rocco, 2006, p. 4). Se soutenant de la pensée de Dayan (1985), Di Rocco propose de considérer que « *les personnes souffrant de psychose mettent à contribution l'incertitude de la ligne de partage qui détermine ce qui est dans la réalité et ce qui ne l'est pas, le possible et l'impossible. Le processus psychotique interroge la convention collective implicite qui nous fait dire qu'il y a une réalité « en soi » sans qu'il soit possible pour autant d'en donner une définition unanime* » (Di Rocco, 2006, p. 4). Possible/impossible,

réalité interne/irréalité externe... ces processus psychotiques se traduisent par diverses singularités dans les champs de l'intrapsychique et de l'interpersonnel. Par exemple, la privation du désir de l'autre et de l'accès à l'autre (Pankow, 1987), entraîne un repli sur soi et colore ce fonctionnement psychique d'une dimension narcissique et mortifère. Replié sur soi face à un monde peuplé d'autres en perpétuel mouvement, le sujet s'organisant autour de la psychose se doit de réduire ses expériences à du connu rassurant (bien que, parfois aussi, terrifiant). Son monde se peuple de parties/formes/choses... déliées et fragmentées. D'ailleurs, du fait de l'absence du travail d'historisation mené sur la question des origines, le temps vécu échappe à la subjectivation, à toute marque du désir (selon Yves Morhain, in Bernard Chouvier, 2006). Enfermé dans un présent continu, indifférencié, marqué par la répétition et le retour de l'identique, la personne s'organisant autour de la schizophrénie est, vit et se vit, dans un temps immobile, inerte, enlisé, figé par des forces destructrices déferlantes qui nient le flux du temps. Enlisé dans une identité elle-aussi immobile et dans un monde où tout se fige dans l'identité du même, par exemple le mot et la chose (Assoum, 1993, cité par Morhain, in Chouvier 2006), le sujet s'organisant autour de la schizophrénie évolue dans une existence sans début ni fin. Ne pouvant effectuer « ... *ce travail de mise en mémoire et de mise en histoire grâce auquel un temps passé (et comme tel définitivement perdu) peut continuer à exister psychiquement dans et grâce à ce travail autobiographique, jamais terminé, œuvre d'un « Je », qui ne peut être et devenir qu'en poursuivant cette tâche biographique, du début à la fin de l'existence* » (Aulagnier, 1975 et 1989, citée par Morhain, in Chouvier, 2006). Se jetant/mêlant au monde et aux autres, dilué et dissocié (Bleuler, 1911, cité par Morhain, in Chouvier, 2006), sur le plan de la pensée et de l'image du corps (Pankow, 1969, cité par Morhain, in Chouvier, 2006), le sujet fonctionnant autour de la psychose est condamné à l'instantanéité qui dure et perdure, se prolonge indéfiniment, échouant à se déployer en histoire, dans une incessante brisure de « l'être-au-monde », selon l'expression de la phénoménologie (Morhain, in Bernard Chouvier, 2006). Ne se délimitant pas par son histoire, mais par des repères spatiaux impersonnels, le sujet psychotique est un être en crise, enfermé dans le champ de la crise (Masson, 2004), cessant d'être ouvert à l'événement (Maldiney, 1990, cité par Morhain, in Chouvier, 2006), emprisonné dans une détresse impensable.

### 1.1.8. La souffrance de la psychose

Diverses propositions ont été faites pour tenter d'approcher et de qualifier la souffrance de la psychose : B. Bettelheim la qualifiait de *situation extrême*, W.

Winnicott d'*agonie primitive*, soit une expérience de mort psychique, d'anéantissement de la subjectivité, et W. Bion, de *terreur sans nom*. Dans ce sillon, J. Oury (1989, p. 74) parle de catastrophe schizophrénique se référant à l'angoisse de mort, et R. Roussillon (1992, p. 140) de *terreur agonistique*. Ce dernier propose de placer au « ... *centre [du] vécu subjectif essentiel [de la] psychose une expérience de « terreur agonistique » inélaborée et contre laquelle l'ensemble de l'appareil psychique s'est construit* » (Roussillon, 1992, p. 140). Roussillon définit ainsi ce type de souffrance comme extrême : « ... *un état de **souffrance psychique extrême** mêlé à une terreur de cet éprouvée ou de la violence réactionnelle qu'il mobilise* ». Selon Roussillon : elle est : « ... ***sans issue, sans représentation, sans possibilité de satisfaction, même latérale ou secondaire [...] sans fin*** » (Roussillon, 1992, pp. 140-141). La paradoxalité de ces expériences agonistiques contraint le sujet à se retirer, en clivant sa subjectivité, pour survivre : « ... *pour continuer à se sentir être, le sujet a dû se retirer de lui-même et de son expérience vitale* » (Roussillon, 1992, p. 141). Paradoxalité, aliénation, confusion identitaire... ces expériences agonistiques se trouvent « au-delà du principe de plaisir », n'entraînant pas de satisfactions, et sont, alors, soumises à la compulsion de répétition : « ... *tant qu'elle n'a pas reçu de statut psychique « convenable », elle va être **compulsivement répétée, c'est-à-dire hallucinatoirement activée*** » (Roussillon, 1992, p. 141). Non seulement l'expérience de mort psychique doit être répétée elle-même, « ... *à la mesure de la répétition compulsive de l'expérience traumatique* » (Roussillon, 1992, p. 141-142), mais sa répétition va se heurter au principe de déplaisir et entraîner la mise en œuvre de défenses (rejet et évacuation). Et cette répétition, ce retour, se faisant selon les modalités des expériences agonistiques, soit avec l'absence du sujet, entraînent une logique du désespoir (A. Green), d'autant plus que se répète l'échec de leur mise en représentation (Roussillon, 1992, p. 143). Ce retour se fait également sur le modèle du *retournement* (mauvais à évacuer/bon, passif/actif), pouvant entraîner une projection/éjection sur l'extérieur, sur l'autre, de certaines particularités de l'expérience traumatique (Roussillon, 1992, p. 143) ; cet autre qui avait, déjà, manqué cette rencontre avec l'impensable. Selon J. Oury (1989, pp. 33-34) : « ... *le schizophrène a manqué de dialectique du même et de l'autre ; il y a de l'ouvert parce qu'il y a de l'autre* ». Ce manque de l'autre, cette privation d'altérité, selon Olivier Douville (in Masson, 2004, p. 196), sont cause de dé-subjectivation, telle que le donne à voir la mélancolie (Olivier Douville, in Masson, 2004, p. 197) dont : « ... *l'origine [...] devient un conglomérat de traces vidées de la présence continue et construite de l'altérité [...]* ».

Dans ce cercle du même terrifiant, la paradoxalité de l'expérience entraîne un trouble identitaire profond -ne pas la reconnaître chez les autres ou bien ne pas toujours parvenir à ce qu'ils la reconnaissent et ne pas pouvoir se reconnaître soi-même- (Roussillon, 1992, p. 143), du fait du gel des capacités réflexives. Les troubles de l'activité de la pensée et de la symbolisation, que nous aborderons,

d'avantage, plus tard, posent la question du devenir intrapsychique de l'élaboration, et donc du devenir psychique des sujets ; considérations et accompagnement qui ne peuvent se faire qu'à partir de la réalité subjective de ces sujets. Dans ce monde interne, des débris divers, du monde, des choses, des corps... qu'il est difficile de transformer en formes reconnaissables et signifiantes du fait des failles de liaison et d'association selon Gisela Pankow (1993), sont suspendus et toujours présents, harcelants. Ce monde détruit, morcelé, est une masse emplie de détresse, d'agonie et de terreur sans fin, sans nom, sans forme. Vide de sens du fait de l'impossible accès (ou de sa perte) à la dimension historique et temporelle, de l'image de son existence propre par le biais de l'existence de son propre corps notamment (Gisela Pankow, 1993, p. 11, p. 3 et p. 234). Ce chaos interminable, est fait de dilution, d'indifférenciation, d'impensable paradoxal vécu non comme une expérience, éphémère, à comprendre, à dépasser et à intégrer, comme un vécu où il y a un sujet qui la vit, mais comme un « monde-tout-matière » :

*« La psychose interroge donc aussi le processus de symbolisation à travers les rapports qu'il tisse avec le monde représentatif. Sous le poids de la pathologie, la psyché ne saisit plus d'elle-même, le sujet confronté à un état psychotique tente vainement et douloureusement de se représenter qu'il ne représente pas. Les représentations non subjectivées, indécidables, harcèlent compulsivement la pensée, se donnent comme des perceptions hallucinatoires, se prêtent à des constructions délirantes. La psyché est confrontée à ses limites sans pouvoir en construire une représentation fiable » (Di Rocco, 2006, p. 5).*

Dans ce monde, malgré le vide de sens car vide de la pensée (J.-L. Donnet, A. Green, 1973), sans cesse attaqué par la pulsion, le sujet souffrant, projetant/introjectant sans cesse, est « condamné à investir, à une mise en pensée et en sens, même s'il s'agit d'un manque innommable et même si les moyens de cette mise en pensée et en sens manquent également. La souffrance psychique porte la marque de ce manque » (P. Aulignier, citée par Di Rocco, 2006, p. 5). Face à ces entraves de construction de la forme, à cette dé-subjectivation, le sujet psychotique tente désespérément d'opérer une reconstruction d'un « monde-matière-lambeaux », parfois terrifiant (J.-L. Donnet, A. Green, 1973, p. 230), en autre chose qui ne soit ni la souffrance ni la détresse ni la destructivité. Peut-être en se rappelant/se soutenant des traces mnésiques de liens et de jugements relatifs à la réalité, tel que postulé par S. Freud (J.-L. Donnet, A. Green, 1973, p. 229), ou encore en dessinant/laissant des traces sur de la matière d'un sujet en devenir, à l'image du langage écrit par exemple, en mesure de créer

des pensées sans objets (J.-L. Donnet, A. Green, 1973, p. 255 et p. 259). Retrouver de la réalité, retrouver des liens et des formes unifiés, articuler les processus primaires, pensée non pensée (J.-L. Donnet, A. Green, 1973, p. 248) aux processus secondaires (J.-L. Donnet, A. Green, 1973, p. 214), sources de pensées ; aménager le Ça (J.-L. Donnet, A. Green, 1973, p. 258), inscrire le désir dans une logique de pensée afin qu'elles puissent devenir des pensées de désir (J.-L. Donnet, A. Green, 1973, p. 245) ; telle est la voie que la dualité expression/symbolisation-altérité propose et soutien face aux mouvements pulsionnels allant de la dé-subjectivation à la subjectivation qui « *animent de façon harcelante les problématiques psychotiques* » selon Di Rocco (2006).

### 1.1.9. Les approches thérapeutiques de la psychose -le transfert dans la psychose

Gisèle Pankow (1987) distingue deux voies pour accéder à la compréhension de la psychose : le chemin du dehors, qui aboutit à la classification nosographique de la psychiatrie, et la route du dedans, ou le chemin fait avec le malade, la « *descente aux enfers* », qui ouvre l'accès au monde de la psychose. Pour G. Pankow (1987), dans la prise en charge des sujets psychotiques, il s'agit d'introduire « *une dialectique dans le monde de la fragmentation* » et d'élaborer les moyens pour avoir accès au non-représenté et au non-représentable, comme le note d'ailleurs Pelsser (Pelsser, 1984), et non de donner une interprétation du refoulé, puisque, à proprement parler, il n'y a pas de refoulement ; ce dernier exigeant un dedans et un dehors différenciés et une possibilité de représentation, de symbolisation (Pelsser, 1984). Dans le sillon de Freud, Gisèle Pankow propose une métaphore géologique en considérant le matériau psychique et décrit une « *dynamique de la "stratification"* », c'est-à-dire la description dialectique des diverses couches psychiques dans lesquelles se situent les phénomènes observés chez les malades : « *On aperçoit parfois dans un "débris de terrain" une "strate géologique" ressemblant à une autre observée dans un autre débris. C'est alors que j'essaie de "rapprocher", de réunir des strates identiques dans des terrains différents [...]. C'est par la structuration dynamique de l'image du corps que nous gagnons du terrain* » (G. Pankow, 1987, pp. 13-14). De façon processuelle, il est question de soutenir la fonction symbolisante de l'image du corps, d'abord en travaillant sur les pôles partie/tout, dedans/dehors, c'est-à-dire à partir de la structure spatiale, et, ensuite, en travaillant sur les pôles contenu et sens, soit autour de la limite et de la surface. Pour G. Pankow (1993), la co-construction d'une forme corporelle unique et spécifique, d'une structure corporelle pouvant exister dans un espace précis, unifie l'image du corps, de la forme détruite, du corps dissocié,

laissant de l'espace pour entrevoir la temporalisation et l'historisation, à même de « *provoquer des rêves éveillés* », la création et l'émergence de désirs, d'images dynamiques, de « phantasmes », qui réparent la dissociation, la déliaison et les failles et structurent l'image ainsi que le vécu du corps. La fonction du dispositif analytique serait alors de retrouver la temporalité et la dialectique spatiale à partir de l'image du corps et ceci dans une approche de la psychiatrie dynamique : soit soutenir un devenir historicisant. Un corps délimité peut accueillir l'ensemble des morceaux de soi et permettre le sentiment d'unification, le sentiment d'être un sujet existant dans une histoire, rétablir l'expérience du temps et le lien aux origines et permettre l'avènement de la possibilité de l'avenir. La méthode de la « *structuration dynamique* » représenterait une possibilité, une aide, dans la rencontre d'autrui (G. Pankow, 1969), car, même si « *la chaîne d'associations permettant de retrouver des liens entre les débris des mondes détruits* (G. Pankow, 1993, en citant Laplanche), *est engloutie sous la destructivité et la déliaison, il semblerait que, quelque part, des symboles sont perdus mais en attente* (G. Pankow, 2006, 1987, se référant à S. Freud) *d'être symbolisés* ». Face à cette mise en péril des processus de liaison et de symbolisation dans les fonctionnements psychotiques de la personnalité (G. Pankow, 2006a, 1977), par la reconnaissance des limites du corps, il est possible de tenter « *d'apporter de l'extérieur la dynamique de ce qui a été figé. Il ne s'agit pas de mettre de l'ordre mais de tenter de greffer ce qui semble n'être jamais venu à être. Pour y parvenir, le thérapeute fait usage des médiateurs ... dans l'intention de créer... un « phantasme » (...) une image dynamique du corps ou d'une de ses parties, permettant de déceler la faille dans l'image du corps et de le réparer* » (G. Pankow, 2006a, 1977). Créer à l'extérieur, apporter de l'extérieur une forme qui puisse devenir une forme-image dynamique, source de créations (de sensations, de pensées...), de liaison et de réminiscences, mais aussi une forme-image-greffe, « dé-figeant » l'image et le vécu de son corps propre, l'unifiant et le comblant/réparant, ce travail de création et de créativité serait, selon G. Pankow, à la source de l'émergence et du déploiement des processus de symbolisation en tant que source de réflexivité, de maturation psychique (Di Rocco, 2006), et, selon nous, de « *personnation* ». Pour que le sujet de l'inconscient, puisse permettre et soutenir une subjectivation de l'individu, encore faut-il que le sens de soi puisse être découvert/ redécouvert/ trouvé/ retrouvé et que, ce faisant, la personne, le sujet, l'étant, puisse émerger et être reconnu. La notion de réflexivité, d'auto-représentation des processus psychiques ou encore la capacité à organiser « *une pensée de la pensée* », constitue l'axe central de l'approche selon laquelle l'appareil psychique est un appareil de représentation, dans le sillon de A. Green et de R. Roussillon. Ce dernier souligne d'ailleurs fort utilement la nécessité pour la psyché de se représenter qu'elle représente ou pas, une connaissance/conscience qui agit comme une boucle rétroactive d'historisation et de sens. Le point de vue du sujet à l'égard de ses productions (Di Rocco, 2006, p. 7), le plus de sens acquis, la reconnaissance de sa

dimension vraisemblable, l'introjection dans la somme de connaissances sur soi, la maturation psychique, la réflexivité incluent, aussi, dans le processus de symbolisation, la conscience d'être en train de s'exprimer d'une certaine façon, signifiante, et du saisissement de nouveaux éléments élargissant la connaissance de soi, des autres et du monde. Ainsi, il s'agit bien de proposer l'ouverture comme une possibilité potentielle dans le devenir dans ce que Di Rocco (2006, pp. 7-8), dans le sillon de W. Bion (1965), nomme une « *pathologie du rapport à soi* ». Car, face à l'angoisse-terreur-désarroi que la personne au fonctionnement psychotique présente, porte et propose à l'autre, face au blanc de substance, de continuité, de cohérence, de sens, de la représentation et face au plein du vide, face au blocage-barrage de tout mouvement, questionnement, possibilité ou potentialité, se joue l'enfermement de la sidération. En miroir, tous ces affects surgissent et s'imposent au sujet et à l'autre du sujet, *à fortiori* au soignant, malgré ses vaines tentatives de maintenir l'écart présent et l'ouverture subjectivante du devenir toujours possible. Cet arrêt sur image chez le sujet psychotique se double, chez le soignant, d'un sentiment d'impuissance, écho au sentiment d'emprisonnement au même du sujet fonctionnant autour de la psychose (Di Rocco, 2006, p. 10). L'impuissance rageuse du sujet se dédouble alors, se projette, chez cet autre censé soigner d'être soi-même, aveugle, parfois, de ce positionnement, de cet impossible. Le désespoir apparaît face à l'inintelligibilité, figée, emprisonnante, commune cette fois-ci, maintenant le sens toujours inaccessible et intouchable malgré les tentatives de mouvement et d'ouverture. Désordre et indicible circulent dans cet espace de l'entre, entre-deux, atteignant, l'un et l'autre des protagonistes de cette relation thérapeutique parfois de façon opposée, d'autres fois encore de façon partagée et commune et l'informe se dilue dans ce monde de l'espace thérapeutique du deux devenu une seule matière. Les contenus sont déposés, « *éjectés* » plutôt, telles des pierres dans une mare vaseuse. Ça tombe lourdement, d'un seul mouvement, dans un seul sens et cadence, sans qu'il ne soit possible de l'arrêter, et ça se retrouve en profondeur, inatteignable mais écrasant le monde dans son entièreté. Il ne reste plus que les éclaboussures mais celles-ci sont trop éparpillées, brèves et insaisissables et finissent, rapidement d'ailleurs, par retomber, elles aussi, lourdement, dans l'opacité insondable. Mais, même si les « mots argile » peinent à prendre forme, à accueillir et à contenir une forme intelligible, peinent à dire et finissent par retomber dans la matière, il est toujours possible de travailler avec cette matière « *pré-langagière* », hautement symbolique, à partir de considérations autres que celles de « *l'enfermement* » par exemple (Di Rocco, 2006, p. 12). Selon W. Bion (1983), cité par Di Rocco (2006, p. 12), dans la rencontre avec un sujet fonctionnant autour de la psychose, et face à l'offre d'écoute clinique, il peut exister une sorte de lien qu'il est possible de qualifier de transfert. Certes, il serait « *prématuré* », « *mince* » et « *tenace* », procédant du désarroi et du sentiment d'impuissance et ayant un ancrage

corporel, mais il permettrait d'accueillir les productions psychiques en souffrance ainsi que le point de vue subjectif du sujet sur ses propres productions dans un lien/ancrage intersubjectif du processus de représentation. Productions et mots constituent, alors, de « véritables objets de relation » (Tahon, 1985), dont la fonction serait celle de communiquer, de représenter le matériel subjectif entaché par le désarroi (Di Rocco, 2006, p. 12).

## 1.2. LES DISPOSITIFS CLINIQUES A MEDIATION

La clinique de la médiation groupale se donne pour objectif d'utiliser la fonction de tiers, incarnée par un objet de relation, un médiateur, dans le sens de renforcer les interventions du thérapeute, mais aussi la dynamique groupale, sur trois niveaux (intrapsychique, interpersonnels et collectifs/groupaux) et ceci dans le but d'aménager dans chacun des niveau une aire de symbolisation, un espace de pensée (P. Privat, D. Quélin Souligoux, 2000) :

*« Lorsque la finalité psychothérapeutique est en elle-même l'objet de travail de groupe, (...) Le médiateur serait alors le support non seulement de la communication mais aussi de la créativité, de la richesse interne de chacun, facilitant le partage de niveaux émotionnels profonds, à travers des possibilités d'appropriations et de transformations, aussi bien personnelles que groupales, du sens attaché à sa matérialité ».*

Dispositif et médiateur sont pensés et proposés comme espace-possibilité pouvant accueillir les mouvements pulsionnels ; ils se font ainsi supports et contenant des processus primaires le temps nécessaire pour que les processus secondaires adviennent. Car, même s'il est possible de considérer qu'il existe dans la psyché une compulsion à faire des symboles (Groddek, 1922), dans certains fonctionnements psychiques, cette fonction serait entravée, notamment par l'inaccessibilité à la représentation de la représentation. L'école lyonnaise, en particulier René Roussillon et Anne Brun, s'étant intéressés à la métapsychologie des processus représentatifs qui se déploient dans les psychothérapies psychanalytiques à médiation, fondées sur l'associativité et le transfert, apportent des éléments théorico-cliniques à considérer autour de la dialectique symbolisation/désymbolisation-langage/psychopathologie et dont le fondement et la visée sont l'identification et la description des effets transformateurs de ces dispositifs sur la psyché.

La perspective de R. Roussillon (1992) portant sur la causalité intrapsychique, interpersonnelle et contextuelle des fonctionnements psychotiques de la personnalité est plus que pertinente dans la compréhension des spécificités de cette organisation ainsi que de la singularité des besoins, de l'accompagnement et des soins à prodiguer.

Dans le sillon de W. Winnicott, R. Roussillon (*op. cit.*) nous propose de considérer que l'organisation psychotique de la personnalité est une organisation défensive qui vise à protéger le sujet contre une angoisse désorganisatrice (Roussillon, 1992, p. 147). Au cœur de celle-ci se trouvent des expériences de « *terreur agonistique* » qui, en tant que telles, seraient soumises à la répétition sur les mêmes modalités de leur émergence et constitution<sup>7</sup>. Ainsi, la qualité de la capacité à supporter la répétition des vécus agonistiques et des défenses primaires constituerait la possibilité de leur métabolisation. Or, Roussillon suggère de considérer que la réponse de l'environnement aux vécus agonistiques, soit la « **tolérance aux paradoxes** des modes de retour de l'expérience traumatique primaire, à l'irrationnel et à l'impensable des logiques qui s'y déploient » (Roussillon, 1992, p. 144), est essentielle pour le sujet aux prises avec ce fonctionnement de la personnalité. Ainsi, survivre à l'expression de la destructivité, pouvoir rétablir le « *contact* » avec le sujet, notamment lors de moments de dé-subjectivation et de clivage, signant le retrait de la subjectivité face à l'agonie, donc mobiliser l'investissement et de la *créativité des objets* impliqués par cette forme de destructivité, (Roussillon, 1992, p. 144) est fondamental : « *Il importe en effet que le contact soit maintenu et rétabli si nécessaire avec la zone agonistique du psychisme si l'on souhaite qu'elle soit perlaborée et intégrée* » (Roussillon, 1992, p. 144). Alors que, de façon générale, la réponse de l'environnement est plutôt marquée par : l'intolérance face aux paradoxes, la disqualification des éprouvés agonistiques, des tentatives d'expression et d'évacuation de celui-ci, entraînant blessure narcissique, sidération psychique, sentiment de néantisation et inhibition des processus d'évacuation et de métabolisation. Face au non-sens terrifiant de soi et du monde, le sujet ne trouve pas dans les objets externes, de « *patience élaborative* », selon Roussillon (1992, p. 144), ce qui entrave la relance du « *jeu potentiel* », malheureusement remplacé, parfois, par la perversion et l'érotisation

---

<sup>7</sup> « ... conservées hors du temps tant qu'elles n'ont pas reçu un statut intrapsychique représentatif, les expériences traumatiques primaires doivent être répétées fragments par fragments pour être liées et symbolisées petit à petit. La répétition est ainsi une des caractéristiques de leur processus intégratif [...] L'idéal est alors que, là encore petit à petit, la répétition puisse commencer à prendre la forme d'un jeu élaboratif. La capacité à pouvoir initier, à partir des répétitions intersubjectives, la création ou la re-création d'une aire de jeu reste sans doute la caractéristique essentielle d'un environnement « symboligène » des expériences traumatiques primaires comme Winnicott l'a toujours fortement souligné », René Roussillon, 1992, p. 145.

de la paradoxalité, entraînant le retrait affectif et subjectif du sujet (Roussillon, 1992, p. 144), ou par la répétition des événements/situations traumatiques.

*« Au « désespoir de soi », produit par l'expérience traumatique primaire, s'ajoute le « désespoir de l'autre », issu du traumatisme « secondaire ». S'organise alors un noyau de culpabilité primaire, un vécu de « mauvais être » qui se présente comme un destin inéluctable, une forclusion de la capacité à devenir sujet de sa vie et de son identité. Pour rester investi, le sujet doit donc se couper toujours plus de lui-même et du noyau de « mauvais être » qui occupe son centre existentiel » (Roussillon, 1992, pp. 146-147).*

Ainsi, selon Roussillon (1992, p. 144), les processus fondamentaux de cette organisation défensive seraient liés à l'intériorisation de la paradoxalité identitaire, caractérisée par le processus de retournement opérant au niveau structural, ce qui reste, toutefois, in-élaborable, les processus de symbolisation étant entravés :

*« La symbolisation « autonome » n'est pas possible et la tentative de symbolisation par l'intermédiaire des objets investis risque d'être aussi traumatique que l'agonie elle-même. La seule « issue » va alors être de s'organiser non pas en étayage sur l'expérience, c'est-à-dire à partir de son intégration, mais au contraire contre l'expérience et tout ce qui peut la rappeler ou la réactiver » (Roussillon, 1992, p. 147).*

Cette défense contre les processus de symbolisation, cette attaque contre les liens et la pensée, relevée par W. Bion, est réactionnelle face au retour de l'histoire « traumatique » des tentatives de symbolisation (Roussillon, 1992, p. 147). Ces processus figent la subjectivité, la rigidifient, et posent comme condition de la reprise de la symbolisation et de la subjectivation des agonies primitives, la nécessité de trouver des environnements/objets facilitateurs et favorables de ce jeu élaboratif à partir de l'expérience du monde vécu (Jaspers). Il s'agit d'un fil conducteur associant l'environnement et l'expérience du care, en mesure de reprendre le développement de ce qui était en attente de devenir.

Anne Brun apportera sa contribution clinique et théorique à cette question à partir de sa pensée sur l'articulation entre le recours aux médiations thérapeutiques, dans un cadre *ad hoc* en mesure d'accueillir, de soutenir et de renforcer ces processus, et la spécificité des fonctionnements psychotiques en considérant la singularité des processus de symbolisation et de subjectivation.

Les apports théoriques de A. Brun viennent compléter, de façon praxéologique, les apports théorico-cliniques de R. Roussillon. Ainsi, selon elle, (Brun, 2016), les dispositifs à médiation, référés à la psychothérapie psychanalytique, permettent d'engager des processus de symbolisation spécifiques par une mise en jeu de la sensori-motricité des patients dans la confrontation à un médium sensoriel. Le médium sensoriel mobiliserait une mémoire perceptive, évoquée déjà par S. Freud, composée de traces sensori-affectivo-motrices d'expériences archaïques, souvent catastrophiques, qui concernent les états du corps et les sensations jamais intégrées. Celui-ci serait un attracteur sensoriel permettant le transfert d'expériences primitives sur l'objet médiateur. Par cette mobilisation, ces traces pourront être transformées en « figurations scéniques » (Aulagnier, 1986) signifiantes, à valeur expressive, voire narrative. Cette transformation se ferait, à la fois, par leur mise en forme dans le matériau sensible et par les thérapeutes, présentant et représentant le médium. Le point de départ de toute la dynamique sensori-motrice est la rencontre avec la sensorialité du médium, avec une matière à manipuler, qui met en jeu toute une dynamique sensori-motrice qui, en tant que vecteur de symbolisation, permet d'accéder à des processus d'appropriation subjective (Brun, 2016). Afin de repérer ces processus, dans les dispositifs à médiation, Anne Brun (2016) nous propose de suivre l'associativité en général en observant les associations du patient en lien avec sa production mais aussi les chaînes associatives groupales –une forme d'associativité non verbale qui se déploie avec le médium, liée au geste, aux mimiques, aux postures corporelles, au choix de l'instrument pour travailler le médium, au matériau de la technique-, ainsi que la succession des séquences, l'enchaînement des formes et les déformations que le sujet fait subir au matériau ; soit l'ensemble processus de production. En un mot, selon Anne Brun (2016), cette dynamique sensori-motrice, qui met le symbole au travail, fait acte de symbolisation pour chaque patient et pour le groupe, au fil des ateliers thérapeutiques car elle sous-tend le processus d'appropriation subjective. Ici, dans ces « cadres-dispositifs à médiation » (A. Brun, 2016), il s'agit de soutenir l'émergence du sens, de la réflexivité, soit de rétablir la fonction de miroir en double de la relation primaire, par le jeu des accordages affectifs, et de mettre en forme, dans une *matière à symbolisation* (B. Chouvier, 2002, in Brun, 2016), des impressions sensorielles qui vont pouvoir s'organiser en représentations (A. Brun, 2016). C'est donc de modification de la matière (Chouvier, 2002) et de source de transformation psychique dont il s'agit. Séparer, substituer, sublimer (Chouvier, 2002), dans un partage d'affects (H. Parrat, 1995) et de pulsions, dans la résonance et l'accordage (fonction Alpha -Bion, 1962-), où l'autre peut être investi comme existant et pouvant constituer un double de soi (à l'instar de la place et de la fonction de cet autre premier maternel-environnement -D. Winnicott, 1967-) ; tels semblent être quelques-uns des processus à mobiliser

pour rendre possible cette transformation psychique par la médiation. De la création de la psyché par la psyché dans un cheminement créatif oscillant entre désymbolisation/symbolisation Anne Brun (2016) repère plusieurs étapes :

- 1- Émergence des figures de la désymbolisation, ce qui peut permettre aux cliniciens d'en saisir aussi le sens et d'inventer les différentes formes de « réponses » aux patients.
- 2- À partir de ces boucles réflexives entre les patients et les cliniciens, s'engager dans des processus d'émergence de premières formes de symbolisation.
- 3- Repérer l'installation de formes nouvelles de réflexivité au fil du travail thérapeutique.

À partir de cette processualité, la métapsychologie de la médiation que modélise A. Brun (2020), propose de considérer que la rencontre avec un médium permet d'amorcer des formes primaires de symbolisation (Brun, Roussillon *et al.*, 2014) lesquelles sont portées et transformées par les formes du langage sensorimoteur, l'associativité affectivo-corporelle et la dynamique transférentielle (A. Brun, 2020). Cette clinique des processus permet de « réinterroger et de redéfinir les modèles existants des pathologies, ainsi que de proposer de nouvelles modélisations de la psychopathologie » (A. Brun, 2020). Associée à la clinique de la relation et de la création, elle se donne pour objectif de « ... *créer les conditions de possibilité d'émergence d'un « lieu non [encore] saisi par le travail de la « représentation » (...)* c'est un lieu, un « site », où il se passe quelque chose de l'ordre d'un rassemblement » (J. Oury, 1989, p. 67). Un lieu « ouvert » (Oury, 1989, pp. 115).

### 1.2.1. L'espace transitionnel/les objets transitionnels

L'immaturation de l'être humain, son impuissance et sa dépendance, la paradoxalité et l'inintelligibilité du monde qu'il rencontre... soit l'expérience du vivre sans le savoir, constituent, fondamentalement, une source de détresse primaire et impensable, où le corps, le monde et le sens peinent à être satisfaisants/rassurants, pouvant s'effondrer plus tard, quand constitués, face à la traversée de traumatismes. Cette « *venue au monde* » pose, d'emblée, l'exigence de poser/projeter/transformer/se libérer de ces états d'inconfort et de détresse (D. W. Winnicott, 1975). Dans un entre-deux non-su mais expérimenté (dedans/dehors, moi/non-moi, corps/langage, enfant/mère, objet-sujet), dans un

espace/état/informe, dans ce champ d'expériences, tout est déjà là et pas encore vraiment là. Un état devient matière, puis forme et, progressivement, sujet, jamais achevé et toujours en devenir, portant, en son centre, l'expérience de l'entre deux et de l'informe ; écho de détresse et de souffrance, mais, aussi, possibilité de potentialité, ouverture. Cet espace, possible et disponible, reste toujours à saisir par, par exemple, l'expérience de l'expression, du jeu, de l'Art, de l'Art-thérapie. Dans une « *aire informe* » (D. W. Winnicott, 1975, p. 15), un espace sans forme ni limite, bien qu'il puisse constituer une membrane séparant le dedans et le dehors (D. W. Winnicott, 1975, p. 29), peut être accueilli ce qu'il est possible de projeter, sans fin et de façons diverses et variées, permettant de faire l'expérience de la réalité de l'expérience et faisant l'expérience d'avoir une réalité (D. W. Winnicott, 1975, p. 29). Selon W. Winnicott (1975, p. 105), cette aire intermédiaire rassemble des phénomènes et des objets appartenant aux deux niveaux de réalité, ce qui contribue, simultanément, à leur inscription, à la fois séparées, distinctes, mais toutefois reliées, ainsi qu'à la reconnaissance/acceptation de l'existence d'une réalité externe. L'expérience de la figurabilité de l'informe allège la réalité interne de certaines de ses tensions, soulagée de l'existence de cette aire d'expérience, accessible, libre et non contestée (D. W. Winnicott, 1975, p. 47). Dans cet espace, il est possible d'agir sur ces contenus et phénomènes, de créer des objets (W. Winnicott, 1975, p. 30) et de les utiliser au service de la vie, de l'illusion et du rêve. Ces « *phénomènes transitionnels* » rendent possible la création de la première possession « *non-moi* » (D. W. Winnicott, 1975, p. 33) ; cet objet transitionnel, joué, manipulé, créé, venant signer de façon tangible l'existence de ce champ d'expérience (D. W. Winnicott, 1975, p. 10) et de l'expérience vécue. Représentant l'objet partiel, l'objet transitionnel assume une fonction symbolique : « *Que cet objet ne soit pas le sein (ou la mère), bien qu'il soit réel, importe tout autant que le fait qu'il soit à la place du sein (ou de la mère)* » (D. W. Winnicott, 1975, p. 35). L'objet transitionnel « *peut remplacer le sein externe mais indirectement, en tenant lieu de sein « interne »* » (D. W. Winnicott, 1975, p. 45). Ainsi, « *se lier à l'objet, le détruire (devient extérieur) », tout en survivant à cette destruction* » (D. W. Winnicott, 1975, p. 169), l'utiliser et le manipuler, jouer dans l'entre deux de la similarité et de la différence... aller du « *jeu au je* » (D. W. Winnicott, 1975, p. 16), est d'une « *importance vitale* » car il s'agit-là d'un rempart contre l'angoisse primordiale (D. W. Winnicott, 1975, p. 32). Ainsi, selon D. W. Winnicott (1975, pp. 40-41), l'objet transitionnel :

- 1- Prend la place du sein ou de l'objet de la première relation.
- 2- Précède l'établissement de l'épreuve de réalité.
- 3- Permet au petit enfant de passer du contrôle omnipotent (magique) au contrôle par la manipulation (comportant l'érotisme musculaire et le plaisir de coordination).

- 4- Peut finir par devenir un objet fétiche et persister sous cette forme dans la vie sexuelle adulte.
- 5- Peut, de par l'organisation érotique anale, prendre la place des fèces.
- 6- Ce n'est pas un objet interne (concept mental), c'est une possession. Cependant, pour le nourrisson, ce n'est pas non plus un objet externe.
- 7- Le petit enfant peut employer un objet transitionnel quand l'objet interne est vivant, réel et suffisamment bon (pas trop persécuteur). Mais les qualités de cet objet interne dépendent de l'existence, du caractère vivant (...) et du comportement de l'objet externe.

Ces phénomènes transitionnels participent au surgissement et au maintien des processus de symbolisation ainsi que de la constitution de la subjectivation : « *En utilisant le symbole, le petit enfant établit déjà une distinction nette entre le fantasme et le réel, entre les objets internes et les objets externes, entre la créativité primaire et la perception* » (D. W. Winnicott, 1975, pp. 35-36). Ces objets transitionnels constituent de véritables intermédiaires entre le monde interne, et ses différents contenus et strates, et le monde externe, jusqu'à acquérir une existence propre et un statut social. **Ainsi, considérées du point de vue du transitionnel, les productions culturelles obtiennent un statut psychique singulier dans le champ de la symbolisation (lieu de la réunion potentielle à l'endroit même où la séparation a eu lieu) et du paradoxe (l'objet transitionnel est et n'est pas)** (A. Green, 1993/2011). Constituant des objets-signes de la créativité et de la création, les objets transitionnels d'expression s'approchent des objets sublimés en permettant de créer une nouvelle catégorie d'objets qui fait appel à la symbolisation et enrichit la négativité par la transitionnalité (A. Green, 1993/2011, p. 325). Marqué par la sublimation, l'objet culturel permet de jouir « autrement » dans un partage commun d'émotions tout en donnant à voir le « *travail du négatif constamment déchiré entre les forces de vie et de mort psychiques et même physiques, entre objectalisation et désobjectalisation* » (A. Green, 1993/2011, p. 330).

Ainsi, la fonction objectalisante de ces phénomènes transitionnels, crée la possibilité de la figurabilité et de l'éprouvé de l'unité, de l'expérience de soi, des autres et du monde, de la substancialisation du sujet, notamment de l'instance intermédiaire du Moi (A. Green, 1993/2011, p. 315), lequel peut se faire aimer en lieu et place de l'objet (A. Green, 1993/2011, p. 330). L'ancrage, dans laquelle l'enrichissement de la vie psychique s'accompagne du plaisir révélé-découvert-trouvé de créer, devient, alors, possible. Ce possible ouvre la voie à un devenir où le temps peut émerger et se dérouler en toute liberté (B. Chouvier, 2006, p. 130), dans une zone intermédiaire, une « *zone d'expérience* », entre le réel et l'imaginaire « *où les fragments internes enkystés ayant provoqués un excès de souffrance qui a rendu a-sensé* »

*tout travail psychique [se voient offrir] la possibilité de l'articuler au langage et que cela fasse ouverture* » (B. Chouvier, 2006, p. 130). **L'élaboration, la création et la mise en œuvre des conditions de possibilité de la recréation de cette aire intermédiaire, se trouvent au cœur des dispositifs de médiation.**

### **1.2.2. Les médiations : définitions, caractéristiques, spécificités du transfert**

Selon R. Roussillon (2010/1, p. 28), une « ... réflexion sur la fonction thérapeutique de tous les dispositifs de soin passe inévitablement par le préalable d'une théorie de la souffrance psychique et du soin à lui apporter, c'est ce qui donne sens au soin et à l'action thérapeutique, et une théorie de la place de la médiation au sein d'une théorie du soin et de la symbolisation ». Souffrance, soin/autre, médiation/lieu-espace-sens, symbolisation et culture/art sont ainsi intrinsèquement liés. Roussillon (op. cit., p. 28) attribue aux champs de l'art grosso modo une fonction soignante car symbolisante et intersubjective tout en les associant. Il propose de considérer l'existence de trois types de dispositifs « symbolisants » : sociaux ou institutionnels, artistiques ou artisans (qui utilisent un médium emprunté au champ culturel) et analysants (qui utilisent l'analyse du transfert comme vecteur principal de l'activité de symbolisation). Les dispositifs à médiation s'inscrivent dans la deuxième catégorie ; ce sont des dispositifs « ... qui ont pour objectif de matérialiser l'activité de symbolisation qu'ils proposent à partir d'un médium issu du champ artistique ou artisan » Roussillon (op. cit., p. 28). Voici comment se déploie cet objectif :

*« ... on souffre du non-approprié de l'histoire et de l'expérience subjective. Le non-approprié de soi est ce qui n'a pas, ou mal été « symbolisé » et ne peut être intégré et approprié par suite dans la vie psychique « utilisable » pour le développement de soi. En dérive une première conception du travail du soin psychique : on « guérit » en jouant symboliquement et en s'appropriant ainsi l'expérience subjective « en souffrance » dans la psyché » Roussillon (op. cit., p. 28).*

Souffrance, intégration/appropriation, présence/absence, similarité et différence, projection/introjection... la complexité de la vie psychique crée et se soutient de la spatialité et de la processualité. Opposition, dualité et entre-deux constituent une source de conflictualité sans fin que la pulsion et le désir

maintiendront, toujours, vivante. La liaison sera, quant à elle, toujours à conquérir ; la médiation, pont-lien, l'à-côté, laissant entrevoir un après, constitue une possibilité, accessible, continuellement disponible, vivante, contribuant « *à produire des effets de langage, de parole, là où elle peut faire défaut et est en souffrance* » (Kaës 2003, in Chouvier 2006, p. 125). Et ceci peut se produire dans un espace intermédiaire qui « *condense ou recueille la partie non-indifférenciée et non-résolue des liens symbiotiques primitifs* » (Bleger, in Chouvier 2006, p. 121). **Ce cheminement, allant de la chose à la forme, puis au signe, constitue le travail de la médiation.**

Pour Roussillon, le travail de la médiation consiste à mettre en forme de la matière première psychique, ce qui constitue une expérience de subjectivation spécifique qui « *... étaye tout le travail psychique de la subjectivation, celle qui préside à l'organisation d'une représentation et dont l'essence consiste à trouver-crée des représentants-représentations de l'expérience subjective. Cette expérience subjective singulière, « en présence du soignant », ouvre la possibilité d'un traitement représentatif de la zone traumatique du sujet* » (R. Roussillon, 2010/1, p. 30). Cette expérience de subjectivation, advenue de l'expression et de la transformation d'états traumatiques notamment, que le travail de la médiation permet consiste en l'articulation entre l'informe, les choses et leurs représentants (représentations de choses, issues de la perception, et représentation de mots), en se soutenant d'un support matériel (A. Green, 1993/2011, p. 264). Ce travail sous-tend une création de pensée qui parcourt l'inconscient (A. Green, 1993/2011, p. 279), les perceptions et le préconscient, et parvient à la conscience, s'étaye de la liaison entre la sphère perceptivo-représentative, le langage et la pensée : « *La source du langage est donc endogène et exogène à la psyché (...) interface toujours menacée de surprise par soi-même et par autrui et devient donc objet d'excitation et de surveillance* » (A. Green, 1993/2011, p. 285). Faisant lien et sens entre des éléments disjoints et séparés, c'est l'ensemble de la vie psychique qui apparaît comme un processus complexe de médiation (Chouvier, 2002). **La médiation permet de concevoir la matérialisation, l'inscription, l'expression et l'appropriation de la vie psychique et de la subjectivité** : elle est donc condition de création du monde interne où il s'agit de rencontrer, en soi, la partie non advenue et inconsciente, pas encore symbolisée, et dans la relation à l'autre (René Roussillon).

La médiation se déroule en deux **temps** : d'abord la mise en jeu de la matière psychique à l'extérieur puis sa mise en scène et en sens par décomposition (par le jeu, le dessin...), soit le temps de la création et celui de la verbalisation, allant du pulsionnel à l'expérience subjective (René Roussillon). La médiation se situe dans l'articulation de trois **espaces** (l'espace intra-psychique et subjectif, l'espace inter-psychique et intersubjectif, l'espace trans-psychique et trans-subjectif), de trois **niveaux** qui structurent l'activité symbolisante (le niveau relationnel, le niveau expressif et le niveau signifiant), et d'une triple **fonction** (de pontage sur une

rupture maintenue, de reprise transformatrice et de symbolisation) (Chouvier, 2002). En tant que support de projection et qu'inducteur du processus d'identification, la médiation aurait, aussi et fondamentalement, une fonction réflexive ajoutons-nous. La mise en jeu, en scène et en sens de la matière psychique primaire, c'est le travail qui se fait entre le sujet, le thérapeute et le groupe. Quelque chose se matérialise à partir de ce qui, à l'intérieur du processus de transformation, est en difficulté. Ainsi, grâce au transfert, ce processus d'identification narcissique de base, selon René Roussillon, l'associativité se condense, se décondense, se déploie... ce qui permet de travailler sur des expériences antérieures par l'expérience subjective transférentielle externalisée et, ensuite, par sa réinternalisation ; le travail de symbolisation s'amorçant dans ce travail d'intégration.

La médiation s'inscrit dans une dynamique de **transfert multifocal** : objectal et intersubjectif. Il porte sur le **médium**, l'**objet** de déplacement du transfert, le **cadre**, dans le sens d'un transfert des nœuds de relation primitive (Chouvier, 2003), l'**œuvre** qui est en train d'être produite et qui se concrétise, peu à peu, comme *objet*, soit comme support objectif pour la mise en jeu et le déploiement de relations objectales proprement dites (Chouvier, 2003), notamment avec les objets primaires, l'**animateur/thérapeute**, et, enfin, le **groupe** (Brun, 2016). Le transfert est donc ici diffracté (R. Kaës, 1976) et sensoriel (Brun, 2007, pp. 63-66).

René Roussillon nous propose de considérer l'existence de deux processus dans le transfert inscrits dans des temporalités spécifiques, mais dont la visée consiste en la transformation psychique : l'objet à **symboliser** et l'objet **pour symboliser**. Si l'objet à symboliser représente ce qui est à symboliser, mis au travail dans le présent, et éventuellement mis en forme par le médium, l'objet pour symboliser représente le fait de le symboliser avec un objet extérieur et au sein d'une relation. Ainsi, en transférant quelque chose de l'espace psychique dans un objet, à l'extérieur, ayant la capacité de l'accueillir, il y a possibilité d'une inscription psychique, car il y a une nouvelle expérience, décisive, celle de la transformation des expériences antérieures. En rejouant quelque chose dans une situation différente, il y a réorganisation d'expériences antérieures dans une nouvelle forme, ce qui rend possible d'autres expériences. D'autre part, en médiatisant l'expérience, il y a expérimentation de la transformation psychique, conviction de l'effectivité du travail de transformation et un vécu de symbolisation. Selon R. Roussillon (2010/1) le travail de la médiation consiste à utiliser un ou plusieurs objets, « objeu », selon le terme de F. Ponge, un médium malléable (M. Milner) proposé pour jouer et mettre en forme articulé autour de la parole dans sa fonction subjectivante, en particulier quand la médiation se réalise en groupe. Il s'agit de transférer la fonction représentative sur l'« objeu ». La question du choix du médium se pose. Toujours selon Roussillon (op. cit.), celui-ci « doit correspondre aux systèmes perceptivo-sensorimoteurs du sujet utilisateur. Il doit être « créable » par celui-ci, le dispositif lui permet de trouver

*ce qu'il est capable de créer* » (Roussillon, 2010/1, p. 30). Allant plus loin dans l'analyse du choix et de l'utilisation du médium, Roussillon (*op. cit.*) suggère le fait que chaque médium « ... *privilégie un mode de rapport spécifique à la sensorialité (...) [et] il implique ou induit un type de transfert spécifique. Même si l'expérience tend à être amodale, ce qui rend envisageable plusieurs types de médium, elle privilégie néanmoins un certain type de sensorialité* » (Roussillon, *op. cit.*, p. 30). Selon Roussillon on « ... *ne transfère pas n'importe quel contenu psychique sur n'importe quel objet (...) Il faut que la perception actuelle du médium offre l'illusion d'accueillir et de loger ce que le sujet est en mesure d'halluciner de son expérience antérieure et ceci suppose une certaine co-incidence entre l'hallucination et la perception* » (*op. cit.*, p. 30). Symboliser la symbolisation et « ... *représenter non seulement ce qu'il symbolise, mais aussi l'activité représentative elle-même* », voici les fonctions du médium (Roussillon, 2010/1, p. 30).

Selon Bernard Chouvier (2002) la pertinence du **médium**, objet de transfert, réside dans sa capacité à conférer une puissance effective au symbolique, à créer l'alchimie qui transmute en forme signifiante tel ou tel élément de réalité et qui procure un corps de réalité à chaque élément de sens. À partir du médium, la production se concrétise, peu à peu, comme *objet*. Il y a ainsi un déplacement de la relation d'objet *sur l'objet* et reprise de l'objet comme objet de relation (Guérin, 1992). Cet objet de relation se construit, selon René Roussillon, dans un équilibre entre les pôles de son triple investissement : celui du sujet lui-même, de l'objet (l'autre) et celui du médiateur. Le médium apparaît alors comme un objet articulant le dedans et le dehors, le sujet et l'autre ; co-construit, producteur d'effet de croissance psychique (Chouvier, 2002) et devant être sans cesse réinventé (Chouvier, 2002).

Selon Anne Brun (2016), le médium est malléable -le matériau, la matière et le thérapeute- (M. Milner, 1955), accueillant le transfert, représentant un « inducteur de symbolisation » (A. Brun, 2020), et constituant de la « matière à symbolisation » (Chouvier, 2002) ; il s'agit ici d'une véritable « constellation » transférentielle (Freud, 1938) générant de l'associativité, qui est à la base des processus psychiques de création et de transformation, surtout quand des processus de dé-symbolisation sont à l'œuvre (Brun, 2016). Pour les fonctionnements psychiques tels que la psychose, selon Anne Brun (2016), l'origine de la dé-symbolisation constitue une défense contre les agonies primitives associées à des expériences archaïques concernant les états du corps. De fait, les premières expériences d'ordre sensori-affectivo-moteur n'ont pas été représentées, être traduites en langage verbal ou symbolisées et sont en souffrance d'expression, d'adresse et d'inscription (Anne Brun, 2016). Dé-symboliser est une façon de traiter l'impasse de la représentation. La rencontre avec le médium, les sensations procurées par la matérialité de ce dernier, réactualisent, sous forme de sensations hallucinées, des éprouvés somato-psychiques impensables de l'ordre des

agonies primitives (Winnicott, 1974), des « *terreurs extrêmes, sans fin et sans limites*, telles que le sujet se retire de cette expérience de mort psychique, pour pouvoir survivre » (Anne Brun, 2016). Le rôle de l'hallucination est, selon Anne Brun (2016), essentiel car ces éprouvés archaïques qui s'imposent sous la forme d'un vécu hallucinatoire, dans les dispositifs transitionnels à médiation, peuvent rencontrer un écho, être retranscrits et inscrits dans et par la manipulation du « *médium malléable* ». L'attracteur sensoriel, le médium, actualise cette mémoire perceptive et permet le transfert de ces expériences primitives sur l'objet médiateur, transitionnel, avec un retour non traumatique des traumatismes ; ces derniers étant transposés et modifiés par le processus créateur en figuration, en « *figurations scéniques* » (Aulagnier, 1986), en langage, en représentation (Anne Brun, 2016) ; soit en subjectivation.

**La spécificité des processus de symbolisation sensorimotrices dans les dispositifs à médiation thérapeutique (Brun, 2020), consiste donc à repérer l'émergence et le déploiement des formes primaires de symbolisation, constituée de signifiants formels (D. Anzieu, 1987), dans la rencontre avec un médium et, ainsi, d'ouvrir l'accès au figurable à partir des chaînes associatives, individuelle et groupale (A. Brun, 2014).**

Jouer, transformer... car « ... « *tout est bon à symboliser* » (Roussillon, 2010/1, p. 30). Tel serait le cheminement des processus de symbolisation soutenus par la médiation.

### **1.2.3. Les médiations lecture et écriture -conte/poésie- (acte créatif, création, créativité, imaginaire, narrativité, « personation », symbolisation, sublimation, subjectivation)**

Si la médiation constitue une possibilité sécurisée de créer du devenir, c'est parce qu'elle permet de jouer et de rejouer des états/événements fondamentaux, des couples d'opposés essentiels aux « *processus symboliques* » (Sudres, 2008), de façon déguisée et dans un espace autre que l'interne ; un espace externe, ouvert, potentiel et transitionnel. Un « ... *espace psychique tridimensionnel* » (Sudres, 2008) ; une aire ludique. Ce jeu-espace-temps, constitue et représente, malgré toute la mise en scène de la dimension illusoire du « faire comme si », un vrai « *travail psychique, sensorimoteur et cognitif* », « *exigeant* », « *complexe* » et « *expérientiel* », qui « *ne va jamais de soi* » (Sudres, 2008). Dans ce « *travail du jouer* » (Sudres, 2008) à faire semblant d'être et de ne pas être, dans cet « espace à fabriquer de la subjectivation », le sujet n'est plus seul face aux objets internes. L'autre est certes omniprésent, davantage d'ailleurs dans les

groupes à médiation thérapeutique, mais le praticien, figure de tous les autres, porte ce tout dans l'aire illusoire du ludique-plaisir. Il fait partie du jeu et tient le jeu qui surgit et se déploie. Il « *s'autorise à jouer lui-même* » (Sudres, 2008), il transforme « *l'agi/agir par du faire semblant* », il offre une « *représentation aux projections et aux émotions agies* » (Sudres, 2008) ; il s'offre comme espace d'accueil, d'ouverture et surface de projection et de transformation. Tout, dans l'expérience subjectivante du « jeu du devenir », « *porte la trace du travail psychique du praticien* » (Sudres, 2008). Tout dans le dispositif à médiation porte et met en scène ce « jeu du devenir » dans cette aire illusoire que le champ de l'imaginaire et du poétique représente.

La médiation thérapeutique par l'art pose la question des liens existant entre l'art et la thérapie, notamment en ce qui concerne les effets bénéfiques, thérapeutiques, de l'association de ces deux champs. S'agit-il de viser, d'abord et fondamentalement, la dimension thérapeutique et de négliger la dimension esthétique, devenue accessoire (Vinot, 2014) ? Que faire alors du plaisir esthétique et de la réassurance narcissique censés advenir de l'expérience de l'art, de celle produite par autrui et de celle produite par les usagers de ces ateliers ; d'ailleurs, s'agit-il encore d'art dans ce cas de figure ? Et qu'en est-il de ce reste pour symboliser ce que médiatise l'art, soit ce qui échappe à toute symbolisation (Vinot, 2014) ? Est-il censé avoir été réduit, « liquidé », totalement et pour toujours ? Est-ce ce qui est recherché dans l'utilisation des médiations thérapeutiques par l'art ou bien est-il envisageable de considérer que, malgré la possibilité de la symbolisation et de la sublimation, il demeure un « impossible dans le rapport du sujet à lui-même » (Vinot, 2014), source de désir, d'élan vital, de création et de créativité ?

Les chapitres suivants centrés sur les processus psychiques et narratifs/poétiques au cœur de certaines médiations spécifiques, tenteront d'apporter des pistes de réflexion.

### **1.2.3.1. Trauma, acte créatif, création et créativité**

Si la médiation constitue une expérience de soi où singularité et universalité se côtoient, autant dans les failles que dans les espaces, intermédiaires, de potentialité, et de la psyché en tant qu'appareil à associer, à représenter et à symboliser, c'est parce qu'elle tend à créer les conditions nécessaires et suffisantes pour qu'un potentiel élan de création puisse émerger et surgir en place et lieu des **traumatismes** infantiles, touchant, notamment la naissance (Niederland, 1976, in Guimón, 2004) et les interactions précoces. Ces vécus traumatiques se constituent d'éprouvés et d'affects demeurant à l'état brut, non encore susceptibles d'être traduits par une mise en forme au sein des processus secondaires (Cornalba, 2019) ; non encore symbolisés, ni même psychisés. Dans ces conditions de « *gel de leur*

*inscription* » (Cornalba, 2019), que l'on retrouve plutôt dans les fonctionnements états-limites, selon nous, ou dans leur « *mésinscription* » (Cornalba, 2019), que l'on retrouve plutôt dans le cas des organisations psychotiques de la personnalité, le passage par « de l'autre » (dispositif-dont clinicien<sup>8</sup>-/psyché) est nécessaire dans l'expérience de la figurabilité et de la symbolisation (Cornalba, 2019). L'existence et la confrontation à cette matière brute, « ... *informe, ou ce qui a perdu sa forme, en panne de forme, dont la forme a été détruite, volontairement, ou un involontairement...* » (P. Roman et O. Lempen, in Dummet, 2013, p. 95), nécessitera que des opérations de transformation se mettent en place. Or, ces expériences infantiles s'inscrivant en tant que traces, c'est aussi en tant que telles qu'elles seront mises au travail de la transformation psychique permettant la sortie du traumatisme (P. Roman et O. Lempen, in Dummet, 2013, p. 97). Traumatisme et trace sont, ainsi, associés et indissociables. Cette tentative de donner une forme à de l'informe devenu trace, se réalisant, forcément, dans l'après coup du traumatisme, (P. Roman et O. Lempen, in Dummet, 2013, p. 95), par la confrontation et la transformation, supposent un travail de création car, même si le vécu traumatique est indicible il reste, néanmoins, figurable (Suzanne Ferrières, p. 65, in Dummet, 2013). D. Anzieu (1981, p. 19) considère que ce travail psychique : « ... *opère une transformation, le travail de création est semblable au processus du rêve, représentation du conflit sur une autre scène, dramatisation, déplacement, condensation, figuration, renversement en son contraire, élaboration tertiaire selon Green, redistribution interaction processus primaires/secondaires* ». Toutefois, les rapports entre traumatisme et création sont complexes comme nous le rappellent P. Roman et O. Lempen (in Dummet, 2013, p. 94), se référant à Anzieu (1981), à Foucault (1977) et à Winnicott (1917 b) : « *Les vécus traumatiques comportent la nécessité transformer un vécu souffrant dans le lien à l'autre et à la réalité en une expérience qui se propose comme un dispositif symbolisant et qui contient, au-delà ou en deçà de l'adresse, un destin soignant* ». Soigner la détresse et la souffrance du vécu traumatique devient une exigence que l'acte créatif peut, alors, porter : l'« *exigence de figuration face à l'angoisse morcellement ou de castration réactivées par la réalité du corps. Assimilable à un contre-investissement de la douleur visant à sauvegarder ce que conte une cohésion narcissique menacée par les effets déliants de la douleur* » (S. Ferrières in Dummet, 2013, p. 65). Ainsi, « *figurer au dehors des éprouvés corporels sensori-affectifs* » douloureux et traumatiques assume la forme d'un « *retour quasi hallucinatoire d'images archaïques* » (S. Ferrières, in Dummet, 2013, p. 66). Le geste créateur porte cette souffrance subie, alourdie de motions inconscientes, et comporte la nécessaire rencontre de l'autre et du monde comme nous le propose S. Ferrières : « ... *est motivé par un agir inconscient cherchant à se réaliser sous la forme de*

---

<sup>8</sup> L'autre, représentant de « la chose psychique » sera un vicariant et témoin des mouvements de saisie, de dé-saisie et de re-saisie des objets psychiques grâce auquel un matériau se transforme en matériel (Cornalba, 2019).

*toutes les présentations déformées qui se frayent un chemin entre les exigences du monde et celles de la censure, pour figurer, dans des symboles unificateurs, l'invisible d'un corps menacé d'éclatement sous la violence de la douleur* » (S. Ferrières, in Dummet, 2013, p. 68). Traumatisme, informe, après-coup, traces, remaniement, travail en mémoire, représentation, mouvement... constituent le soubassement de la métapsychologie de l'acte créateur et de la création (Masson, 2004, pp. 8-9). L'activité créatrice serait, alors, « *inspirée mais voulue, régressive mais contrôlée* » (Racamier, 1984) ; l'inspiration étant l'utilisation du mécanisme de régression conduisant à un état sensoriel (Spira, 1985, p. 114). Ainsi, ayant été précédé d'une **destructivité** intense selon A. Green (1993/2011), l'acte créateur pourrait être envisagé comme le saisissement d'expériences traumatiques dans un élan et un espace, *latus sensus*, sécurisant, limité mais accueillant l'illimité (Pankow, 1984). Nourri par **l'énergie** libre (Spira, 1985), dont la « force » proviendrait, en partie, de la répression d'éléments pervers de l'excitation sexuelle (Spira, 1985), l'acte créateur étant un essai de récupération, de renouvellement, d'élaboration et d'intégration d'affects (Spira, 1985). Cet acte, précédé par l'élan de l'exigence de la transformation de la détresse et de la souffrance, suppose une progression et, ainsi, l'existence de plusieurs niveaux, instances... : processualité et spatialité sont ainsi indissociables dans le processus créatif, comme le suggère D. Anzieu (1981) et B. Chouvier (2014). Ce dernier suggère que l'acte créateur constitue un refuge et permet la contemplation esthétique par l'expression, écrite notamment. Il se déploie en une processualité que Chouvier (*op. cit.*) considère ainsi : un temps d'assimilation (captation réceptive, passive de ce qui se produit hors de soi et en soi), un temps de transmutation, soit l'appropriation par le soi de la matière primaire (sensations perçues avec leurs modalités réceptives), et, enfin, un temps de transposition qui traduit ce matériel en mots de la langue, en matériau langagier. Ce processus résulte en un sentiment d'altérité permettant la réflexivité autant que l'unification de parties de soi par l'esthétisation.

Quant à D. Anzieu (1981, p. 44), il suggère que créer c'est se laisser travailler par des pensées conscientes, préconscientes et inconscientes traversant le corps (Anzieu, 1981, p. 64). La topique psychique du créateur se décline, selon Anzieu, entre Moi idéal (double), Surmoi (haine, honte, culpabilité), Moi conscient de l'auteur-narrateur et Ça, source de la force pulsionnelle (Anzieu, 1981, p. 66). Selon D. Anzieu, l'ensemble du processus est initié et « pris en charge » par le Moi, apte à provoquer la régression ou la dissociation mais dans le contrôle (Anzieu, 1981, p. 66). Plusieurs phases, au nombre de cinq, portent et déroulent le processus créatif selon D. Anzieu (1981, p. 82) allant de la régression à la conscientisation et à la réflexivité. À la suite de D. Anzieu, Ernest Kris (1952, in Guimón, 2004, p. 67) nous propose, quant à lui, de considérer cette processualité en deux étapes : celle de l'inspiration, actualisant le processus inconscient, et celle de l'élaboration,

marquée par la logique et le contrôle. Dans cette perspective, le phénomène de l'acte créatif fonctionne comme une adaptation fondée sur les processus primaires mais tournée vers les processus secondaires et vers la réalité. C'est par et dans ce processus de figurabilité que la matière somatopsychique, fragmentée, se transforme en matériel onirique et en une image pensée (Ics-Pcs-Cs), ce qui représente les premiers mouvements vers la structuration du processus secondaire, conduisant à la capacité de « *penser l'image* » (Spira, 1985). Ce travail de transformation est, en réalité, un travail de **création** car il implique le passage de l'informe à de la forme donc à de l'événement selon Masson (2004, p. 9) « ... *une nouvelle forme est un événement ancien qui fait l'épreuve de la rencontre à un temps donné et dont la configuration topique s'en trouve bouleversée. Une compréhension de la réalité des objets en appelle à une pensée des formes qui sont toujours un événement psychique* ». Cette création suppose et implique, selon P.-L. Assoun (in Masson, 2004, p. 20), d'abord la mise en acte de l'inconscient et, ensuite, la séparation de l'informe, voire l'arrachement du vécu à l'informe, et, ainsi, la possibilité de la survenue d'une séparation et d'un espace pouvant accueillir du différent : « *En séparant quelque chose de son corps, le sujet acquiert l'idée [...] de produire quelque chose. Il acte une séparation. C'est ce qui corrèle la création à la production et donne son caractère événementiel à toute création* » (P.-L. Assoun, in Masson, 2004, p. 24). Cette séparation, cette création, sont vécues de façon quasi hallucinatoire, telle une rêverie ou encore un rêve selon D. Anzieu (1981) : représentation d'un conflit (nature/culture) sur une « autre scène », dramatisation (mise en images d'un désir refoulé), déplacement, condensation de choses et de mots, figuration symbolique, renversement en son contraire. Il s'agit d'une élaboration tertiaire (André Green) qui redistribue autrement l'interaction des processus psychiques primaires et secondaires (Anzieu, 1981) correspondant à la propriété de l'appareil psychique qui est de se donner des représentations de son propre fonctionnement (Anzieu, 1981). Nourrie par l'idéalisation et par la dénégation sur des fragments inutilisés, flottants, des éléments Bêta, la création permet au Moi de les prendre en charge et de les investir de pulsions de vie (force liante), les rassemblant ainsi et donnant « naissance » à une nouvelle forme du matériau relationnel de base dans le lien avec l'objet fantasmatique (Spira, 1985, p. 136). Ce plus de liaison, apportant cohérence, unité et clairvoyance permet les retrouvailles du sujet avec la toute-puissance, étayant, ainsi, son **narcissisme**. Mobilisant l'élan vital et le désir, la création essaye « ... *de resituer ce qui est à la dérive, le désir, le support du sujet* » (J. Oury, 1989, p. 74). Ainsi, la création « ... *est aussi une création de soi au travers de la modélisation d'une matière externe médiatrice* » (B. Chouvier et A. Brun, 2011, pp. 9). Dans cet espace, auparavant habité par le trauma, l'événement « de l'autre » permet que de l'intime émerge. Selon V. Jacob Alby et C. Védie (2015) ce mouvement de création de la forme en cours d'advenir se fait à partir de l'inintelligibilité de l'**intime**, soit de « *traces émotionnelles et pulsionnelles*

*appropriées* » : « ... dans l'acte de créer, il s'agit de mettre en forme un intime infigurable à l'origine de tout acte et non d'exprimer quelque chose de pré-établi... »<sup>9</sup>. Ainsi, la médiation, par l'art notamment, se fonderait sur « l'intime mouvement de création » (V. J. Alby et C. Védie, 2015)<sup>10</sup>. Cette forme advenue de l'intime, acte de création de la matière psychique, peut représenter et symboliser l'infigurable à partir de l'expérience du vide, de sens et de forme, car elle lie/noue le corps et la parole, créant de la vie psychique et, ainsi, assouplissant les défenses et sublimant les **pulsions** (Freud, 1908) -changement de but et d'objet, déssexualisation et valorisation<sup>11</sup>- et aboutissant à la constitution d'une nouvelle réalité (M'Uzan, 1977). Celle-ci peut concerner, par exemple, le renoncement, consenti ou imposé, à la possession totale de l'objet et à l'union avec celui-ci, à l'inexistence (Racamier, 1992). La création de cet espace d'intériorité, de l'intime (Racamier, 1992), présuppose, aussi, une **différenciation** entre le soi et le non-soi. Cet acte de création/re-création est, donc, incessant et concerne tout ce qui est relève du sujet, de l'individu et de l'humain selon Racamier (1992). Il concerne, mobilise et transforme, en l'enrichissant et en l'assouplissant, ce « site » originel d'où tout part pour tout sujet : « ... le site d'émergence des manifestations morbides fondamentales » (J. Oury, 1989, p. 91). De figé, voire pétrifié, ce site peut devenir celui du « du dire ouvert », lorsque une « greffe » d'ouverture et d'espace s'effectue (Oury, 1989, pp. 159-160). Le processus de création constitue ainsi un véritable accroissement de l'être (Oury, 1989, pp. 142), voire la re-création de soi-même (Oury, 1989, pp. 134). De nouvelles images, des représentations, des pensées, de nouveaux contenus, un nouveau dire, de nouvelles formes émergent, ouvrant aussi sur la prise en compte de nouveaux **objets**.

Selon Racamier (1992, p. 388), les objets de création sont à la fois inventés et trouvés dans un mouvement par lequel la création pour soi et pour autrui nous permet de trouver ce qu'on n'a pas encore rencontré. En mobilisant toutes les ressources de la psyché, le sujet crée, invente, élargit la consistance, la matière et l'espace (Racamier, 1992, p. 388) somatopsychique. Ces objets permettent d'accueillir, en dirigeant, sans représailles, les pulsions projetées (M'Uzan, 1977) et les divers **fantasmes** associés, uniques et universels, dont celui des origines (Racamier, 1984) et de la toute-puissance de l'objet. Ces fantasmes portés par les pulsions s'expriment par l'acte créateur, deviennent des contenus et des symboles

---

<sup>9</sup> *Id.*, p. 537.

<sup>10</sup> *Id.*, p. 538.

<sup>11</sup> Freud, S. (1968). Pulsions et destin des pulsions. In *Métapsychologie* (pp. 11-43). Paris : Gallimard et Freud, S. (1981). Le moi et le ça. In *Essais de psychanalyse* (pp. 243-305). Paris : Payot.

« primitifs » (Spira, 1985), et constituent le soubassement de l'acte créateur. Ces nouveaux objets permettent de tenir ensemble le circuit pulsionnel, notamment les pulsions de mort et le fantasme narcissique, antidote à la castration et au délire, et ré-intricateur de la sublimation (Masson, 2004, p. 37-38). Ces objets représentent le résultat complexe d'un jeu surdéterminé d'enveloppements pulsionnels selon B. Chouvier (in Masson, 2004, p. 68) et, devenant œuvre, ils construisent une véritable « *topique externe* » (Guillaumin, 1998) : « [...] *c'est à l'intérieur de ce lieu nouveau que le créateur peut laisser se dérouler et aller à son terme le processus qu'il ne pouvait ni tolérer, ni contenir à l'intérieur de son appareil psychique* » (B. Chouvier, in Masson, 2004, p. 69). En travaillant « ... *au corps la psyché en la soumettant à l'épreuve de la réalité intime : accepter dans l'extériorité d'une forme esthétisée une part de soi indésirable...* » (B. Chouvier, in Masson, 2004, p. 79), et en tant qu'aboutissement, éphémère, de ce travail d'élucidation et d'organisation de la réalité psychique inconsciente, l'objet devenu œuvre, possède une portée élaboratrice (B. Chouvier, in Masson, 2004, p. 69). Le style y participe de par ce qui est dévoilé, et transformé, ou retenu et figé (projection/introjection). Enfin, pour A. Brun, l'œuvre constitue une surface de contact qui permet le partage d'affects, l'éprouvé de satisfaction par identification, dans l'intersection de divers champs. En tant qu'objet transitionnel, l'œuvre représente un espace potentiel créant un sentiment d'existence et de consistance « *engendré par le plaisir d'exister par l'objet qui est alors un complément d'être ou encore un plus d'être* » (A. Brun, p. 157, in Masson, 2004). **Désir**, besoin, idéalisation, dénégation de la frustration ou de la perte, sont indispensables au système créateur (Spira, 1985) et, donc, au surgissement et avènement de ces nouveaux objets. Ceci est rendu possible par la possibilité de l'expérience régrédiente dans un environnement/sein, réceptacle, introjecté de par la présence et la qualité de celle-ci, constituant une enveloppe, une peau contenant, un organe sensori-perceptif, lien de l'expérience des mécanismes d'expulsion/introjection, stimulus intérieurs/extérieurs, moi/non-moi (Spira, 1985, p. 143). Ces barrières de contact permettent la formation de représentations spatio-temporelles soutenant l'inscription et le maintien de traces mnésiques, mais aussi des nouvelles expériences dont celle de la transformation de parties de soi (Spira, 1985, p. 143) et de l'objet fantasmatique, dont le matériau de base a été transformé (Spira, 1985, p.135). L'expérience de la création de **nouvelles réalités** pourra, sans fin, être renouvelée, d'autant plus que tout n'est pas, et ne peut pas, être accessible, adressé ou symbolisé.

Grâce à ces restes à symboliser, la psyché se verrait contrainte, selon Winnicott (1975), de continuer à chercher des voies d'expression et d'intégration de cet « insu », faisant le lit d'une pulsion créatrice au cœur du processus de création : la **créativité**.

La créativité engage donc un ensemble d'instances psychiques. Selon Winnicott (1975), il s'agit d'une activité primaire, constituée d'un mouvement de projection de ce qui aurait été introjecté sans conscience ni reconnaissance, soit des états non-intégrés de la personnalité, qui se réfléchissent en des images dédoublées voire inversées dans les objets créés, permettant ainsi, en retour, notamment dans le cas où elle serait source de réflexivité, une intégration (Winnicott, 1975) signifiante, soutenant, alors, l'appropriation. Pour Michel de M'Uzan (M'Uzan, 1977), la créativité serait à considérer comme la conséquence d'un conflit entre le Moi idéal et le Surmoi, mettant en scène un être de désir, et s'effectuant dans le cadre de l'illusion transitionnelle. Alors que, pour Spira (1985), la créativité est associée au vécu sensoriel corporéisé au niveau du narcissisme primaire (confusion objet-sujet) qui trouve signification uniquement après le passage par le narcissisme secondaire (possession de l'objet) et la réalisation au niveau du Moi. Elle met en scène la frustration et la recherche de pouvoir sur les objets internalisés dans une sorte de manipulation sado-masochiste (Spira, 1985). La créativité, en tant que fonction psychique, serait donc à même de permettre la transformation des objets de création en **œuvre**.

Selon Anzieu (1979, p. 208), l'**œuvre** s'élabore à partir de divers « sites » et exerce diverses fonctions selon le fonctionnement psychique. Dans la névrose (hystérie/phobie), par exemple, il s'agit de combler un vide, visible ; comblé dans la névrose obsessionnelle par un trop plein de rituels/idées obsédantes. Se référant aux pôles états-limite, il est question d'osciller entre un noyau et la périphérie, l'écorce. Enfin, dans certains états psychotiques, l'angoisse habite ce vide central. L'écorce psychique étant déchirée ou insuffisamment constituée, celle-ci ne contient pas, ou mal, les représentants pulsionnels ; le noyau se fragmente, des morceaux fusionnent avec des morceaux d'objets projetés, disséminés en un monde bizarre et terrifiant. Selon Anzieu (1979, p. 94), le sujet créateur passe par ces diverses phases devant changer à chaque fois d'état psychique, d'économie, de fonctionnement psychique ; l'œuvre qui en résulte porte la trace de ce parcours, son début et son aboutissement. L'œuvre possède, ainsi, une structure **narcissique** (D. Anzieu, 1981). Ce plus d'existence est obtenu de diverses façons. La projection des objets-fragments de nature traumatiques en souffrance de symbolisation et d'appropriation subjective, étrange et étrangers à soi-même, extérieurs (R. Roussillon, p. 13, in B. Chouvier et A. Brun, 2011), leur inscription dans une matière partageable, le partage et la reconnaissance permettent leur réintégration au présent de la subjectivité. L'appel du sujet à être ayant été proféré, entendu et identifié (R. Roussillon, p. 15, in B. Chouvier et A. Brun, 2011), l'objet est devenu œuvre. Celle-ci est, alors, « *transmise « en acte », « de fait », c'est là qu'elle transforme l'autre* » (R. Roussillon, p. 15, in B. Chouvier et A. Brun, 2011). L'œuvre constitue ainsi un acte de symbolisation et de subjectivation : objet transitionnel investi de

cette même fonction « symbolisante » que celle de l'objet premier (R. Roussillon, p. 17, in B. Chouvier et A. Brun, 2011), à la différence près que celle-ci est toujours possible, elle permet de rejouer la demande, le cri dans l'espoir qu'un autre, n'importe qui, apporte une réponse. Selon Roussillon :

*« ... l'enjeu majeur de la création en tant que mode de tentative de symbolisation des expériences traumatiques premières : éviter le risque de l'objet, de la répétition de la déception première, celle de la rencontre avec un objet qui ne renvoie rien ou qui renvoi mal au sujet un reflet de lui dans lequel il ne peut se reconnaître et s'identifier, se trouver. Il s'agit de répéter autrement, besoin d'un transfert sur un autre objet, besoin d'une « matérialisation transférentielle » (R. Roussillon, p. 18, in B. Chouvier et A. Brun, 2011).*

Adresse, réponse, trouvailles, transformation, création se trouvent au cœur de l'œuvre ; ainsi la « ... clinique de la création n'est pas une clinique de l'objet perdu, et ceci même si c'est la clinique d'un mouvement mélancolique, c'est une clinique **du sujet perdu**, du sujet perdu dans l'objet, du sujet perdu par manque de se trouver dans l'objet, de se retrouver dans l'objet, dans les réponses de celui-ci, d'un « objet sans retour » (R. Roussillon, p. 17-18, in B. Chouvier et A. Brun, 2011). L'œuvre porte, traduit et offre au monde ces retrouvailles avec soi-même, en cherchant l'objet, en le réparant (B. Chouvier, 2006, p. 140), en s'opposant, ainsi, à la destructivité, notamment du processus psychotique (B. Chouvier, 2006, p. 348), dans un espace/matière fait d'affects et de représentations condensés portant « l'aspiration pulsionnelle à l'objet » et créant **l'expérience d'un sentiment esthétique** (B. Chouvier, 2006, p. 165). Dans cette réalisation de soi, l'œuvre est séparation/contact (Anzieu, 1981, p. 72), création de substance et de vie psychique. L'œuvre est faite de cette matière manquante au sujet. Cette substance est empruntée au « ... **médium** malléable [,] susceptible de recevoir une série de transformations, de recevoir la forme analogique de l'expérience » (R. Roussillon, p. 19, in B. Chouvier et A. Brun, 2011), en adéquation sensorielle aux aspects de l'expérience à revivre et à transformer (R. Roussillon, p. 19, in B. Chouvier et A. Brun, 2011). L'œuvre se soutient des matrices symboliques de la pensée et de la psyché (B. Chouvier, 2006, p. 291), mais suit le processus chaîne symbolique/déplacement/transport et dépassement (B. Chouvier, 2006, p. 131), dans une visée constante de figurabilité (autant dans la perception que dans la représentation) (B. Chouvier, 2006, p. 293) et dans un jeu constant entre « dévoilement du sens et maintien du voile » (B. Chouvier, 2006, p. 141).

Ces dynamiques expliquent le fait que toute œuvre, puisant aux sources psychiques profondes (Freud, 1933), inaccessibles et irréprésentables, est à la fois singulière (bien que la créativité soit le propre du vivant et de l'humain et que nous soyons tous créatifs, la psychose entrave le travail créateur en influençant le choix des thèmes et la forme des expressions, Guimón, 2004), et universelle et, surtout, elle est, spontanément, plutôt qu'intentionnellement, ouverte (Anzieu, 1981), et donc porteuse d'une dimension signifiante (Chouvier, 2002). Ainsi, selon Anzieu, l'œuvre et l'Art seraient une représentation (du monde imaginaire ou du monde réel) tout en étant une représentation de ce pouvoir de représentation qui lui est propre et qui permet de construire des univers intelligibles (Anzieu, 1981). En ce sens, œuvre et art constituent des actes, forts, de subjectivation.

### **1.2.3.2. Effets thérapeutiques de la médiation artistique**

L'art, cet **espace transitionnel** (Winnicott, 1971), entre-deux, à l'interface du psychisme et de la réalité, constitue une voie privilégiée de la maturation psychique.

Selon Guimón (2004, p. 177), le passage de l'inconscient au conscient, l'expression directe d'expériences internes, par des formes ou des thèmes inattendus, par l'association d'idées, favorisent *l'insight* lequel comporte un « *rôle curatif* ». Des interprétations plus riches et, en même temps, un effet de synthèse de la force créatrice ainsi que le remaniement des relations d'objet, produiraient des effets bénéfiques de la thérapie par l'art, notamment dans la thérapie artistique groupale (Basaguren et Robbis, 1987, in Guimón, 2004, p. 177).

Selon Guimón encore (2004, p. 188, p. 194 et p. 195), les **effets thérapeutiques de l'expérience de l'artistique sont les suivants** : accroissement de la confiance de base, vécu apaisé de la corporalité (désir de réparation), expression et compréhension de difficultés œdipiennes (difficultés liées à l'identité sexuelle) et de tendances sexuelles, dépassement du sentiment d'inquiétante étrangeté, assouplissement des mécanismes de défense et de l'expression des symptômes via le comportement, sublimation des pulsions ... Relativement au deuil, il s'agirait de l'activation de la créativité et quant au sentiment de perte dépressif, la projection et la déviation de la culpabilité par le Moi ce qui répare la place et l'image de l'objet perdu dans le monde interne, l'élargissement des centres d'intérêt, l'investissement de nouveaux objets et de nouvelles relations s'objet. Restauration (Dumet, 2013), transformation et recréation/création de l'objet autant que du sujet préservent l'élan vital, les pulsions d'auto-conservation : « *Le moi enrichi par la conquête d'éléments insoupçonnés jusque-là, en les unissant, éprouve sa capacité de lutte contre la pulsion de mort (dispersion)* », (Spira, 1985, pp. 127-128). Réconciliant principe de plaisir et de réalité (P.-L. Assoun, (in

Masson, 2004, p. 29), restaurant le lien à autrui par la création de « *sentiments d'identification* » (P.-L. Assoun, *op. cit.*), la création, « *cette surprise inattendue, bien que voulue et recherchée* » (P.-L. Assoun, in Masson, 2004, p. 29), facilite l'accès à la gratitude et à la sérénité (Anzieu, 1996), permettant et apportant un plus de sens de la réflexivité (Spira, 1985).

Ainsi, avoir recours à la médiation par l'Art représente une possibilité d'expérimenter le processus de subjectivation *in vivo*, en accueillant et soutenant l'*insight*, les processus de transformation et la conscientisation de ceux-ci, dans le présent et dans le groupe. Intégrer/réintégrer dans la personnalité des parties en souffrance d'être exprimées, adressées et comprises comporte des effets thérapeutiques (Naumburg, 1940) grâce à la relance du processus créateur (Kramer, 1950). Ces effets sur la psyché de l'expression par l'Art ont contribué à leur utilisation dans un contexte soignant (J. L. Sudres, 2006). Ainsi, de l'Art brut à l'Art-thérapie, en passant par les thérapies médiatisées, diverses voies d'utilisation de l'Art dans le soin psychique, qu'il soit institutionnalisé, collectif ou individuel, ou encore organisé et intentionnalité inconsciente. Selon Pitarque (2019/1), les art-thérapies peuvent se définir comme « ... *l'utilisation du processus créatif et de techniques artistiques à des fins de mieux-être physique, psychique et social* » (Lecourt, Lubart, 2017, cités par S. Pitarque, 2019/1). L'Art thérapie repose « ... *spécifiquement sur le processus artistique comme facteur thérapeutique* » Pitarque (*op. cit.*), ce qui diffère, selon Pitarque des ateliers artistiques, bien que leur approche soit explicitement thérapeutique et des médiations thérapeutiques (Brun, Chouvier, Roussillon, 2013), celles-ci relevant de la psychothérapie psychanalytique, lesquelles « ... *s'appuient d'abord sur l'interprétation des productions et la relation transféro-contre-transférentielle* ». Quelles que soient les modalités organisant l'expérience de la rencontre d'un sujet souffrant avec l'expression par l'intermédiaire de l'Art, les conditions de cette expérience se fondent sur deux éléments disjoints, l'Art en tant qu'extériorisation et matérialisation de la subjectivité dans la réalité externe, et la psyché en tant qu'entité de l'intériorité informelle, difficilement saisissable et dicible, fuyante et mouvante, en grande partie inconsciente. Dans ces deux espaces-matières, un entre-deux, espace transitionnel et potentiel d'accueil, de travail, de transformation, de devenir, de maturation et de plaisir. Cette spatialité ternaire constitue la possibilité de l'émergence de l'élan vital au cœur de l'acte créatif ; tel pourrait être le fondement de la dialectique Art/thérapie et de ses diverses déclinaisons.

### **1.2.3.3. Le travail de l'imaginaire**

Selon Freud (1933) l'auteur joue, comme un enfant, à créer un univers imaginaire qu'il prend au sérieux et dote d'importantes quantités d'affects tout en

le différenciant de la réalité. L'imaginaire, serait comme une scène onirique dans laquelle le Moi se projette, invulnérable, un héros, semblable, en cela, aux rêveries diurnes.

Ces sources psychiques profondes, dont le désir d'être autre et de s'ouvrir à autrui, constituent la matière de l'imaginaire et des œuvres qui en découlent. Aussi, l'imaginaire est-il éprouvé comme une expérience de soi-même, offrant la surprise de la découverte de soi dans la découverte des possibles (Malrieu, 2000), non seulement par la reprise d'un passé mais en permettant aussi l'émergence d'un élan entraînant le sujet vers l'avenir dans une sorte de transfiguration (Malrieu, 2000). Il s'agirait alors d'un procédé, d'un acte de connaissance qui réhabilite cette fonction sur le plan de la connaissance (Malrieu, 2000).

### **1.2.3.3.1. Fiction et narration**

Quelles conditions sont-elles nécessaires pour considérer un objet textuel comme étant narratif ? Quels sont les traits caractéristiques de la narration ? Le concept de narrativité ayant été questionné par divers penseurs, nous évoquerons les considérations les plus pertinentes pour notre démarche. Ainsi, selon A. Hénault (1979, p. 145) : « *il y a narrativité lorsqu'un texte décrit, d'une part, un état de départ sous la forme d'une relation de possession ou de dépossession avec un objet valorisé et d'autre par un acte ou une série d'actes producteurs d'un état nouveau, exactement inverse de l'état de départ* ». Dans cette approche, il est question d'états, de relations et d'actes constituant un univers intelligible après un travail, plus ou moins intense, sur des mots, unités signifiantes isolées afin de créer une langue singulière à même d'incarner l'universalité du langage. Selon B. Chouvier : « *la mise en forme stylistique régule les flux internes, permet l'élaboration des mots en représentations cohérentes et transmissibles et les sublime en figures esthétiques originelles* » (Chouvier, 2014, p. 88).

U. Eco (1989), quant à lui, a suggéré d'inclure, dans la construction de cet univers écrit, « *le lecteur co-opérant* ». Introduisant dans le texte même, dans le corps du texte, dans l'intentionnalité qui le sous-tend, la présence, présagée, supposée, envisagée, désirée ou fantasmée, du lecteur, lequel, de ce fait, coopère dans la matrice même de cet univers en construction, U. Eco fait de la narrativité une expérience fondamentale quelle qu'en soit la forme ; l'essentiel étant le fait de dire, de construire, de lire, de co-construire. Sturgess (1992) considère la narrativité comme une « *force constituante du récit* », à même de convoquer et d'inclure le lecteur, ajouterions-nous, et cette force est, peut-être, liée à ce que Baroni (2007) considère comme étant « *un principe régulateur du récit* ». La narrativité, soit la construction structurée et dynamique -tension, crise, équilibre...- d'une histoire, sous forme d'intrigue, à travers l'enchaînement de divers récits et événements, telle que la conçoit Molino (2003), implique et soutient la dimension processuelle du créé-

devenir. L'objet fabriqué par le récit constitue donc, aussi, une expérience temporelle (Ricoeur, 1983), rendant possible, en plus de la possibilité de raconter, l'imagination d'un impossible récit (Villeneuve, 2004). Dans cet impossible qui se fait récit, histoire, de façon plus ou moins singulière ou hybride, récit, auteur, narrateur, personnages, destinataire, lecteur intériorisé, attendu, désiré ou fantasmé, lecteur réel... ces différentes figures, et d'autres encore, font de la matière langagière un univers englobant d'autres mondes. En est-il de même de l'univers poétique ?

La distinction établie par Genette (2003/2) entre le poétique (diction) et le fictionnel (fiction), signale une différence de forme ; l'attention stylistique étant plus inhibée dans le fictionnel, écrasée par le « ... *contenu d'action, de caractères, d'objets* (...) ». L'intensité de la présence de la forme et l'intention de l'auteur orientent l'attention du lecteur et le guident dans la réception esthétique des textes :

*« L'un comme l'autre peut être tantôt un peu trop occupé de l'action (...) pour se soucier du style, tantôt (...) un peu trop occupé du style pour se soucier de l'action, et l'on doit bien supposer une certaine symétrie entre ces deux formes d'intentionnalité, le public étant censé percevoir et accepter l'orientation de l'auteur telle qu'elle s'exprime, c'est-à-dire qu'elle s'imprime dans son œuvre. Mais cette supposition vraisemblable ne peut aller jusqu'à la certitude, puisque ce que l'auteur propose, le lecteur en dispose » (Genette, 2003/2).*

À ces spécificités tendanciennes, s'ajoutent le fait que l'attention thématique s'exerce davantage dans les œuvres de fiction : « ... *dans l'œuvre de fiction, l'action fictionnelle fait partie, et Aristote (qui, je le rappelle, nomme mimésis ce que nous nommons fiction) pense qu'elle fait l'essentiel de l'acte créateur ; inventer une intrigue et ses acteurs est évidemment un art* » (Genette, 2003/2). Toutefois, malgré ces tendances, là où l'auteur narratif se livre à un véritable travail d'artiste de « *mise en intrigue* » (Ricoeur) et de « *mise en scène* » (Michelet), l'auteur poétique, se consacre, quant à lui, à un travail de mise en sens par la forme ; dans les deux cas le lecteur porte son attention esthétique sur les procédés narratifs et stylistiques. Dans les deux cas, la dimension esthétique, artistique, puisqu'il s'agit d'un artefact humain, est donnée-reçue-trouvée : « *Un texte, oral ou écrit, peut-être l'objet d'un autre texte, et cet autre texte peut être à son tour reçu comme une œuvre* » (Genette, 2003/2). Que faire alors de ces distinctions : auteur/lecteur ; écrivain/écrivain ? :

*« La (trop) fameuse distinction entre « écrivains » et simples « écrivains », c'est-à-dire entre une écriture*

*tout intransitive ou autotélique (« tautologique ») et une simple écrivance, toute transitive et fonctionnelle, cette distinction qui hante toujours notre doxa littéraire me semble illustrer et entretenir une valorisation quelque peu fétichiste de la Littérature dont il ne serait pas trop malvenu de se défaire » (Genette, 2003/2).*

La distinction proposée par R. Barthes en 1960, sacralisant l'écriture, se voit refusée par Genette (2003/2) : « Être ou n'être pas une œuvre littéraire ne procède d'aucune grâce ou disgrâce d'aucune sorte, mais simplement de l'inscription, volontaire ou involontaire, dans un mode, constitutif ou conditionnel, de littérarité ». Selon G. Genette, Barthes passe d'une conception du produit littéraire comme marchandise consommée par la société à un acte de jouissance perverse. Toutefois, la ligne directrice de sa pensée demeure :

*« C'est bien l'écrivain qui se constitue, et pour ainsi dire se sacre lui-même (...) par sa seule intention subjective ; il veut l'être, il ne n'est qu'en vertu de ce vouloir et en vue de sa propre jouissance, et ce choix suffit à lui conférer son statut littéraire. Le « plaisir du texte » est tout entier du côté de l'auteur, et le rôle du lecteur dans l'accès à la littérarité semble ne compter ici pour rien » (Genette, 2003/2).*

G. Genette nous propose donc une conception différente :

*« ... pour moi la littérarité d'un texte non fictionnel ou non-poétique (...) ne dépend pas essentiellement de l'intention de son auteur, mais bien de l'attention de son lecteur. Ce qui rend l'écriture « transitive » ou « intransitive » n'est rien d'autre que la manière dont la traverse ou s'y arrête le regard d'un lecteur. Ne vous demandez donc pas si vous « êtes » ou « n'êtes pas » écrivain : à cette question ham létique, qui pour le coup n'a rien d'« ontologique », c'est un autre qui répondra, sans vous consulter, et souvent à votre insu » (Genette, 2003/2).*

Les avis divergent, les démarches aussi... toutefois, ce qui ne change pas semble être la dimension dialectique, intersubjective et subjectivante de la matière langagière. Dans le sillon de R. Barthes (1966), nous pourrions suggérer que **tout est texte et que tout fait sens**. Le récit, narratif, mais aussi, pourrions-nous dire, le récit poétique, portent le sens et le parcours du sujet en devenir par l'expression,

par un « *sujet d'écriture* », étayé par une « *identité narrative* » (Paul Ricoeur, 1983-1985), textuelle, ajouterions-nous, laquelle se constitue au fur et à mesure de l'expression et du nombre d'écrits et laquelle participe de la constitution de l'identité générale de la personne. P. Ricoeur (*op. cit.*) distingue deux formes d'identité. L'une se constitue de l'ensemble des dispositions durables d'un individu, l'*Idem* ou la *mêmeté*, et est mise à mal lors de grands changements existentiels. L'autre, l'*ipséité*, se constitue de la matière signifiante advenant de la prise de distance relativement à l'image de soi et aux sentiments relativement au vécu. Cette dernière implique et porte la reconnaissance, la conscience du sujet relativement à ses choix et à son devenir. L'« *identité narrative* » comporte ces deux dimensions de l'identité, dialectisées dans leurs modalités, dynamiques et effets. Le passage de l'indicible à l'ineffable de l'expérience artistique (Gilles Boudinet, 2011), que le déploiement de la parole et sa mise en récit (P. Ricoeur, 1983-1985) permettent, s'effectue, selon Boudinet (*op. cit.*), par la métaphore, représentant biaisée et éloigné de ce qui se joue, en réalité, pour le sujet, ses enjeux et effets. Ce détour par l'art, par l'expression esthétique, devient, lui-même, une métaphore (M. Klein, 2012), du fait qu'il transporte l'expression de soi, le récit de soi, dans un autre langage. Cette différence, cet écart permettent l'espace et la distance lesquels disent et renforcent la qualité signifiante, structurante et subjectivante de l'expression, du récit, de l'écriture.

### **1.2.3.3.2. Le conte**

Selon C. Constantino (2016/1)<sup>12</sup>, la différence qui existe entre le conte et l'écriture tient à sa spécificité, soit à « *la figuration scénarisée des productions psychiques* ». Se référant à Bernard Chouvier, Constantino (2016/1) rappelle que le « conte traditionnel » s'inscrit dans un espace-temps plutôt indéfinissable et mystérieux et place le lecteur en tant qu'herméneute. Le conte assume, ici, la fonction de matrice de sens à déchiffrer, à construire et à introjecter (B. Chouvier, 2012, in Constantino, 2016/1). Quelle que soit leur « *valence psychique* » (Constantino, 2016/1), les contes assurent, pour tous, la fonction de figuration d'éléments énigmatiques, de contenus désorganisés, d'excitations pulsionnelles impensées et réprimées, de l'angoisse, de l'informe... externalisés sur une représentation extérieure. Pour pouvoir être adressés, ces contenus devront être organisés en un réseau de représentations à même de contenir les motions les plus inquiétantes (Denis, cité par Constantino, 2016/1) ; ils devront être mis en forme et en sens, soit secondarisés par le langage et par la forme narrative (Constantino, 2016/1).

---

<sup>12</sup> Nous nous sommes inspirée de la clinique de C. Constantino pour élaborer la modalité d'expression Conte collectif oral.

D'autre part, la structure même du récit, consistant en l'existence d'une boucle narrative et représentationnelle entre le point de départ et d'arrivée, implique une trame, une substance marquée par la survenue d'événements, d'épreuves/de défis, d'actes... toute une dynamique donnant à voir l'instabilité de l'existence dans cet univers. Dans cette représentation de la vie elle-même, il est question d'équilibre, d'imprévu, de déséquilibres et de changements, en général adressés, portés et réglés par le héros (Chouvier, 2015 in Constantino, 2016/1), dans un jeu d'alliances et de conflits, de relations et d'actions, d'objets et d'autres, dans un univers qui cesse d'être figé pour s'ouvrir à la multiplicité de la possibilité. Matrice et ouverture de sens, le conte constitue, aussi, un « *modèle identificateur réparateur* », multiple (R. Kaës, 2004, in Constantino, 2016/1), s'apparentant à la résolution de conflits, à un « *récit initiatique* », au cheminement du devenir (Constantino, 2016/1), au processus de subjectivation. Dans une sorte de régression autorisée, sous le regard d'un Surmoi protecteur grâce à la présence du champ culturel, ce qui permet l'abord du pulsionnel et des conflits dans un contexte structurant (Constantino, 2016/1), le conte sollicite le travail du pré-conscient, par l'exigence de la mise en représentations, ainsi que la liaison entre les processus primaires et secondaires. Tiercéisation, dynamique élaborative... sont ici utilisés comme médiations, le conte demandant et offrant une « *... une cocréation dans une aire intermédiaire* » (Constantino, 2016/1). Dans un cadre protecteur et groupal, la confrontation à l'impensable et à l'informe est atténuée par le travail groupal, par les ressources mobilisées pour « *transformer, figurer et tenter de secondariser ce qui était le plus informé* » (Constantino, 2016/1). Face à des contenus inquiétants et moins élaborés par les sujets, face au vide représentationnel retrouvé dans les fonctionnements psychotiques, cet « *écran crevé* », selon l'expression évoquée par A. Brun (2004) et empruntée à A. Artaud (in Constantino, 2016/1), le conte constitue une sorte de « *prothèse culturelle* » (R. Kaës, 2004, Constantino, 2016/1), d'objet intermédiaire, transitionnel, de liaison, entre un monde interne pulsionnel, paradoxal, morcelé, informé, impensable, indicible et in-partageable, et un monde à mi-parcours entre l'immatériel, le psychique, l'imaginaire, et le matériel, la matérialité, la réalité, pouvant porter et traduire l'informe en des formes langagières et représentationnelles à même de contenir une part de paradoxalité, de dégager la dimension vraisemblable et de la transformer en sens, en possibilité et en plaisir.

#### **1.2.3.4. Le travail du poétique**

Lire, écouter et écrire de la poésie c'est retrouver ou susciter le moment de la première rencontre avec le premier objet sonore, prénatal, soit la voix de la mère (Golse, 2020, p. 27), et s'en étonner (R. Sèvres et D. Zumwald, in V. J. Alby, C.

Vedie, 2015, p. 415). Car la voix maternelle, avec ses inflexions, tonalités, rythmes... (Golse, 2020), commence de présenter la continuité, le connu, la discontinuité, l'inconnu et la surprise, ainsi que la différence, l'écart et la dualité (absence/présence, dedans/dehors, dedans-dehors, bruits réguliers/imprévisibles...), dans un état du même qui persiste ; des éléments baignés dans les affects. Ce premier objet sonore constitue la substance de la langue naturelle et donc du matériau poétique et se trouve à la source d'une complexité de mouvement associant linguistique et psychique dans cette quête-retour vers ce premier bain sonore de vie.

Voici pourquoi la poésie est structurante pour le « monde vécu » (Jean Oury, 1950). Mais le parcours de retour ne peut, désormais, qu'être symbolique. Le jeu symbolique est constitutif du langage et du monde poétique, mais aussi du monde « *tout court* » et, a fortiori, de la psychothérapie institutionnelle, comme une « touche » caractéristique des échanges collectifs, résultant « *d'un effet métaphorique, métonymique ou d'opposition qui caractérise le dire dans le collectif et qui la rend à même de produire des effets de sens* » (Oury, 1986). Structure, effet de langage, silences, dire, sens... la poésie joue (Winnicott, 1971), les opposés créant et proposant sans cesse un monde autre, une « *autre scène* » (Freud). La poésie constitue l'expérience par excellence de la paradoxalité de la notion de sujet, de la difficulté du devenir, y compris sur le plan du langage verbal et du sens, mais aussi la (re)découverte, surprenante et constante, de la possibilité de la compréhension, de la transformation et de l'évolution, exprimée et adressée d'abord dans le lit de la souffrance avant que d'éclore en un fragment de la beauté du vivant, apportant alors au sujet un plaisir esthétique ainsi qu'un sentiment de réalisation, d'accomplissement de soi en tant que « sujet-Monde ». Dans cette confrontation à la paradoxalité de l'humain, l'autre-lecteur, quel qu'il soit, est convoqué à devenir un sujet herméneutique ; un sujet qui essaye le langage autre et d'un autre, dans un monde d'abord hermétique mais qui le convoque néanmoins. La force et la beauté de la poésie se trouvent justement dans ce don d'une altérité possible dans le creux de l'invariant humain. Elles se trouvent dans la capacité des mots à devenir poétiques, à créer un univers poétique. Paradoxalité, complexité, indétermination, mystère... les relations entre les mots et les choses, les mots, les liens entre eux, les espaces, la ponctuation, les vides et les silences... engendrent des « *rapports complexes de substitution et de combinaison entre les mots ce qui fraye la voie vers leur usage en plénitude* » (R. Sèvres et D. Zumwald, in V. J. Alby, C. Vedie, 2015, p. 420). D'autre part, la circularité des échanges entre les mots donne à voir une même intentionnalité des phrases, que les mots tissent en « *co-appartenance* » (R. Sèvres et D. Zumwald, in V. J. Alby, C. Vedie, 2015, p. 421). Entre le même et le transformé, apparaissent le surgissement et l'ouverture du gradient d'ouverture des mots. Ceux-ci retrouvent, ouvrent et se « *... ré-ouvrent à leur puissance de nomination originaires* » (R. Sèvres et D.

Zumwald, in V. J. Alby, C. Vedie, 2015, p. 420). Dans un « *mouvement générateur de monde* », le langage se fait langue universelle, après avoir été langue singulière, et il donne à percevoir le sens se faisant (R. Sèvres et D. Zumwald, in V. J. Alby, C. Vedie, 2015, pp. 423). Les mots adviennent d'une spatialité et d'une temporalité propres, tout en les créant : « *Chaque mot devient un élément qui en appelle un autre, à ce qui reste ouvert en lui -de par sa modulation, sa tonalité, résonance rétenion sur les syllabes, apporte un horizon antériorité (...) qui en appelle un horizon de postériorité* » (R. Sèvres et D. Zumwald, in V. J. Alby, C. Vedie, 2015, p. 416). Libres d'interagir « ... *ils irradient dans toutes les dimensions et délivrent ainsi un potentiel signifiant jamais encore resensé et à vrai dire inépuisable* ». La poésie permet au langage de retrouver la langue première et primordiale. Ici, tout élément est travaillé dans le langage chose-mot, intensément, jusqu'à devenir une forme, souple et malléable, pouvant « épouser », transposer et transporter toute signification. La poésie procède d'une réflexion incessante sur le rapport entre les mots et les choses comme proposent de le considérer Raphael Célis et David Zumwald (2011) : « *L'acte essentiel de la poésie est alors à considérer comme ce geste inaugural qui traverse la faille qui sépare les choses de leur disabilité première* »<sup>13</sup>. Dire les choses permet de les reconnaître comme des choses, soit différentes de leur nom, dans un monde qui précède le sujet. Nommer et dénommer le monde comme existant hors de soi, le faire naître à la signification en l'articulant à la forme d'un mot ; telle serait la portée de l'acte poétique. Ce travail sur les mots, sur l'association de mots et d'idées, cycle de la forme en poésie<sup>14</sup> (la parataxe, la juxtaposition de propositions, les ellipses, la ponctuation, la désarticulation syntaxique, ellipses - présence de l'absence-, le travail sur le lien -association-, les capacités de liaisons, la métaphore -maintient l'écart dans le lien entre en dehors et en dedans ; de la réunion d'opposés surgit le symbole- et la comparaison -joindre/fusionner ce qui est séparé A. Green (1995)-, l'apostrophe -interpeller quelqu'un ou quelque chose que l'on personnifie-, l'adresse et la personnification -identification-, la répétition et les rimes, les jeux de contraires...), est possible de par le « **gradient d'ouverture** » des mots. Selon Raphael Célis et David Zumwald (2011) : « *chaque mot, de par sa modulation, de par sa tonalité, de par les résonances qu'il fait retentir dans ses syllabes, apporte avec lui son horizon d'antériorité -qu'il déploie depuis ses racines - et en appelle, dans l'intervalle, à un horizon de postérité où d'autres mots seront invoqués par attraction* »<sup>15</sup>. Cette articulation relève à la fois de l'événement et de l'avènement : « *En effet, en poésie chaque entrée en phase des mots, leur événement, est à chaque fois un avènement : ils créent*

<sup>13</sup> Célis, R., Zumwald, D. (2011). La poétique phénoménologique d'Henri Maldiney. Centre Sèvres, « Archives de Philosophie », Tome 74, p. 415.

<sup>14</sup> *Id.*, p. 423.

<sup>15</sup> *Id.*, p. 416.

*leur spatialité et leur temporalités propres et jouissent dès lors d'une plus grande indépendance* » (Raphael Célis et David Zumwald, 2011)<sup>16</sup>. Événement et avènement inscrivent la puissance de nomination originaire des mots ainsi que leur potentiel signifiant<sup>17</sup> générateurs d'un monde au sens encore ouvert et circulaire : « *Son contenu sémantique demeure mouvant, car c'est le propre de la parole poétique ... que de se présenter comme une forme en formation* » (Raphael Célis et David Zumwald, 2011)<sup>18</sup>. Cette création en spirale sur le vide entre les mots et les choses permet de trans-écrire l'indicible (F. Cheng, cité par R. Sèvres et D. Zumwald, 2011)<sup>19</sup>. Or cet indicible peut être approché par l'avènement de la paradoxalité selon un travail du négatif qui crée, néanmoins, de la cohérence et de l'unité. Il s'agit donc de créer le dicible à partir de l'indicible (*poiésis* renvoie, étymologiquement, à la création) par le surgissement, imprévu et toujours possible, d'une forme en formation qui participe à la création de l'intime et qui le médiatise par une enveloppe de signification (Anzieu, 1987). De par la sonorité et la musicalité, de par l'expérience de la langue, la parole poétique permet de se confronter à la matière de la sensorialité, de l'infantile, de l'archaïque au-delà de la signification verbale, de l'inconscient<sup>20</sup>, de la pulsion, en recréant, sans cesse, de la singularité et du monde. C'est pourquoi les mots poétiques possèdent la capacité de résonner inconsciemment, de nous toucher subjectivement<sup>21</sup>. Faire résonner différemment les mots, avoir du plaisir à dire le déplaisir, inscrire une trace et construire une adresse, à partir et dans un espace ouvert et inattendu ; le « *dire poétique fait événement : tout se passe dans le mouvement de l'instant, dans l'immanence de la saisie de la parole poétique* » (S. Coulombel, S. Lippi, A. De Séguin)<sup>22</sup>. Le surgissement de la signification par du hors-sens, l'irruption du sens à partir de l'instabilité de la signification et de l'invention subjective, font du dire poétique un événement qui affecte la subjectivité du sujet<sup>23</sup>. Catalyseur d'éprouvés, stimulateur d'associations libres et créateur de pensée sensorielle, expérientielle et signifiante, le texte-poème possède cette possibilité de liaison et de résonance. Telle est la force de la poésie ; la possibilité que les mots se transforment en tout autre et acquièrent,

---

<sup>16</sup> *Id.*, p. 416.

<sup>17</sup> *Id.*, pp. 416-417.

<sup>18</sup> *Id.*, p. 423.

<sup>19</sup> *Id.*, p. 420.

<sup>20</sup> Coulombel, S., Lippi, S., De Séguin, A. (2017). L'atelier de poésie comme désœuvrement de la langue : un exemple de médiation par l'art en institution. *Annales Médico-Psychologiques*, 175, p. 721.

<sup>21</sup> *Id.*, p. 723.

<sup>22</sup> *Id.*, p. 721.

<sup>23</sup> *Id.*, p. 723.

ainsi, de la vie. Ce « *gradient d'ouverture* » (S. Monzani, 2014/1) des mots existe, certes, de par les procédés du langage poétique, mais ceux-ci ne peuvent pas advenir en dehors du passage par la sensorialité, par le corps. Il s'agit-là d'un devenir, aussi, d'un cheminement que le poète portugais contemporain, Fernando Pessoa, met magistralement en scène et en mots. Comme le signale Monzani (2014/1), Pessoa décrit ce processus de création poétique : d'abord accueillir la sensation du corps et le lien avec le monde extérieur, ensuite tenter d'accéder, en conscience et de façon détaillée, à cette sensation pour finalement la transformer en émotion par le biais de l'intellectualisation. Monde externe, monde interne, des rencontres, des ratés... traversent et s'inscrivent, parfois, dans cette surface qu'est le corps tels des fragments de divers états de conscience (conscience monde extérieur, conscience inconsciente, rêveries, rêves éveillés, état de semi-vigilance) (Monzani, 2014/1), pouvant constituer le creux d'une auto-analyse. Fernando Pessoa, notamment dans le *Livre de l'intranquillité*, expose cette expérimentation d'états transitoires et réversibles, d'autres identités. Il « ... *parcourt tout le spectre de l'identité...* » (B. Chouvier, 2016/1), en créant des hétéronymes, tels des moi partiels, qui s'externalisent et se diffractent (Kaes, 2005, in Monzani, 2014/1), sans qu'il ne risque la perte totale de son Moi (Bayard, 2007, in Monzani, 2014/1), la dépersonnalisation (Monzani, 2014/1). Selon Chouvier (2016/1), Fernando Pessoa :

*« ... n'a jamais succombé à la psychose. Ses parts psychotiques ont sans cesse été activées en lui, mais de manière créatrice. Les actualisant dans son activité sensorielle et les mobilisant dans ses pensées, il réussit à leur offrir une existence qui transparait dans son art mais n'empiète pas dans sa vie sociale, le moi garde ainsi toutes ses prérogatives et reste soumis à l'épreuve de vérité » (B. Chouvier, 2016/1).*

La création poétique permet, à Fernando Pessoa, notamment, de délimiter « ... *ses parts psychotiques dans une dimension spatiale unique, deux espaces séparés mais toujours co-présents* » (Chouvier, 2016/1). Fernando Pessoa réussit, ainsi, à « ... *déjouer les pièges d'un enfermement dépressogène par les hétéronymes car malgré le dédoublement, la subjectivité conserve son unité (...) parvient à éviter dissociation pathologique* ». Cette « *stratégie subjective* » (B. Chouvier, 2016/1), permet à Pessoa d'atteindre un niveau d'équilibration interne et d'aspirer à la restauration de la complétude narcissique ; par le recours à la création artistique, Pessoa met en mots poétiques performatifs le fait que la subjectivité est un acte en reconstruction permanente (B. Chouvier, 2016/1). La poésie lui permet d'étendre « ... *ses enveloppes psychiques aux dimensions même du monde* » (B. Chouvier, 2016/1). Dans ce procédé psycho-poétique,

l'externalisation/la projection/la diffraction, de parts psychotiques, de la paradoxalité, de l'informe et de la groupalité intrapsychique, de la multiplicité d'images, d'objets et de leurs relations, est mise au service de l'expression unifiée d'un Moi clivé, de la figurabilité (Kaës, 2005, in Monzani, 2014/1), et de la métamorphose constante du devenir sujet, emblématique de la condition du sujet moderne (Monzani, 2014/1), ce que donne à rencontrer et à éprouver la poésie de Pessoa et qui signale la puissance de ce mode d'expression. Dans la poésie, ce qui était un cauchemar -le doute, l'éclatement du sentiment d'identité, de sa permanence dans le temps, de sa continuité et de sa réalité même-, permet, sans danger, telle une rêverie (Bion), un rêve, de transformer des perceptions en images et les flux pulsionnels en associations ; soit de transformer la nature en culture. L'écriture, la poésie, permettrait, selon Deleuze (1993), in F. Iooss, 2009/1, la décharge de choses « *irrespirables* », évitant l'effondrement psychique (le corps du texte, stable, continu, délimité mais ouvert et dynamique, vivant, pouvant compenser ce qui fait défaut chez le sujet ; la psyché élaborant des « ... *figures du moi qui viennent dynamiser une subjectivité trop marquée...* » (B. Chouvier, 2016/1), le texte du psychisme pouvant être « *un texte à être* » pour/par un autre (Sarah Kofman, 1985, in F. Iooss, 2009/1).

### **1.2.3.5. Le médium lecture**

Selon R. Chartier (1993), la lecture ne se réduit nullement à un simple accès au monde des autres mais elle constitue une production dynamique et créatrice qu'il s'agit de constituer, et non de reconstituer, au gré du déroulé de la matière textuelle : « ... *penser que les actes de lecture qui donnent aux textes des significations plurielles et mobiles se situent à la rencontre de manières de lire, collectives ou individuelles, héritées ou novatrices, intimes ou publiques, et des protocoles de lecture déposés dans l'objet lu* ». Ainsi, selon R. Chartier (1993), la lecture est autant créatrice de sens divers et multiples que la création via l'écriture : « ... *donner à la lecture le statut d'une pratique créatrice, inventive, productrice, et non pas l'annuler dans le texte lu comme si le sens voulu par son auteur devait s'inscrire en toute immédiateté et transparence, sans résistance ni déviation, dans l'esprit de ses lecteurs* » (R. Chartier, 1993, p. 80). Certes, il s'agit-là de pratiques sociales constituées (R. Chartier, 1993, p. 16), mais elles véhiculent et soutiennent l'ouverture d'un toujours possible malgré l'articulation du langage en signification et de celle-ci en sens, se soutenant, à la fois, de la singularité et du collectif. Ainsi, les effets de la lecture-pratique créatrice comportent non seulement des enjeux subjectifs mais aussi transsubjectifs, ce qui explique que le XX<sup>e</sup> siècle fut aussi marqué par la théorisation de la lecture envisagée comme réception active (R.

Ingarden, H.R. Jauss, U. Eco, W. Iser et M. Picard, in Talpin, 2019)<sup>24</sup>. Auparavant, plutôt considérée comme passive (Chailloux, Pontalis, 1988 ; Svenbro, 1988, in Talpin, 2019), la lecture/réception est, non seulement indissociable de l'écriture (Talpin, 2019), l'auteur étant le premier récepteur de ses œuvres, écrivant, pour un destinataire interne/externe, un lecteur-interlocuteur privilégié (Anzieu). Les textes rencontrent souvent un public, en présence ou en absence de leur auteur, mais la (re)lecture de soi est, aussi, une production, toujours possiblement renouvelée de signification et de connaissance pouvant aboutir à l'appropriation et à l'évolution. La lecture, considérée du point de vue de la théorie de la réception, représente une activité complexe à la source de divers questionnements<sup>25</sup>. À partir de son expérience de l'animation d'un atelier d'écriture, et se soutenant de la typologie apportée par D. Coste (lecteur idéal, virtuel, empirique-actuel), Talpin (2019) nous propose un double questionnement : « *comment le lecteur est-il prévu par le texte (lecteur virtuel) [et] Comment le lecteur empirique entre-t-il dans le texte, comment se l'approprié-t-il ? La question se posera ici au singulier et au pluriel du groupe* ». Dans ce questionnement se joue toute la dialectique intersubjective et transsubjective dans l'émergence et le croisement de la temporalité<sup>26</sup>, de la processualité et de la spatialité. Production et réception se définissent, ainsi, comme étant constituées et faisant émerger des forces vitales, toujours possiblement actualisables dans un jeu interminable entre fermeture/enfermement et ouverture/devenir. Écriture et lecture constituent, ainsi, une « *œuvre ouverte* » (U. Eco, 1965), une attente-appel à une rencontre, à de l'autre, à une co-construction du sens, de la suite... Se soutenant des travaux de W. Iser, Talpin (2019), considère que le texte « *... ne vit que de pulsionnalité* », tout en se soutenant des opérations cognitives, herméneutiques et psychiques/subjectives, notamment celles relatives à la rencontre entre l'auteur et le lecteur : « *Le texte en porte trace à deux niveaux : celui des contenus portés et transmis par le texte, celui de la structure et des effets du texte (le style) qui agissent sur le lecteur, qu'il s'en rende ou non consciemment compte* ». Ces jeux d'interaction, la place que les textes offrent aux lecteurs et que ces derniers cherchent dans les textes (précise, plus ouverte...), associés à la transmission de modes de relation d'images, de fantasmes... soutiennent ce que A. Green nomme la « *dimension transnarcissique de l'œuvre* » (in Talpin, 2019) ; l'œuvre, le

<sup>24</sup> La théorie de la réception est pluridisciplinaire englobant la linguistique structurale, la phénoménologie, la psychologie cognitive, la sociologie et la psychanalyse ; notre référentiel.

<sup>25</sup> « ... de quel lecteur est-il question ? Quelle place le texte fait-il (ou pas) au lecteur ? Comment le lecteur est-il présent chez l'auteur, chez le narrateur et enfin dans le texte ? À quel travail cognitif et psychique se livre le lecteur empirique ? » (Talpin, 2019).

<sup>26</sup> « ... en effet, un lecteur peut-être de la même époque ou d'une tout autre époque que le texte qu'il lit, ce qui n'est bien entendu pas sans incidence sur la lecture, sur le contexte de la réception, sur l'horizon d'attente et sur l'éventuelle connaissance de l'œuvre » (Talpin, 2019).

texte « ... met directement en relation, via le texte, le narcissisme de l'auteur et celui du lecteur ». Bien entendu, ces jeux (M. Picard, in Talpin, 2019) intersubjectifs se font aussi sur la dimension de l'« effet personnage », selon V. Jouve (in Talpin, 2019), soit à partir des jeux d'identification entre le lecteur et les personnages/auteur. Dans ce jeu de « cache-dévoile-cherche », cette « expérience du lire », le texte est moi/non-moi, « trouvé-crée » (M. Picard, in Talpin, 2019).

La condition humaine de l'auteur convoque l'autre-lecteur à vivre une véritable expérience humaine, celle d'être un sujet total (soi et l'autre) en s'incarnant comme le sujet de la lecture ; un appel qui n'est, certes, pas une obligation mais, seulement, une possibilité, un don. Le « travail du lecteur consiste donc à remplir les blancs du texte (par la création de constructions qui intriquent contraintes textuelles et fantasmes du lecteur), à prendre des décisions (qui peuvent être remises en question au fil de la lecture) quant aux éléments d'indétermination du texte » (Talpin, 2019) En lisant, le lecteur est au travail de sa propre psyché, de celle de l'autre et de la rencontre entre les deux. Ces jeux inconscients, colorés par le fantasme, sont sources de plaisir (Freud, 1933). Ils soulagent les lecteurs de leurs tensions internes de par le mécanisme d'identification (Freud, 1933). La lecture constitue, ainsi, un acte de projection et d'introjection où résonances pulsionnelle et représentationnelle sont sous-tendues par une dimension cognitive ; la lecture des textes se déploie dans une réelle complexité d'une ampleur encore davantage significative en situation groupale.

Dans ces dispositifs, l'auteur est, très souvent, le récepteur, le tiers étant un auditeur. Selon Talpin (2019) : « ... cela fait passer d'une sensorialité visuelle à une sensorialité auditive ». Si les représentations de choses ont pour origine la perception visuelle et les représentations de mots une source auditive (Freud, in Talpin, 2019), en atelier, le vu relève du langage et l'entendu inclut la voix et renforce le partage d'affects : « *La voix de l'auteur-lecteur complète le texte, là où dans la lecture silencieuse et individuelle, ce travail de compléter (et de choisir) est celui du lecteur* ». Le partage s'associe à la surprise-découverte ; entendre son propre texte lu par quelqu'un d'autre, constitue l'expérience d'une prise conscience de l'existence d'écarts entre les intentions et les effets produits, soit de l'existence de divers niveaux d'écoute et/ou de lecture. La lecture-texte comporte une dimension miroir laquelle, associée à l'indétermination du texte, à l'horizon d'attente qu'il porte, au style, au déroulé, au genre, à l'auteur (W. Iser), toujours créé en même temps, et quasiment autant de fois que la lecture qui en est faite, permet au lecteur de choisir-se laisser choisir par des possibilités de lecture : « ... la question est de pouvoir se laisser surprendre, c'est-à-dire aussi de reléguer une dimension défensive contre l'émergence d'affects ». En réalité, le lecteur devient une instance textuelle, à la fois double, alter-ego, des trois autres figures textuelles -auteur, narrateur et personnage-, (G. Genette, 1966), lesquelles n'en constituent qu'une seule dans le texte autobiographique (P. Lejeune, 1975), mais aussi du destinataire, toujours fuyant et inaccessible du texte-Monde. Bien entendu,

et bien que le lecteur puisse se laisser prendre, et surprendre, au jeu, d'être, un peu, l'auteur-narrateur-personnage, il échappe, aisément d'ailleurs, à son écrasement par l'objet écriture-lecture de par l'externalité de celui-ci et de par l'espace de différenciation qu'il suppose et maintient. Alors qu'il peut en être tout autrement pour la figure du narrateur, lequel risque d'être écrasé par la figure de l'auteur, lors de la lecture spontanée du texte par son auteur, en particulier quand les liens entre récit et vie sont explicités voire revendiqués par ce dernier, entraînant la confusion entre le narrateur et l'auteur et, surtout, retirant au texte sa fonction de déplacement, d'un dévoilement protégé. Maintenir l'écart entre les instances permet, selon Talpin (2019), la transitionnalité « *c'est et ce n'est pas moi* ». Ainsi, la lecture de son propre texte, mais aussi la lecture d'un texte écrit par quelqu'un d'autre, n'est pas une activité/action anodine car l'effet de surprise est toujours possible (affects, sensations...) ; corps et psyché étant appelés à exister, de façon plus ou moins dévoilée ou dénudée, face à soi-même mais aussi face aux lecteurs empiriques, à leur présence. Le texte/page/miroir (D.W. Winnicott), tel un visage, est, à la fois, unifié par des formes, mais est, aussi, diffracté, du fait de la dimension groupale, en diverses parties, dimensions, nuances : « ... *chacun renvoyant plus ou moins des aspects différents, qui sont aussi ceux qui l'ont plus particulièrement touché ou interpellé* ». Dans cet écueil de la projection/externalisation, de la perte dans la confusion, Talpin (2019) sollicite la référencialité : qui est qui (auteur, narrateur, personnage, lecteurs-écrivains (R. Barthes), destinataire, interne, projeté-autres ? Se voir dans son propre miroir éloigné, se reconnaître dans les reflets du visage des autres... entre l'attente et la surprise du retour de ce connu-étranger, l'informe de son monde interne et l'indétermination du monde des autres, ces jeux narcissiques dessinent la figure de l'Idéal du moi, toujours inachevée. Lire, écrire pour se lire et être lu... constituent des actes de saisissement, de soi, des autres et du monde, où les contenus, préconscients et inconscients, et les affects, sont, plus ou moins, accueillis en fonction de l'organisation psychique, des défenses, des angoisses des sujets et de leurs processus créatifs (Talpin, 2019). Saisissement et indétermination, questionnement, créativité, mêmeté et différence ; voici quelques processus que la réception/lecture, individuelle et, *a fortiori*, groupale, met en jeu et en scène : « *En somme, la réception fonctionne alors, dans le groupe, comme révélateur des voies singulières et groupales de l'écriture en création* ». Dans ces espaces singuliers, les ateliers d'écriture, il est question, à la fois, de création (production) de textes et de réception de ceux-ci lors des temps de lecture ; création de soi, des autres et du monde. Ainsi, les enjeux psychiques, intrapsychiques et intersubjectifs de la réception en situation groupale revêtent la dimension de miroir, et de diffraction de l'effet miroir dans des mouvements transférentiels groupaux, (Talpin, 2019), mais aussi de matière-Monde. La réception fait « ... *ressortir, du fait du recours à la voix, les richesses et les limites de l'écrit ainsi que les enjeux affectifs, plus ou moins articulés aux représentations de mots et de*

*choses véhiculées par le texte (...) cette situation groupale met aussi en évidence les processus de création propres à chacun et au groupe, en particulier en ce qui concerne le temps du saisissement créateur, temps de l'inconscient et du pulsionnel»* (Talpin, 2019). Lire l'écriture c'est, fondamentalement, approcher l'humain par le déploiement d'un regard-être portant et proposant la possibilité de rester inachevé, in-créé. Lecture et écriture entretiennent ainsi clairement des rapports dialectiques et intersubjectifs (Jauss, 1978).

### **1.2.3.6. Le médium écriture**

La perspective selon laquelle l'Art en général, et l'écriture en particulier, dont la poésie, constituent une « voie royale » de la connaissance de la Psyché, est aussi ancienne que les débuts de la Psychanalyse et est associée à celle-ci. Laurent Combres (2007) effectue une rétrospective des considérations psychanalytiques freudiennes à propos de l'écriture de laquelle nous retenons ces éléments essentiellement : sujet de l'inconscient, vie psychique, zones de souffrance, structure psychique/pathologie, déplacement et condensation, sujet-créateur, expression, dépassement et intégration ; création.

L. Combres (*op. cit.*, p. 53) rappelle l'analogie apportée par Freud (1925) selon laquelle l'appareil psychique fonctionne comme un jeu d'inscription/effacement à partir de la fonction de la mémoire. Dans ce sens, la pensée conserve une trace du passé susceptible d'être reproduite à volonté (Combres, 2007, p. 54). Celle-ci constitue la substance nourrissant l'écriture, dont la fonction est celle de l'inscription (Freud, 1939), mais aussi de l'adresse, de la communication et du partage. L'intérêt de Freud pour l'écriture/poésie sera une constante dans son œuvre. Ainsi, son modèle métapsychique des mécanismes de l'écriture comporte divers « niveaux » : corrélative à une perte dans le domaine de la vie pulsionnelle, point d'adhésion, de cohésion et de rassemblement des individus sous le signe d'un ordre culturel « élevé » de valeurs sociales et de significations individuelles, vers une « *élévation conscience de soi* »... L'écriture est, selon Freud, considérée comme étant co-existante de la condition humaine, dont la dimension éthique lui est intrinsèque. Inscription, dans le monde interne et externe et dans l'ordre symbolique, d'une trace d'existence, de questionnement et de sens d'un sujet en devenir en soi et pour les autres, préalable à toute condition humaine.

Sigmund Freud (1985) commence par articuler la question de la création à celle de la structure psychique ; elle reposerait sur le matériau névrotique, le souvenir d'enfance, et permettrait au sujet de satisfaire les exigences pulsionnelles : « *La théorie freudienne sur la création littéraire explique que le créateur peut trouver dans son vécu infantile l'objet de sa création* » (Laurent Combres, 2007). Ainsi, la possibilité même

de l'existence de la création, voire de l'élan créateur, nécessite la mise en œuvre du processus de déplacement. Freud, dans *Métapsychologie*, présente ce processus en distinguant les modalités et les effets de celui-ci en fonction de la structure psychique : dans l'hystérie d'angoisse, il permet au représentant de pulsion de trouver une autre représentation alors que l'affect est transposé en angoisse (Combres, *op. cit.*, p. 47). Dans l'hystérie de conversion, l'affect disparaît totalement alors qu'un fragment du représentant pulsionnel refoulé attire à lui par condensation la totalité de l'investissement. Alors que dans la névrose obsessionnelle, le refoulement se réalise avec succès avant que l'affect ne fasse retour comme auto-accusation, le représentant demeurant sans objet (Combres, *op. cit.*, p. 47). Quant aux psychoses, le jeu de la représentation et du quantum d'affect est, là aussi, à l'œuvre. Dans la schizophrénie (Freud, 1915), la motion pulsionnelle est entièrement refoulée, alors que, dans la mélancolie, l'investissement du monde extérieur parvient à être refoulé et une représentation de l'objet est « copiée » sur le moi ; l'objet perdure plus qu'il n'est perdu (Combres, *op. cit.*, p. 47). Et, enfin, dans la paranoïa, c'est le refoulement de l'investissement qui est en échec (Combres, *op. cit.*, p. 47). Le déplacement (de pulsions, de fantasmes, d'affects, d'images...) sur une autre scène et par un autre langage semble donc constituer le procédé fondamental de l'expression par l'art.

En plus de ces œuvres articulées autour de ce souvenir infantile, Freud envisage l'existence d'un autre type de création bâti sur un matériau « *choisi et agencé par le sujet* » (Combres, *op. cit.*), fait de « *remaniements de matières toutes prêtes et connues* » (Freud, 1985), lequel procurerait au sujet cette même satisfaction, ce que Combres considère comme étant plus particulièrement le fait des sujets psychotiques (L. Combres, *op. cit.*). Cette pratique spécifique de l'écriture permettrait la réinscription, dans l'appareil psychique, d'un élément rejeté par la problématique psychotique (L. Combres, *op. cit.*, p. 13).

La création, l'écriture est, en début de conceptualisation psychanalytique, une façon de cerner la réalité, pour être, ensuite, associée au rêve (Freud, 1900, 1915a et 1969). Par des « *déguisements* », des « *renoncements* », des « *transformations* », outre l'action du refoulement, la littérature sert de modèle de compréhension des processus primaires à l'œuvre dans le rêve : la condensation (réunion de plusieurs éléments en une seule représentation, le personnage crée à partir de traits appartenant à plusieurs personnes) ; le déplacement (permettant la représentation d'un élément par un autre grâce au rapport de contiguïté qu'ils entretiennent, procédé littéraire de la métonymie) ; la métaphore (analogie et substitution) et la symbolisation (transposition d'une représentation par des éléments analogiques). Ce rapprochement entre les mécanismes inconscients décrits par Freud et des procédés rhétoriques seront confirmés par Roman Jakobson lequel les considère comme les deux pôles fondamentaux du langage, au cœur de la création littéraire.

Contenu latent et manifeste, conscient et inconscient, censure (inconsciente dans le rêve, et consciente/inconsciente dans l'écriture), ces procédés psycholinguistiques signent la nécessité du décentrement/éloignement, via le déguisement (Freud, 1899) ainsi que la possibilité et la nécessité d'une transformation : « *Le point commun entre le souvenir, l'hystérie et l'œuvre d'art, c'est d'être des constructions fantasmatiques à partir de traces mnésiques, sous une forme plastique ou théâtrale. Tous les trois jouent le passé en le déformant* » (Kofman, 1985, p. 95). Contrairement au rêve, toutefois, l'art objective et communique le travail narcissique du rêve (Freud, 1901).

L'écriture est proche du refoulement, dans son exigence à la confrontation à l'inconscient et à la civilisation (Freud, 1939), autorisant la reconnaissance par l'autre, un tiers, co-existante à la condition humaine (Freud, 1908, in L. Combres, *op. cit.*, p. 16 et p. 45). L'écriture permet de traiter l'inconciliable, d'éviter les symptômes, de décharger les tensions psychiques, le « *quantum d'affect* », les pulsions, assumant ainsi une fonction de contenance, quel que soit le fonctionnement psychique (par exemple fonction de maintien de l'équilibre psychique que la pratique de l'écriture semble avoir assumé pour F. Pessoa, selon les apports de Colette Soller et de Bernard Cadoux). L'expression par l'écriture permet d'éprouver de la satisfaction et du plaisir. Cette matière-force, mettant en scène des représentations et des motions pulsionnelles, parcourt l'espace de la création et des liens entre le sujet-créateur et le sujet-récepteur. Il en résulte une expression singulière dans un langage qui est autre d'emblée et l'adresse qui pose et confirme la reconnaissance de l'existence d'autres. L'expression par l'écriture constitue une expérience, partagée, de la possibilité d'éprouver du plaisir quelle que soit sa place (Freud, 1920), dans le lien à un autre et à soi-même. Reconnaissance et identification peuvent être source de plaisir, comme de déplaisir (chez le spectateur/lecteur, dans la 1<sup>ère</sup> topique, chez l'auteur selon la 2<sup>ème</sup> topique) (L. Combres, *op. cit.*, p. 47). L'écriture constitue ce langage de la réconciliation et de la réparation et, en même temps, se faisant langage « *de l'absent* » (L. Combres, *op. cit.*, p. 49), d'où l'intérêt de l'utiliser dans le champ du soin psychique et des fonctionnements psychotiques par le biais des médiations thérapeutiques. Se réconcilier et réparer ce qui, dans la rencontre de ce qui est étranger, ou de cet autre étranger, constitue une énigme ? Selon Freud (1939), l'écriture constitue « *un moyen pour le sujet de traiter l'inconciliable de la rencontre de l'autre* », autant que des parties du sujet inaccessibles et inachevées. Serait-ce le cas quelle que soit la modalité, poétique, alphabétique ou relative à la trace, selon la distinction de Freud ?

Jean-Marc Talpin (2002)<sup>27</sup> propose de considérer l'écriture comme un matériau spécifique qui entretient des liens privilégiés avec le préconscient et qui s'articule au secondaire et au primaire. Il se demande, toutefois, si toute écriture parvient à constituer véritablement une **médiation** (médiation de soi à soi, médiation de soi à l'autre, aux autres, internes et externes). Selon lui, l'écrit « *explicitement référencé* » pourrait assumer cette fonction. Du fait que celui-ci met en scène un « Je », qui se donne pour être celui de l'auteur mais qui est en fait celui du narrateur, nommé un « Je d'écriture », ce type d'écrit constitue une tentative du moi pour instaurer ou maintenir de la continuité. Ce faisant, il permet de relancer **l'intégration psychique** (Winnicott, 1971) des **restes à symboliser** qui en sont exclus et qui se manifestent sous la forme de la compulsion de répétition, hors du moi, hors du « Je », hors de l'environnement (Winnicott, 1971), soit dans le cadre (Bleger, 1967), dans l'utilisation du clivage (Roussillon, 1999) et de l'identification projective qui alimente la pulsion de mort<sup>28</sup>. Langage écrit et intégration psychique sont donc associés. Ce processus participe de **deux axes : temporel et topique**. L'intégration temporelle, qui relie les autres intégrations (Winnicott, 1971), suppose la structuration préconsciente et consciente du temps, en opposition avec l'atemporalité de l'inconscient. Quant à la dimension de l'intégration topique, préalable à l'intégration temporelle, elle renvoie à l'hypothèse de l'écriture comme **topique interne externalisée** et comme mode d'organisation moiïque qui transcende les catégories du névrotique et du psychotique (Guillaumin, 1998, citée par Jean-Marc Talpin, *op. cit.*, pp. 220-221). L'articulation entre la logique d'intégration temporelle et celle de l'intégration topique est travaillée autour de la mise en récit et de la possibilité de propager l'excitation non contenue au lecteur en cherchant à saturer les mots (Talpin, *op. cit.*). Ce travail autour de la langue pour qu'elle devienne langage, écrit, crée de **nouvelles liaisons**, touchant, par exemple, les différentes instances qui participent au « Je » (entre le noyau du moi et les objets internes, les figures identificatoires, les objets éventuellement introjectés) et à la « groupalité interne » (Kaës, 1976), où se disent aussi des écarts, des ratés et des rencontres/identifications (Talpin, *op. cit.*). Ce type d'écrit s'inscrit dans une économie essentiellement narcissique (Talpin, *op. cit.*), mais acquiert une dimension performative de par l'expression et la mise en scène du donné à éprouver, autant pour l'auteur que pour le lecteur. Donner à expérimenter et à transformer le monde pulsionnel par le travail de figurabilité, de déguisement (à même de contourner les résistances inconscientes du fait du déplacement des contenus et des affects sur

<sup>27</sup> Talpin, J.-M. (2002). Des fractures du moi au « Je » d'écriture, écriture, médiation et intégration psychique. In B. Chouvier et al., *Les processus psychiques de la création* (pp. 217-245). Paris : Dunod.

<sup>28</sup> *Id.*, pp. 218-219.

une autre modalité, un autre plan/scène, un autre langage), et d'expression/adresse (signification/sens, réflexivité, intégration, historicité), tel est le processus d'élaboration que permet l'expression par l'écriture. Cette maturation psychique se construit progressivement en même temps que se constitue une **enveloppe somato-psychique, individuelle** et/ou **groupale**, et de **signification** (Anzieu, 1987), permettant le surgissement de l'informe et d'affects divers, dont ceux associées au trauma, leur figurabilité, leur expression, leur accueil, contenant, leur métabolisation dans l'écoute-prise de conscience de l'après coup et, enfin, leur appropriation et intégration. Ces divers procédés soutiennent l'avènement du Moi, que la dialectisation de couples d'opposés (dedans-dehors, médiation-triangulation...) substantialise, et le surgissement d'un dire qui présente et porte le sujet. Ainsi, l'expérience de l'écriture est marquée par la potentialité de la subjectivation mais aussi par l'effectivité de la dimension **ludique**. S. Monzani (2014/1) rappelle la perspective de Freud (1985), selon laquelle le travail de l'écriture constitue une prolongation des **jeux** d'enfance, lieu de figuration et de réalisation des désirs inconscients par l'élaboration secondaire, pré-consciente, qui permet de les mettre en récit. Toutefois, cette expression de désirs se soutient du déguisement, de la diffractation narcissique du Moi en plusieurs moi partiels, par effet de l'observation de soi (Monzani, 2014/1, p. 43), pour se mettre en scène. L'écriture devient, en quelque sorte, rêverie : l'insaisissable du mystère, de l'étrangeté et de la métamorphose (M'Uzan, 1977) se déployant. Le sujet expérimente le clivage sans la dissolution en réussissant, au contraire, son unification et cet *alter ego* créé-(re)trouvé parvient à restaurer l'intégrité narcissique, tout simplement en s'exprimant, soit en existant dans la qualité d'un dire qui porte ce qui existe de plus intime et singulier dans le sujet, auparavant aux prises à la complexité de sa vie somatopsychique. Tout en s'extrayant d'un intime gelé, bloqué par la détresse et la souffrance, ainsi que par des injonctions emprisonnantes émanant de l'extérieur, dans un espace-monde-mode-langage ouvert, intermédiaire et transitionnel, l'insupportable est transformé en un possible matérialisé par la trace. La trace écrite constitue ce lien entre le sujet, l'auteur et tous les autres dans une logique d'« expérientiation » et de mise en représentation ; tous deux constituant des lieux-voies-voix de passage permettant de « *trouver sa voie/voix d'écriture* », d'« *inventer une écriture ajustée* », de « *trouver-crée des modalités de découverte et/ou d'inscription de soi dans les formes d'écriture proposées* » (Talpin, *op. cit.*). Réassurés de leur existence, du sens de leur histoire et de leur valeur, les sujets adviennent, dans un élan vital porté par la créativité et permettant l'expression et la connaissance de ces parties/instances qui portent le sujet de l'inconscient vers le monde : le Moi et le Soi. Leur présence dans le monde s'enrichit de cette traversée des puits et vallées de l'Être lesquelles laissent une empreinte d'authenticité dans ce parcours d'auto-connaissance dont s'éloigne la post-modernité, engloutie par/dans l'artificialité

radicale, selon Peter Sloterdijk (Combres, 2007). Cet éloignement, ce désintéressement du devenir par le travail de la représentation et de la symbolisation, que nous avons retrouvé dans le milieu des soins psychiques, explique, aussi, notre choix : celui de maintenir l'expérience de l'expression par l'écriture présente dans le champ de l'expérience du sujet et de l'être, non comme une « vieillerie inintéressante » et désuète mais, au contraire, comme le surgissement de l'événement authentique de l'improbable émerveillement.

Bernard Chouvier (2014) quant à lui, propose de considérer l'écriture comme un procédé de rassemblement et d'unification de parties disloquées, en même temps que la fixation des représentations et des images « *en leur conférant l'intemporalité universelle* » (pages 15 et 63). Écrire permet d'échapper au néant de la destructivité (Chouvier, *op. cit.*, p. 274) et à la désintringation pulsionnelle (Chouvier, *op. cit.*, p. 275) et de faire jouer le fantasme de toute puissance sans s'y soumettre (Chouvier, *op. cit.*, p. 85). Ce « *théâtre pulsionnel* » (Chouvier, *op. cit.*, p. 85) est, néanmoins, contenu et organisé par la processualité du procédé d'écriture que Chouvier nous propose de considérer ainsi : un temps fait du recensement des sensations, un temps où il se produit un mélange subtil de sensations internes remémorées, de rêves... hallucinés par la recherche stylistique et un temps d'écriture où le plaisir côtoie la douleur et le singulier l'universel (*op. cit.*, p. 282). Ce parcours, ce mouvement sont nécessaires ; ils permettent le décentrement vers l'ouverture de la potentialité. Cette puissance, esthétique, relève, selon B. Chouvier (2014, p. 16) : « ... *de la sensation de la première rencontre du monde dans son immédiate ipséité* ». Grâce à cette puissance, il est plus aisé de transposer la réalité intime au lieu de la masquer (Chouvier, *op. cit.*, p. 306), de regarder sa fragilité et sa souffrance et, à partir de ce vu qui est su et porté dorénavant par une trace de son existence et de son pouvoir d'expression, d'en faire un dire subjectivant performatif : « *Dans et par la prise de conscience de sa fragilité même, la psyché découvre son pouvoir de créer* » (Chouvier, *op. cit.*, p. 306). Ce qui était informe et insaisissable devient sens ouvert : « *Le mode de contrôle sûrement le plus efficace des excès du monde interne est le recours à l'écriture* ». L'écriture est un corps qui parle d'un sujet en devenir ; miroir tantôt translucide et tantôt opaque de reflets de soi-même présentés d'abord à soi et ensuite aux autres dans une quête de vérité qui se trouve, toujours, pudiquement voilée.

### **1.2.3.7. Écriture et fonctionnement psychique**

L'ouverture signifiante et symbolisante que permet l'écriture (Chouvier, 2006, p. 163) assume une fonction de maturation psychique de par la transformation, progressive et spatiale de l'informe pulsionnel et traumatique en externalisation

matérielle de par la « *matérialisation visuelle du mot* » : « *Dans l'écriture, le mot, la représentation de mot, fait représentation de chose (Freud, Contribution à la conception des aphasies, PUF, 1891), représentation-chose d'un statut particulier, dans laquelle l'enfant latent va retrouver certaines particularités du temps originaire de son rapport matériel au mot...* » (Roussillon 1999, p. 197). L'écriture en tant que trace de « contenu interne » (Chouvier, 2006), en tant que matérialisation de ce que le langage dit, adresse et porte dans le monde. Car si le langage suppose et permet un travail de liaison de la matière psychique (sur le plan des contenus et des processus psychiques) et, ainsi, de transformation de celle-ci, selon ce que propose de considérer Talpin (2002), l'écriture, quant à elle, « ... *tend à se donner une matière singulière propre à servir l'inscription de la matière psychique* » (Talpin, 2002, p. 109). La matière langagière elle-même tend à fonctionner comme un substitut, car externalisé et, ainsi, transformé sur le plan des contenus, de la forme exprimée de ceux-ci et du sens, de la matière psychique interne. Les processus psychiques autant que linguistiques de déplacement, de transport, de dépassement, de chaîne signifiante et symbolique (Chouvier, 2006), disent autant la stratification des procédés de l'écriture que celle des contenus et des processus psychiques (Roussillon 1999, p. 198). Externalisation, signifiante, voilée/dévoilée, inscription et réinscription sans fin... écriture et psyché constituent une sorte de surface, une « *ardoise magique* » (Freud, 1924, in Chouvier, 2006), où projection, existence/reconnaissance et introjection peuvent se produire sur et dans ce qui deviendra l'appareil de représentation (Chouvier, 2006). Mais cette fonction est-elle un invariant ?

Selon Oury (2008), sur le plan de la création, il n'existe pas de différence de fonctionnement psychique. D'ailleurs, il propose de considérer le fait que la « *folie est une création, non une passivité* » (2008, p. 124). Toutefois, il existe une différence, selon lui, entre ces deux types de création : « *la néantisation du monde c'est différent du monde nouveau par créativité* » (Oury, 2008, p. 137). La création par l'écriture peut-elle définir le fonctionnement psychique d'un sujet ? L'écriture est-elle particulière, en plus de singulière, autant dans ses soubassements que dans ses effets ? S'intéresser à la relation des sujets à l'écriture, y compris en considérant le fonctionnement psychique, et l'expérience de cette relation dans la subjectivité, tel que le propose l'approche phénoménologique, permet de considérer l'expression comme une possibilité « *d'accoucher de soi, à condition de placer l'être dans le langage* » (Cheilan, 2015).

Quel que soit le fonctionnement psychique ?

S'il est possible de considérer que l'écriture, quelle qu'elle soit, signe le fait que le sujet ne fait plus l'épreuve d'une satisfaction narcissique, celle-ci comporte et porte, néanmoins, des traits/traces du fonctionnement psychique du sujet.

Selon J. Oury, la psychose peut être considérée comme un « *trouble du dire* » (1989, p. 70). Liaison et transitionnalité sont bloquées/gelées car « *l'espace*

*transitionnel est détruit. Il est lui-même « dissocié »* (1989, p. 69). Chez la personne fonctionnant autour de la schizophrénie, la dialectique entre le proche et le lointain est altérée et les problématiques du fusionnel, de la symbiose et de la séparation sont prégnantes. Il s'agit donc de lutter contre ce qui semble spécifique à la psychose : être « *une structure « fermée »* » (Oury, 1989, p. 65). Dans cette perspective, ce qui est en question, c'est la relance du processus de créativité qui est en même temps un processus de « *reconstruction de soi* » (Oury, *op. cit.*). Dans la mélancolie, le sujet est bloqué par une nostalgie indicible, fasciné par le morbide et immobilisé par un deuil insondable et sans fin. Il s'agit alors de faciliter le détachement de ce fonctionnement relationnel (Douville, 2004, in Masson, 2004) et « *de créer des passages des traces du deuil vers la lettre, que seule pourra opérer la puissance d'accueil de l'écriture* », selon Douville (*op. cit.*). Autrement dit, il s'agit, dans l'utilisation du langage et, en particulier, de l'expression par l'écriture, de faciliter l'accès à la métaphore sans renforcer pour autant la présence/prégnance de la paradoxalité, de l'insensé et ce d'autant plus « *face à l'impératif de symbolisation qui anime la vie psychique et pousse à des formations symptomatiques porteuses d'un sens potentiel* » (Di Rocco, 2006, p. 308).

Combres (2007) quant à lui, en rappelant les apports de Freud sur le remaniement des représentations en symptômes dans les psychoses (représentations de mots et représentations de choses pour la schizophrénie, reconstruction du monde pour la paranoïa) et sur la fonction du symptôme psychotique, considéré comme une tentative d'obtenir une satisfaction ainsi qu'une tentative de guérison, nous propose de considérer l'existence d'une « pratique de l'écriture » propre à la psychose. Il s'agit d'un « *langage de l'absent* », défini comme étant la « *suppléance à la défaillance des mécanismes psychiques en œuvre dans les principes de satisfaction de motions pulsionnelles* » (Combres, *op. cit.*, p. 52). Selon Combres cette pratique d'écriture « *... se produit lorsque est rendue impossible une satisfaction du fait de la perte ou de la disparition de l'objet procurant satisfaction* » (Combres, *op. cit.*, p. 51). Que ce soit pour exprimer une perte ou la disparition de l'objet, cette pratique d'écriture traduirait la déliaison pulsionnelle :

*« Concernant les psychoses (...) la mise en œuvre d'une pratique de l'écriture est le signe que l'élaboration intérieure de la libido (délire) du sujet psychotique a atteint une limite. À partir de cette limite, tout ce qui se produit ensuite dans l'écriture fonctionne pour le sujet comme réponse à une poussée pulsionnelle mettant en jeu des représentations prises à l'extérieur »* (Combres, *op. cit.*, p. 52).

Ainsi, écrire pourrait, de par les processus de figurabilité, d'adresse et de réflexivité que cette activité représente, relancer la **liaison** entre la pulsion et la représentation. L'écriture pourrait ainsi constituer une possibilité dans ce processus de liaison :

*« ... il se peut que le recours à l'écriture soit une guérison réussie [car même s'il] est difficile de préciser les conditions au travers desquelles existent des représentations la mélancolie et donc un symptôme (...) En revanche, comme dans toute psychose, il faut s'attendre à ce que le rejeté (...) représentation et affect) fasse retour d'une façon ou d'une autre, ceci laissant quelques chances de sortie possible des états mélancoliques vers la formation du symptôme »  
(Combres, op. cit., p. 51).*

En donnant une forme externe à de la matière psychique (B. Chouvier, R. Roussillon, 2009, 135), les mots calment le processus de **destructivité** de par la prise de distance avec la situation douloureuse et l'ouverture de l'accès à une dimension ludique, et leur articulation signifiante (sémantique et représentationnelle), en devenant écriture, offre au délire une structuration secondaire (B. Chouvier, R. Roussillon, op. cit., p. 129). Il s'agit ici d'un travail de pensée qui s'effectue dans le passage à la représentation de mots et qui assure un travail d'élaboration et de transformation même si les contenus de pensée relèvent du ressort de la conviction délirante (B. Chouvier, R. Roussillon, op. cit., p. 133). Consistant à inscrire son monde dans le Monde en créant un espace interne (B. Chouvier, R. Roussillon, op. cit., pp. 128-129), l'écriture représente un médiateur permettant au Moi d'assumer sa fonction adaptative en maintenant un « *niveau de symbolisation suffisant pour maintenir l'adéquation du Moi à la réalité* » (B. Chouvier, R. Roussillon, op. cit., p. 126). Car, si pour le sujet délirant, son « *moi n'est plus en mesure d'assurer les assises du réel, les processus secondaires s'effritent infiltrés par le primaire/originnaire* » (B. Chouvier, R. Roussillon, op. cit., p. 135), en devenant « auteur/créateur », le **moi** recupère et se porte garant de l'épreuve de réalité et d'un état conscience (B. Chouvier, R. Roussillon, op. cit., p. 135). Ainsi et alors, le sujet écrivant devenu « auteur/créateur », « *mène un véritable **traitement** du monde, une action organisée et technicisée qui a pour finalité la transformation* » (B. Chouvier, R. Roussillon, op. cit., p. 133). Par cet acte, il existe face au monde en tant que sujet signifiant, capable de penser, de créer, de vivre (B. Chouvier, R. Roussillon, op. cit., p. 165) : « *Être, c'est être d'abord et avant tout être là, la présence au monde est l'acte fondateur du sujet* » (B. Chouvier, R. Roussillon, op. cit., p. 133). Le monde, *latus sensus*, le sujet compris comme partie intégrante, acquiert par cet acte de création, de

subjectivation, une valeur esthétique. Il peut donc être « *l'objet de l'appropriation qui lui est nécessaire à la construction de la subjectivité* » (B. Chouvier, R. Roussillon, *op. cit.*, p. 133). Et l'œuvre réalisée, qui « *médiatise le travail psychique* » (B. Chouvier, R. Roussillon, 2009, 136) du devenir, « *ouvre de soi à soi l'espace du monde : le délirant qui réussit à mettre en place ce mode de symbolisation est capable de contenir ses représentations dans sa création et, du coup, de maintenir un espace interne adapté à l'épreuve de réalité* » (B. Chouvier, R. Roussillon, 2009, 136). Telle se constitue la « *puissance créatrice* » de l'objet co-créé et du langage qui permet sa création (B. Chouvier, R. Roussillon, *op. cit.*). Une autre réalité, pas celle de la chose mais du langage disant la chose, devient possible par la symbolisation, groupale notamment.

De l'informe, de l'impensable et du paradoxal du délire, l'« auteur/créateur » aboutit à la création d'une œuvre. Réussir à faire une œuvre de l'informe : « *la réussite de l'œuvre [constitue une] délivrance de l'appartenance à la maladie* » (A. Green, 1993/2011, p. 331). Faire de la souffrance et de la détresse une œuvre c'est rendre au sujet la possibilité d'être un sujet éclairé de sa condition humaine. Ainsi, l'œuvre, écrite notamment, représente cette possibilité de témoignage et de devenir tout en étant, aussi, le témoin de cette réalisation et de tous les processus ayant abouti à son existence, à sa matérialisation : « *L'écriture a pour effet de créer par la construction de son espace propre, son objet : l'œuvre. Plus qu'aucune autre, elle nous porte à souligner le statut transitionnel d'une telle création* » (A. Green, 1993/2011, p. 347). L'objet représente et constitue cette trace de l'invariant du devenir sujet (B. Chouvier, R. Roussillon, 2009, pp. 113-114).

Tels sont les enjeux de l'écriture pour les personnes fonctionnant à partir du pôle psychotique de la personnalité.

### **1.2.3.8. Psychose, représentation et symbolisation**

Pour que l'expression par l'écriture puisse porter le devenir du sujet aux prises aux pôles psychotiques de la personnalité, encore faut-il que l'accès à la représentation et à la symbolisation soit préservé/soutenu.

Rosolato (1969, p. 113 et p. 337) nous propose de considérer le champ du **symbolique** comme étant/portant la relation entre la **loi**, l'**interdit** et le **désir**, mais aussi la **mort**, tout en assurant l'accès à la compréhension de cette relation dans l'après coup.

Au fondement de ce champ, l'existence de symboles, soit une suite de relations (Rosolato, *op. cit.*, p. 116), à la fois singulière et reconnue par l'autre : « *le symbole soutient la reconnaissance du sujet à travers les sinuosités de ses identifications (...) exige la reconnaissance du et par le sujet, de et par l'autre, en l'Autre* » (Rosolato, *op. cit.*, p. 118). Selon Rosolato, le **symbole** constitue un donné : « *le symbole institue une fonction*

qui va au-delà des mécanismes de défense qui opère depuis les procédés de la rhétorique jusqu'au rêve dans une pensée aussi bien normale que pathologique » (Rosolato, *op. cit.*, p. 114). Le symbole fonde le champ symbolique, lequel se constitue et s'articule autour des propriétés du langage, et de l'inconscient, ainsi que du rapport existant entre inconscient et langage (Rosolato, *op. cit.*, p. 346). Par voie associative (Freud, *La naissance de la psychanalyse*, in Rosolato, *op. cit.*, p. 346), par « la substitution d'un élément par inflexion du sens dans la chaîne du langage qui double la chaîne de l'inconscient (...) à partir de fragments signifiants communs » (Rosolato, *op. cit.*, p. 348), par « l'élimination de certains éléments », par le recours à la métaphore, l'expression, à la fois, de l'écart et du lien, à la métonymie, expression de la partie/tout, à l'image, dont la force est celle de s'être créée de la condensation et du déplacement, à l'association lexicale, une nouvelle organisation sémantique et représentationnelle cohérente se crée (Rosolato, *op. cit.*, p. 353) dans le sillon d'une chaîne de symbolisation (Chouvier, 2006) portée par le transport et le dépassement. Il s'agit là d'une « ouverture symbolisante structurante » (Chouvier, 2006). Le surgissement de ce signifiant nouveau et inattendu, créé de l'in-créé, constitue une rupture créatrice : « le langage constitue une rupture signifiante dans la chaîne inconsciente tout en ordonnant l'articulation parallèle » (Rosolato, *op. cit.*, p. 353). Ce travail qu'opère le langage sur la psyché (contenus et économie) tout en y procédant, fait du champ symbolique une « ouverture illimitée », où de « nouvelles combinaisons » sont toujours possibles (Rosolato, *op. cit.*, p. 350) ; une régression au service du Moi (Rosolato, *op. cit.*, p. 346). D'autre part, l'oscillation entre la métaphore et la métonymie créent l'illusion esthétique dotée d'une « puissance de substitution », de « rupture et d'articulation » relativement aux « déterminants inconscients qui se laissent saisir » (Rosolato, *op. cit.*, p. 354). Or, suivant les logiques du fonctionnement de la personnalité, inconscient et symbolique assument divers traits : dans la psychose par exemple, il s'articule plutôt autour de la vie et de la mort et dans la névrose plutôt autour de la castration et de la sexualité (Rosolato, *op. cit.*, p. 356). Mais quoi qu'il en soit, le champ symbolique se trouve au cœur de la possibilité du processus de symbolisation.

Golse (2013/1, p. 152) nous propose de considérer le fait que : « L'accès à la symbolisation est un processus relativement lent et graduel, qui s'instaure au cours des premières années de la vie... ». Dans ce parcours/processus, plusieurs étapes, rencontres, « ratés », difficultés... sont susceptibles de survenir autant de l'extérieur-environnement que dans le monde interne du sujet en devenir. Toutefois, nous pouvons considérer que le point de départ de ce processus concerne, d'une part, la rencontre initiale avec l'objet maternel et, d'autre part, la rencontre avec l'informe, l'impensable... c'est-à-dire avec le traumatique.

Relativement à ce premier niveau, Golse nous propose de considérer que le facteur présence/absence de l'objet maternel aura des incidences sur les modalités de la mise en place de ce processus. Ainsi, selon lui :

*« ... la rencontre initiale avec l'objet maternel va donner lieu à une symbolisation primaire des liens d'attachement et de leurs éventuelles variations, tandis que les absences de l'objet donneront lieu, quant à elles, à une symbolisation secondaire à partir des traces mnésiques, le retour de l'objet permettant ensuite une mise en perspective, une confrontation entre les données issues de ces deux types de symbolisation » (Golse, op. cit., p. 156).*

Les caractéristiques de la rencontre et de l'interaction avec l'objet maternel constituent les prémisses de la substance somato-psychique :

*« ... c'est la présence de l'objet qui donne lieu aux premières figurations corporelles à valeur pré ou proto-symbolique, alors que c'est peut-être l'absence de l'objet qui va permettre, par le biais des mécanismes d'évocation et de ré-évocation, la réactivation de ces premières figurations corporelles et leur transformation en représentation mentale (...) [les] premières figurations corporelles (...) permettent une figuration présymbolique (...) soit en identité de perception plus que de pensée des vécus subjectifs liés à la présence de l'autre et à la mise en jeu des liens primitifs, alors que le passage aux représentations mentales de l'objet en son absence nécessite fondamentalement le travail psychique de l'objet lui-même, comme facteur de transformation » (Golse, op. cit., pp. 157-158).*

Cette substance première-primaire sera à « processualiser » (« à faire passer de la figuration à la mentalisation, soit à faire accéder le représentant psychique inactif de la pulsion (...) à un état actif de représentation de chose » (Golse, op. cit., p. 158), notamment grâce au « travail psychique de l'objet maternel que le bébé va devoir progressivement intégrer et intérioriser », comme le suggérait, déjà, A. Green (1987) (Golse, op. cit., p. 158). Dans ce parcours de transformation, il existerait deux modes/modalisations de travail psychique : l'absence ou la présence de l'objet maternel et, ainsi, la **symbolisation primaire** (en présence de l'objet), et la **symbolisation secondaire** (en l'absence de l'objet maternel). Selon Golse (2020, pp. 63-64), le processus de symbolisation :

*« équivaut à l'inscription psychique d'un objet, événement et possibilité de ré-évocation de cette*

*inscription (mnésique). « L'inscription se fait en présence de l'objet (quand le bébé rencontre sa mère) ou au moment même de l'événement (lors des interactions par exemple), et les traces inscrites peuvent être révoquées dans un second temps (en l'absence de l'objet ou de l'événement). De e fait, l'inscription se joue surtout dans la rencontre avec la réalité externe, tandis que la révocation des traces se joue surtout sur le plan de la réalité interne (...) La symbolisation primaire correspond au travail psychique préverbal du bébé en présence de l'adulte, et la symbolisation secondaire correspond à son travail préverbal et/verbal (à partir d'un certain âge), soit en l'absence de l'adulte quand il y repense ».*

Golse postule l'existence d'un écart entre ces deux modalités, ce qui implique la notion de passage d'un mode à un autre, donc un **gradient spatio-temporel** de symbolisation. La symbolisation se ferait alors :

*« en temps direct ou en temps différé, parfois à distance, juste à côté, que cet écart soit spatial (comme dans la « capacité à être seul en présence de l'objet » décrite par DW Winnicott), temporel (comme dans les « boucles de retour » décrites par G. Haag), ou spatio-temporel, la symbolisation qui s'y trouve mise en jeu renvoie sans doute davantage à une identité de perception (« équation symbolique » de H. Segal) qu'à une identité de pensée au sens de la symbolisation secondaire » (Golse, 2013/1, p. 158).*

Ces deux processus de symbolisation renvoient à deux étapes développementales différentes selon Golse ; hypothèse que d'autres penseurs ont également stipulée. La pluralité, l'hétérogénéité des registres de symbolisation préconisée, par exemple, par R. Rousillon (1995b, 2000, 2008, 2016a), J. Baranes et A. Green (Anne Brun, 2016, pp. 27-28), disent, aussi et autrement, l'existence de modalités de **symbolisation primaires** et **secondaires**.

Le processus de symbolisation primaire se développe au cœur des processus primaires, régis par l'inconscient et la recherche de satisfaction psychique, et fait passer « la matière première psychique », cette inscription première de l'expérience subjective, en une première forme représentative, principalement inconsciente la représentation de chose :

*« passer de la matière première de l'expérience, la trace mnésique qui porte la trace sensori-motrice de l'impact de la rencontre du sujet avec un objet encore mal différencié, qui mêle part du sujet et part de l'objet, à une possibilité de scénarisation susceptible de devenir langage, susceptible d'être narré à un autre sujet, d'être ainsi partagée et reconnue par un autre sujet et qui devient ainsi intégrable dans la subjectivité » (Roussillon, Chouvier, 2008, pp. 28-29)*

Ici, il est question de processualité, de spatialité et d'altérité dans le travail psychique de transformation de ces contenus face aux exigences de la censure internes et externes. Ainsi, la modalité de symbolisation primaire s'ancre dans :

*« la sensorialité et l'affect, près du corps en relation, opérant à partir de traces mnésiques perceptives, rythmes, formes, éprouvés, mouvements et énergies, se déploient espace intrapsychique et espace transitionnel sujet/objet et appellent impérieusement la présence et les capacités transformationnelles de l'autre, s'auto symbolisent en même temps qu'elles travaillent à symboliser, soutenant les processus de pensées et les processus « auto » de subjectivation et appropriation identitaire » (Brun, 2016, p. 29).*

Quant à la **symbolisation « secondaire »**, elle consiste à articuler les premiers matériaux psychiques, les représentations de choses, à des représentations de mots et s'effectue par et à travers le langage, dont des réseaux des représentations :

*« L'apparition du langage verbal, son explosion exponentielle et les liaisons qu'il rend possibles, permettront alors dans l'expérience subjective elle-même, une nomination, une reprise, une transformation des liaisons secondaires, des éprouvés et des affects, soutenant encore plus avant le rapport même que le sujet entretient avec ses émotions, sa sensorialité, ses mouvements, ses postures ou ses actes » (Brun, 2016, p. 29).*

Cette fonction transforme, par la mise en sens (P. Aulagnier), les contenus associés aux processus primaires en une structure intelligible et donc en pensée et

connaissance. Elle implique la prévalence du principe de réalité et de la participation du sujet aux symboles culturels.

Ces diverses modalités et strates processuelles de « *l'actualisation de différents registres au sein du même processus de symbolisation* » (Brun, 2016, p. 29), constituent, portent et traduisent la complexité de la psyché et de ce processus de passage et de transformation du premier-primaire-originel somatopsychique à du secondaire, du transformé, du langage verbal et du sens. Or, ce passage nécessite un écart-espace ainsi que l'existence et l'intervention d'éléments nouveaux, différents, de relation, de tiers, comme le propose A. Green (1984), qui lie les processus primaires et secondaires, l'appareil du langage et l'appareil psychique et permettent l'émergence et la création du nouveau, maintenant et soutenant le devenir. Liaison et transformation constituent des principes fondamentaux de la vie psychique et, en particulier de l'économie psychique au cœur du processus de symbolisation dont les principes sont énoncés par R. Roussillon (<https://reneroussillon.com/symbolisation/symbolisation-et-appropriation-subjective>) :

- 1- Symboliser c'est réunir autrement ce qu'on a séparé pour le différencier.
- 2- La symbolisation produit de la perte par la transformation qu'il implique. La symbolisation refoule originairement ce qu'elle symbolise.
- 3- La symbolisation produit et ne produit pas de la perte, elle laisse un reste, un dépôt.
- 4- La symbolisation laisse un reste, si elle refoule ce qu'elle symbolise, elle ne saurait être totale, elle est interminable.
- 5- La symbolisation doit symboliser sa propre limite.
- 6- La symbolisation symbolise qu'elle symbolise.
- 7- Polymorphisme de la symbolisation.
- 8- Hétéromorphie de la symbolisation.

G. Squiteri (2015/3) développe cette problématique en l'articulant à la question de l'interne et de l'externe. La réalité interne est constituée de sensations, d'impulsions venant du corps et des représentations d'objets de la réalité externe (capables, ou non, de rencontrer ces sensations et de les satisfaire selon G. Squiteri). Dans cette rencontre entre l'interne et l'externe, des ratés et des fractures peuvent se produire et exister quel que soit le moment du devenir. Ainsi, en fonction des enjeux de la subjectivation, théories sexuelles infantiles (symbolisation primaire) ou travail de sublimation (symbolisation secondaire), liaison et continuité semblent être appelées à se produire. Pour cela, une catégorie de processus psychiques « liants » sont nécessaires. La liaison entre l'originaire, les processus

primaires et les secondaires permet de les articuler, apporte de la continuité, de la cohérence et un équilibre dans l'économie de la psyché et permet de transformer les contenus psychiques en général et ceux associés à la question de la représentation et à l'activité de la symbolisation en particulier. Il en résulte l'avènement, le surgissement et la création de sens ; cet élément tiers qui se constitue rétrospectivement quand les traces mnésiques rencontrent les demandes du corps selon G. Squiteri. Or, les contenus, constituants et la création de sens sont illimités (Pierce, cité par G. Squiteri.), dans ce renvoi permanent de signes et de signifiants qui construisent la pensée (G. Squiteri, *op. cit.*). Ainsi se construit la connaissance : sur un fond de confusion, la pensée est forcée à distinguer les différentes impressions sensibles (Pierce, cité par G. Squiteri, *op. cit.*). Ainsi, la « tiercéité » constitue une matrice fondamentale du fonctionnement de l'esprit humain permettant la compréhension et la transformation (G. Squiteri, *op. cit.*) du sujet et du monde. Se représenter et symboliser pour devenir ? Selon Roussillon (2000) :

*« Le sens de l'expérience subjective n'est pas donné d'emblée (...) Il y a une espèce de hiatus dans l'identité de soi à soi qui fait qu'on ne peut se saisir immédiatement de soi et qu'il va falloir, pour commencer à se représenter, qu'il y ait un deuxième temps (...) Cet écart, cette espèce de non-immédiateté de soi à soi, de son identité, de son éprouvé, rend nécessaire, indispensable, le travail de symbolisation qui est un travail de mise en sens, d'appropriation subjective de l'éprouvé premier (...) » (Roussillon, 2000, p. 62).*

Ce travail de connaissance de soi, de mise en scène et en sens et d'appropriation du sens de soi ne se fait pas directement à partir de la chose elle-même mais à partir d'une chose intérieure tel que le propose la psychanalyse (Roussillon, *op. cit.*, p. 61). Dans le sillon de Freud, lequel postule le fait que l'appareil de langage travaille à partir d'une forme de la chose déjà transformée en représentation (la représentation chose), Roussillon se propose de considérer la façon dont la chose, la matière psychique, se représente (Roussillon, *op. cit.*, p. 61). Cette distinction entre représentation de chose et représentation de mots divise la question de la symbolisation en deux temps structuraux fondamentaux et essentiels tel que nous l'avons évoqué précédemment. Temporalité, processualité et spatialité caractérisent et délimitent ce parcours que nous présentons brièvement. Selon Roussillon (*op. cit.*, p. 64) la première opération menée par la psyché consiste à s'emparer de la matière psychique, laquelle se présente de façon hallucinatoire,

avant le travail de mise en sens de ce qui a saisi le sujet, avant de se donner une première forme de ce qui s'est inscrit. Mais s'emparer consiste aussi à mettre au-dehors ce qui s'est imprimé au-dedans pour pouvoir commencer à s'en saisir comme le propose Roussillon (*op. cit.*, p. 67) dans le sillon de Freud : « *la matière première du psychisme se présente, se présente à nouveau, commence à se représenter par le biais d'une projection, d'une externalisation, d'une ex-corporation transitoire* ». Les apports théoriques actuels s'orientent autour de la théorie de l'objet et de l'intersubjectivité (Roussillon, *op. cit.*, p. 68). La matière psychique première va se projeter successivement dans l'objet maternel qui la métabolise. Selon Roussillon :

*« Les premières formes de symbole prennent naissance dans cette réunion, dans cette conjonction de la part de soi projetée et de la part de l'autre, réceptacle vivant et transformateur de cette projection, réceptacle de mise en forme de cette hallucination première de la matière première psychique. Il est donc important que l'autre soit aussi un autre sujet dans cette première matérialisation symbolique... » (Roussillon, op. cit., p. 68).*

Mais le mouvement de transformation ne cessera de se déployer dans cette mise en scène de « *l'insaisissable de soi dans l'objet* » (Roussillon, *op. cit.*). Ce « reste » de matière se transfère dans diverses autres formes d'objet, comme des objets inanimés qui vont devenir des « *objeu* », il reviendra vers le sujet, par et dans l'espace du rêve, il s'actualisera par le symptôme... Le sujet, définitivement divisé en lui-même et dans les objets, clivé, ne cessera de chercher la réunion, l'unité, la complétude. Roussillon (1999) considère l'existence de deux modalités de « *division/reliaison sujet* ». L'une :

*« ... définit un espace transitionnel interne dans lequel on passe de la trace mnésique perceptive à la symbolisation Ics primaire- c'est-à-dire un passage de la réactivation hallucinatoire des traces à une représentation de chose. L'autre définit un second type de « transfert » interne et de transposition -cette fois au sein de la symbolisation- pour faire passer de la symbolisation primaire à la symbolisation secondaire ou, autrement dit, pour réaliser le transfert et la transposition des représentations de chose dans l'appareil de langage » (Roussillon, 1999, p. 106).*

Dans ce processus, deux types de fixation sont à considérer : les traces mnésiques perceptives susceptibles d'être réactivées hallucinatoirement comme

des perceptions actuelles, présentes dans la psyché mais non symbolisées et non intégrées, découlant d'un refus de la symbolisation primaire, et celles qui sont subjectivées mais non pleinement appropriées par le sujet à qui a été refusée la symbolisation secondaire (Roussillon, 1999). Trace, inscription, adresse, sens, intégration... tel sera le destin de ces ratés initiaux, de ces « dés-accordages », du traumatisme premier ; l'appareil psychique n'ayant d'autre choix que de produire du sens dans une tentative de symbolisation de la partie clivée suite à un **traumatisme** majeur. La rencontre avec l'informe, l'impensable ne peut que marquer la psyché.

Dans ce contexte, les processus de symbolisation et de représentation en particulier sont marqués par une **altération** profonde de leur organisation, entraînant une **méconnaissance** de ses propres processus et productions psychiques ainsi que des tentatives incessantes de récupérer ce qui semble perdu et inconnu à jamais. C'est le cas des vécus pouvant être rencontrés dans le **fonctionnement psychotique** (Di Rocco, 2006). Étranger au monde, aux autres et à lui-même, le sujet s'organisant autour de la psychose devient une matière désincarnée, emprisonné/victime de lui-même, de sa propre subjectivité, aux prises avec un appareil psychique vécu comme une « *machine à influencer* » (V. Tausk, 1919, in Di Rocco, 2006, p. 8) ; une « *machine à tout influencer* » et à détruire. La **réflexivité** intrapsychique, soit les capacités à se sentir soi-même, à se « voir » et à s'entendre, est troublée, tel que propose de le considérer R. Roussillon (1992). Ce trouble a des incidences sur les capacités d'auto-information et d'auto-régulation, entraînant un **désaccordage identitaire** et **pulsionnel** et causant divers symptômes. Désaccordage, **non-articulation** et **déliasion** éloignent le sujet d'un langage porteur de **sens** partageable : « ... *faute d'articulation avec cet appareil de langage [serait] de trouver d'autres voies (...) et se confronte directement à cette pluralité des registres représentatifs sous l'égide du clivage ou de la fragmentation* » (Di Rocco, *op. cit.*, p. 314). Par ailleurs, la **fragmentation** touche la possibilité d'établir des liens et des formes à penser, le sens et l'intelligibilité. Certes, l'expression demeure toujours possible, mais elle enferme, aussi, le sujet dans des contradictions diverses qui se juxtaposent sans s'éliminer ou former des compromis, créant de la **paradoxalité** (Green, 2014, in Chouvier, 2006). **Difficulté à former des représentations, relâchement des liens, « évitement associatif »** (Green, 2001), **compression de la pensée et « attaque contre les liens »** (Bion, 1982), aboutissent à la **destruction de l'intelligibilité**, pendant que la **destructivité rigidifie** le psychisme (Green, 2014). Le sujet s'organisant autour de la psychose se retrouve enfermé dans un monde où le sens est toujours fuyant et demeure insaisissable. Comment se comprendre et se connaître dans la paradoxalité ? Selon Roussillon (2008), à l'appui de Green et de Donnet (1973), cités par Anne Brun (2016), se sentir, se voir, s'entendre... voir ce que les autres voient de soi... ces capacités seraient figées chez les sujets

psychotiques, entravant le passage des vécus bruts en messages symboliques, en signifiants. Il devient, alors, difficile de **se représenter qu'ils représentent ou qu'ils ne représentent pas**. La question de la représentation de l'impensable a produit le postulat de l'existence, à l'origine de la vie psychique, d'une pensée sans appareil pour la penser, c'est-à-dire sans capacité de penser (Bion, cité par Attigui, 2010).

Cette pensée primaire, que nous côtoyons dans la psychose, est une pensée-acte dont les produits feraient retour sur elle-même, détruisant ainsi sa capacité à établir des liens et à créer de la représentation (Attigui, *op. cit.*). C'est une pensée faite de choses, d'impressions sensorielles et de protopensées, à l'origine de la dépression, du sentiment de persécution et de culpabilité et d'éléments hallucinatoires, des perceptions sans sujet, liés par le sentiment d'une catastrophe ou de mort imminente (Attigui, *op. cit.*). Cette pensée « primitive » signe l'existence d'un point de régression, ce qui implique en corollaire l'idée de croissance, que nous retrouvons dans la psychose, et en constitue le point majeur de son traitement (Attigui, *op. cit.*). La prééminence de ce type de pensée dans les états traumatiques et psychotiques ne facilite pas l'enclenchement de la représentation et donc de la symbolisation. Ce processus, notamment la symbolisation primaire, se trouve empêché de survenir ou encore reste en **suspens** : « ... les achoppements de la symbolisation primaire sapent l'établissement d'une fonction réflexive qui ne prend pleinement son essor qu'au cours de la symbolisation secondaire articulant l'ensemble du monde représentatif sous l'égide de l'appareil de langage » (Di Rocco, *op. cit.*, p.14). Il en résulte l'émergence et la mise en place de processus pathogènes de **désymbolisation**, de lutte contre la pensée (Joly 2014a cité par Anne Brun, 2016, p. 26). Ainsi, les questions de la réflexivité, de la symbolisation et de la représentation se trouvent au cœur de ce fonctionnement, de ses failles et de la souffrance associée, tout en constituant étant, aussi, la possibilité d'une ouverture. Selon Attigui (*op. cit.*), l'idée de croissance, associée au processus d'élaboration ou de mise en forme psychique de l'expérience traumatique ou délirante, est possible voire essentielle (Attigui, *op. cit.*). Le jeu et son corollaire, l'espace potentiel qu'il permet d'approcher puis de développer, permettent la possibilité d'un travail de figurabilité à faire advenir afin de permettre de réinvestir les traces sensorielles jusque-là désertées (Attigui, *op. cit.*). Jeu et espace potentiel créent une « Scène [scripturale et dispositif] » (Attigui, *op. cit.*) qui fonctionne comme le lieu même de la transformation psychique, soit l'« incarnation » de soi-même, ce qui constitue « une épreuve fondatrice ». Dans la scène de son propre devenir, s'incarne et se déploie la remise en mouvement du sujet dans sa propre histoire, l'inscrivant dans la succession des générations (Attigui, *op. cit.*) et dans l'histoire de son environnement-Monde ; « métaphore d'une mise en forme psychique de l'expérience » (Attigui, *op. cit.*). « Appareil à penser les pensées » inconnus jusqu'alors par le sujet lui-même, la scène scripturale, est le lieu où il devient

possible d'éprouver dans le moment présent divers sentiments, ce qui donne au sujet une « *capacité nouvelle, car dédramatisée* » à même de lui permettre « *d'affronter des terreurs sans nom* » (Attigui, *op. cit.*). Proposer de nouvelles voies évolutives serait, alors, l'enjeu du **soin** psychique en proposant la possibilité de tenter de transformer les expériences en éprouvés, d'ouvrir une faille dans la rigidité à même de laisser franchir la possibilité du sens, de la liaison, du travail associatif et représentatif et de les subjectiver en symbolisant la possibilité et la potentialité de la symbolisation (Di Rocco, 2006). Le soin porte cette possibilité/fonction symbolisante, et comporte, ainsi, une dimension éthique. En outre, il s'agit de soutenir le **décentrement de l'équation symbolique** mot = chose (H. Segal, 1957), le surgissement d'un espace pouvant accueillir un lien indirect aux choses et au langage, la constitution de représentations/symboles, la création de liens entre les représentations... (Di Rocco, *op. cit.*). L'ouverture comme possibilité de renouveau, soit l'occasion d'émergence, d'accès à de nouveaux éléments psychiques qui fasse advenir du sens, inattendu, constitue, alors, un enjeu fondamental dans l'accompagnement du sujet s'organisant autour de la psychose. Or, dans notre perspective, la possibilité de cette ouverture est contenue dans les processus de symbolisation lesquels peuvent aider à dépasser, remanier, psychiser ce qui est resté en manque d'intégration et d'appropriation par ce blocage dans l'accès au sens. D'ailleurs, même si René Roussillon propose de considérer la psychopathologie et les processus psychotiques à partir d'hypothèses plurifactorielles, selon le modèle de « *l'épigenèse interactionnelle* », il en ressort néanmoins comme centrale dans son approche, la **difficulté/défaillance** du **processus de symbolisation** à l'œuvre dans ces organisations de personnalité.

L'état actuel de nos connaissances et de notre clinique nous incite à suivre cette piste pour organiser notre réflexion, soit à considérer ce fonctionnement psychique à partir de ses processus dont l'axe central serait constitué des processus de représentation/symbolisation, de l'activité signifiante/du sens et, enfin, de la réflexivité. Ainsi, dans l'abord du fonctionnement psychotique, nous inscrivons notre recherche dans la clinique contemporaine relative à l'analyse des processus et de la réflexivité et dans le postulat selon lequel l'appareil psychique peut être considéré comme un **appareil de subjectivation** indissociable d'un processus d'objectivation. Subjectivation et objectivation, réalité interne et réalité externe, perception et représentation, ces divers processus et composantes de la vie psychique s'articulent autour du monde représentatif dont la nature traduit les troubles de personnalité (Di Rocco, *op. cit.*, p. 311).

À l'appui de R. Roussillon, Di Rocco propose de considérer que les processus psychotiques questionnent le « *point de bascule* » qui sépare l'expérience du sujet de l'expérience subjectivée, l'inscription psychique et la représentation subjective alors que la « *méta-représentation* », dans le sillon de la pensée de R. Roussillon et d'A.

Green, constitue une nécessité, voire une exigence pour l'appareil psychique, y compris en face de « *graves troubles* ». Ainsi, l'**échec de la symbolisation** résulte d'une part en la production de symptômes lesquels représentent, en même temps, et d'autre part, une tentative de symbolisation. Ainsi, même si dans le monde interne du sujet, demeurent actives des inscriptions psychiques non reconnaissables : « *le spectre de l'expérience non subjectivée reste insaisissable et hante sans fin la psyché* » (Di Rocco, *op. cit.*, p. 6). Et si l'on considère que la psychose se caractérise, aussi, par la destruction des processus de symbolisation (Pankow, 1977), selon nous, la paradoxalité qui en découle constitue, également, le moyen par lequel il serait possible de renforcer les processus de symbolisation et de les mettre au travail de la subjectivation. Le négatif, qu'il soit mis au travail par la polarité intrapsychique et/ou intersubjective (Green, 1993/2011), pourrait constituer la substance permettant de faire passer la « *potentialité muette à agissante* », susceptible d'actualiser « *l'enclos latent de l'intériorité* » (Green, 1993/2011). Cette substance informe, non signifiante encore, est toujours intermédiaire, nécessaire à l'avènement de la conscience selon Green (1993/2011), rempart contre la détresse et la souffrance.

À partir de ces éléments conceptuels, nous allons nous intéresser aux processus de constitution des représentations, au passage de la perception à une forme, de la forme à des contenus, des contenus à des signifiants et à des réseaux sémantiques signifiants. Nous serons ainsi attentive à la constitution et au déroulé de l'associativité formelle, dans le sillon d'Anne Brun, en soutien de l'associativité générative groupale, ainsi qu'au rapport que le sujet entretient avec la représentation, le contenu de la représentation, le plus-de-sens émergeant de ceux-ci et le fait d'avoir pu représenter qu'il représentait, notamment en groupe. Nous allons donc nous intéresser aux processus de représentation venant soutenir le travail de symbolisation, son « *vertex principal* », selon Di Rocco (*op.cit.*, p. 308), à partir de la fonction réflexive, laquelle dialectalise les liens entre corps, environnement et pensée ; axe central de la représentation de la représentation. Cette démarche nous permettra de penser certains fonctionnements psychotiques comme le recours à une position narcissique ou encore le rapport du sujet à ses propres productions, mais aussi l'attaque de la pensée par la pulsion (Green et Donnet, 1973), le rapport à la représentation et les limites du fonctionnement représentatif... Dans cette recherche nous penserons la question de la « *greffe* » « *de transfert* » (Oury, 1989, p. 101) et « *d'ouvert* » (Oury, 1989, p. 112) mais aussi de vide... laquelle pourrait constituer un rempart contre la déliaison représentationnelle et symbolique sur fond de déliaison pulsionnelle, contre la dissociation et le clivage, en créant ou recréant un « *lieu* » de rassemblement où, parmi le vide, de « *l'ouverture* » et de l'espace, pouvant accueillir, encore et à nouveau, la dynamique du devenir qui pourra alors reprendre. Nous faisons l'hypothèse clinique que la représentation pourrait cesser, progressivement, d'être insaisissable

pour le sujet qui, jusqu'alors et de façon paradoxale, n'avait cessé de montrer qu'il ne pouvait pas se représenter s'il représente ou pas (W. Bion, cité par Di Rocco, *op. cit.*, p. 12). Dans cette recherche, nous allons nous intéresser donc aux greffes que le langage pourrait apporter. Ces « mots-argile », prémisses d'un langage et d'un dire subjectivant, pourraient, alors, être considérés comme des métaphores potentielles, en devenir, une « préforme de la métaphore à l'état potentiel », qu'il s'agira de tenter de transformer en « métaphore vive » (Ricoeur, 1975, cité par Di Rocco, *op. cit.*, p. 13), « soit une production langagière jetant un pont entre les processus primaires et secondaires, créant une image là où les mots manquent » (Di Rocco, *op. cit.*, p. 13), donnant lieu à « une pensée réellement métaphorique porteuse du registre symbolique » (Di Rocco, *op. cit.*, p. 13). Nous pensons en effet que ces « mots-argile », porteurs du rapport que le sujet entretient avec son monde représentatif, signent la tentative de (se)représenter et appellent à un travail de construction (Di Rocco, *op. cit.*, p. 13) visant à « récupérer » l'information, la connaissance interne, la conscience, le sentiment d'exister, la réflexivité et la « représentation psychique » (Di Rocco, *op. cit.*, p. 14) ; soit à se transformer en mots-images. Selon Di Rocco :

*« Dans les états psychotiques, la représentation n'est pas abolie en tant que telle mais sa composition est insuffisante pour soutenir l'émergence d'une représentation de la représentation qui la rendrait appropriable subjectivement sans le recours d'un objet extérieur porteur du reflet de « l'impensé en soi ». C'est cette dynamique intersubjective qui est fondatrice de l'approche psychothérapique des problématiques psychotiques » (Di Rocco, op. cit., p. 16).*

La narrativité est un élément essentiel dans le processus du devenir, dans l'expérience de mise en sens de l'histoire personnelle en vue de son intégration (C. Boulay, 2023). Elle permet de relancer la dynamique de construction identitaire, la consolidant (C. Boulay, 2023). Narrativité et écriture présentent une double matérialité, celle d'être à la fois sensible et malléable (C. Boulay, 2023). Elles portent des enjeux symboliques et narratifs fondamentaux favorisant, ainsi, le processus d'élaboration psychique (Chidiac, 2013). Elles permettent d'inscrire le dispositif dans le cadre des médiations ainsi que dans le champ des thérapies médiatisées (Chidiac, 2013).

Les médiations thérapeutiques par l'art, peuvent représenter des cheminements possibles en aménageant les conditions d'une rencontre et d'une reconnaissance du sujet en tant que devenir : en prenant le corps vécu en tant que structure spatiale porteuse de lois relatives à la dialectique du contenant et du contenu, du dedans et du dehors, du tout à ses parties, soit en structurant

dynamiquement l'image du corps par exemple, selon Pankow (1987). La représentabilité du vécu permettrait d'opérer des « greffes de transfert », soit la formulation et la reconnaissance de demandes et d'un désir, autour d'images dynamiques, de « phantasmes » inconscients, ce qui permettrait, à son tour, de réparer la faille spécifique, la dissociation, de l'image du corps, facilitant, ainsi, une rencontre véritable (Pankow, 1987). Figurer et représenter des ressentis somato-psychiques impensables de l'ordre des agonies primitives (Winnicott, 1989) et des parts psychotiques de la personnalité, plutôt que les projeter dans la confusion, par la rencontre avec tel ou tel matériau (Anne Brun, 2016), c'est ce que permettrait les médiations thérapeutiques par l'art. Par le jeu qu'elle introduit entre les différentes strates de la psyché, elle rend possible un mouvement, une bascule, un espace, un écart ; de l'ouverture allant du surgissement de matière à la figurabilité, au-delà du clivage, malgré et grâce à la paradoxalité et par un travail du négatif (Di Rocco, *op. cit.*, pp. 307). Ce tout paradoxal du vide, ces expériences « brutes » sont aménagées, approchées et bordées par les processus représentatifs dessinant le sillon de l'avènement d'une identité habitable et la possibilité de la subjectivation (Anne Brun, 2016). Dans ce travail de transformation en attente d'être réalisé, l'autre-Monde est interpellé en tant que support du monde habitable.

*« Le travail de rassemblement fournit une métaphore essentielle (...) Face au travail de la psychose qui, tout à la fois, clive de la subjectivité et tente de représenter l'échec du travail représentatif, l'expérience de rassemblement vécue dans la relation transférentielle produit l'idée d'une représentation possible, une représentation qui sauve de la folie, une représentation qui se sait représentation » (Di Rocco, op. cit., p. 316).*

Face à la paradoxalité subie qui « rend fou », la médiation, en particulier par l'art, propose une paradoxalité choisie et conquise qui permet de se dégager de la terreur agoniste par la beauté de la complexité de l'exister. Sens et réflexivité cessent, ponctuellement, d'échapper totalement au sujet psychotique en proie à la paradoxalité et à l'excès d'interprétation, l'hyper-symbolisation caractéristique du délire, laquelle peut, alors, de façon partielle et temporaire, cesser d'opérer en tant que fonction signifiante fondamentale en contrepartie du désespoir produit par « l'état de terreur sans fin ». La quête multiple et effrénée d'objets peut alors se réduire. La narrativité, l'écriture vont permettre au sujet d'aller chercher, de façon sécurisée, dans et par l'aire illusoire, ces états, de les laisser émerger, de transformer la trace en forme, d'accéder à la signification, de la dire et de l'adresser, facilitant l'accès au sens par le travail sur la signification, le créant donc. Permettre le retour de celui-ci sur le sujet et, ce faisant, soutenir l'introjection et l'appropriation de

celui-ci. Ce travail de figurabilité permet de déjouer les pièges des résistances inconscientes relatives à l'enclenchement des processus de changement, sous-tend le travail de symbolisation lequel permet de donner une forme à l'irreprésentable de la douleur et d'assurer un sentiment de continuité psychique (S. Ferrières, 2013, p. 65, in Dumet, 2013). Le processus de symbolisation constitue une forme appropriable de la subjectivité ; une ouverture dans le procès et l'économie du devenir, de la subjectivation. Tel que le propose Talpin (2002, p. 110), la symbolisation assume la fonction de la « *construction d'une butée qui fasse effet de limite et qui serve d'appui à des organisateurs psychiques (fantasmes originaires) et textuels (recouvrer un « Je » d'énonciation, des singularités...)* ». En tant que véhicule et garant de la loi, notamment celle du langage et des symboles, la symbolisation permet de jouer des symboles d'une même société et culture, accessibles, compris et reconnus, tout en ouvrant des brèches grâce à la singularité introduite et associée, permettant, ainsi, l'ouverture du gradient de signification de ceux-ci. Entre l'unification de tous les couples d'opposés et l'ouverture potentiellement radicale de la signification, le symbole, le symbolique et la symbolisation constituent un acte fondamental et fondateur de la psyché humaine et de la condition humaine. Il s'agit, *in fine*, de s'interroger sur d'éventuelles spécificités de la symbolisation dans le contexte groupal.

### **1.2.3.9. Historicité, sublimation, subjectivation et « personation »**

Le clivage du moi, la coupure et la déchirure de la subjectivité, l'impasse subjective qu'entraînent les états traumatiques primaires (Roussillon, 1999, p. 20), constituent une menace pour l'organisation psychique (Roussillon, *op. cit.*, p. 21). Face à ce blocage, et pour y faire face et le dépasser, Roussillon rappelle les apports de Freud concernant l'importance des questions de la symbolisation et de la représentation, des liens entre représentation de chose/de mot, en tant qu'étayage au processus d'intériorisation économique de l'événement permettant l'avènement d'une action motrice, d'une représentation en acte (Roussillon, *op. cit.*, p. 21). Ces fondements théorico-cliniques de la conception psychanalytique du sujet proposent une définition de celui-ci contraint « *à un double impératif, penser la nécessité structurante (...) synchronique, un sujet à la fois divisé et présent à lui-même, et celle, diachronique, un processus de subjectivation de soi qui requiert une histoire et un travail d'accomplissement, de dépassement, de cette division structurale* » (Roussillon, *op. cit.*, p. 140). Dans cette conception où l'intrapsychique est dialectiquement associé à l'intersubjectif, processualité/temporalité et spatialité semblent constituer les axes

fondamentaux du devenir sujet où il est, fondamentalement, question de mêmeté et de différence. La question de l'écart, de soi à soi, de soi aux autres, de soi au monde, constitue l'espace-possibilité-potentialité de ce travail du devenir, mené conjointement sur le plan symbolique (Roussillon, *op. cit.*, p. 92) et praxéologique. Bernard Golse (2020) nous propose de considérer quelques jalons processuels dans la création de la vie psychique et dans l'avènement du sujet.

Se soutenant d'apports divers (Freud, 1901 et 1911a, de D. Anzieu, 1987 et de P. Aulagnier 1975), B. Golse rappelle l'hypothèse d'une **tripartition des processus psychiques** (originaires, primaires et secondaires) : les premiers relevant de la « *mise en forme* », les seconds de la « *mise en scène* » (des scénarios fantasmatiques en particulier), et les troisièmes comme niveau de la « *mise en énoncés* » (Golse, *op. cit.*, p. 60). Selon Golse, les processus originaires « *ne supposent pas encore une reconnaissance de l'objet en tant qu'objet indifférencié (se situant donc de ce fait du côté de l'être), tandis que les processus primaires et secondaires supposent un accès à l'intersubjectivité et à la subjectivation, soit une prise en compte d'un objet-autre-que-soi (se situant donc de ce fait du côté de l'ex-ister)* » (Golse, *op. cit.*, p. 63). Dans cette processualité il est possible d'envisager deux dimensions essentielles au cœur du travail, du devenir, du sujet. D'une part, la transformation des signifiants dits « *primordiaux ou archaïques* », « *originels* », et, d'autre part, la transformation des « *signifiants traumatiques* » et, dans ce contexte-ci, des « *restes à symboliser* ».

Les premiers (dont l'étude a débuté avec W.R. Bion (1962, 1963, 1965) et P. Aulagnier (1975)), renvoient au processus psychique de « *l'avant-primaire* » (Green, 1986). Il s'agit de ces :

« ... matériaux originaires, à fonction pré ou proto représentative, nous invitent à penser de diverses manières, la notion de devenir : soit comme un matériau-socle sous-tendant toute la suite des transformations processuelles, soit comme un matériau réactivable dans un temps second, soit enfin comme un type de travail psychique susceptible de se rejouer ultérieurement et de s'appliquer à des contenus différents... » (Golse, *op. cit.*, p. 63).

Ainsi, il semble possible de considérer que cette **matière primaire** constituera la substance première de la psyché toujours présente même si de façon latente parfois. Elle « s'enrichira » de la matière somatopsychique advenant de la rencontre avec le traumatique et portera les « **restes à symboliser** » (P. Roman et O. Lempen, in Dummet, 2013, p. 95). Ce qui échappe au travail de symbolisation engagera la survenue nécessaire d'un travail, toujours inachevé, de métabolisation et de transformation engageant la « *continuité de l'être du sujet et capacité à se penser, à se*

*localiser dans une historicisation* » (Ni de Coulon, 2009, cité par P. Roman et O. Lempen, in Dummet, 2013, p. 95). Pour que du « Ça du Moi » advienne, selon la proposition de Freud (1933a), un processus de maturation psychique sera donc nécessaire. Celui-ci concernera les fonctions de représentation, de sublimation et de subjectivation et sera porté par les processus de langage, de narrativité, de constitution de la pensée et de transformation des pulsions.

Selon Green (1973, p. 70), le **langage** constitue le lieu de transformation des résidus mnésiques, des traces de mots provenant de la perception sensorielle, en pensée, afin qu'elles/ils deviennent conscients (Green, *op. cit.*, p. 70). Par un double mouvement d'avènement de représentations, et de leur articulation par la mise en place de liens intermédiaires (Green, *op. cit.*, p. 70), soit par la voie associative, soit par la décharge d'affects, le langage effectue un véritable travail de transformation (Green, *op. cit.*, p. 30). Dans ce « *dire à venir suggérant une virtualité d'existence* » (Green, 2002, p. 161) en une « *attente d'un sens à accomplir* » (Green, *op. cit.*, p. 161), plusieurs processus opèrent. La résonance d'affects (Green, *op. cit.*, p. 160), la poussée consciente de « *noyaux significatifs* » (Green, *op. cit.*, p. 190), la « *générativité associative* » qui permet de développer la « *causalité psychique* » (Green, *op. cit.*, p. 183). Ces opérations psycholinguistiques sont surtout manifestes et visibles dans le langage poétique (Green, *op. cit.*, p. 171), où l'émotion esthétique (Green, *op. cit.*, p. 209) révèle l'expérience singulière du sujet portant la signification des mots à son épuisement, par « *l'action aiguillée du fantasme* », dépassant la limite de la pensée (Green, *op. cit.*, p. 210), ce qui produit des effets dynamiques (Green, *op. cit.*, p. 115).

Ce travail du langage s'effectue dans le siège du préconscient. Il se produit de nouveaux contenus qui se transforment en pensées, autant qu'en un appareil à penser les pensées lequel devient un contenant qui contient les pensées et l'appareil lui-même (Donnet 1973, p. 276). Ouverture, surgissement, accueil... le langage « *reproduit la percée de mouvement qui convertit la force en sens par son parcours* » (Donnet *op. cit.*, p. 279). Ainsi, le langage sert de médiateur au retour dans la conscience de ce qui est devenu une trace mnésique : « *La pensée doit donc retrouver le chemin de la perception et c'est le fonctionnement du langage qui lui rend cette qualité perdue* » (Green, 1973, p. 329). Il accueille, de l'intérieur, les motions psychiques en attente, en souffrance, d'être figurées, dites et adressées, tout en leur proposant un(e) possibilité-lieu/site d'externalisation, une place dans l'extérieur, dans le Monde. Le langage propose au sujet qui s'y risque, la possibilité de traverser et de connaître une « *expérience créatrice* » (J. Guillaumin in B. Chouvier, 2006) : celle de donner une forme singulière et universelle, polyphone, à un intime en attente d'exister dans l'ex/ister (Green, 1973, 177), celle de porter cette substance-être en devenir et celle de donner à voir, à tous mais surtout au sujet l'ayant créée, le déroulement de cette création-rennaissance sous ses yeux. La trace, surtout écrite, de ce processus de l'informe devenu langage et du langage soutenant une « *pensée devenue verbale* » (Anzieu,

1979, p. 277), traduit et porte l'histoire (Anzieu, *op. cit.*, p. 269) de celui qui ne cesse de devenir : « *Le sujet en devenir dans le Je recompose sans cesse son histoire au fur et à mesure qu'il se subjectivise* » (Kaës, 2009, p. 137). L'historicisation consiste à donner « *une signifiante à la psyché* », à « *penser le corps dans une forme* », à « *donner une forme à la matière psychique* » et à la transformer par « *l'externalisation créatrice du faire œuvre* » (B. Chouvier, R. Roussillon, 2004). Dans cette « *auto-fiction* », dans cette « *fictionnalisation de soi* » (Cheilan, 2015, p. 112), il s'agit « *toujours de raconter des histoires pour être soi* » (Cheilan, *op. cit.*, p. 113). Ce **processus narratif** est indispensable dans la constitution de la psyché (Cheilan, *op. cit.*, p. 113), car il fait des signifiants propres à ces « *zones de dissension* » (Cheilan, *op. cit.*, p. 159), étranges, noués dans l'intime, subversif, le lieu des retrouvailles avec la « *vérité subjective* » (Cheilan, *op. cit.*, p. 165). Ainsi, laisser des traces, écrites, accessibles aux autres, à tous, de la découverte, exploration et rencontre vertigineuse de l'inconnu-connu, de l'expression et de la domestication de cet intime, constitue une source « *d'enrichissement de soi et des expériences qui font lien* » (E. Darchis, 2019/1, n. 72). Donner à voir et partager le jeu qu'il est possible d'effectuer avec « *les modes de figuration et de symbolisation qui s'offrent à la psyché* » (B. Chouvier, R. Roussillon, 2004), cette « *mise en jeu, en scène, en mots, [et] rencontre du sens* » (B. Chouvier, R. Roussillon, *op. cit.*), de l'absent dont parle le sujet (Donnet, 1973, p. 301) et de l'histoire qu'il se raconte, telles sont les fonctions de l'**historisation** ; d'ailleurs, selon Green (2002, p. 244), l'activité de la psyché est de « *nature spécifiquement historicisante* ». Serait-ce là le « destin » de la condition humaine ? Celle de transformer les **pulsions**, leur contenu, leur force, leur direction et leur quantité, en tout autre chose ? Tels seraient les fonctions des processus de symbolisation et de **sublimation** (Green, 1973, p. 309). Selon Green (*op. cit.*, p. 85), tel serait « *l'essentiel destin des pulsions* ».

Selon Guimón (2004, p. 67) pour éviter les risques internes, (reproches du Surmoi) ou externes (obstacles de la réalité), du passage direct des contenus du processus primaire, l'appareil psychique a recours à des mécanismes de défense comme la sublimation. Anzieu (1979) rappelle les apports de Freud (1905), soit le fait qu'il s'agit là d'un mécanisme de défense tardif, stade génital, où les pulsions sont certes désormais sous-employées, refoulées ou déchargées par des perversions sexuelles, alors qu'un fond pulsionnel, ayant échappé à la répression, continue d'être au cœur de la vie somatopsychique. Ainsi : « *Ce résidu pulsionnel actif et disponible peut être utilisé à des activités spécifiquement humaines ayant une valeur dans l'ordre de la société, de la culture et de la civilisation* » (Anzieu, *op. cit.*, p. 14). Cette pulsion garde sa source et sa poussée mais change de but et d'objet. Selon Anzieu : « *... la sublimation met la pulsion en œuvre en créant une œuvre dotée d'une réalité matérielle et sociale, tout en étant une projection de phantasmes généralement prégénitaux et de pulsions partielles inemployées de l'auteur* » (Anzieu, *op. cit.*, p. 14). Du fait de la traversée de la pulsion, la sublimation emprunte des voies longues (Green, 2002, p. 42) dans le traitement de la chose

psychique. Ainsi, passer de l'inconscient à la pensée consciente suppose de se frayer un chemin (Green, *op. cit.*, p. 157) parmi des « *pensées non-articulées* », inconscientes, et les investir de façon « latérale » (Green, *op. cit.*, p. 160). Ces éléments « *entrent alors en résonance* (soit *rétroactive ou propédictive* (...)) avec des termes à venir pas encore pensés mais pourtant générateurs de thèmes qui laissent apercevoir de nouveaux rapports avec ce qui a été exprimé » (Green, *op. cit.*, p. 161). Devenus des éléments dans une « *position d'indicateurs sous l'effet d'une vibration interne* », ils créent un « **rayonnement associatif** » sécurisant où ils peuvent devenir conscients mais de façon contrôlée et sans faire courir de risques à la psyché (Green, *op. cit.*, p. 158). Selon Green : « ... ce rayonnement, suscitant des effets à distance, semble être une capacité de l'esprit humain qui entre en jeu lorsque ce que vise le discours ne peut être énoncé sans faire courir un risque à celui qui s'exprime... » (Green, *op. cit.*, p. 158). Ce rayonnement, représentationnel, sémantique et thématique, s'articule et est porté, tout en portant, un « *réseau* » d'éléments, de termes « *stratégiques* », « *porteurs effets dynamiques tels qu'une fois nommés, et avant même de l'être, alors qu'ils ne sont encore que des pensées non articulées ils irradient et influencent l'intentionnalité discursive* » (Green, *op. cit.*, p. 160). Une « *arborescence du sens* » se crée dans la « *chaîne associative* » (Green, *op. cit.*, p. 160) et ces éléments significatifs, en s'articulant et en s'énonçant, perdent certes en « *dynamique mais acquièrent une précision qui leur permet d'être communicables et manipulables par la pensée* » (Green, *op. cit.*, p. 31). Ils accèdent au statut de langage (Green, *op. cit.*, p. 31). Cette transformation de l'informe, de l'inconscient, de la pulsion en contenus langagiers et en pensée, laquelle opère autant sur le plan psychique que langagier, traduit bien la fonction du processus de sublimation, comme le rappelle Chouvier (2006) à partir des apports de Freud : il s'agit bien d'une décharge pulsionnelle émanant de diverses sources de la sexualité qui s'ouvre vers d'autres directions (Chouvier, *op. cit.*, p. 118) ; vers la culture et le travail culturel (Spira, 1985, p. 128). En remplaçant la satisfaction sexuelle, la sublimation permet de retrouver l'expérience du plaisir mais par l'intermédiaire de la catharsis (Guimón, 2004, p. 82), devenant ainsi une source de satisfaction substitutive (Freud). Le plaisir, narcissique, de se regarder exister autrement, une fois l'élaboration d'affects dépressifs (Guimón, *op. cit.*, p. 93) et de la pulsion de mort effectuée, accompagne l'intégration des contenus exprimés et explorés (Spira, *op. cit.*). Quelque chose se répare et se crée en même temps, à l'extérieur autant qu'à l'intérieur, l'objet perdu/un objet créé-retrouvé (Guimón, *op. cit.*, p. 65), ce qui est, également, source de plaisir. Finalement, le travail de transformation/création de l'informe pour qu'il devienne langage et ensuite le travail de celui-ci pour qu'il devienne langue, constitue, également, une source de plaisir, esthétique cette fois-ci (Meltzer, 1988, in Guimón, *op. cit.*, p. 62). Créer du plaisir (Guimón, *op. cit.*, p. 63), en se créant, notamment une image/représentation de soi « *suffisamment bonne* », (Bergmann, 1994, in Guimón, *op. cit.*, p. 64), est le propre de la sublimation. L'effet de l'« *impression de totalité et d'harmonie, sur l'horreur*

*du chaotique et de l'informe* » (Guimón, *op. cit.*, p. 103) qu'apporte la création, d'objets « beaux et parfaits » (Mélanie Klein, 2005), d'objets symboliques (Anzieu, 1979, p. 215), portant toujours l'absent, et qui constitue la fonction de la sublimation, la saisie d'une réalité objective, la réconciliation du principe de plaisir et du principe de réalité... signent le « triomphe de la création », de la pulsion créatrice (Guimón, *op. cit.*, p. 102), sur les pulsions agressives et de mort. Selon J. Oury (1989, p. 67), la modification du pulsionnel par la création, en tant que processus sublimatoire, est en corrélation avec un site, le « dire » (Oury, *op. cit.*, p. 70), le « pré » ; une zone d'émergence, une « *aire d'expérience* » de « *création d'objets perdus* » (Anzieu, 1979, p. 211), source d'enrichissement identitaire et de « *création de matière humaine* » tout en « *démasquant la dimension représentative des symboles* » (Anzieu, *op. cit.*, p. 216) et tout en créant avec eux dans le jeu de la créativité. Face aux aléas de l'imperfection et de la finitude, la sublimation constitue et représente un signe de bonne santé psychique. Certes la « *satisfaction sublimatoire est une limite fragile mais qui peut tenir* » (Oury, 1989, p. 75-76). Le processus de subjectivation, de recréation du sujet : « *témoigne de l'appropriation par le sujet une fonction qui intervient dans la créativité entendue au sens large* » (Green, 2002, p. 71). Il participe du processus de **subjectivation**.

Green (1973, p 74), définit la subjectivation comme étant le transfert de la libido d'objet à la libido narcissique. Toutefois, à partir de l'hypothèse de l'existence de « *vie psychique prénatale* » opérant par le biais d'une « *inscription psychique non-réflexive* », B. Golse (2020, p. 30), associe l'intrapsychique à l'intersubjectif. Selon lui, lors de la période prénatale, il existe une « *inscription sensorielle [qui] instituerait un premier temps d'un traumatisme constructif et structurant car premier temps en attente de la rencontre post-natale avec les irrégularités de la présence de l'objet externe, rencontre qui aurait alors valeur de deuxième temps de ce traumatisme développemental* » (Golse, *op. cit.*, p. 28). Ainsi, dans le développement du sujet, le bébé se « *représente le lien avant de ne se représenter l'objet* » : « *Le soin du lien est donc essentiel car c'est par là que le bébé va progressivement découvrir l'objet (accès à l'intersubjectivité) et par son truchement se découvre lui-même comme un sujet, comme une personne (travail de subjectivation)* » (Golse, *op. cit.*, p. 7). La rencontre de l'autre, du lien, potentiellement traumatique, constitue la source du sentiment « *d'ex-ister* », lequel « *dépend par essence de la découverte des objets* (Golse, *op. cit.*, pp. 9-10). Le sentiment d'être étant préobjectal (Golse, *op. cit.*, pp. 9-10), « *le sentiment d'ex-ister* », en revanche, « *fait par définition référence à l'extérieur et aux objets de l'environnement, et il suppose donc l'accès à l'intersubjectivité et à la subjectivation* » (Golse, *op. cit.*, pp. 8-9). Entre « *fusion* » et « *défusion* », le sentiment d'exister (Golse, *op. cit.*, p. 15) se construit à différents niveaux de l'investissement de soi : narcissisme primaire (sentiment de se sentir vivant), primaire (sentiment d'être par investissement des liens objectaux) et secondaires (renvoie au sentiment d'exister du fait de l'investissement préalable des objets) » (Golse, *op. cit.*, p. 22). Dans ce processus de subjectivation, la processualité concerne autant la temporalité que la

dimension spatiale (processus et instances). Considérant la dialectique entre subjectivation et intersubjectivité, Golse (*op. cit.*, p. 31), définit l'intersubjectivité comme étant la « *possibilité de découvrir et d'admettre qu'un autre que soi ex-iste dans notre réalité externe ou inter-personnelle. Cette découverte passe par la mise en place d'un écart intersubjectif* ». L'intersubjectivité suppose la mise place d'un processus de différenciation qui « *permet à chaque individu de se vivre comme séparé de l'autre* » (Golse, *op. cit.*, p. 31). Encore faut-il qu'il y ait un autre, de l'autre. Quant à la subjectivation, Golse (*op. cit.*, p. 31) la définit comme étant la capacité de « *l'enfant de se vivre comme une personne à part entière (capable de parler d'elle à la première personne) et de penser l'autre comme un individu capable de se vivre lui-même comme un sujet distinct, soit comme un « objet-autre-sujet »* », selon la formule de R. Roussillon, 2010, cité par Golse, *op. cit.*, p. 31. Ainsi, selon Golse, l'intersubjectivité se joue dans le registre de l'interpersonnel et la subjectivation dans le registre de l'intrapsychique (Golse, *op. cit.*, pp. 49-50) et le passage de l'intersubjectivité à la subjectivation suppose en un double mouvement d'intériorisation et de spécularisation : « *Pour l'intériorisation (...) penser les choses en termes d'inscription intrapsychique (...) le premier autre qui se doit d'être (...) un objet spéculaire essentiellement « pareil » mais un petit peu « pas pareil » (Haag, 1985), afin que l'altérité puisse s'inscrire sans aliénation, mais aussi sans arrachement ou violence traumatiques* » (Golse, *op. cit.*, p. 51). Dans ce jeu entre, par exemple, présence/absence, lien, pareil/pas pareil... le processus de subjectivation « *ne se joue sans doute pas dans le tout ou le rien* » (Golse, *op. cit.*, p. 51). Ainsi, la subjectivation :

*« apparaît dès lors comme une intériorisation des représentations intersubjectives avec une injection graduelle dans le système de la dynamique parentale inconsciente, de toute l'histoire infantile des parents, de leur conflictualité œdipienne, de leur histoire psychosexuelle, de leur problématique inter et transgénérationnelle, et de tous les effets d'après-coup qui s'y attachent, bien évidemment » (Golse, op. cit., pp. 51-52).*

Exister comme un sujet singulier avec et face à l'autre, au Monde, suppose toute une trajectoire allant de la découverte de soi comme objet de l'autre et de celle de l'autre comme objet de soi ; une trajectoire dont la dimension réflexive est « *fondamentale et fondatrice* » (Golse, *op. cit.*, p. 52). Dans celle-ci, la subjectivation permet le passage du « *se sentir être à se sentir exister* », alors que la réflexivité, en tant qu'acte fondateur du sujet, permet de se sentir exister (Golse, 2020, p. 8).

Selon Chouvier (2004), historiciser et donner une forme à des contenus psychiques, cette externalisation créatrice, permet de faire œuvre, de transformer et de sublimer la matière psychique. Selon Chouvier (*op. cit.*), le fait de faire jouer

les modes de figuration et de symbolisation qui s'offrent à la psyché, permet de mettre la réalité interne autant que les résultats bénéfiques de ces expériences, à l'épreuve de la réalité (Chouvier, *op. cit.*). Ménager le jeu pulsionnel, faciliter l'échange entre le pré-conscient et le conscient et soutenir l'intégration des pulsions (Chouvier, *op. cit.*), c'est ce que permettent les processus de symbolisation et de sublimation actualisés lors des ateliers de médiation thérapeutique. Ceux-ci participeraient à l'avènement de ce « ... processus psychique par lequel l'être humain s'éprouve comme un individu différencié, unifié, comme une entité réelle parmi d'autres personnes »<sup>29</sup> ; soit ils aboutiraient à la « **personnation** »<sup>30</sup>. Il s'agit là du signe du passage du narcissisme primaire, de l'indifférenciation avec le monde, à une séparation, à la différenciation. La représentation, la pensée et la réflexivité sont renforcées, tout comme le sont les fonctions du Moi<sup>31</sup>, troublées, en particulier, dans la psychose, schizophrénique notamment, de par la baisse ou une perte de l'investissement du Moi. L'expérience vécue d'un sentiment de soi, c'est-à-dire ce qui singularise un sujet en tant que personne individuelle, de continuité dans l'identité personnelle, et la saisie de cette réalité, par le biais de l'actualisation du processus de « *personnation* » dans le cadre du dispositif de la médiation thérapeutique, sont sources de clarification et d'enrichissement du sens de soi. Selon Spira (1985), le moi s'enrichit par la conquête d'éléments insoupçonnés jusque-là et, surtout peut-être, éprouve sa capacité de lutter contre la pulsion de mort.

### 1.2.3.10. Symbolisation groupale

René Kaës (2017) définit le **groupe** comme étant un « lieu de formation et de transformation d'une réalité psychique inaccessible autrement ». Quant au groupe thérapeutique, il s'agit d'un « objet préalablement investi par les animateurs » (B. Cadoux, 2003/2, p. 41) qui devient un « pôle d'identification pour l'ensemble des participants et un objet médiateur qui évite une remise en chantier frontale de la relation fusionnelle première » (B. Cadoux, *op. cit.*, p. 139). Et bien que le groupe thérapeutique soit une « Unité spatio-temporelle » spécifique à même d'accueillir

---

<sup>29</sup> Racamier, P.C. (1965). Le moi, le soi, la personne (Essai sur la personnation). *L'évolution Psychiatrique*, 72, (2007) pp. 659-679.

<sup>30</sup> *Id.*, p. 661.

<sup>31</sup> Green (1973, p. 85) Les fonctions principales du Moi sont : la préservation, l'autoconservation, la reconnaissance de réalité extérieure, les investissements narcissiques, l'identification, la desexualisation, la liaison de l'énergie libre et la maîtrise des affects. Le Moi constitue une instance intermédiaire entre les exigences pulsionnelles et la recherche de compromis.

les affects angoissants et les « divers niveaux d'identification et de la fonction identifiante de la parole » (B. Cadoux, op. cit., pp. 139-140), il constitue, aussi toutefois, l'occasion et l'espace de la résurgence du traumatique dans la mesure où il : « heurte la singularité de l'individu, ébranle ses limites et les assises précaires de sa réalité personnelle (...) fait ressurgir des impressions effractives de nature sensorielle et corporelle qui sont non résolues et aspirent à résolution » (B. Cadoux, op. cit., p. 140). Cette ambivalence sera bordée, à la fois, par la présence de l'animateur-clinicien, entité régulatrice des jeux de miroir transférentiels, mais aussi par le biais du « récit de groupe » (B. Cadoux, op. cit., p. 141), « polysémique », lequel « permet la mise en forme (...) [d'] éléments traumatiques restés jusque-là « lettre morte » » (B. Cadoux, op. cit., p. 141). Entre fixation traumatique et espace transitionnel d'ouverture et de possibilité, entre parole et écriture, se construit dans les groupes thérapeutiques une « réalité incertaine, inobjective (dans le sens où elle est à tous et à personne, réalité groupale, transitionnelle à l'articulation de l'intrapsychique et de l'intersubjectif et faite de co-sensorialité et de communauté rythmique (...)) C'est sur ce récit collectif que plus tard chacun pourra fonder sa propre réalité psychique, taillant dans l'étoffe groupale son récit personnel » (B. Cadoux, op. cit., pp. 141-142). Ce « raconter » verbal et écrit, porté par la chaîne associative, « tisse le récit » groupal et la réalité groupale, du point de vue des affects, des pulsions et des représentations :

*« En générant des formes narratives surprenantes à l'égard desquelles chacun est obligé de se situer, soit en les refusant, soit en les saisissant comme relance de sa création. Par le jeu des identifications projectives croisées, chacun dans la chaîne est à la fois porteur d'éléments inélaborés, informes, dont il se décharge sur les autres, et porteurs d'éléments de signification qui vont être utiles aux autres. Chacun propose des esquisses de sens que les autres vont formaliser, transformer en représentations, en les associant à des références culturelles partagées par l'ensemble » (B. Cadoux, op. cit., pp. 144).*

S'ouvrir à la possibilité d'un choix relativement aux autres et devenir porteur de choix pour les autres constitue l'ouverture surprenante du devenir sujet dans un groupe thérapeutique. Dans cette dialectique sujet/autres, Kaës (2017), postule le fait que la matière psychique n'est pas localisée tout entière dans le sujet, dans la singularité de son appareil psychique, et il propose de considérer le fait que les liens intersubjectifs, dont le groupe est la manifestation, constituent l'un des lieux de sa formation par la formation de l'**Inconscient** (effets de l'inconscient sur les

processus de groupe et effets de groupe sur les processus psychiques), ce qui suppose une théorie du sujet de l'Inconscient en tant qu'il est sujet de/dans l'**intersubjectivité**, selon René Kaës (2017). L'intersubjectivité, désignant la forme et la structure d'une organisation entre plusieurs sujets de l'Inconscient, se constitue de processus spécifiques s'articulant autour de sept principes fondamentaux :

- le principe, économique, de plaisir/déplaisir
- le principe d'indifférenciation/différenciation
- le principe de délimitation dedans/dehors-contenant/contenu
- le principe d'autosuffisance/interdépendance (formation de la spécificité de la réalité psychique groupale et fonction de différenciation entre la réalité imaginaire et la réalité symbolique)
- le principe de constance/transformation
- le principe de répétition/sublimation (associé à l'hypothèse de la pulsion de mort, il gère donc la dimension économique des automatismes mis en place dans les groupes pour surmonter les expériences traumatiques qui traversent l'expérience collective, exige le renoncement à la réalisation directe des buts pulsionnels, mais ouvre aussi les voies à l'accomplissement symbolique, à la sublimation)
- la prise en compte du principe de réalité (s'oppose au couple plaisir/déplaisir et ne peut se construire que lorsque la dimension de la Loi sociale en est devenue le principe organisateur, ce qui suppose une exigence de travail psychique imposée par la condition intersubjective de la psyché).

Les « *corrélations de subjectivité dans le lien de groupe* », selon la conception de René Kaës (2017), imposent un certain type de **travail psychique** (R. Kaës, 1993, in R. Kaës, 2017). Représenter les interdits et les renoncements en découlant, la formation du sens et de l'activité représentationnelle, dont l'interprétation peut être considérée comme la mesure de ce travail, la mise en place de l'introjection, dont la mesure est l'identification, et une « *exigence de non-travail psychique de méconnaissance, de non-pensée ou d'abandon de pensée* » (R. Kaës, 2017). La notion de travail psychique intersubjectif « *concerne les conditions dans lesquelles le sujet de l'inconscient se constitue puis se situe* » (R. Kaës, 2017), soit en considérant « *le travail psychique de l'Autre ou de plus-d'un-autre dans la psyché du sujet de l'inconscient* » (R. Kaës, 2017). Par ce travail intersubjectif, chaque sujet acquiert « *la capacité de signifier et d'interpréter, de contenir et de rejeter, de lier et de délier, de jouer avec – ou de détruire – des représentations, des émotions et*

*des pensées* » (R. Kaës, 2017), qui sont le propre d'un autre sujet, mais qui traversent son propre appareil psychique et deviennent « *par incorporation ou introjection, des parties enkystées et inertes, ou intégrant et réutilisables* » (R. Kaës, 2017). Il s'agit donc là d'un travail de symbolisation mené par l'intersubjectivité, donc de **symbolisation groupale**.

Ainsi, y compris sur le plan de la symbolisation, l'intersubjectivité entretient un rapport dialectique avec la vie subjective intrapsychique. Or, sur le plan groupal ce lien crée une réalité psychique spécifique au groupe, un **appareil psychique groupal** (R. Kaës, 2017), où inconscient et langage/représentation se soutiennent : « *l'analyse des processus associatifs a ouvert de nouvelles voies à la compréhension des conditions intersubjectives de la production de l'Inconscient et de la levée du refoulement* » (R. Kaës, 2017). Cet appareil se soutient de la **groupalité psychique** et du **groupe interne**. Le premier se réfère à l'agencement groupal des psychés (R. Kaës, 2017), soit le fait que la psyché soit structurellement organisée comme un groupe (R. Kaës, 1960), ainsi qu'à l'activité, diffractée (R. Kaës, 2002, in R. Kaës, 2017), de l'organisation et de la représentation de la matière psychique ; un processus de création et de transformation (R. Kaës, 1976, 1993). Alors que le second principe se réfère au traitement des formes de la groupalité psychique et aux processus de leur transformation en tant qu'organiseurs psychiques inconscients du lien intersubjectif de groupe (R. Kaës, 2017). L'activité de « *groupement/dégroupement de la psyché dans la psyché* » (R. Kaës, 2017) constitue une caractéristique fondamentale de la dialectique intrapsychique/intersubjectif. Le travail de l'appareil psychique groupal consiste à soutenir l'avènement du **Pré-conscient**, par la métabolisation des processus primaires et par l'utilisation des ressources du secondaire et du tertiaire, et la liaison et l'intégration des processus psychiques (originels, primaires secondaires et tertiaires) (R. Kaës, 2017). La relance de l'activité du Préconscient, par le travail du préconscient de l'autre, fondamentalement liée à l'intersubjectivité selon R. Kaës (2017), permet la relance de l'activité de figuration et de mise en représentation et de symbolisation, le retour du refoulé et l'expérience du pare-exciteurs (groupe et thérapeute), ce qui favorise la transformation de l'expérience traumatique (R. Kaës, 2017). Selon cette perspective apportée par R. Kaës (2017), la psyché se « *dévoile dans sa consistance et dans son activité comme agencement de forces et de formes de la liaison et de la déliaison, comme travail de l'association et de la dissociation des représentations, des affects et des objets* ». Quant à l'Inconscient, il n'est « *ni isotope ni homogène* » R. Kaës (2017). Il est « *extratopique, son économie est associée à celles d'autres sujets de l'Inconscient, sa dynamique s'inscrit dans le conflit entre le sujet de l'Inconscient et le sujet du groupe* » (R. Kaës, 2017). Partant du postulat selon lequel l'inconscient « *s'inscrit et se dit plusieurs fois, dans plusieurs registres et dans plusieurs langages, dans celui de chaque sujet et dans celui du lien lui-même* », R. Kaës (2017) dialectise l'intrapsychique et l'intersubjectif. Il émet l'hypothèse selon laquelle « *l'inconscient de chaque sujet porte la*

*trace, dans sa structure et dans ses contenus de l'inconscient d'un autre et, plus précisément, de plus d'un autre* ». À partir de celle-ci, R. Kaës (2017) considère le fait que « *le groupe intersubjectif est l'un des lieux de la formation de l'Inconscient* » (R. Kaës, 2017). Ainsi, les alliances inconscientes produisent de l'inconscient, créent et transmettent de la vie psychique entre les membres d'un groupe. Serait-ce là une des dimensions thérapeutiques du groupe ?

Selon W. Bion (1965), par le biais du processus d'**identification**, d'introjection dans la théorie freudienne, le groupe se dote d'une certaine forme **d'activité mentale** qui produit des connaissances analogues à celles que Freud attribue au Moi (*Totem et tabou*, 1947, p 80). D'autre part, « *la fonction pensante de l'autre (de plus d'un autre)* » selon R. Kaës (2017), maintient et restaure l'activité de la mémoire, du langage et de l'interprétation ; soit du Préconscient. Ainsi, maturation psychique et préservation des fonctions cognitives constituent des **fonctions thérapeutiques** du groupe. Enfin, du fait que le groupe établit ou rétablit « *les conditions d'un contenant psychique plurisubjectif* » (R. Kaës, 2017), il peut, progressivement, « *s'internaliser en une enveloppe psychique* ». Selon R. Kaës (2017). Celle-ci pourra alors « *recevoir les fantasmes et les objets d'identification nécessaires à l'émergence d'un sujet à la fois singulier et solidaire d'un ensemble dont il participe, et dont il procède* ». Ainsi, le groupe peut se faire « *le lieu de la réunification interne, le lieu du sens et le lieu du lien* ». Le groupe constitue et représente un lieu qui **soigne** (R. Kaës, 2017). Il soigne de par les divers relais qu'il offre : prise de conscience de la réalité externe et interne, symbolisation et transformation. notre questionnement interroge plus particulièrement la possibilité de ce phénomène dans le registre de la psychose.

Selon P. Laurent (P. Laurent, 2009), la question de la construction du sujet par l'autre en soi et dans l'autre se trouve au cœur de la clinique des psychoses. Or, le groupe, dont l'animateur-clinicien fait partie, offre l'avantage de constituer un espace à plusieurs dimensions, ce qui permet de rencontrer et de traverser divers états, possibilités... et de se laisser traverser aussi par cette pluralité, à distance de la rigidification de la pensée et de l'affect chez le sujet aux prises à la psychose. Pluridimensionnel, sur le plan interpersonnel le groupe permet d'osciller entre, par exemple, une identification « adhésive » et une identification comportant de l'écart, de l'espace, du jeu et de la différenciation ; une ouverture manquante pour le sujet aux prises à la psychose. Et ceci sans qu'il n'existe le risque de se perdre dans « l'entre » ou bien dans le « dehors » puisque de la bordure, sous diverses formes, existent (P. Laurent, 2009, p. 11), créant des limites, entre l'autre et soi, entre le groupe et l'environnement externe, entre le dedans et le dehors... Ces bordures-limites accueillent et permettent l'ouverture à l'intérieur, ainsi que le mouvement et les divers échanges, tout en contenant également ce qui s'y joue, ce qui est projeté et introjecté, de façon individuelle, collective et groupale. Cette perméabilité accueillante/contenante/enveloppante sur le plan matériel de la réalité externe et

immatériel de la réalité interne, concerne autant les interactions que les relations, l'espace, le temps... elle est source d'inattendu et de relance de la possibilité de la transformation. Du mouvement, de l'ouverture et un « imprévisible accompagné » salutaire pour le fonctionnement psychotique. Le groupe constitue donc cette possibilité d'événement et de construction mais aussi celle de la figuration de cette construction (D. Meltzer, 1975, in P. Laurent, 2009). Le devenir par la rencontre ayant été sécurisé par l'existence de l'enveloppe groupale, forcément délimitée, dont l'animateur/thérapeute est le garant, constitue un rempart protecteur contre la déliaison des affects et les états d'angoisse, ce qui facilite l'expression, la métabolisation, la transformation et la formation de matière psychique. Les parties psychotiques de la psyché, les parties non-différenciées et non dissoutes des liens symbiotiques primitifs, le non-Moi peuvent être déposées au sein de cette enveloppe-cadre (J. Bleger). Elles seront transformées dans et par les processus groupaux, dans un espace psychique partagé devenu commun. Car les capacités manquantes ou peu opérationnelles chez les uns se voient complétées, relayées par les autres qui prennent en charge les « *objets non pensés parce que destructeurs du penser* », et les transforment en des « *représentations tolérables* » (Kaës, 1984, p. 11). L'autre est devenu un « allié structurant » et l'entité groupale un étayage sur divers plans comme la construction des processus de réflexivité, de pensée et de la possibilité de l'introjection de la contenance (Haag, 2000), ce qui est défaillant chez les sujets du pôle psychotique de la personnalité. Le groupe devient alors une sorte d'entité auxiliaire du sujet, de son Moi, notamment dans le travail d'introspection et d'élaboration (P. Laurent, 2009, p. 14), expérimenté dans un état/espace de l'illusion, de l'idéalisation, de la toute-puissance narcissique. Le groupe thérapeutique deviendra, ainsi, un étayage pour le Moi et le soi groupal un médiateur de l'intégration transitionnelle du surmoi (R. Jaïtin et al. 2009/2). Le Soi sera dans le contexte groupal le représentant du Moi. Dans cet espace psychique complexe, l'émergence de la subjectivité se fait donc par l'intersubjectivité. La subjectivité ainsi advenue est portée par des liens devenus horizontaux. Dans le groupe le **transfert** est, à la fois, horizontal et diffracté (cf. éléments sur le dispositif). Ceci est d'autant plus actuel dans le groupe à médiation. Dans celui-ci, tout est, potentiellement, à investir de façon signifiante : l'espace-temps, les membres du groupe, les objets à créer et cocrées, les productions, le dispositif... Dans ce contexte, le transfert semble relever de la question de la connaissance et de la reconnaissance. Selon René Kaës (2008/1), se soutenant de la pensée de Ricoeur, la reconnaissance consiste en la réactivation de traces, et, de mémoires de soi, d'autrui, des premières rencontres, du monde... dans la rencontre/les retrouvailles du Monde, et sont donc « *attirées par des complexes inconscients* » (R. Kaës, 2008/1, p. 33). Mais si les complexes inconscients ne « *connaissent en premier lieu que des choses indissociables du moi primitif, dans un deuxième temps la parole et les mots nous*

*permettent de les reconnaître dans un autre ordre que celui de la 1<sup>ère</sup> rencontre, celui de la métaphore, et la transforment* » (R. Kaës, 2008/1, p. 33). Ainsi reconnaître consiste à connaître de nouveau, dans un autre langage, une autre expérience et chez les autres-Monde et consiste donc à transformer le connu-expérimenté par le surgissement d'un sens nouveau fait d'altérité. Il s'agit d'un acte de création, et même de recréation, source de plaisir, constituant un principe d'économie psychique (Freud). La reconnaissance consisterait, alors, en la création de la possibilité d'un sujet en devenir, assurant une fonction de continuité et dans un mouvement narcissique. Se reconnaître c'est renaître en tant que « *sujet polyphonique* » (R. Kaës, 2008/1) dans un mouvement qui est celui de l'altérité de soi à soi et de soi aux autres. Ce processus constitue un effet de la réflexivité intrapsychique et intersubjective ; un « *travail psychologique (...) corrélatif du je et de l'autre dans le processus de subjectivation* » (R. Kaës, 2008/1). Ainsi, autant le groupe que la culture constituent des supports d'identification « tertiaire » (R. Kaës, 2008/1), car « *c'est en racontant ma vie [à d'autres] que je dis et reconnait moi-même qui je suis* » (R. Kaës, 2008/1).



**2.**

**PHASE EXPLORATOIRE,  
PROBLEMATISATION ET METHODES**



## **2.1. PHASE EXPLORATOIRE**

Dans la construction de nos outils théoriques, de notre dispositif et des hypothèses de travail le constituant, nous avons fait le choix d'un temps exploratoire, de 2016 à 2018, afin d'affiner et d'étayer nos intuitions cliniques, à savoir la dimension thérapeutique de l'écriture, en la confrontant à l'épreuve de la clinique et, en particulier, du fonctionnement psychique et de la psychopathologie, à travers une étude de cas issue d'un groupe d'expression par l'écriture.

Ainsi, armée de cette hypothèse essentielle de la dimension thérapeutique de l'écriture, nous avons assumée une posture d'ouverture, à partir de et par l'écriture, avec des sujets hospitalisés pour des troubles psychologiques/psychiatriques.

### **2.1.1. Objectifs et méthodes**

Que ce soit sur le plan du soubassement théorique aussi bien que du dispositif à construire, l'ouverture du champ des possibles (incarné sur le plan praxéologique par diverses modalités d'expression), a constitué une donnée fondamentale de cette recherche bien que celle-ci s'inscrive dans un cadre, du type médiation thérapeutique, dans lequel les divers éléments (cadre institutionnel, animateur, médium, groupe) encadrent et orientent les modalités d'expression et de symbolisation. Nous nous attendions alors à ce que cette ouverture nous permette d'accéder le plus justement possible à la relation au langage écrit des sujets et à leur capacité d'imagination et de symbolisation. Nous avons postulé que des effets bénéfiques de cette expérience (contact avec le médium, ouverture et accès progressif aux modalités d'expression et cadre groupal) se manifesteraient sur l'accès à leur expérience somato-psychique, sur la prise de conscience des contenus thématiques véhiculés et des processus langagiers et psychiques engagés par l'écriture, mais aussi sur leur état psychique en dehors de l'atelier, sur l'image d'eux-mêmes et l'image qu'ils supposent que le groupe a d'eux-mêmes, sur leurs relations aux autres... en un mot sur leur capacité introspective, sur la connaissance de soi et, enfin, sur leur positionnement subjectif. Ces objectifs (à visée thérapeutique) ont été mis en œuvre et soutenus par une diversité des modalités d'expression (écriture libre, conte, poésie).

Afin d'illustrer la construction conceptuelle et méthodologique de notre démarche, laquelle s'ancre sur la psychothérapie institutionnelle, nous allons nous

soutenir de quelques éléments cliniques dégagés de la participation de Monsieur R. à ces groupes exploratoires.

### 2.1.2. Présentation du patient

Monsieur R. est le patient pour lequel la participation à l'atelier d'écriture a rendu particulièrement observable les liens existants entre l'état psychique, l'investissement de l'expression écrite (la figurabilité, la diversité, la richesse, la profondeur et la complexité des contenus exprimés, la capacité de liaison sémantique et représentationnelle, la structuration du langage, notamment en termes de densité des réseaux lexicaux et sémantiques et de construction de la signification, la co-construction de la signification et du sens, l'acceptation et l'intégration des signifiants des membres du groupe et du collectif), l'accès au mode imaginaire, poétique et symbolique et l'investissement du cadre général de l'atelier, de l'espace-salle et du groupe.

Monsieur R. *fait l'objet d'un diagnostic* de schizophrénie paranoïde. Il est né en 1977 et il est, au moment de la participation à l'étude, célibataire et sans enfants. Il aurait connu une expérience professionnelle dans deux restaurants différents pendant cinq saisons environ et aurait ensuite choisi de s'engager dans l'armée pour le cadre et la sécurité de l'emploi ; des motivations qui traduisent le besoin somatopsychique de contenance pulsionnelle face à un sentiment d'insécurité plus ou moins présent et massif, tel que nous pourrions le constater dans son investissement de l'espace-salle où se déroulait l'atelier. Il aurait fait ses classes normalement et n'aurait pas mené de missions à l'étranger ni participé à des missions dangereuses ; toujours dans cette perspective du sentiment de sécurité, supposons-nous. Nous possédons peu d'éléments sur sa famille. Ses parents étaient toujours vivants lors de ses deux premiers séjours à la Clinique (le père aurait 60 ans et sa mère 58 ans), il a un frère de 36 ans, qui travaille dans les vignes, marié, ayant deux filles (âgées de 13 et 8 ans). Monsieur R. se dit attaché à ses nièces et regrette de ne pas les fréquenter davantage ; il ferait en sorte de profiter de leur présence pendant ses permissions de sortie. Monsieur R. perçoit l'Allocation Adulte handicapé et il est placé sous tutelle. Il bénéficie également de la mesure Affection Longue Durée.

La maladie se serait déclenchée vers 26 ans alors qu'il était militaire, engagé volontaire, comme agent de service. Depuis cette expérience du monde, en particulier celui de l'autorité, du cadre, censée, certainement, être rassurante pour Monsieur R., et d'avoir, dans celui-ci, pu occuper une place comme « toute le monde », depuis 2006, Monsieur R. a été hospitalisé huit fois pour des troubles

psychotiques, la dernière fois, de mai à septembre 2015. Il a ensuite été transféré à la clinique Sen. où nous le rencontrons pour un séjour d'évaluation qui a finalement basculé en une hospitalisation de réhabilitation.

L'objectif de sa première hospitalisation (septembre 2015-décembre 2016) était de l'évaluer en vue d'une admission en Foyer d'Accueil Médicalisé. Le patient paraît très déficitaire ayant, probablement, des hallucinations cénesthésiques. Distant et très ralenti, anosognosique, Monsieur R. dit cependant que le traitement en cours lui convient. Le contact est facile mais peu fructueux, normothymique, sans angoisses exprimées. Toutefois, son discours est décousu, émaillé d'« arguments bizarres ». Monsieur R. dit, par exemple, ne pas aimer les sports collectifs ni la pétanque parce qu'il fait « *trop chaud* ». La présence des autres, qui risque, parfois, d'être trop proche serait-elle étouffante pour Monsieur R. lui provoquant une sensation de chaleur et la nécessité de se rafraîchir en buvant de l'eau ? Monsieur R. évoque spontanément une claustrophobie avec bouche sèche et striction laryngée dans certaines situations. Très peu d'affects peuvent être identifiés à partir de son discours. Aucune exploration objective du mode d'entrée dans la maladie n'a été possible du fait du mécanisme de projection massif. La demande du patient sur cette première hospitalisation a été celle « *d'être socialisé* » ; ainsi, malgré les divers symptômes dont fait état Monsieur R., la causalité psychique et contextuelle de ceux-ci semble ne pas avoir été identifiée contrairement à ses attentes concernant son séjour, et donc ses besoins, lesquels ont même été nommés.

Durant ce premier séjour, Monsieur R. n'a été absent que trois fois à l'atelier (sur 22 séances) donnant à voir une certaine régularité et un investissement stable de l'atelier (nous n'avons commencé à animer cet atelier qu'à partir du mois d'août). À son arrivée, lors de sa première séance, Monsieur R. a tenu un discours assez décousu à partir de son écrit sur un souvenir d'enfance en rapport avec l'alimentation : il dit que son père a eu peur d'être emprisonné par lui alors qu'il faisait la cuisine. Qui a peur de qui ? Qui est méfiant de qui ?

La semaine suivante, le patient n'est pas parvenu à produire un récit structuré. Il a, essentiellement, énuméré des propos autour d'un même thème. Nous avons noté son malaise à l'idée que la porte puisse être fermée à clé et il a demandé expressément à sortir si c'était le cas. Ce trop d'autres, trop proches, trop présents avec leurs mots, leurs voix, leurs corps, leurs mouvements... serait-il à l'origine de cette sensation de « chaleur » que Monsieur R. peut éprouver dans ce contexte « social », signe d'une sensation d'être plein d'autres et d'étouffer, d'un trop plein pulsionnel qui chauffe, qui est source d'une grande angoisse ? D'ailleurs, Monsieur R. apporte toujours une bouteille d'eau, se désaltère tout au long de l'atelier, demande à ce que la porte et une fenêtre restent ouvertes et choisit une place assise

proche de la porte, au cas où il faille partir, s'enfuir peut-être ? L'autre fait peur, il faut qu'il y ait une ouverture, de l'espace pour laisser de la distance entre Monsieur R. et les autres, car, finalement, ce dernier, peut, aussi, faire peur aux autres, y compris à ses proches. Peut-être ceci est-il également source d'angoisse ? Nous observons qu'il y a du trop qu'il faut « rafraîchir ». Jusqu'à quel point Monsieur R. est-il conscient du lien entre ces sensations/hallucinations et sa relation aux autres, sa demande d'être socialisé, l'objectif de son séjour ?

En novembre, il a évoqué ses phobies mais aussi le bien-être éprouvé grâce aux traitements. Un mois plus tard cependant, il ne peut rien écrire (cela se reproduira ultérieurement) sans que nous ne comprenions ni ne sachions pourquoi. Fin décembre, il ne parvient pas à respecter la consigne invoquant « *le manque de neige qui l'empêchait de se régénérer* » pour le justifier. Monsieur R. se fait-il de plus en plus attraper par la présence intrusive des autres ? Aurait-il de moins en moins d'espace pour son monde interne dans le groupe où il y a de l'autre ? Cet espace « rafraîchissant » semble manquer, faire défaut, s'échapper à l'intérieur de Monsieur R. et, donc, devenir indispensable et attendu. Trop d'autres, trop de chaleur, de moins en moins d'espace et de fraîcheur... Se « régénérer » de l'autre en ne retrouvant que du soi, devient vital au point où plus rien ne sort de Monsieur R., comme si plus rien n'existait, à l'exception du besoin d'être davantage lui-même en lui-même plutôt que de moins en moins lui-même avec l'autre. Plus de mots, des mots qui sont, aussi, de l'ordre de l'autre, du monde. Plus rien à part l'attente d'un mieux-être. Le vide de soi face à la présence massive et constante de l'autre, le trop-plein d'autres, côtoie, toutefois, le besoin de l'autre. Mais peut-être s'agit-t-il bien d'autrui dont aurait besoin Monsieur R. ? Quoi qu'il en soit, la relation aux autres est source de déstabilisation et de souffrance. Pas de mots, pas de pensées ; Monsieur R. se réduit, de plus en plus, à de simples sensations, à un corps hanté par des chimères.

Début février et début mars correspondent à des séances au cours desquelles Monsieur R. ne peut rien écrire, puis, enfin, fin mai, Monsieur R. parvient à participer activement, même si sa prose est pauvre et relativement désorganisée. Quelques mots ont pu, certes, émerger du vide, mais sans lien apparent, sans qu'ils ne puissent résonner affectivement et sémantiquement/ « représentationnellement », entre eux ; déliés, sans signification, tels des morceaux de quelque chose de presque informe, tels des parties déliées de soi. Progressivement, nous constatons que Monsieur R. se désorganise. Il a, peu à peu, cessé d'être présent à l'atelier. Finalement, nous pouvons constater que, lors de ce premier séjour, globalement, ses productions ont été pauvres, désorganisées et centrées sur un même thème, infantile et/ou pragmatique. En plus de cette désorganisation de la pensée et du langage, Monsieur R. a eu des conduites

« inadaptées » qu'il ne critique pas *a posteriori* (il bouche les lavabos avec ses excréments par exemple). À l'exploration clinique, il se montre dissocié, absent, répondant à côté et sans conscience de ses troubles. Il a finalement avoué ne plus avoir pris son traitement depuis quelques temps, ce qui a généré son transfert en service d'admission aux urgences. Nous n'aurons pas de réponse quant aux raisons/motivations à propos de son arrêt de prise de traitement.

La deuxième hospitalisation à la clinique a débuté à partir de janvier jusqu'en juin 2017, toujours en réhabilitation, afin de construire un projet d'autonomie pertinent et réalisable.

Lors de son examen d'entrée, Monsieur R. donne à voir un discours pauvre mais cohérent et, surtout, il se montre plus bavard que précédemment. Son aspect est soigné et son humeur réactive. Le contact est de bonne qualité et il ne semble pas éprouver d'angoisse. On ne repère pas de symptômes psychotiques productifs mais on relève, par contre, des symptômes négatifs et une tendance à la somatisation. Il semble content de son séjour de rupture chez ses parents, satisfait de les avoir revus, de même que sa grand-mère, son frère et ses nièces qu'il ne voyait plus depuis longtemps. Il dit être essentiellement resté à la maison, dans une sorte de repli sur le même, rassurant, et s'être promené un peu dans le jardin. En retrouvant du monde connu, a-t-il mis à distance le monde inconnu de l'hospitalisation, des autres de l'hospitalisation ?

Début mai, Monsieur R. s'exprime, auprès de son médecin psychiatre relativement à sa participation à la lecture de poèmes en disant : « *ça s'est bien passé* ». La tonalité de cette réponse, brève et concise, traduit-elle l'appréhension pouvant avoir été expérimentée avant cet événement et le soulagement, dans l'après coup, éprouvé du fait que sa participation se soit « *bien passée* » ? C'est-à-dire qu'il ait pu participer malgré ces sentiments y compris jusqu'au but de ce qui était attendu ? Qu'il ait pu intégrer le cadre, se laisser prendre au jeu, se sentir à l'aise, se mettre en scène et s'amuser, éprouver du plaisir et même être content de sa prestation ? Nous ne le saurons pas vraiment. À la fin du mois, Monsieur R. fait part à son médecin psychiatre de son souhait de travailler dans un ESAT, disant se sentir/ou être plus valorisé par l'entourage et se valorisant davantage lui-même. Peut-être cet essai concluant de la mise en scène et en avant de ses possibilités, notamment de s'exprimer en public, a-t-elle pu participer, aussi, à ce renforcement narcissique ? Sorti de la sidération existentielle de son état délirant, M. R. se considère, de nouveau certainement, comme un sujet, une personne, en mesure de dessiner les contours de sa vie, reconnaissant ses capacités et ses désirs. Le patient énonce participer davantage aux activités, accordant plus d'intérêt, étant plus ouvert à ce qui se présente à lui notamment en termes de concrétisation de son projet. Début juin, Monsieur R. aurait moins de maux de ventre, signe de l'amoindrissement des

mouvements de somatisation ; il exprime du contentement quant à la visite de la famille d'accueil et exprime son accord pour l'intégrer, envisageant une évolution de son projet de vie, de son avenir. Pour ce qui est de sa participation à l'atelier écriture, le patient connaissait déjà l'activité et il a souhaité continuer à y participer lors de ce séjour.

À l'annonce du fait que l'atelier ferait partie d'une recherche, le patient a semblé ne pas comprendre, a chanté, a dit ne pas écrire aussi bien que... les autres avons-nous supposé, a ri... Ces « bizarreries » seraient-elles le signe d'une déstabilisation quant à ce qu'il avait connu, et lui était familier et, ainsi, rassurant, quant à ses attentes. Et qu'elle place aurait pu avoir occupé la dimension recherche ? Celle de l'expérimentation ? De la volonté de le comprendre et de l'analyser ? Dans un mouvement défensif contre l'angoisse provoquée par ce que Monsieur R. ait pu vivre comme intrusif, « notre volonté de savoir et d'expérimenter », celui-ci s'est montré, au début, très angoissé par la présence de l'autre, peut-être du fait d'une activité somato-psychique d'ordre délirante, et, en termes d'interactions, M. R., très ritualisé, se tenait à distance du groupe, s'asseyant toujours à la même place, près de moi, demandait à ce qu'on ouvre la fenêtre et avait toujours une bouteille d'eau à portée de main dans une sorte de rituel anxiolytique. Progressivement, on note une augmentation des interactions, notamment lors des modalités d'écriture collective, et il investit davantage l'espace de la verbalisation selon le schéma suivant : lecture de ses textes, valorisation par le groupe, réassurance narcissique. Ses textes sont de plus en plus riches, denses, exprimant des éléments de sa subjectivité et utilisent l'humour et la dérision. Lors de la modalité poésie collective, il a pu s'exprimer à l'écrit sur un mode pragmatique tout en essayant plusieurs possibilités de la construction de la signification et en ayant recours à la dérision comme issue face à la difficulté collective/groupale. Monsieur R. participe à la lecture publique de textes en montrant son aisance à exprimer des émotions et à les mettre en scène devant un public bien plus élargi que celui constituant l'atelier. Monsieur R. a véritablement déclamé son poème : l'élocution, l'intonation, l'investissement corporel, celui de l'espace de la cafétéria, les interactions avec le public... tout a été « joué » par Monsieur R. à la perfection. D'ailleurs, il a été très valorisé par les autres membres de l'atelier. Nous avons, alors, souhaité le recevoir en entretien afin d'échanger à ce propos, dans une visée de valorisation de sa participation et de mise en mots de son vécu subjectif de ce moment d'expression. Toutefois, à la question sur la « valeur » de ses textes, le patient minimise celle-ci en utilisant l'humour et la dérision. Nous n'avons pas souhaité explorer davantage ce positionnement car Monsieur R. se montrait hermétique à un échange de cet ordre. Serait-ce par comparaison avec celles de vrais écrivains, par modestie ? Ou bien parce que sa participation aurait été investie comme un jeu, et par « ricochet », ses productions également ?

En début du mois de mai 2017 Monsieur R. a été présent à l'atelier, bien qu'adoptant une attitude discrète. Une semaine plus tard, il a écrit un texte à tonalité

infantile, mais plus long que d'habitude, qu'il lit de façon audible et posée. Bien que sur le plan affectif, Monsieur R. semble se trouver, encore, dans un moment régressif sur le plan de l'expression, bien que de la densité langagière et représentationnelle soit davantage présente, sur le plan de l'existence dans le groupe, celle-ci se trouve plus dense et affirmée. Fin avril 2017 Monsieur R. lit le poème choisi d'une voix audible, marquant le rythme et le sens de l'écriture, exprimant des émotions (joie/ironie) et se laissant emporter par le rythme au point de chanter le poème finalement. Il s'agit-là d'une victoire sur le plan de la socialisation, mais aussi de l'image et de l'estime de soi, de ses capacités cognitives et symboliques. Le portfolio de Monsieur R. a toujours été bien organisé, ce qui dénote le maintien de la structuration psychique.

Monsieur R. a finalement quitté la clinique en juin 2017 pour intégrer une famille d'accueil. Il est revenu en 2022, exprimant le désir d'une plus grande autonomie. Il fait état d'un vécu plus riche et diversifié, il aurait pratiqué diverses activités à la sortie de sa deuxième hospitalisation par exemple. Toutefois, au bout de quelques semaines, Monsieur R. a connu un moment de décompensation du fait qu'il ne prenait plus, de nouveau, son traitement. Peut-être, Monsieur R., comme d'autres patients, se sentant, certainement, mieux, davantage en capacité de maintenir cet état sans traitement, à un moment d'équilibre psychique du fait de la prise régulière de celui-ci, a-t-il voulu s'en passer estimant que cet état d'équilibre était « normal » sans son traitement ? Finalement, son état a pu se stabiliser, juste à temps pour que le patient puisse intégrer un appartement thérapeutique ; une place venant de se libérer.

### 2.1.3. Résultats

#### 2.1.3.1. Productions et processus de symbolisation

En procédant à la comparaison des deux poèmes collectifs, respectivement intitulés « *Mont Brumeux* » et « *Le trumeau* », issus de séances auxquelles a participé Monsieur R., nous pouvons, tout d'abord, constater, dans le matériau langagier apporté par l'ensemble des patients, dans le premier texte, la présence de certains substantifs de portée conceptuelle pouvant ouvrir l'univers poétique à la modalité du symbolique par le langage figuré (« *évasion* », « *esprit* », « *toucher* », « *élevé* », « *délivrance* », « *liberté* », « *surgissement* »...), ce qui est beaucoup moins le cas dans le second poème, « *Trumeau* », composé, en grande partie, de mots d'ordre dénotatif (« *verglas* », « *gelée* », « *givre* »...). Ainsi, le fait que le nombre de mots possédant un « gradient d'ouverture » au symbolique soit plus important dans le poème « *Monts*

*Brumeux* » pourrait s'expliquer par le nombre de patients dans le groupe présentant un fonctionnement de la personnalité de type névrotique. Cette différence du matériau linguistique et de la tonalité dénotative/connotative du texte qui en découle, nous a amené à poser l'hypothèse selon laquelle **la névrose d'autrui se poserait comme un gradient d'ouverture à la représentation voire à la représentation de la représentation, facilitant et soutenant l'accès au mode symbolique et donc au processus de symbolisation.**

Dans la co-écriture du poème « *Trumeau* », le groupe a finalement abouti à une impasse car aucune des suggestions ne parvenait suffisamment à arrêter un sens possible, partageable, suffisamment chargé de sens, y compris symbolique, ce qui explique le glissement permanent des mots utilisés, interchangeables, aucun d'entre eux ne pouvant saisir, contenir ou porter à lui seul un sens partageable. C'est certainement la raison pour laquelle Monsieur R. a éprouvé, d'une part, la nécessité de sortir du cadre de l'injonction, construire un texte poétique uniquement à partir des mots choisis par les patients eux-mêmes, en rajoutant des mots qui ne figuraient pas dans la « liste collective » et, d'autre part, en créant/écrivant son propre texte plutôt que de participer à l'élaboration d'un texte collectif. Ainsi, Monsieur R. crée un sens poétique subjectif qui lui est signifiant, à partir des mots de tous, tout en utilisant l'humour et contextualisant celui-ci dans l'actuel de l'univers contemporain : « *Le passage des automobilistes/Est difficile, on change d'itinéraire/Vu le labyrinthe à atteindre/Le verglas du trumeau est l'affirmation/Ça va nettement plus vite avec le GPS. Le deuxième itinéraire à double vois (sic)<sup>32</sup>, à double sens* ». Il est question d'un accès et d'une destination difficile à atteindre, de l'ordre du labyrinthe, dangereux, de par le verglas, demandant une aide, extérieure, pouvant lui permettre de trouver d'autres voies ; d'autres voix, à double sens par conséquent. Monsieur R. a véritablement dû passer par ces jeux du double sens afin de parvenir à trouver une signification qui lui soit pas trop étrange/étrangère, mais concevable et figurable, parmi ces propositions diverses dont aucune ne réussissait à faire consensus, préservant, ainsi, sa propre cohérence représentationnelle.

Dans la modalité jeux de rôles, Monsieur R. suit le listing de traits à attribuer à l'avatar, certes en énumérant quelques-uns, mais aussi en rédigeant quelque peu des bouts de phrases, ce qui diffère d'autres patients qui ne rédigent pas du tout. Peut-être est-ce un début de la construction d'un récit, d'une structuration de celui-ci ? Cet avatar est reconnu comme étant imaginé, « *C'est un personnage* », ce qui signifie que Monsieur R. maintient une certaine distance entre les contenus

---

<sup>32</sup> La mention « sic » retranscrit le texte tel qu'il a été écrit par les patients.

psychiques projetés et l'identification à ceux-ci comme relevant de ce qu'il connaît et reconnaît de lui-même. En tant que sujet, en conscience. Toutefois, il ne s'agit pas de n'importe quel personnage, vu que c'est « *un super grand guerrier* », « *une légende* », un double narcissique de lui-même, dont le physique semble être « *primordial* » ; un terme que nous retrouverons également dans un poème écrit par le patient. Son avatar est un homme qui se nomme Yohan, « *né en 1975 à Paris contemporain* », « *un mardi à 14h à la maison dans une clinique et il a quarante-deux ans* ». Il peut mesurer « *1m 84 ou 1m 92* », il est « *baraqué* », son visage est « *ovale* », une « *belle dentition* », la « *grosse lèvre bien dessiné* », le « *nez droit* », les « *yeux bleus ou noirs* », « *il est brun ou sans cheveux* », a la « *peau mate* », une « *cicatrice de 10 cm sur la jambe droite* ». Malgré quelque indécision sur des éléments qui ne doivent pas être considérés comme « *primordiaux* » pour Monsieur R., cette description, laquelle s'ajuste, à certains endroits, à l'apparence de ce dernier, renvoie à la dimension grandiose du personnage. Il porte un « *geans (sic), un tee-shirt vert* » et « *Pas de bijoux* » mais « *Une grande épée, une arme* ». C'est donc un guerrier, masculin, sans signe de féminité, « *contemporain* ». En évoquant les éléments relationnels propres à cet avatar, Monsieur R. utilise le pronom personnel « *je* », ce qui indique l'expression de données biographiques : « *Je suis en couple* », « *sans enfants* », « *J'ai un ami mais on se voit beaucoup (sic)* » et « *Je suis également ouvrier agricole* » (nous notons : - comme ses parents-). L'avatar de Monsieur R. a une sœur, qu'il voit « *de temps en temps* ». Il connaît ses parents, « *ils sont vivants* », et « *Ils ont vécu avec moi jusqu'à mes 40 ans* » (notons, ici, ce qui nous semble relever de l'inversion sur le plan des générations, ne s'agirait-il pas plutôt de Monsieur R. qui aurait vécu avec ses parents avant ses hospitalisations fréquentes et longues certainement ?). Ils sont « *ouvriers agricoles* » et sont « *châtain aux yeux noisettes* ». Il s'entend « *bien avec eux, ça dépend des fois* » et il les « *voit de temps à autres* » (effectivement, la qualité des relations de Monsieur R. avec ses parents devait dépendre de la stabilité de son état psychique et étaient ponctuelles en fonction de ses soins). L'avatar du patient « *C'est un enfant sage* » et « *Oui, j'ai eu une enfance heureuse* ». Finalement, dans ces jeux de distanciation/rapprochement entre le registre imaginaire et le registre de la réalité, entre un sujet « *il* » et un sujet « *je* », ce que l'avatar/sujet Monsieur R. exprime c'est, avec certitude, un vécu infantin « *heureux* » autant qu'un regard valorisant sur l'enfant qu'il a été ainsi que sur l'homme qu'il est devenu. En procédant par énumération, par des bouts de phrases, comme s'il exprimait des parties de lui-même qu'il essayait de construire, peu à peu, en joignant des éléments, et en passant du pronom personnel « *il* » au « *je* », surtout dans les descriptions mettant en jeu des relations, Monsieur R. traduit l'émergence progressive d'une projection qui deviendrait plus massive, car relevant de l'identification « *fusionnelle* », créant ainsi un véritable double narcissique. Toutefois une certaine distanciation demeure

active, possible, comme pourrait le laisser supposer la coexistence de la présence d'éléments relevant de l'autobiographie (traits physiques et relations familiales par exemple), et d'autres éléments relevant de l'imaginaire (le nom de l'avatar, les attributs de force et de reconnaissance sociale qui lui sont attribués).

L'analyse de ces éléments, pratique d'écriture et contenu, la recherche d'une signification latente, nous permet de comprendre le processus de symbolisation à l'œuvre pour Monsieur R. dans cette séance et dans cette modalité d'écriture : distanciation et identification procéderaient du processus de subjectivation, allant du « il(s) » au « je », sur un fond d'idéalisation (beauté de l'apparence, voire l'enfance heureuse), d'hésitations (taille et lieu de naissance -maison/clinique, la/les cliniques seraient-elles devenues sa maison ?-), et de désirs encore insatisfaits (comme avoir des enfants par exemple).

### **2.1.3.2. Travail de signifiante/subjectivation**

L'analyse du traitement thématique des productions permet de saisir les processus de subjectivation et de « personation » à l'œuvre chez Monsieur R.

Ainsi, dans le poème « *Regards* », le dernier que Monsieur R. ait écrit et lequel a été utilisé lors de l'exposition d'Art-Thérapie initiée par nous-même à la clinique, incluse dans le projet Résidence d'artiste, le patient exprime, sous la plume du sujet poétique, la liberté d'écrire, la possibilité de se voir, de se penser et de parler de soi : « *Regard sur moi-même, Je me sens libre d'écriture, Une force de parler de soi...* ». Dans ce regard/parole/dire, il est intéressant de noter l'utilisation du substantif « *écriture* » plutôt que du verbe « *écrire* ». Serait-ce un effet de style ou bien ce vers signifie, précisément, l'inverse de ce que nous venons de considérer, à savoir la libération d'une quelconque obligation de s'écrire au profit de la « *force de parler de soi* » ? Se voir, s'écrire, se dire... en « toute liberté », cette force d'exister, d'accéder à la conscience de la différence radicale entre les autres et lui-même, dans le sens où autrui ne parvient pas à le rencontrer, à le connaître vraiment, d'autant plus que le regard de l'autre est, peut-être, empreint de fausses idées à son propos : « *Regard sur les autres, Les autres passent auprès de mes idées, Quand je suis seul...* ». En un mot, l'autre passerait à côté d'une rencontre authentique car il échoue à reconnaître le sujet poétique et le sujet Monsieur R. dans sa propre subjectivité. Celui-ci se défend donc de cette rencontre ratée et réductrice en maintenant l'écart, la distance, physique et affective, entre lui et les autres (tel qu'il le démontrait dans sa posture pendant l'atelier d'ailleurs) ; il reste seul : « *Mon corps réfléchi et se défend/ Il est libre d'éprouver ce qu'il a envie/ Mon cœur se dédouble en deux parties/ Les autres ont une idée convaincante (sic). Les autres ont un appriori (sic) renversé...* ». Il s'agirait finalement de ressentir

physiquement cette distance et d'acter ce « ratage » par le corps/proximité/distance. Son « cœur », serré/brisé de/par cet espace advenant de l'incompréhension entre lui et les autres, de/par cette séparation, le sujet poétique devient quelque peu indifférent aux autres, se replie sur lui-même, mais retrouve, néanmoins, un sentiment de liberté libérateur. Le sujet poétique identifie et nomme clairement ce clivage existant sur le plan affectif et physique dont les causes seraient à placer dans les difficultés des autres à « regarder » et à le voir tel qu'il se voit lui et non par le prisme de leurs idées/jugements/certitudes erronés ; à l'envers. Malgré cette distance précautionneuse, le sujet poétique affirme demeurer conscient des « jeux de regard » existant entre les autres et lui-même, en exprimant la complexité des relations moi/non-moi, autant dans ses mécanismes réducteurs que facilitateurs : « *Je pourrais dévergondé mais je ne le fais pas/Les autres ne me connaissent pas* ». Il témoigne du choix qu'il a fait d'accepter et d'intégrer des valeurs morales, la loi et les interdits et il exprime ceci par un langage qui n'est plus réduit à la stéréotypie, comme c'était le cas dans les premières productions, mais, au contraire, par un langage capable de profondeur, de pensée, porteur de représentations, énonçant la complexité de la dialectique je/autrui, de l'être et de l'étant, et affirmant, en parallèle, la force du langage écrit dans ce processus d'intégration psychique ; se vivre plutôt que s'expliquer : « *Sur moi, je n'ai pas beaucoup de choses à expliquer* ».

À prendre la mesure des contenus psychiques énoncés, d'autant plus que ce texte fut le dernier à avoir été écrit par Monsieur R., il semblerait bien que l'écriture ait pu constituer pour lui une médiation, une modalité d'élaboration et d'intégration psychique, par le biais de l'intériorisation (ou appropriation) des contenus projetés et ceci dans un processus temporel, ce qui est décrit à travers un autre poème : « *Un jour, je me lève et je me dis pourquoi pas. J'ai la sensation que je vais écrire/Tout doucement je suis emporté par ma plume/ Alors pour moi commence ce voyage intemporel sans équivoque/ Des écritures d'écrivains, il n'en manque pas/J'ai gagné le premier prix à Grenoble* ». Le sujet poétique s'essaie, « doucement », en prenant des précautions ou en se laissant « emporter » par le surgissement de mots spéciaux, qui peuvent dire, autrement ; par un élan, par le désir de se dire, de se raconter, comme un écrivain. Le sujet poétique joue à être, comme un autre, un autre, qui s'exprime avec une écriture particulière, « d'écrivain », et bien que d'autres que lui existent aussi, celui-ci « gagne » cette possibilité de faire « comme si » dans l'espace intermédiaire/transitionnel de l'écriture. D'ailleurs, il réussit parfaitement ; il dépasse tous les autres vrais « écrivains » avec ses propres mots, lesquels peuvent être, sont, aussi, littéraires, poétiques. Il lui a suffi d'un « jour », il lui a suffi d'y croire pour que surgisse le prélude de l'écriture : une « sensation » de possibilité qui émerge, cela peut/va se produire, le doux élan de l'acte qui le déplace du connu, et

le désir d'être, de devenir et d'être reconnu le premier parmi tous les autres qui se substantialise et se concrétise. Voici le « voyage » du devenir, sujet, sans fin, de l'être, porté et acté par des mots singuliers, clairs et forts : le surgissement, sans causes, de la possibilité d'être un sujet, malgré les autres, par ses propres mots, plus forts, par exemple, que les mots des autres. Ainsi, la stéréotypie du mode persécuté que nous pouvons percevoir dans ces quelques extraits d'un conte individuel (« *Il était une fois au pays des stroumps, la strouphette et le grand strouph. Je vous aurez tous... fuyez cette maison. Le chat les suit de près pour en manger un... le maître veut bien les capturer sans qu'il en manque un...* »), où les raccourcis traduisent et portent des parties d'univers, des bouts de sujets dissous dans la confusion d'un tout menaçant, semble avoir laissé place à la reprise des processus de subjectivation par le biais de la constitution d'un espace interne, mieux différencié, pouvant, dès lors, accueillir, traduire, structurer et contenir l'intime de soi. Ce processus de subjectivation a, d'ailleurs, été acté dans son positionnement relationnel : de son repli persécuté et angoissé par la présence de l'autre, Monsieur R. est parvenu à s'inscrire dans un échange de plus en plus fluide et confiant (il fait des propositions spontanées, accepte de se confronter publiquement aux autres...), jouant de son existence, reconnue et valorisée par le groupe, jouant avec les autres, avec les mots, de plus en plus denses et riches de sens potentiels, c'est-à-dire jouant avec le langage, la signification et la symbolisation. Peut-être est-il question d'apprendre à être, comme l'énonce le sujet poétique, dans ce poème écrit en prose poétique : « *je n'ai jamais appris à être là (exister)/Je ne me suis pas imposé parmi (sic) tant d'autres/A donner une image de moi, une personnalité, une idée/Du texte narratif de moi. Vivre mes émotions* ». Exister est certainement plus qu'être là ; serait-ce être pleinement présent à soi et aux autres au point de se démarquer, d'être pleinement visible et écouté, vu ? S'imposer « *parmi (sic) tant d'autres* », serait-ce parvenir à se substantialiser suffisamment pour que, de cette structure/forme, à laquelle il est possible d'accéder et laquelle il est possible de comprendre, une « idée » et une « image » se dégagent et se densifient/clarifient au point de saisir, de contenir et de traduire une « *personnalité* », condition *sine qua non* d'historicité, et qu'il soit possible d'en dire quelque chose, d'être en mesure d'articuler des bouts en histoire et d'en faire un récit ? Monsieur R. constate, sur le mode négatif, avoir été effacé, transparent, inexistant. Peut-être que, par le biais de ce « *texte narratif* » de soi et, surtout, de cette identité narrative qui émerge, progressivement, sur la scène psychique consciente, devenant visible et matérielle, parviendra-t-il à exister suffisamment pour devenir semblable aux autres avant de devenir « primordial » : « *De son visage expressif naît/Une comparaison. On se ressemble un peu/Il y a l'ombre et la lumière. Un éclair entre deux. L'orage l'éclaire, il illumine/Mon nez retroussé, mes yeux/Sont primordial (sic)* ». Et, puisqu'il « *faut vivre* », comme l'énonce encore le sujet poétique dans un autre poème, malgré sa fragilité

et sa souffrance, après se « *caché en dessous* » de ses « *draps de lit* », s'être éloigné du monde et s'être replié sur soi-même, après se sentir « *géné* » de « *dire* » sa souffrance, après l'avoir gardée « *en secret* », il est à essayer, tout de même, puisqu'il « *reste* » « *encore des forces* », « *d'exprimer* » ses « *états d'âme* » et « *d'être fort face à des moments* » de souffrance. Exprimer ses « *états d'âme* », les donner à voir et à lire, cela a été, finalement, tout ce que n'a cessé d'expérimenter Monsieur R. lors des ateliers d'écriture.

### 2.1.4. Éléments conclusifs de la phase exploratoire

La participation de Monsieur R. à l'atelier écriture et la progressive évolution qu'elle dévoile sur le plan intrapsychique par le biais des productions (structuration du langage, ouverture, diversité et richesse des contenus narratifs, sémantiques, poétiques et représentationnels) et interpersonnel (place dans le groupe -proximité avec les membres-, interactions, participation au travail collectif -co-construction et lectures publiques-), ont confirmé notre intuition clinique concernant la dimension thérapeutique de l'écriture de par l'expression de la déliaison pulsionnelle, l'accès progressif, en fonction de la liaison, notamment représentationnelle et symbolique, et de la structuration, notamment du langage, sémantique, à la compréhension et au sens, à l'historicité, et de par la constitution de l'identité narrative/poétique, dans un procès de subjectivation dans lequel l'écriture assume la fonction de « *personnation* », y compris pour les sujets aux fonctionnements psychotiques.

Monsieur R. a toujours été présent à l'atelier écriture ce qui donne à voir l'investissement de cet espace et de ce médium. Nous constatons un assouplissement progressif de ses symptômes anxieux et une plus grande ouverture aux interactions. Son écriture devient plus consistante, authentique et singulière. Progressivement, Monsieur R. construit une identité narrative et poétique à même d'exprimer le processus de subjectivation à l'œuvre. Il parvient à utiliser l'humour et la dérision à propos de ces acquisitions traduisant ainsi un mouvement de réflexivité. Pour Monsieur R. l'expression par l'écriture semble avoir accompagné le processus de subjectivation et y participer, ce qui se traduit par la constitution d'un sujet littéraire en mesure de porter le sujet qu'il redevient. Pour Monsieur R. la progression de son accès à la symbolisation, du concret ritualisé au figuré, au symbolique, suggère l'investissement de l'espace expression écrite, de l'espace psychique des représentations de choses qui se transforment en représentations de mots, du potentiel de celui-ci dans la construction d'une représentation de soi, des autres et du monde, et, enfin, d'une représentation de la représentation. Cet

investissement pulsionnel de l'écriture par Monsieur R. en tant qu'espace de questionnement, de création et de transformation, fait de l'écriture un espace pouvant accueillir, tout en la délimitant, une surface d'inscription et de transformation de la trace du processus de devenir sujet dont « l'identité narrative » (Ricoeur, 1985) et poétique se fait l'écho. Les mots, rassemblés en écriture signifiante, deviennent alors une enveloppe somato-psychique, une « peau » (Anzieu, 1985) narrative et symbolique autour de laquelle se constitue le sujet en devenir. Cette dimension processuelle, advenue de la spatialité (Meltier, 2005) et de la temporalité, toujours « ouverte » (Eco, 1979), et en devenir, dynamique, fait de l'écriture un « organisateur psychique » (Spitz, 1959), un « espace transitionnel et potentiel » (Winnicott, 1975), de subjectivation et de « personation » (Racamier, 1965), conférant à l'écriture une dimension thérapeutique. Cette progression dans le symbolique se fait par la progression dans la représentation, la figurabilité, et se traduit, par exemple, par l'expression de contenus de plus en plus complexes sur le plan, notamment, de la représentation de soi et des autres, des relations avec les autres et autrui, mais aussi par l'expérience de la possibilité de jouer avec le langage pour se raconter, trouver un sens à sa vie, ne plus seulement se sentir être mais se sentir exister (c'est-à-dire en ayant intégré les enjeux de la subjectivité et de l'intersubjectivité) et donner à voir ce sujet/personne qui se déploie sur la scène sociale. Toutefois, pour Monsieur R., l'identité narrative semble surtout appartenir à l'espace de l'écriture, s'incarnant difficilement sur la scène sociale comme pourrait le suggérer l'humour et la dérision exprimés à propos de ses capacités/productions lors d'un échange, semblant avoir pour fonction leur minimisation. Néanmoins, cette expérience éphémère d'une identité autre semble participer de ce processus de substantialisation, de « personation », renforçant l'existence et l'épaisseur d'un Moi et d'un Soi ; devenant, dans tous les registres d'expression, sujet de son écriture ; un sujet qui se questionne, qui s'exprime et qui s'adresse aux autres, allant même jusqu'à pouvoir se mettre en scène pour jouer de son expression et existence lors de la lecture de textes.

Enfin, ce devenir sujet semble s'être, aussi, opéré dans le collectif, cadré, de l'atelier écriture, comme pourrait l'indiquer sa production à la modalité poésie collective, en tant que socle des représentations lui permettant d'avoir accès à celles des autres et, à partir de celles-ci, et en résonance avec les siennes propres, d'en jouer et de construire un monde singulier ; le groupe (Bion, 1965) ayant joué la fonction d'une peau commune, constituée d'une présence accueillante et contenante, de réassurance affective et narcissique, mais aussi et peut-être surtout, d'un gradient d'ouverture au symbolique suffisant, de par la diversité des psychés à l'œuvre et de la co-construction de cette possibilité.

À partir de ces considérations sur le cas de Monsieur R., cette partie exploratoire nous a permis de mettre à l'épreuve de la clinique une diversité de modalités d'expression et nous a permis de constater que la participation à l'atelier d'écriture constituait une donnée importante ayant facilité l'expression des patients, validant ainsi notre intuition clinique, soit le fait que chaque sujet possède et développe une relation singulière, processuelle et dynamique au symbolique par le biais de l'expression par écrit. Dans ce sillon, nous avons, au fur et à mesure de l'investissement des modalités par les patients, mais aussi de leurs capacités cognitives (dont la connaissance et l'aisance dans l'écriture et/ou la préférence pour l'oral), imaginaires, de l'accès à la capacité à inventer, à imaginer, poétiques et symboliques, de l'utilisation poétique du langage -usage des images et métaphores-, mais aussi de la relation aux autres, soutenue par des enjeux affectifs et narcissiques, introduit des modalités d'expression différentes mais maintenant un lien de continuité avec celles existant (conte écrit et conte oral, prose poétique, poésie individuelle et collective) autour de spécificités et de deux axes : l'écrit et l'oral, l'individuel et le collectif. Ainsi, nous avons introduit les modalités lecture, conte collectif oral, à partir d'images, jeux de rôles, individuel/écrit, à partir d'un guide comportant des axes de description, prose poétique, à partir d'un inducteur poétique, poésie individuelle écrite, et poésie individuelle et collective, orale et écrite.

La modalité lecture a été introduite en raison du peu de contacts des patients hospitalisés en psychiatrie avec celle-ci et des difficultés rapportées par eux dans l'accès au littéraire en particulier sur le plan de la production individuelle. Pour faciliter ceci, nous avons pensé que le détour par les mots d'un autre, par l'univers d'un autre pouvait fonctionner comme un facilitateur dans l'accès au littéraire. L'échange collectif après la lecture est venu prolonger et ancrer cet univers de façon partageable, collective.

Quant au conte collectif oral, cette modalité a été introduite afin de pallier aux difficultés d'écriture de certains patients venant les empêcher d'accéder et de construire un univers imaginaire. D'ailleurs, les images, choisies collectivement, avaient pour objectif d'induire des représentations de mots et de faciliter leur verbalisation ainsi que la construction d'un récit autour de ces représentations de choses, tout en s'appuyant sur les apports de mots, d'images, d'affects... des uns et des autres, de construction du langage et de la représentation groupale.

La modalité jeux de rôles, quant à elle, avait pour objectif de diriger l'expression vers le registre personnel d'une représentation de soi, une sorte de double, sur le plan imaginaire, mais tout en restant sur un mode superficiel (attributs physiques, identitaires et contextuels de l'avatar). Articulée à un écrit,

individuel, qui pouvait être simplement d'ordre nominatif, elle était facilitée par le guide questions/réponses comportant des axes possibles.

Quant à la modalité prose poétique, elle a émergé du constat de la difficulté rencontrée par certains patients, notamment dans le registre de la psychose, à accéder au langage poétique et à écrire un poème construit de façon individuelle. Malgré cet aménagement de l'entrée dans le symbolique, il s'est avéré nécessaire parfois d'avoir recours à une phrase poétique, extrait du *Livre de l'intranquillité*, de Fernando Pessoa, en tant qu'inducteur de symbolisation. Cet inducteur a également parfois été utilisé dans les séances de poésie individuelle. C'est en constatant, pour le même type de patients, et malgré ces aménagements, la difficulté à connaître et à utiliser le langage poétique, que nous avons, aussi, introduit la modalité poésie collective, à la fois orale et écrite, individuelle et collective, car nous avons pu constater que, lorsque chez certains patients l'association d'idées se bloquaient sur des propositions de significations en étant figés à un registre pragmatique, le travail collectif fait autour du langage et de la signification, en l'ouvrant à la dimension connotative, permettait à ces patients de se confronter à la pluralité des significations et à la possibilité de sortir du registre pragmatique. De là a émergé l'hypothèse selon laquelle la névrose, de l'autre/groupale, pouvait constituer un soutien aux parts névrotiques des personnes structurées autour d'un fonctionnement psychotique. Cette construction collective, groupale, du poétique s'est faite d'abord par le recours à la perception, ensuite par l'écriture sur un *paperboard* de mots se rapportant à l'environnement extérieur -il ne s'agissait pas de rédiger, de construire de la signification, mais de projeter le monde perçu sur des mots (représentation de choses et de mots)-, et, ensuite, d'un travail sur la significations des mots, sur la dimension connotative, lequel permettait la génération d'associations d'idées (associativité générative -René Roussillon-), suivi d'un travail sur les processus poétiques (images, métaphores, ellipses, oppositions, rythme, rime...) et de symbolisation (travail de liaison construisant le sens et condensation, supposant donc le déplacement) et, *in fine*, la sublimation. Il en a découlé l'hypothèse de la spatialité et de la processualité/temporalité du processus symbolique allant de la perception de choses, à la représentation, de choses, de mots, de sens, et à la représentation de la représentation. Cette spatialité et processualité de la symbolisation s'est enrichie de l'hypothèse de la dialectique entre les processus primaires, projection des affects/perceptions, les processus secondaires, travail sur le langage, et les processus tertiaires, travail de liaison par le langage, oral et écrit, et la groupalité, soutient des capacités symboliques. Intrapsychique et intersubjectif, processualité et spatialité émergent alors comme étant des caractéristiques de la symbolisation et, au-delà, de la vie psychique. Tout comme il émerge de ce travail d'exploration théorico-clinique l'hypothèse de la

fonction de l'écriture en tant que surface d'inscription, de construction et de co-construction, de contenance, d'éléments et de processus somato-psychiques, soit comme une enveloppe somato-psychique ayant donc la fonction d'un organisateur psychique.

Par le biais de cette phase exploratoire, nous avons recueilli des données venant soutenir notre hypothèse de départ, à savoir la dimension thérapeutique de l'écriture, ainsi que conforter l'intuition de l'intérêt de la diversité des modalités d'expression en tant que facilitateur de l'expression, de l'imaginaire, du poétique et de la symbolisation, laquelle soutient l'hypothèse que la spécificité et la pluralité des modes d'accès à la symbolisation sont effectives. Nous avons donc structuré la phase d'étude à partir de l'ouverture des modalités d'expression et de l'alternance entre l'oral et l'écrit, l'individuel et le collectif afin de permettre à tous de pouvoir participer à l'atelier en fonction, aussi, de leur mode de symbolisation (imaginaire, poétique) (Brun/Roussillon, 2014). Ce travail préliminaire nous a donc permis d'affiner les hypothèses théorico-cliniques fondamentales de ce travail de thèse. De même, l'épreuve de la clinique nous a permis de construire progressivement notre appareil théorique, de façon concomitante à la construction du dispositif méthodologique, sur laquelle la phase d'étude s'enracine, dans l'objectif de développer et de préciser la compréhension des enjeux de l'écriture dans l'accompagnement thérapeutique des personnalités aux organisations psychotiques de la personnalité.

## **2.2. PHASE D'ETUDE**

### **2.2.1. Revue de littérature amenant à une problématisation**

Les différents éléments théoriques dégagés lors de la phase exploratoire nous ont permis, progressivement, de dégager et de construire notre hypothèse principale et centrale, soit la dimension thérapeutique de l'expression par l'écriture, à partir de quelques axes : la nature de la psyché, la dialectique psyché/langage/écriture/altérité et les processus de symbolisation et de subjectivation. À partir de cette hypothèse, nous nous sommes appuyée sur des données théoriques et cliniques autour desquelles avons articulé notre appareil théorique.

Ainsi, pour considérer la question de la nature de la psyché, nous nous sommes soutenue de la métapsychologie freudienne, notamment des concepts d'inconscient, d'instances, de dynamiques (liaison/déliaison, opposition, conflictualité), de forces (pulsions/fixations), de processus (condensation, déplacement, clivage, identification, projection, sublimation...), laquelle nous a permis d'entrevoir la psyché à partir d'une position épistémologique la considérant comme étant dynamique, mouvante, évolutive, dialectique et intersubjective. La réalité psychique serait complexe donc et, en partie, difficilement accessible, inconsciente et, d'après les développements contemporains, de Roussillon notamment, elle peut être comprise comme étant processuelle, spatiale (espaces, temps) et intersectorielle, fonctionnant à partir de motions paradoxales. Celles-ci seraient constituées premièrement et fondamentalement de matière psychique primaire, dont une partie considérable est constituée de traces, agissantes, de traumatismes plus ou moins précoces, dont la détresse les caractérisant se serait figée en de l'inimaginable, de l'informe, in-symbolisable et inassimilable en l'état. Notons, toutefois, que l'agir, dans la réalité externe, pour les organisations névrotiques de la personnalité, et dans la réalité interne (activité délirante), pour les organisations psychotiques, puisse constituer une tentative de symbolisation, que ce soit sur le plan primaire, du pré-verbal et du pré-réflexif, ou celui du secondaire, dans le champ du langage et de la pensée. La paradoxalité de cet espace/matière constituant les motions paradoxales, soit ce qui est constitué et déterminé par l'absence, le vide, le manque, la perte... c'est-à-dire ce qui existe, dans la psyché, en forme inversée, en creux, contraint à la compulsion de répétition, soit le négatif (Green, 1993), serait constituante de l'espace/matière somato-psychique fondamental. Celui-ci constituerait un « réservoir » pulsionnel et représentationnel, toujours en attente d'être représenté, transformé en une forme, adressable et partageable. Et, pour ce faire, les signes, dont le langage humain, serait nécessaire.

Les formes langagières, signe de la primauté du monde et de l'Autre sur le sujet, constituent, d'autre part, le « réservoir » représentationnel primordial et fondamental sans lequel aucune constitution de sujet n'est possible. Dans la rencontre avec le langage-Monde, ce qui relève du plus ou moins informe peut être activé, de par la résonance affective et pulsionnelle, et s'actualiser en une forme interne et langagière devenues signifiantes. La contrainte du sujet et de la psyché à signifier, génère une juxtaposition de ces signifiants en agglomérat, en nœuds de matière, potentiellement signifiante, acquérant, ainsi, le statut et la fonction de symboles. Il s'agit de condensés de matière-signification, portés par la représentation -constitution d'images mentales d'une part, permettant de garder une trace représentationnelle et somato-psychique des formes en leur absence- et, d'autre part, par la liaison -ces formes sont reliées, sémantiquement, à une forme

linguistique, qui les portent consensuellement, et au mot qui les signifient-. Ces condensés sont donc signifiés par le langage -le mot et la représentation mentale pouvant, *in fine*, venir en lieu et place de ces formes/objets pour les représenter, les symboliser-. Ainsi, la processualité du passage de statut de forme extérieure à objet extérieur et, ensuite, à objet interne, se fait donc par le procédé fondamental de la constitution de symboles dont l'émergence introduit et pose l'exigence, pulsionnelle, affective, représentationnelle, subjective, d'un travail de mise en sens, d'élaboration et de symbolisation. Pour que le symbole, en soit un condensé de signification, puisse faire sens dans le discours/récit, il s'articule à diverses unités de signification et crée des réseaux de sens. L'association d'idées permet le maillage symbolique/représentationnel tout comme la transformation des formes en symboles ; la pensée associative est à la source de la création de matière psychique. Des scènes-monde sont créées, rappelées... où se jouent et se rejouent, par et dans les mots, l'écriture, sans cesse, les notions de sujet, d'objet, de monde... qui s'exprime, à propos de qui et de quoi... les mots écrits sont trace, récit, histoire de celui qui s'écrit, se découvre et se crée. Tel est le jeu de la symbolisation, portée par la psyché, appareil à symboliser et, plus précisément, à symboliser la symbolisation, dont perception, liaison, introjection, images mentales, mots/représentants, objets... constituent quelques jalons, tel que nous propose de le considérer l'école de Lyon. La symbolisation participe, de fait, à la nature dialectique, transitionnelle et malléable de la psyché. Animée par la poussée à symboliser, transformant ce qui est informe, insaisissable et indicible en un signifiant à même de porter la singularité au rang de commun, voire d'invariant, la psyché serait, tout comme la symbolisation, intersubjective. Mêmeté et altérité constituent les deux pôles autour desquels s'articulent symbolisation et psyché, dont l'expérience est portée par les autres, l'Autre, le groupe<sup>33</sup>. Si, selon Didier Anzieu (1966), « le groupe est comme un rêve », c'est parce qu'il constitue un espace-scène imaginaire et symbolique où tout est possible : projections, identifications, transformations, créations... Mais encore faut-il que les affects ressentis lors de la confrontation à la pluralité des autres ne constituent pas un risque d'atteinte à l'intégrité des sujets, n'activent pas les « fantasmes de casse », selon Kaës, mais, soient, au contraire, source de réassurance narcissique. Modulés par un membre représentant du groupe, l'animateur, lequel rassemble, transforme et transmet la charge énergétique et les contenus des interactions entre l'objet-groupe et les membres le constituant, cet espace d'altérité pourra, alors, être considéré comme « suffisamment bon » (Winnicott), à même de faire expérimenter le plaisir d'être ensemble et, dans une

---

<sup>33</sup> Pour rédiger ce chapitre sur le groupe, nous nous sommes appuyée sur le résumé apporté par L. Mitsopoulou en 2020.

sorte d'« illusion groupale », un sentiment d'appartenance, au cœur même de la constitution du groupe comme entité, objet, plus ou moins circonscrit dans l'espace et dans le temps (Anzieu). Le groupe est dotée d'une réalité psychique : une vie « imaginaire », assurant la médiation entre réalité externe et réalité psychique de ses membres, au niveau intrapsychique, intersubjectif et groupal, ayant une dynamique propre : la régression du moi du sujet vers des angoisses archaïques, l'émergence d'affects bruts et, enfin, la projection de contenus insupportables et inacceptables pour le moi sur le groupe ou dans le groupe ; chaque membre devenant, à son insu, dépositaire d'une partie de l'autre, étant sollicité par l'exprimé, créant et articulant des associations autour de celui-ci. Dans cette chaîne associative groupale, où la diffraction du transfert est opérante, parfois, souvent, se déploie une fonction phorique : un sujet, prenant la place de porte-parole, énonce et explore une pensée, un symptôme, un rêve... offrant ainsi une représentation jusqu'alors inaccessible. Dans cet espace dynamique co-existent, selon Kaës, trois espaces psychiques particuliers mais associés : l'espace intrapsychique, soit l'espace interne du sujet singulier dans sa groupalité intrapsychique, l'espace interpsychique, l'espace du lien établi par l'émergence et la mise en œuvre de relations d'accordage, de miroir, de conflit entre les objets internes des uns et des autres, et, enfin, l'espace trans-subjectif ou espace groupal, lequel représente l'espace psychique pourvu de structures et de processus psychiques qui lui sont propres. Transitionnel, le groupe lie, assemble, contient la vie pulsionnelle et transforme le matériel, individuel et collectif, brut (éléments *bêta*), en éléments *alpha*, créant, ainsi, de la matière psychique. Ces fonctions se soutiennent de processus, d'étayage, d'identification et d'appartenance au groupe, lesquels constituent une source de réassurance narcissique, tant individuelle que collective. Portant la dialectique différenciation et identification, et doté d'un véritable appareil psychique (Kaës, 1960), le groupe assume une fonction subjectivante, permettant au sujet de devenir un « je » dans le lien aux autres et au monde et qu'elle que soit la modalité d'appareillage de l'appareil psychique groupal : isomorphique, caractérisée par une dimension imaginaire et narcissique où toutes les différences s'effacent, ou l'homomorphique, articulé autour de la différenciation des espaces ; le sujet trouve sa place dans le groupe tout en préservant sa singularité alors que le groupe accède au symbolique.

L'intérêt thérapeutique d'utiliser l'expérience groupale consiste en la possibilité de travailler avec différentes populations, de pathologies diverses et en plusieurs types de structures. Les médiations thérapeutiques permettent d'accéder à des niveaux de fonctionnement psychique difficilement accessibles autrement ; l'utilisation d'objets médiateurs mobilisant la sensorialité et l'associativité du sujet dont les capacités de symbolisation sont défailtantes. Ces groupes thérapeutiques

permettent l'instauration d'un espace transitionnel, selon le modèle winnicottien, qui crée une aire intermédiaire d'expérience entre l'espace interne et l'espace externe en se soutenant d'un médium. Dans ces espaces transitionnels, dans un espace-temps particulier, la matière psychique mobilisée se transforme en matière subjective par le travail d'élaboration et de symbolisation de ce qui n'a pas pu s'inscrire dans un premier temps, de réflexivité et de symbolisation de la symbolisation (activité représentative), ce qui favorise les processus de transformation et d'intégration soutenus par le processus thérapeutique (R. Roussillon, 2008 *a*). Prolongeant ces conceptions du groupe, dégagées par Anzieu, Kaës et Rousillon, nous nous proposons de considérer la constitution d'un Moi-peau (Anzieu, 1985) groupal facilitant, en permettant et en bordant, la symbolisation et la symbolisation de la symbolisation, qui en est l'aboutissement de ce processus. L'appareil psychique (Kaes, 1960) du Moi-peau groupal prendrait en charge le travail de mentalisation et d'élaboration, ouvrant et maintenant la possibilité de l'accès au sens et à la réflexivité, et créant, ainsi, de la matière psychique. Car si l'exercice de la fonction symbolique nécessite l'actualisation, y compris groupale, de capacités d'introspection et de liaison sémantique et représentationnelle, ce qui pose l'hypothèse de la possibilité de soutenir et de relancer ce processus, notamment par le biais de la dimension intersubjective de la subjectivation, l'existence de différentes entrées dans ce mode d'expression, de communication et de connaissance, de soi et du monde, d'accès à différents modes de symbolisation, pose la dimension intersectorielle et processuelle de la symbolisation et de la symbolisation de la symbolisation. L'expérience singulière et collective/groupale de la symbolisation permet aux personnes dont le fonctionnement psychique non névrotique, qui limite, entrave, gèle ou éclate la fonction de symbolisation, de se décentrer de leur mode de fonctionnement (pragmatique, ou fusion/confusion chose/mot dans le cas des fonctionnements psychotiques), étant espace et possibilité de création et d'accès au sens, retour de ces éléments signifiants sur la connaissance et la compréhension de soi, permettant et soutenant l'introspection, source de réflexivité, et participant fortement au processus de subjectivation. Dans le cas des organisations psychotiques de la personnalité, la paradoxalité des liens entre le dedans et le dehors (Pankow, 1993) rend nécessaire le surgissement et le maintien d'un espace permettant la séparation entre ces deux ordres de réalité et donc la possibilité de la construction de l'historicité subjectivante à même de canaliser la construction subjective délirante et le morcellement. L'historicisation de ces expériences traumatiques primaires passe par la figure du double, qu'il relève du registre imaginaire, de l'idéalisation et du désir, ou du registre poétique, et soit, alors, moins idéalisé, plus élargi et complexe. Le recours au double contourne les résistances inconscientes de

l'expression car, même si le double est marqué par l'ambiguïté, il permet de border le débordement pulsionnel de la confusion et de la fusion et est donc plus facilement investi, existant dans l'entre-deux du semblable. Ce recours à la figure du double permet et soutient, de par l'espace de la différenciation, la symbolisation et la symbolisation de la symbolisation et est, alors, subjectivant. Le sujet se voit, ainsi, enrichi et ce de façon dynamique : il s'agit d'un appareil à symboliser par le biais de différentes et de diverses interfaces, espaces/temps, un procès de subjectivation. Dans celui-ci, le langage occupe une place fondamentale en tant que surface de rencontre, entre l'interne et l'externe, le sujet et les autres, le monde, donc un agent de liaison entre ces ordres de réalité, mais aussi entre les divers ordres de la réalité interne et entre les parties internes clivées. Cette « macro-liaison » procède par la résonance émotionnelle, représentationnelle et pulsionnelle d'éléments portés par le langage, active des contenus somatopsychiques, entraîne associativité lexicale et sémantique, affective et cognitive, laquelle se déploie en réseau, d'où la signification émerge et se structure, se construit en sens. La perspective structurale de la construction de réseaux de sens s'opère à partir de la structuration de la psyché en réseaux (pulsions, fantasmes, affects, images mentales, représentations de choses et de mots, instances...). Structuration et liaison pourraient se trouver au cœur des processus de signifiante, de symbolisation, de subjectivation. De par la liaison sémantique et représentationnelle, ces parties, auparavant clivées, sont unifiées et, alors, projetées dans un espace/acte/objet réussissant à les accueillir, à les unifier en un tout, autant dans le monde interne qu'externe, et à les inscrire. Cette unification des parties en totalité, du dedans et du dehors, du moi et du non-moi... en plus de les présentifier par le langage, et de faire du sujet inconscient un « sujet/être-au-monde », est source de création de matière psychique. Contenus et contenant, matière et monde sont créés, trouvés, retrouvés... le langage constitue, à la fois, un intermédiaire (Racamier), une interface, une zone de contact, un objet transitionnel (Winnicott), et un espace, un écart, entre les divers ordres de réalité, entre les mondes interne et externe, entre objet et sujet. Spatialité et processualité sont, alors, éprouvées et traversées dans la matière langagière représentationnelle et sémantique. Portées par les représentants de mots, cette matière, devenant matérialité, le langage écrit constitue, à la fois, un intermédiaire et un mouvement d'externalisation et de différenciation entre l'interne et l'externe et, enfin, source de création de matière psychique. Contenant de par la matérialité, limitée et clôturée par l'externalisation, l'expression écrite, l'écriture, se vêt de malléabilité, renforçant la capacité à transformer et à recréer la réalité manifestée, de par l'inscription de l'expression et de la transformation de la matière langagière et psychique. Ainsi, malgré la formalisation du langage écrit, la forme de sa

présentification, la trace (perceptive, mnésique...), la malléabilité et la perméabilité au changement sans fin, permet la présence et la coexistence de la continuité et du différent, donc de la transformation. Ce processus de transformation de la matière psychique procède, également, de la qualité de l'accueil par l'écriture, dans ses deux pôles, forme et contenu, de la projection de l'informe. En tant qu'objet de transfert plurimodal, l'écriture nécessite qu'un travail sur la matière langagière se produise pour que la figurabilité puisse advenir de l'informe et pour que l'actualisation d'éléments élémentaires, des contenus de la pulsionnalité et de la sensorialité, deviennent des signifiants somato-psychiques formels (récurrence et signification) et des éprouvés (sens et historicité) ; soit deviennent source de création de matière psychique, représentation et représentation de la représentation. Ce processus de création de nouveaux signifiants, de nouvelles représentations dans la matière psychique se caractérisant par la processualité et par la temporalité, engage la diffraction du transfert. Les parties névrotiques, les siennes ou celles des autres/de l'appareil psychique groupal, soutiennent les fonctions de symbolisation -liaison lexicale/sémantique/représentationnelle-, défailtantes ; c'est la névrotisation de l'expression qui permet de consolider les parties névrotiques de l'ensemble des membres du groupe. La diffraction du transfert s'opère, aussi, par la projection et par l'identification, complexifiant la matière psychique en l'ouvrant à de l'altérité semblable, alors que les processus de condensation et de déplacement ouvrent les signifiants à la dynamique de la créativité et de la création de contenus, devenant, ainsi, des symboles. Cette dynamique permet à l'écriture d'assumer la fonction d'un organisateur psychique, participant à la constitution du sujet, la liaison lexicale/sémantique/représentationnelle devenant générativité associative et, par conséquent, activité signifiante et structurante. L'écriture constitue, ainsi, un acte de subjectivation et de sublimation : expression, ouverture, déploiement, transformation et intégration des pulsions, les siennes et celles de l'autre. Le sujet de l'écriture assume, alors, au titre du sujet inconscient, la possibilité d'incarner, pour soi et pour les autres, un « sujet/être-au-monde ».

La possibilité d'une transformation, cette ouverture au devenir, est encore plus présente dans l'univers psycholinguistique de la poésie. Ce travail sur la matérialité langagière et psychique que le langage, écrit notamment, rend possible, assume, dans l'univers poétique, des formes où les jeux de langage (forme et contenus) convoquent, à la fois, dans l'actuel du moment et dans l'infantile, par le biais de la mise en jeu du corps (via la sensorialité, la musicalité -rythmes, rimes, allitérations, espaces ponctués de silences, place des mots, jeux de miroirs...-) et du psychique (métaphores, images « dynamiques »... dans lesquelles peut se deviner, en filigrane, dans la scène poétique à créer/déchiffrer, une sorte de « pensée magique »), mais aussi l'ensemble de l'être en incluant les diverses strates

successives du développement psychosexuel. La résonance somato-psychique (sensorielle, affective, émotionnelle, pulsionnelle et représentationnelle) de ces jeux/je de langage dépasse la dimension du sujet/être en proie au devenir, en proposant, dans une ouverture infinie, bien que bordée par la matérialité, l'expérience de l'avènement d'un événement qui suspend la réalité externe et interne dans leurs modalités habituelles, de l'ouverture à l'exploration de la complexité et de la paradoxalité, autrement que par le biais du registre, réducteur et emprisonnant, de la souffrance et du symptôme, de l'ouverture à la création de nouveaux mondes, de nouvelles identités, à l'invention, au déchiffrement, à la traduction... Ces dynamiques où l'ouverture est à l'honneur, ne sont possibles que par la malléabilité du langage poétique où les gradients d'ouverture des mots sont expérimentés et soutenus par le travail sur la matière langagière. Introspection et maturation psychique adviennent, tout comme advient l'éprouvé d'un sentiment esthétique et du plaisir de jouer à être, à faire et à sentir. La poésie crée, elle aussi, de nouveaux signifiants/représentations venant enrichir la matière psychique, condensée, liée à la pulsion de vie sur fond des pulsions de mort ou d'agressivité. Dans cet espace/univers poétique où tout est possible, tout est/peut être présent, des sensations, des images, des mots, de la continuité dans la discontinuité, de l'inconscient et du conscient, du primaire et du secondaire (Roussillon, 1999)... accueilli dans les enveloppes (Anzieu) langagières et somatopsychiques créées par le dispositif et le médium et porté par le Moi-peau groupal. Dans cet espace de projection, tout, dont les oppositions linguistiques, jouent en miroir le jeu de la déliaison/liaison, affirmant l'exigence de la symbolisation et portant le processus de subjectivation dont voici les caractéristiques et le déroulement.

L'expression par l'écriture, portée par un « je d'écriture », par un sujet de l'écriture, véhicule une identité narrative/poétique et entraîne des effets d'historicisation, qui permettent l'appropriation de l'ensemble du matériel exprimé, ainsi que les éléments non exprimés associés, et ouvrent la temporalité à du devenir toujours possible. La réactualisation de traces d'expériences antérieures, traversée par la réflexivité, et par le plus de sens qui en découle, mais aussi et surtout par l'épreuve actuelle de l'expérience d'un sujet s'exprimant, et ayant conscience de s'exprimer, laisse place au processus de transformation du vécu en une signification assimilable, psychisable, subjectivante. Ce processus de subjectivation est bordé par l'acceptation de la limite/fin de l'expression par la matérialité du support, par la limite temporelle, par la délimitation, progressive, de la place occupée par l'objet de l'expression de par l'activité signifiante au fur et à mesure de la constitution de l'identité je/sujet d'écriture, mais aussi par le procès du sens qui vient clôturer l'éventualité de l'expansion du sujet (projection et confusion). L'acceptation de la forme finie et clôturée par les limites spatiales, temporelles et signifiantes du

médium et du dispositif, participe à ce processus de subjectivation et de symbolisation de la symbolisation. La complexité du processus du devenir sujet, que le poète portugais Fernando Pessoa met en scène et donne à penser dans et par son écriture, retient notre attention par la richesse des considérations et par leur traduction dans le champ du littéraire. Dans l'objectif de proposer cette expérience de subjectivation par l'écriture, le « *Livre de l'intranquillité* », écrit par Fernando Pessoa (1982), nous a semblé un support intéressant à utiliser dans un atelier d'expression d'écriture du fait qu'il constitue une expérience dynamique de la condition de l'homme, moderne notamment, de par la place qu'elle accorde à la notion de sujet ; notion que l'œuvre du poète portugais met en scène, questionne et renouvelle, en explorant toute la complexité et la paradoxalité.

Par un « *regard analyste* » (Cheilan, 2015, p. 18), Pessoa énonce et décrit divers états de conscience et somato-psychiques (rêverie, rêve éveillé...), un manque constant de continuité dans ceux-ci et une division fondamentale et constitutive du sujet ; il s'agit de donner à voir ce qu'il expérimente et traduit par l'expérience de plusieurs identités sans toutefois risquer la perte totale du sentiment d'exister en tant qu'expérience-sujet. L'hétéronymie est le processus littéraire par lequel chaque hétéronyme porte des éléments autobiographiques, des parts du sujet, comme autant de Moi partiels, créant ainsi de la densité, psychique et physique, faisant émerger et jouer la conflictualité et la paradoxalité tour à tour engagées et dégagees de l'expérience de ces états, laquelle met continuellement en jeu les processus de subjectivation à l'œuvre sous couverts d'enjeux narcissiques et identitaires. Dans ceux-ci, l'éprouvé d'étrangeté à soi (Cheilan, *op. cit.*, p. 23), entraîne une dynamique subjective du devenir en passant par des phénomènes « *d'autruiification* » (néologisme issu de la formule pessoenne « outrar-se ») (Cheilan, *op. cit.*, p. 74). Être un « je » vacillant et inconstant, différent, qui est, aussi, un/des autre(s), suppose l'existence de divers états, de la notion d'écart et de passage, de la notion d'expérience : « *La dimension frontalière et « intervallaire » de la notion, pour reprendre un terme pessoen, permet de mettre en jeu et en danger le sujet et d'explorer les limites de sa représentation (...). Non seulement, l'intime établit une zone d'entre-deux entre le dehors et le dedans, le conscient et l'inconscient, le corps et le sujet, mais il s'agit d'une notion profondément polémique qui implique un rapport de situation et de contestation : le sujet doit se définir dans un espace contre le dehors, contre l'autre, parfois contre lui-même. Défiant les systèmes traditionnels de représentation, l'intime met à l'épreuve les lois du récit et pose plus largement la question de l'ancrage du sujet dans l'espace et dans son rapport à l'autre, elle est invention d'un territoire à soi, variable selon les individus* » (Cheilan, *op. cit.*, p. 15). Dans cette instabilité référentielle, le temps est, de par cette inconstance, brouillé. Pessoa crée une sorte de « *cubisme temporel, où chaque époque vient se juxtaposer et se mêler pour former la grande toile du temps intérieur [...]* Le souvenir non-référentiel contribue à désancrer le sujet ou plutôt à

*l'enraciner dans un espace-temps atemporel et anhistorique* » (Cheilan, *op. cit.*, p. 89). Dans ce contexte de flottement total et constant, le sentiment d'un vécu et les souvenirs de celui-ci, ne sont que de simples inventions de soi, des chimères : « *Le souvenir déclenche la fiction de soi. Ce phénomène de déréalisation est significatif dans le phénomène d'hétérogénéité temporelle et ontologique, le moi est vivant et mort, réel et fictif* » (Cheilan, *op. cit.*, p. 92). Se reconnaître, se connaître, dans cette complexité, devient une nécessité impliquant une matérialité suffisante pour qu'un ancrage « *... du sujet dans un espace-temps (...) favorise l'introspection* » (Cheilan, *op. cit.*, p. 15). L'introspection, voyage de découverte de ce « je » troublé et troublant, assume la forme d'une « *intimité mentale* », expression de l'hétéronyme Faustino Antunes, décrite dans un jargon psychologique (« *neurasthénie* », « *organisation mentale caractéristiquement hystérisiforme* »...), laquelle considère les contours pathologiques, dont la crainte de la folie se trouve au summum, tout en assumant une tonalité poétique : « *Une de mes complications mentales –horrible au-delà de toute expression – c'est ma terreur de la folie, qui est déjà elle-même la folie* » (Cheilan, *op. cit.*, p. 76). Dans cet aller vers la connaissance et la compréhension de la psyché, l'écriture constitue, pour Fernando Pessoa, la seule voie permettant l'accès à ce qu'il existe de plus irréductible, intouchable et indicible au cœur de l'intime du sujet : « *Seul l'écrit permet d'entrer dans l'intimité de l'être : « J'ai été le seul à être admis, d'une certaine façon, dans son intimité (intimidade)* » (Cheilan, *op. cit.*, p. 15). Cette « *culture de l'intime* » « *renvoie alors à ce qui échappe à la conscience –inconscient, zones d'ombre- et à la sphère de la parole – l'intime pose la question de l'indicible, de l'incommunicable* » (Cheilan, *op. cit.*, p. 15). La poétique de l'intime constitue l'opportunité d'explorer les « *limites de la représentation de l'intimité* ». Dans cette représentation de la vie intérieure, du monde interne, Pessoa franchit un pas supplémentaire : « *Pour Pessoa, le fmgidor, les éléments qui composent la vie intérieure, sensations, sentiments, émotions, rêves, procèdent d'un double effort de reconstruction et de distanciation. En définissant la vie intime comme un roman, Pessoa pousse à son paroxysme la logique narrative, selon laquelle il faut se raconter pour se créer son identité, mais aussi le concept psychanalytique freudien de la vie comme fiction. Il opère un renversement suprême en désignant la fiction romanesque comme l'archi-texte de la vie intime* » (Cheilan, *op. cit.*, p. 18). Explorer, poétiquement, l'intime « *à la découverte d'une polyphonie mentale de façon à repérer des zones de dissension, d'altérité, d'hybridité et d'étrangeté de l'intime* » (Cheilan, *op. cit.*, p. 25), constitue ce processus de subjectivation poétique. Tout est donc création. Pessoa accentue la place déterminante de la fiction dans la récréation de soi (Cheilan, *op. cit.*, p. 93) et il revendique une poétique fictionnelle de l'intime qui se sert de la fiction comme déclencheur et révélateur paradoxal (Cheilan, 2015, p. 95). La paradoxalité de l'être/devenir sujet brise le pacte autoréférentiel et autofictionnel brouillant la différence/séparation entre le réel et la fiction, le moi et l'autre : « *Cette voix qui dit « je » n'est ni l'auteur Fernando Pessoa, ni le « je » semi-hétéronymique de Soares,*

*« censé offrir une image stable du sujet »* (Cheilan, *op. cit.*, p. 99). L'écriture de Pessoa est celle du non-être, du creux, du négatif, frôlant le silence : *« Je raconte avec indifférence mon autobiographie sans événements, mon histoire sans vie. Ce sont mes confessions, et si je n'y dis rien, c'est que je n'ai rien à dire »* (Cheilan, *op. cit.*, pp. 99-100, cf. Fernando Pessoa, *Le livre de l'Intranquillité*, 1999, p. 48). Dépersonnalisation, perte, réparation, créativité, création/recréation constantes d'un « je » ténu, fragile, fluctuant, quasi inexistant, insaisissable, toujours à découvrir, inventer, perdre et retrouver, imaginer et construire... *« Pessoa confronte le sujet à une perte radicale de sens, à une insaisissabilité constante, l'intimité s'écrivant sous les auspices d'une poésie de l'incomplétude »* (Cheilan, 2015, p. 103). Ce langage si particulier accueille et porte la marque de la subjectivation en train de se constituer : du clivage du Moi à la méconnaissance de ce qu'il y a de plus radicalement et profondément autre chez lui, de l'inquiétante étrangeté, paradoxalité et conflictualité, à l'expérience psychique, existentielle et ontologique de s'éprouver sujet.

L'œuvre de Fernando Pessoa constitue une expérience poétique, et symbolique, totale ; telle serait l'ouverture que l'écriture de Pessoa nous propose d'expérimenter et que nous avons souhaité proposer aux patients dans cette co-découverte et co-construction des potentialités de leur devenir notamment face aux limites du processus de symbolisation et aux injonctions catégorisantes. *Le livre de l'Intranquillité* constitue ainsi la possibilité de l'expérience d'un questionnement et d'une ouverture subjective, support d'identification et de re-narcissisation, par l'élaboration symbolique/poétique/psychique qu'il permet.

### 2.2.2. Problématique

À partir de ces éléments nous allons considérer la dialectique existante entre l'Art, en particulier le littéraire, la lecture et l'écriture, et la psyché, individuelle et groupale, à partir du postulat selon lequel cette dialectique, tout comme, individuellement, le procès de la lecture et de l'écriture, constituent un processus et un acte de subjectivation. Cette question convoque la dimension thérapeutique de la lecture et de l'écriture, y compris pour les sujets non névrotiques ; il s'agit de l'hypothèse centrale de cette recherche que nous avons mis à l'épreuve de la clinique à partir d'un atelier de lecture/écriture dans une clinique psychiatrique.

La pratique de la lecture se comprend à divers niveaux. D'abord sur le plan de **Pouverture à l'altérité**, psychique, intellectuelle, existentielle... au monde des possibles, mots/images/émotions/représentations... D'autre part, cette ouverture à l'autre, à de l'autre est, aussi, un chemin d'accès et de compréhension de la différence et, donc, de la mêmeté au cœur des processus d'individuation et

d'identification. Par ailleurs, cette rencontre se fait de façon sécurisée, par la distance établie entre le lecteur et l'Autre incarné ici par l'auteur, présent certes, mais aussi absent et non-intrusif, et par l'existence d'un médium, interface, neutre, de liaison. Offrant ouverture et sécurité, la lecture permettrait **d'inscrire le sujet dans la fonction subjectivante de l'imaginaire** ; de la rencontre des mots et de l'univers d'un autre, soutenus par l'horizon d'attente de l'univers fictionnel, jaillissent des jeux de mots et d'idées, des émotions, des images, des représentations... se créent et se déroulent des scènes psychiques où le sujet est, à la fois, personnage de l'univers étranger, agi par l'univers fictionnel, et un alter-ego, projetant dans cette matière autre, la propre psyché du sujet-lecteur.

L'écriture, quant à elle, exige **l'existence d'un sujet actif** prenant en charge, de façon volontaire et plus ou moins consciente, le travail de saisissement, de figurabilité et d'élaboration sémantique, symbolique et représentationnelle (avènement de représentations de choses et de mots et liaison entre elles), bien que ceux-ci comportent des éléments de liaison inconscients ayant pour fil conducteur la résonance pulsionnelle et affective et, enfin, d'expression et d'adresse.

Il s'agit, ici, d'être l'artisan-auteur de la création de la signification, dont l'émergence et l'organisation se fait par la libre-association d'affects et d'idées et par l'ouverture et l'enrichissement de la liaison sémantique prises en charge par un « Je » d'écriture (Talpin, 2002), double du sujet, la signification se faisant sens par le processus d'élaboration des matériaux langagiers émanant des matériaux sensoriels, affectifs, somato-psychiques, advenant de la profondeur, de l'inconscient, de la complexité et de la paradoxalité de l'intime.

Il s'agit de travailler le langage universel pour que la plus singulière des vérités inconnues du sujet et approchées par ce dernier, par la présence du groupe et par le travail psychique effectué par celui-ci, puisse émerger de l'informe et de l'indicible. Transformer des affects, des représentations de choses, des vécus traumatiques, isolés et déliés, en des unités de signification, des signifiants, des représentants langagiers de ce tout, vient travailler, transformer la matière psychique première, de laquelle font partie les traumatismes originels. Figurés-conscientisés, exprimés, adressés, ces éléments, des parties en souffrance d'intégration psychique/subjective (Talpin, 2002, pp. 218-219), peuvent, alors, être reconnus, acceptés comme ayant existé et concerné, de près, le sujet et, finalement, être intégrés dans l'historicité et la subjectivité, perdant, ainsi, une partie de leur charge traumatique. Toutefois, même s'il existe une limite structurale à la tentative d'intégration puisque, jamais, le « je/sujet » et « Je d'écriture », double du sujet, et l'identité narrative qui le définit et qu'il véhicule, ne peuvent totalement coïncider l'un avec l'autre selon les considérations de Talpin (2002), c'est, toutefois, aussi cette limite structurale, cet entre-deux, qui rend possible et maintient la médiation,

tout comme l'ouverture vers un potentiellement possible animé par du manque-désir ou du vide, du négatif. Malléable, support de l'expérience, créative, de l'introspection, procès d'unification et d'individuation, l'écriture est une source de réflexivité, d'un plus de sens et de maturation psychique ; elle renforce le narcissisme du sujet et facilite la socialisation (dialectique soi/autre, identité individuelle/sociale, existence/reconnaissance). L'écriture participerait pleinement du processus de subjectivation (mentalisation, élaboration et appropriation). Ainsi, puiser dans le langage le matériau pouvant devenir des signifiants/ représentants/ symboliques et subjectivants, représente l'un des intérêts de l'utilisation de cette médiation thérapeutique notamment dans les soins psychiques auprès de sujets aux organisations non névrotiques de par les défaillances qui peuvent survenir dans le processus de symbolisation, mais aussi de par l'enfermement référentiel/ représentationnel découlant, en partie, des défenses et des injonctions paradoxales et, enfin, de par le désinvestissement libidinal des mots des autres, du monde de l'autre, de l'autre. Particulièrement dans ces cas de figure, la symbolisation, laquelle constitue une médiation intrapsychique, interpersonnelle et intersubjective, serait à considérer/travailler de façon multifocale : médium, dispositif/cadre, transfert, individuel et collectif ; cette ouverture soutenant la malléabilité psychique.

Rendre visible la trace de ce processus de symbolisation, le travail sur le langage, les représentations, la psyché, effectué par le sujet en lien avec l'autre/d'autres, constitue, aussi, un vecteur de symbolisation et de subjectivation. La mise au travail de ces processus psychiques participant à la transformation de la matière psychique et à l'appropriation subjective, s'actualise dans l'expression, collective, de soi. La co-construction de soi dans le langage, la complexité qui s'en dégage, ainsi que l'ouverture et le maintien du devenir, font de l'écriture un processus où spatialité, processualité et transitionnalité constituent le processus de liaison tertiaire. Fondamentalement subjectivante, l'écriture peut, alors, être considérée comme un véritable organisateur psychique, étendant et élargissant, de plus en plus, l'enveloppe somato-psychique qu'elle constitue à partir de zones proximales du devenir sujet.

L'importance et la variété des processus psychiques engagés par l'écriture (projection, déplacement, condensation, représentation, symbolisation, réflexivité...), s'expliquent par les qualités même de ce matériau, soit la nature, relativement, malléable du matériau langagier, la paradoxalité qu'elle est à même d'accueillir, de véhiculer et de transformer, l'écart de niveau de réalité avec la psyché (matière psychique) et, enfin, sa place centrale dans la représentation de l'organisation du monde en signification/sens/ordre symbolique. Ces caractéristiques engagent la dimension thérapeutique de ce médium et en font un

organisateur social, symbolique et psychique d'autant plus que son fondement, le langage, signe de l'humain, est essentiel dans tout processus de subjectivation.

Deuxièmement, l'écriture constitue un médium d'expression dans lequel l'écart/distance entre les mots d'un sujet et ce qu'il aurait voulu dire, aurait eu besoin d'exprimer, pense avoir transmis, d'une part, fonctionne comme un « pare-excitations » du monde pulsionnel interne, tout en permettant, de ce fait, un travail de figurabilité, long parfois, passant par l'acte de « chercher », et de trouver, parmi les signifiants langagiers/représentationnels universels, la forme/mot qui correspond le mieux à la singularité du sujet qui s'exprime et, d'autre part, l'écriture protège ce qu'il y a de plus intime d'une confrontation directe et exhaustive avec l'autre. Ce jeu entre les autres préalables et leur langage, existant déjà, déjà créé, constitué en significations, diverses, et un sujet en proie à un vécu informe/indicible et à l'angoisse associée, caractérisant l'écriture davantage que d'autre média, en fait une expérience ouverte et presque inépuisable, telle une œuvre ouverte (Umberto Eco, 1962), à diverses dimensions, intrapsychiques, interpersonnelles et intersubjectives, toujours mouvantes, toujours potentiellement renouvelables, ouvertes à la création sans fin.

## **2.2.3. Hypothèses**

### ***2.2.3.1. Hypothèse générale***

Notre recherche se soutient de l'hypothèse générale selon laquelle l'expression par l'écriture comporte des effets thérapeutiques sur le plan intrapsychique et interpersonnel, y compris pour les personnes aux organisations non-névrotiques et psychotiques de la personnalité.

Notre posture épistémologique se fonde sur le postulat du primat de l'inconscient, de la primauté de la clinique sur la théorie et des liens existant entre contenus/structures linguistiques et contenus/structures psychiques.

### ***2.2.3.2. Hypothèses opérationnelles***

Nos hypothèses opérationnelles s'organisent autour de trois axes : l'écriture en tant qu'acte de symbolisation, l'écriture comme vecteur de subjectivation et d'appropriation subjective et le groupe comme lieu contenant d'expression, de figuration, de partage, de création et de découverte de soi.

### **2.2.3.2.1. L'écriture en tant qu'acte de symbolisation**

Le langage est, par nature, de dimension symbolique du fait qu'il s'agit d'un système de signes dont la fonction est celle de représenter des objets, des concepts, des liens, des affectss, des émotions, des vécus... sur le plan psychique et mental. Monde externe et monde interne se retrouvent, sont accueillis et portés par le langage ; interface entre ces deux niveaux de réalité. Cette rencontre nécessite cependant un travail de traduction/transposition laissant supposer l'existence d'un travail psychique de transformation de divers processus et instances dans ce passage de l'externe à l'interne. La métapsychologie des processus définit la psyché comme un potentiel de travail et de création, qui repose sur des ressources de classement, de traitement, de catégorisation, de combinaison, de mémorisation, de liaison et de représentation symbolique, c'est-à-dire, un ensemble de processus de transformation des données, des informations, énergies venues tout aussi bien du dehors que du dedans, de l'actuel que du passé. Le processus de **figurabilité** en fait partie.

Celui-ci consiste en l'avènement de matériel interne informé par le biais de la **résonance émotionnelle, affective et pulsionnelle** laquelle active/actualise des contenus divers. Il s'en suit la **liaison représentationnelle**, la conscientisation de l'émergence de ce matériel, son saisissement et la création d'une forme, approximative, représentative des contenus somato-psychiques activés, portée par des signifiés/représentants linguistiques. Ces contenus s'organisent représentationnellement et sémantiquement et créent des réseaux de significations construisant le sens. Enfin, **ils seront exprimés** et même cette expression/adresse constitue une source et l'opportunité d'un plus de sens venant enrichir l'introspection, l'élaboration et la mentalisation. Il s'en suivra l'avènement de **la réflexivité, l'intégration et l'appropriation de ces contenus revisités par le sens**, ce qui constitue le but ultime du processus de symbolisation ; l'émergence, l'expression, l'adresse et la transformation de contenus, les étapes le constituant. **Symbolisation et figurabilité rendent compte des liens existant entre psyché et langage.**

Le **langage**, écrit notamment, sera le matériau sur lequel portera le processus d'expression. Les structures et contenus narratifs, poétiques et symboliques (syntaxe, pronoms personnels/possessifs, thèmes, récurrence, diversité, ouverture, dimension dénotative/connotative, figures de style...) portent et traduisent ce travail de transformation du langage, perception du monde extérieur par les sens et contenus du monde interne, tout en permettant qu'un espace/écart creuse une distance sur le plan de la projection entre la fusion/confusion du sujet avec ce qui est projeté et l'écart du sujet avec ce qui est projeté). Cet espace, de potentialité, qui soutient la liaison entre les deux niveaux de réalité tout en les maintenant séparés et différenciés, constitue l'aboutissement du travail sur le langage en tant

que chaîne associative/chaîne signifiante, à partir des principes activation psychique/ association représentationnelle en réseau, dans lequel les images, les représentations et la langue deviennent matière psychique voire somatopsychique.

Le langage porte les traces, et donne à voir le résultat du travail que la psyché effectue à la fois sur elle-même et sur lui-même afin de le rendre le plus juste possible à ce qui relève du vécu indicible de l'informe. Grâce à la malléabilité du langage, la dimension universelle et impersonnelle de celui-ci se transforme, se construit et se structure en langue personnelle et singulière. Ces marques disent la rencontre entre le monde extérieur et le monde interne, autant que celle du monde interne, la prise de conscience de ces phénomènes, leur appropriation et leur expression par un sujet qui se constitue en se dévoilant/voilant/découvrant/inventant/créant et qui est autre que celui de la projection/fusion. Le langage constitue donc un espace intermédiaire et transitionnel ; une **médiation**. Des signes/symptômes assument la fonction de symboles et structurent, rendent possible, la création d'un lien/place au/dans le monde partageable. Dans cette expérience de la médiation par le langage signifiant tout devient symbolique : le médium, le dispositif, le transfert, le groupe. La médiation serait, alors, la condition de possibilité de construction de la signification et du sens. La polysémie des mots, la pluralité des acceptions et des contextes et la nécessité de la structuration des mots en signification et en représentations, par le biais de leur structuration en champs lexicaux et sémantiques, demandent la présence autant que l'intervention de la psyché laquelle prend en charge ces processus de **liaison**, les met en œuvre et les partage, leur donnant une existence et une place pour les autres et dans le monde, à partir de processus psychiques, tels que la perception, la projection, la liaison pulsionnelle et représentationnelle. Liaison linguistique/psychique, structures langagières/psychiques, la médiation est, aussi, source de création de matière psychique de par la conscientisation qu'elle met en œuvre et l'avènement de sens qui en découle. Cette processualité de la symbolisation, laquelle joint le langage à la psyché, s'associe à la spatialité sur le plan psychique (temporalité, instances, dynamiques...) et sur le plan de l'expression. La diversité des modes d'expression sont associés à, et impliquent, divers modes de symbolisation, lesquels peuvent co-exister pour le même individu, opérant dans une zone proximale de l'expérience de la symbolisation, une sorte de frontière délimitant les champs de chaque mode d'expression et leur accès par des facteurs divers comme l'apprentissage/l'habitude, la facilité d'accès aux caractéristiques de la modalité de l'expression, les ressources symboliques, le fonctionnement psychique, l'état somatopsychique actuel... Spatialité psychique et **pluri-expressivité** sont constitutives du procès du symbolique, comme nous pourrions le constater. Sur le plan de la narration, si le roman permet l'expression

de représentations, le conte, lui, autorise celle de l'archaïque, des contenus du Ça, dont font partie les pulsions. Enfin, la poésie, de par la transformation des signifiants somatopsychiques en signifiants formels (selon les processus psychiques de la condensation et du déplacement et par les procédés linguistiques de la métaphore et de la métonymie notamment), ouvre la perspective d'une re-figuration des pulsions par leur avènement dans le champ de la représentation par la voie de la sublimation. Ce travail de transformation, de mentalisation, est possible grâce à la traversée de la paradoxicité psychique, et de son corollaire linguistique, à même de figurer le négatif (Green, 1995), d'aménager et d'intégrer le traumatique, de le symboliser en matière psychique signifiante symbolisable, dans le cheminement allant du pragmatique à l'imaginaire et au symbolique ; de l'informe à la représentation de choses jusqu'à la représentation de mots et, *in fine*, à la réflexivité et à la représentation de la représentation. Parcours bordé de facilitateurs, d'inducteurs de symbolisation : des images, le monde extérieur, des extraits de textes littéraires, le groupe et la co-symbolisation.

#### **2.2.3.2.2. L'écriture en tant que vecteur de subjectivation**

Le travail de **subjectivation du langage**, soit le fait et l'action de personnaliser/singulariser le langage le transformant en langue, d'en avoir conscience et de se l'approprier comme étant la sienne, constitue un corollaire au processus de symbolisation.

Il est, d'abord, question de travailler le langage, narratif ou poétique, afin qu'il corresponde à, et puisse traduire, le plus justement et globalement possible, l'informe. Certes, le langage résiste d'abord à cette dynamique de transformation, non seulement de par la dimension conventionnelle, sociale, des acceptions, ce qui, d'ailleurs, atteste de l'existence, première, des autres et du monde, mais aussi de par la diversité des interprétations de ces acceptions, rendant ardue la construction de la signification et du sens, en tant qu'énoncé communicable et partageable. Rendu malléable, devenant possibilité d'accueil de la plus singulière des singularités, le langage peut, alors, accueillir des jeux de mots en un jeu de forces où déliaison et liaison, similitude et différence par exemple se côtoient. L'association libre des mots, l'association d'idées, de choses/images/mots–affects/représentations, structure les mots en symboles, à partir d'éléments/signifiants formels, et crée de la matière qui se densifie en réseau, creusant un espace contenant et articulant, la construction et l'avènement de la signification et du sens, permettant de combler et de réparer, les failles diverses (image du corps, relation autre, présence au monde...). Cette structuration dynamique du langage, opère, de façon concomitante, une structuration des représentations psychiques ; ce

langage/langue figure et matérialise un espace-structure spatial et temporel, régrédient et progrédient. Le langage/langue constitue à ce titre un **organisateur psychique**.

Devenue cet espace central de subjectivation, la langue peut alors porter l'**inscription du sujet** en devenir. Des traces de pulsions, manques/désirs... se trouvent projetées et portées par les contenus, les thèmes, mais aussi les appropriations de la langue, l'énonciation et surtout par ce sujet en devenir qui se dit, se montre et s'assume comme étant un « je/moi/mien », s'exprimant, se questionnant et s'adressant aux autres. Ce « je » narratif/poétique, signifié par les marques d'un « je » d'écriture, n'est pas qu'un contenant/coquille vide. Au contraire, il porte une **identité, narrative/poétique**, se construisant progressivement au fur et à mesure que le sens se dessine et se matérialise, notamment par l'inscription scripturale (lettre/mot) de l'expression/adresse, et devient accessible. Reconnu, introjecté, intégré et approprié, ce plus de sens renforce la **substantialisation** et l'établissement **du sujet**, notamment de par l'expérience du devenir et de son être au monde. Ce processus de « **personnation** », scénarisé par/dans une matière, enveloppe somatopsychique, langagière, hisse l'historicisation, comme mise en représentation de l'expérience du sujet, au rang de support et condition de subjectivation.

### **2.2.3.2.3. Le groupe comme lieu d'expression et d'expérience de soi**

L'expérience du sujet en devenir est, fondamentalement, une expérience intime en prise directe avec le monde interne. Toutefois, l'autre-monde est, à la fois, une donnée première et globale. Tout sujet ne peut, par conséquent, devenir, que dans l'oscillation constante entre résonance et résistance, invariants et spécificités, intrapsychique et intersubjectif. Or, pour accéder au monde, au monde de l'autre, et à son propre monde en retour, pour créer du lien, du partageable, du consensuel ou du conflictuel, un décentrement à l'égard de l'intime est nécessaire ; le groupe se fait espace d'ouverture, d'accueil, de création de matière psychique. Dans la confrontation aux autres, le mouvement entre continuité et rupture constitue une source de créativité subjective. Dans l'expérience du devenir au sein d'un groupe d'expression, la rencontre, la confrontation parfois avec l'altérité constitue une donnée majeure ayant diverses incidences sur ce processus.

La rencontre et la confrontation à la présence, suffisamment proche et suffisamment dense, des autres, à leur corporéité, à leur mots/paroles, à leur voix, à leur pulsionnalité, à leurs représentations... constitue tout à la fois un défi et un étayage pour le sujet en proie à la complexité de l'expression. Accepter de partager

l'espace potentiel du devenir avec d'autres, étrangers ou familiers, de perdre de l'espace, se soumettre librement à la contrainte de considérer/intégrer ce différent... peut constituer une blessure narcissique et être source de frustration. Toutefois, l'autre, surtout constitué en groupe, introduit, aussi, un espace, une ouverture, notamment eu égard au processus de symbolisation, qui peut être rassurante, notamment en cas de vécus d'affects anxigènes associés à l'informe préalable de l'expression. Bien que le simple fait, geste, d'écrire, permette de border la déliaison, par le raccrochage à la réalité, de par la matérialisation picturale de l'expression, le cadre collectif/groupal maintient et renforce les limites et frontières de la dilution et de l'intrusion, possédant et assumant une fonction contenante *a minima*.

D'autre part, l'ouverture pulsionnelle et représentationnelle apportée par l'altérité se traduit, sur le plan de l'expression/symbolisation, par la déconstruction/construction des dimensions dénотative/connotative du langage, par l'ouverture du gradient signifiant des acceptions, par la densification métaphorique du langage... facilitant le processus de symbolisation, les parts névrotiques groupales soutenant les capacités symbolisation, et permettant la profondeur de l'identité narrative/poétique et, ainsi, de l'historicisation. La co-construction de l'imaginaire, du poétique et du symbolique, la co-écriture, la co-symbolisation ou symbolisation groupale, créent une enveloppe somatopsychique accueillant et contenant le processus allant de la projection à la subjectivation en passant par la symbolisation.

De plus, la dynamique de groupe, entraînant la diffraction du transfert, par les phénomènes d'identification, contre-identification et d'identification projective, soutient ce processus : il s'agit bien là de s'éprouver s'exprimant parmi d'autres, se montrer et se voir, s'entendre et se comprendre, participer et accéder à la construction de la signification collective... L'identité groupale, articulée autour de la singularité et du consensus, à partir d'un contrat narcissique de base, implicite, qui se construit progressivement, amène le groupe à se densifier en tant qu'entité, bordant et accompagnant la dynamique liaison/déliaison. Ainsi, en plus de rendre perceptible et conscient le travail de mentalisation et d'élaboration par l'expression, la dialectique je/autres, quand elle est intégrée, renforce les fonctions de « personation » autour de l'Idéal du moi, du Moi et du Soi.

## 2.3. ASPECTS METHODOLOGIQUES

### 2.3.1. Démarche méthodologique

Afin de réaliser cette étude, nous nous soutenons de la démarche clinique, qualitative, que ce soit sur le plan de l'analyse de l'interaction entre la dynamique psychique individuelle et la dynamique psychique groupale, que de l'analyse des productions écrites singulières et collectives afin d'identifier et d'analyser les processus psychiques mis à l'œuvre et au travail par l'**expression** (via les **indicateurs intrapsychiques** -pulsions, conflictualité, projection, positionnement subjectif-, et les **indicateurs interpersonnels** – projection/identification- et intersubjectifs – identification-), ceux relatifs à la **symbolisation** (exploration de la signification des mots et de leur gradient d'ouverture, exploration de la dimension connotative du langage -travail sur les symboles, présence/absence, images/métaphores-, procédés de construction de la signification –liaison lexicale et sémantique, constitution de réseaux lexicaux/sémantiques, ponctuation et syntaxe-, et du **sens** –unification de la signification-, condensation de la signification, transformation du langage neutre/pragmatique en poétique/symbolique), et analyse de la dialectique processus psychiques/ langagiers.

### 2.3.2. Méthode de recueil et d'analyse des données

La méthode de recueil des données utilisée dans cette recherche est les productions écrites par les patients pendant l'atelier, leurs interactions et le questionnaire de satisfaction. Par ailleurs, bien que l'observation n'ait pas été intégrée de façon formalisée en tant que méthode de recueil des données, elle a été utilisée de façon générale.

L'analyse des données procède par l'analyse de contenu, selon les travaux de Laurence Bardin (1977).

L'analyse de contenu considère la communication comme un processus, une parole en acte signifiante, laquelle rend compte de l'évolution des transformations de la pensée. Cette démarche s'appuie sur la *description*, l'*interprétation* et l'*inférence* et vise à établir une correspondance entre les structures linguistiques et les structures/processus psychiques. Nous l'avons effectuée selon la méthode dite « classique » du crayon/ papier.

L'analyse qualitative renvoie à l'analyse de la présence ou de l'absence d'une caractéristique de contenu donnée ou d'un ensemble de caractéristiques. Elle s'attache à identifier et à analyser les items de sens, les catégories sémantiques ainsi que les réseaux de sens qui se constituent. Elle est également attentive à l'énonciation, aux spécificités du langage du sujet (l'évolution du style -longueur, achèvement des phrases, niveau de langue-, alternance on/je, perturbations du langage -phrases tronquées, euh-), qui traduisent, malgré le sujet, des processus inconscients. L'instrument d'étude se constitue de l'analyse qualitative du matériau langagier, interventions et interactions pendant l'atelier, et écrit, productions effectuées lors de l'atelier.

**Sur le plan intrapsychique :** maturation psychique -introspection, mentalisation, élaboration et réflexivité-, soulagement de l'angoisse, de l'informe notamment, de par le travail de figurabilité, l'expression et l'adresse de contenus psychiques, de la réassurance narcissique, éprouvé de sentiments comme la satisfaction, le contentement et même la fierté, renforcement/ découverte/ redéploiement de la créativité et des processus symboliques, plaisir et sentiment esthétique. Particulièrement pour les patients aux organisations non-névrotiques de la personnalité, le renforcement des ressources symboliques, de par la co-symbolisation et le décentrement du registre pragmatique est attendue, et pour les patients aux fonctionnements psychotiques de la personnalité, un travail de différenciation et d'individuation soi/autre, interne/externe, mots/choses... est attendu tout comme un renforcement des ressources symboliques et des parts névrotiques de leur personnalité de par la co-symbolisation et la névrotisation des mécanismes groupaux.

**Sur le plan interpersonnel et intersubjectif :** co-création du sujet dans le langage de l'autre et dans le lien à l'autre est source de maturation psychique, d'investissement libidinal de l'autre, notamment pour les patients au fonctionnement psychotique de la personnalité, gain identitaire narcissique, de par la participation et l'inclusion dans un groupe, constitution d'une identité groupale, et de par la reconnaissance du groupe. Le plaisir partagé acquiert une réalité et un ancrage dans la réalité, plus profonds, plus englobants, plus consistants et plus durables de par la présence du groupe. La prise en compte du groupe dans le processus de symbolisation, la co-symbolisation, davantage illustrée par le tome 2, donne à voir l'émergence et le déploiement des processus d'associativité générative, narrative ou poétique, et les effets subjectivants de ceux-ci sur le plan intersubjectif mais aussi intrapsychique.

### 2.3.3. Éthique

Le fait que l'animateur de l'atelier exerce aussi la fonction de Psychologue dans la clinique pose la question de la nécessaire prudence non seulement dans la gestion des interactions, sur le plan des contenus renvoyés à ces patients et de la posture adoptée, de neutralité, mais aussi de l'utilisation qui pourrait être faite de ces éléments sur le plan de la recherche. C'est la raison pour laquelle nous avons organisé la méthode de recherche et la production/collecte des données cliniques de façon à ne pas générer d'incidences sur les patients accompagnés en psychothérapie. Par ailleurs, nous supposons que le contexte groupal de la médiation, en induisant la diffraction du transfert, vient élargir celui-ci en le décentrant de la relation duelle expérimentée dans le cadre de la psychothérapie.

À partir de ces différents éléments, le positionnement clinique d'un Psychologue utilisant des thérapies médiatisées et ayant recours à l'Art-Thérapie serait celle du soutien de la construction de l'humain, en devenir, et de l'accueil de la partie non encore advenue totalement, à partir d'un travail psychique sur la potentialité créative des sujets.

Quant à la rencontre clinique, celle-ci se fonde sur le transfert et sur la symbolisation selon la méthode de la générativité associative définissant la réalité psychique.

### 2.3.4. Présentation du dispositif

Selon R. Roussillon (2010/1, p. 29), l'évacuation de formes réactualisées d'expériences traumatiques, cette « ... « solution » est à la fois potentiellement la pire pour le sujet et la plus « intéressante » pour le soin. Tout va dépendre du « lieu » où peut avoir lieu cette évacuation, et du devenir de ce qui est ainsi évacué ». Ce processus fonde le « transfert » et son utilisation au sein des dispositifs symbolisants et son traitement impliquerait la mise en œuvre de trois fonctions : phorique, dont « le rôle est d'attirer, recueillir, contenir et porter (...) ce qui est transféré », la fonction sémaphorique, « dont l'enjeu est de mettre en forme signifiante, en signe (...) la matière psychique accueillie » et la fonction métaphorique « qui vise à la rendre symbolisable et intégrable, à la mettre en sens » Roussillon (2010/1, p. 29).

Selon René Roussillon<sup>34</sup>, le dispositif atelier constitue un espace de médiation invitant à symboliser, ayant une incidence sur le mode de fonctionnement psychique en transformant la matière psychique première par le soutien à la potentialité à symboliser des patients (langage et corps). Le dispositif, selon lui, constitue un condensateur-attracteur de la matière psychique première, de la réalité psychique in-intégrable, qui parvient à s'exprimer en signes et en sens par un travail de métaphorisation mais aussi par le déplacement/transfert (mise en jeu, en scène et en sens de la matière psychique première : médium, groupe et thérapeute). Cette remise en jeu d'une part de la réalité psychique in-intégrable en vue de produire de nouvelles représentations et de relancer le processus de symbolisation constitue la fonction thérapeutique du dispositif. D'autres fonctions définissent aussi le dispositif : de maintien, de contenance, d'enveloppe psychique, y compris via le corps- et d'étayage – via la posture relationnelle-.

Toujours selon René Roussillon, le dispositif, a fortiori un dispositif à médiation groupale, s'articule à une théorie de la symbolisation. Dans la perspective de cet auteur, la symbolisation assume différentes modalités comme la motricité, la posture, le langage et le transfert. Ainsi, il existe une pluralité des systèmes de symbolisation en tant que support des représentants de la pulsion (des affects, des représentations de choses –images- et des représentants de mots –langage verbal-), d'où la nécessité de l'adéquation du dispositif au mode de symbolisation des sujets pour qu'il soit utilisable. Il s'agit donc d'une pluri-expressivité étayée par le médium. En tant qu'espace de médiation qui invite à symboliser, le dispositif n'est donc pas qu'un réceptacle mais il est agissant dans la mesure où il participe à transformer le mode de fonctionnement psychique, en transformant la matière psychique première par le soutien à la potentialité à symboliser des sujets. Le dispositif est donc, toujours selon René Roussillon, une sorte d'enveloppe de tous ces processus, laquelle contient et permet la symbolisation, tout en définissant la position du thérapeute. Dans ce lieu de transfert, où la mise en forme et en sens passe par l'adresse à un autre et par la parole de l'autre, il s'y transfère quelque chose et ce dans on quoi on transfère transforme le transféré. Pour que ce processus de changement puisse s'opérer, un processus de déplacement doit se mettre en place autour d'éléments fondamentaux : un espace, transitionnel et potentiel, et un objet médiateur, un médium. R. Roussillon définit ce dernier comme étant « ... capable « d'accueillir » et de mettre en forme la « matière première psychique » qui s'y transfère ». Ce dispositif/espace/potentialité propre aux médiations thérapeutiques se donne pour objectif d'offrir « un objet, des objets,

---

<sup>34</sup> <https://reneroussillon.com/le-travail-de-symbolisation-2/>

« transformables en représentation psychique symbolique, des médias » (Roussillon, 2010/1, pp. 29-30). Pour que le dispositif permette « la mise sous tension du champ » (Roussillon, op. cit., p. 30) de la symbolisation, il est aussi attendu que le clinicien dispose, laisse émerger, une certaine attitude interne d'écoute « ... en quoi ce qui se produit contient un signe ou un indice du travail de symbolisation, il cherche à dégager celui-ci, c'est là que se repère la fonction sémaphorisante du travail clinique » (Roussillon, op. cit., p. 30). Il est, aussi, attendu, qu'il se situe « du même côté » que l'utilisateur par rapport au médium : « ... c'est une pratique du « côte à côte » (...) dans laquelle la différence des positions entre patient et clinicien tient dans la fonction de garant de l'utilisation « symbolique » du médium qui spécifie le clinicien » (Roussillon, op. cit., p. 31). Enfin, dans ce dispositif symbolisant, il s'agit bien de co-symbolisation et donc de co-association :

*« Le matériel en lien avec le médium se présente comme un faisceau d'associations utilisant le médium comme « induction », il s'agit donc d'une « associativité focale », focalisée (c'est la première méthode utilisée par Freud dès 1893). Le travail du clinicien est ici un travail de co-associativité, son associativité prend la chaîne associative du patient comme objet inducteur, il en « fait » quelque chose par son propre jeu associatif (Winnicott, « le travail se déroule là où les deux aires de jeux se chevauchent », se chevauchent ou se rencontrent » (Roussillon, op. cit., p. 31).*

Selon Denis Mellier (2005), le dispositif permet le déploiement de divers événements psychiques : la spatialité, la temporalité, la forme, la conflictualité psychique, l'associativité, la différenciation, l'intersubjectivité, la contenance et la surface d'inscription, l'introjection et la projection de l'appareil à penser et de la symbolisation. Dans cette perspective, le dispositif permettrait de consolider le sujet dans ses capacités à éprouver une expérience de soi, telle la constitution d'une Moi-peau, dont les fonctions seraient : maintenance du psychisme, contenance, pare-excitations, individuation, intersensorialité, sexualisation, recharge libidinale, inscription de traces sensorielles (Anzieu, 1974, 1985).

À partir de ces éléments, nous pourrions proposer de considérer que tout dispositif est, par nature, expérientiel, quelles que soient les dimensions subjectives mises au travail et les médiums utilisés, le dispositif d'un atelier d'expression par l'écriture y compris. Ceux-ci travaillent, selon Talpin (2019), « en direct », les deux

positions subjectives fondamentales, la passivité et l'action/activité, la réception et la production dans un mouvement circulaire opérationnalisé par les échanges producteur/auteur-récepteur/lecteur en des temporalités diverses, condensées dans le texte, sa lecture et sa réception.

Dans notre recherche, nous avons mis en place un dispositif à médiation thérapeutique multifocale : transfert (discours, pensée, éprouvé d'un autre), supports/médium d'expression (écriture/lecture), pluri-symbolisation (différentes modalités d'expression), processualité (temporalité- induction/ production/ partage/ échange-), spatialité (en atelier, en espace commun -mise en scène/lecture publique de textes- et à l'extérieur de la clinique) et groupalité (en incluant l'animateur/psychologue).

Ce dispositif assume la forme d'un atelier d'expression par l'écriture, soit un dispositif dans lequel le cadre et le médium sont considérés comme un lieu/scène/espace/expérience où la parole, parlée et écrite, l'expression de soi sont opérantes et où va se dérouler, se jouer/rejouer, ce qui se passe sur la scène interne des participants, dans le monde interne du sujet. De la rencontre de ces deux ordres de réalité, dans l'interface du dispositif, qui prend valeur ici d'espace potentiel au sens de Winnicott, des effets de sens surgissent, de la matière psychique se crée et de la maturation psychique se produit. Espace/expérience de symbolisation, de réflexivité et de subjectivation ; tel est le dispositif que nous avons souhaité mettre en place.

### ***2.3.4.1. Présentation de la clinique Sen.***

La clinique Sen. est une structure de soins de suite et de réhabilitation psychiatrique implantée sur la commune d'Osséja, située sur le plateau Cerdan, à 1250 mètres d'altitude, et frontalière avec l'Espagne. D'une capacité de 64 lits, elle reçoit un public adulte, mixte, ayant présenté/présentant des troubles psychiques et psychiatriques, dont la majorité sont aux prises avec un fonctionnement psychotique, mais dont l'état psychique est stabilisé, après une hospitalisation ou bien venant du domicile, afin de les accompagner dans un projet de soins visant à construire un projet de vie. Il s'agit ici d'hospitalisation libre.

Par le biais de différents ateliers, portant sur les aptitudes à la vie quotidienne, les capacités cognitives, symboliques... la prise en charge est pluridisciplinaire et s'articule autour de la réhabilitation psychosociale en soutenant l'acquisition/renforcement de capacités d'autonomie à partir du soutien des fonctions adaptatives et intégratives des sujets en articulation à un projet de soins.

Trois types de séjours sont possibles à la clinique : d'évaluation, de consolidation et de réhabilitation. Le premier se définit par l'évaluation des aptitudes et capacités à la vie quotidienne, sociale et professionnelle. Le projet de consolidation constitue un moment de transition entre l'hospitalisation et le retour à la vie ordinaire ou de redynamisation du patient non-hospitalisé pour permettre le maintien à domicile et éviter une hospitalisation. Quant au séjour de réhabilitation, celui-ci se centre sur un projet individuel de réinsertion sociale.

Divers partenariats avec plusieurs structures du champ sanitaire et champ du médico-social (CRP, ESAT...) sont en place.

### **2.3.4.2. L'atelier d'écriture**

L'atelier écriture se compose de groupes semi-fermés d'une dizaine de patients. À l'arrivée des patients, lors de l'entretien d'entrée avec les médecins psychiatres, les patients sont conviés à choisir des activités en fonction de leurs centres d'intérêt mais aussi et surtout de leurs besoins eu égard à leur projet de soins. Ils peuvent faire ces choix seuls, en autonomie, mais aussi en échangeant avec les médecins. Ces choix sont ensuite, au bout d'une semaine environ, discutés en équipe pluridisciplinaire, au sein de la réunion nommée « programme thérapeutique », et sont validés à ce moment-là. L'indication médicale relative à l'atelier d'écriture se fonde plutôt sur la présence de capacités d'expression et de compréhension chez les patients. Il n'y a pas, toutefois, de contre-indication formelle à la participation à l'atelier, à l'exception de l'état de décompensation psychique, bien que nous ayons, à plusieurs reprises déjà, accueilli des patients délirants ou ayant des hallucinations ou encore étant très angoissés dans l'ici et maintenant. Différents fonctionnements psychiques, des âges différents, des niveaux scolaires différents... s'y retrouvent et s'y rencontrent. Enfin, depuis que nous animons l'atelier, nous tentons de rendre possible et de maintenir un lien entre celui-ci et d'autres ateliers proposés dans la clinique (couture, activités manuelles, musique...) et de proposer des actions culturelles : lectures de poèmes, scénettes de théâtre, expositions, moments de sensibilisation à des questions diverses...

L'atelier est animé par un seul membre de l'équipe à savoir un psychologue, ce qui pose la question de la posture clinique à adopter par ce dernier lorsque des patients qui participent à l'atelier sont également suivis en psychothérapie par celui-ci. Cette question des mouvements transfero-contre-transférentiels impose une posture de prudence dans les interactions avec ces patients pendant ce moment

collectif et nécessite d'être au clair avec son cadre (ce qui se produit dans le groupe se traite dans le groupe).

### **2.3.4.3. Objectifs de l'atelier**

L'atelier écriture a pour objectif essentiel d'étudier les processus et les fonctions de l'écriture de sujets hospitalisés en clinique psychiatrique, dans le cadre de leur prise en charge et au regard de leur devenir psychique, à partir de leur participation à l'atelier.

Sur le plan praxéologique, nous espérons mieux comprendre le fonctionnement des processus de symbolisation, avènement et/ou reprise, notamment au sein des fonctionnements psychotiques, de façon à révéler et à illustrer le potentiel thérapeutique de la lecture et de l'écriture.

Deux supports, un *portfolio* et le « *Livre de l'intranquillité* », écrit par l'écrivain portugais contemporain Fernando Pessoa, soutiennent les processus d'expression et de symbolisation, le premier en permettant l'accès à la matérialité de l'expression (forme, contenance, continuité, unité), et le second en fonctionnant comme un inducteur/facilitateur de l'accès au poétique et au symbolique.

### **2.3.4.4. Indications et contre-indications**

Il n'existe pas de contre-indications à la participation à l'atelier, y compris pour des organisations psychotiques de la personnalité. La diversité des fonctionnements psychiques est toutefois recherchée (altérité/dynamique psychique). L'indication est proposée par les Médecins Psychiatres et discutée en équipe pluridisciplinaire.

### **2.3.4.5. Axes de travail**

Le déroulement du processus de symbolisation s'articule autour de trois axes : deux modalités d'expression, oral et écrit, pluri-expressivité de la symbolisation (romans/nouvelles, jeux de rôles, conte, prose poétique et poésie) et l'axe alternance individuel/collectif.

L'axe oralité/écriture permet aux sujets d'expérimenter les spécificités de chaque modalité d'expression, de faire l'épreuve de l'insaisissabilité du langage oral et de la matérialité du langage écrit, et permet peut-être même de les

confronter/comparer dans leur expérience de l'expression. Débuter le cycle d'expression par la lecture facilite l'accès à l'expression, certes en fonction des capacités d'expression et de symbolisation de chaque participant. L'alternance entre l'oralité, collective, et l'écriture, individuelle, permet d'expérimenter et de s'approprier le potentiel d'expression de différents matériaux langagiers en se libérant des diverses injonctions s'y rattachant comme celles des caractéristiques et limites de son monde interne propre, de l'accès au langage, de l'utilisation du langage, de ses connaissances, des conventions sociales attachées à un niveau socio-culturel....

L'axe de la pluri-expressivité des modalités de symbolisation fait appel à la question des processus psychiques au cœur de la symbolisation, en l'associant à la question des processus psychiques (représentations, affects, pulsions), des instances psychiques (de l'informe aux représentations de choses et de mots, de l'inconscient au pré-conscient et au conscient, du somato-psychique à l'imaginaire et au symbolique) et des pôles d'organisation de la personnalité (névrose, états limite, psychose). Cette dimension processuelle pose celle de la spatialité, des espaces psychiques et, ainsi, celle de la médiation.

Enfin, le troisième axe permet de reconnaître au groupe la fonction psychique de figurabilité et d'expression, de mentalisation, de transformation et d'élaboration, de médiation, non seulement de l'informe/impensable/indicible mais aussi de contenance de l'angoisse qui peut y être associée (contenance et soutien des processus de symbolisation et de subjectivation). Le groupe assumant les fonctions du Moi (cohérence, unité), l'alternance des modalités collective/individuelle permet que la subjectivation et la symbolisation se soutiennent du cheminement de soi à l'autre et de l'autre à soi, de l'intersubjectivité, de par les mécanismes de l'identification et de la projection.

Cette dialectique autre/moi est également présente à la fin de chaque cycle d'expression, lors de la lecture publique de textes, par l'ouverture sur l'extérieur, en dehors de l'espace atelier en dehors du groupe donc et également à l'extérieur de la clinique (échange avec un club de poètes et avec d'autres structures), mais aussi par l'exposition des textes écrits dans le cadre de projets d'art-thérapie comme la résidence d'artiste). Cette exportation du travail du groupe, dans le groupe, vise à renforcer/soutenir les assises narcissiques, par l'accueil, la reconnaissance, la valorisation externe.

Ces différents processus, allant de la désymbolisation à la symbolisation (Anne Brun, 2016), disent quelque chose d'une fonction somato-psychique de la lecture et de l'écriture (enveloppe somato-psychique, fonction contenante de l'angoisse de l'informe et du traumatique), soutenue par l'identité narrative et par l'identité groupale.

### **2.3.4.6. Modalités d'expression utilisées**

L'élaboration des modalités d'expression s'est faite au fur et à mesure de la mise en place et du déroulement de l'atelier, notamment pendant la période exploratoire. Cette organisation s'articule autour des éléments essentiels de la symbolisation que nous supposons et avons effectivement repérés, à savoir : figurabilité, malléabilité, transitionnalité, processualité, spatialité et temporalité.

Ainsi, de par l'existence de différents modes de symbolisation et d'accès à ce processus en général, nous avons conçu les modalités de façon à ce qu'elles englobent les différents processus et s'adresse aux différentes instances psychiques. Allant du plus extérieur au sujet (lecture/romans) pouvant activer le pré-conscient, à l'imaginaire infantile (jeux de rôle -double et idéal de soi-/contes -affects infantiles archaïques), à l'expression, condensée, d'affects irréprésentables et infigurables (prose poétique et surtout poésie, nous y reviendrons). Ce processus est donc conceptualisé comme cheminant de la perception à la représentation, de l'imaginaire au symbolique.

Nous faisons l'hypothèse que, dans le registre imaginaire, le sujet trouverait une surface de projection d'images, de fantasmes, de représentations, constituées d'un ensemble d'identifications, de manques à être, de désirs... lui permettant de créer surtout et d'abord une image de lui-même idéalisée. Ce double, cet alter ego se constitue de tout ce qui forme la réalité intime du sujet. Mais ce champ du narcissisme butte sur la dimension duelle (sujet/double) laquelle l'enferme dans un risque toujours présent de non-inclusion, et donc de non reconnaissance, de l'autre. Il ne peut donc se suffire à lui seul.

Le symbolique, en revanche, se réfère et s'adresse à celui qui puisse reconnaître l'existence de ce sujet manquant : cet autre qu'il porte de multiples façons : autre sexe et genre, autres rêves et désirs, autre inconscient, autre subjectivité ... autre langage. D'ailleurs, le langage, de l'autre, est toujours préexistant, autonome et extérieur au sujet, portant la constitution du sujet, lieu de la loi de l'altérité. Le langage de l'autre est toujours symbolique dans la mesure où il s'oppose au langage du sujet ; entrer en lien avec l'autre et accéder à son langage c'est finalement rencontrer le langage symbolique par ce jeu entre opposition et articulation dans la structuration d'un langage commun. Nous faisons l'hypothèse ici que le langage symbolique porterait ainsi la création des traces de la constitution du sujet, il serait constitutif de ce devenir sujet humain. L'essentiel de ce processus de subjectivation serait maintenu alors que l'absence des procédés et des contenus exprimerait, en négatif, ce qui a été perdu, renoncé, « tué ». Présence/absence, tel

serait le fil conducteur du registre symbolique. Le langage poétique, tout particulièrement, incarne, porte, voile et dévoile ces processus de subjectivation.

Le travail sur le langage (forme et contenu), que demande le registre poétique, s'impose, en réalité, en tant qu'exigence de devenir. Il permet de voiler la vérité du sujet, de préserver son intimité du potentiel d'intrusions de l'autre, tout en gardant et en exprimant l'essentiel de la présence de soi en soi ce qui suppose du renoncement, de l'acceptation et donc de la transformation. Étant plus proche de la dynamique du désir, des affects, des sensations mais aussi de la pensée, la poésie constitue une expérience holistique vivante et vivifiante. La sensorialité, le rythme, les allitérations, les répétitions, les images métaphoriques... surprennent par leur singularité, par leur force, par leur potentiel d'expression. Cette potentialisation du sentir, du vivre, du sens est mise en évidence par ce travail sur le langage.

Nous faisons donc **l'hypothèse que la poésie constitue la possibilité d'un espace intermédiaire, de passage, entre diverses instances topiques, dans une expression, finalement régulée, en termes économiques, grâce aux procédés comme la condensation, le déplacement, la substitution, la métaphore et la métonymie.** Elle porte la trace de ce travail du devenir sujet et la preuve de cette possibilité.

C'est ce cheminement que nous avons souhaité mettre à la disposition des patients par le biais de l'écriture, dans l'objectif **1)** de favoriser/soutenir la transformation du non conscient (signifiants –mots- et des signifiés –sens-) en conscient (pensée, organisation des mots émergés et du sens, élaboration des signifiés -choix/juxtaposition, construction d'ensembles de signifiés-), **2)** engager un travail de signification et de mise en sens par le dégagement des représentations en relation à la subjectivité de l'autre, par le passage de la psyché de l'autre et du groupe, dont le clinicien fait partie, **3)** enfin, à partir de l'autre, de l'extérieur à soi et du plus conscient, aller à la rencontre de l'intime en soi, de l'autre en soi, et des contenus inconscients dans une dynamique de mouvement, de transformation du matériau en matériel, d'oscillation, de vie. Voici les caractéristiques de chaque modalité d'expression.

**Modalité lecture romans/nouvelles :** cette modalité permet de rencontrer, et peut-être d'accueillir, un univers, fictionnel, singulier et autre, soit une représentation possible d'un monde possible. Certes, l'illusion de vraisemblance permet de créer un lien avec ce monde (identification) mais elle permet aussi de maintenir une distance suffisante, y compris à l'autre, médiatisée, aussi, par la matière. Ce monde est interprété et donc transformé par les sujets, ce qui peut constituer une source de plaisir. Ce monde est, en tout cas, approprié,

certainement, du moins en partie, de par les échanges et la compréhension qui s'ensuivent après la lecture.

**Modalité jeux de rôles :** cette forme d'expression, individuelle et écrite, permet la construction active d'un double, idéalisé, à partir de manques, de désirs... mis en scène en négatif. En sollicitant l'Idéal du moi, cette modalité permettrait de donner forme et existence à une identité idéalisée.

**Modalité conte :** cette modalité d'expression se déroule en deux phases : d'abord de façon individuelle et écrite et ensuite de façon collective (l'animateur condense et structure les propositions consensuelles de façon à créer un récit qui fasse sens qu'il restitue à la fin de la séance). Il s'agit d'exprimer des contenus archaïques, d'abord de façon individuelle, et ensuite collective (expérience de double contenance par l'écriture et par le groupe). Il est attendu un effet cathartique de l'expression mais aussi de la contenance des affects associés et leur transformation. Cette expression, travaillée par la pulsion, se fait dans une oscillation entre principe de plaisir/principe de réalité et par l'intégration/acceptation de la perte d'une partie de soi pour participer à construire un univers commun (qui prend valeur de réparation de la perte).

**Modalité prose poétique :** dans le passage de la perception à la représentation, le symbolique se retrouve à la fin du processus alors que les patients se sont déjà confrontés à l'expression de l'imaginaire, champ du narcissisme, porteur d'images, support d'identifications pouvant soutenir un *alter ego*. Afin d'accompagner les patients à accéder au langage symbolique, la prose poétique fonctionne comme une rencontre avec l'univers poétique, ses contenus, son langage... Dans le sens de faciliter le processus de symbolisation, nous proposons un extrait du *Livre de l'Intranquillité*, de Fernando Pessoa, en tant qu'inducteur de symbolisation, misant sur le fait que la polysémie de certains mots/expressions, la singularité de la syntaxe, davantage condensée, le gradient d'ouverture, de sa poésie, constituerait une expérience de la confrontation à la complexité du langage et de la psyché, mettant les patients dans la situation de se « froter » à la matérialité du langage, non seulement pour accéder à la compréhension des extraits mais aussi pour, à partir de celle-ci, et de par la résonance pulsionnelle et représentationnelle, accéder à la possibilité d'exprimer avec profondeur, justesse et authenticité des contenus somatopsychiques.

**Modalité poésie :** ces modalités d'expression se composent d'une séance collective, orale et écrite, et, ensuite, d'une séance individuelle et écrite et sont

proposées à la fin du cycle d'expression, dans la suite de la modalité prose poétique. La modalité poésie permet et ouvre, davantage encore, le passage de l'inconscient au conscient par l'émergence de condensés somatopsychiques et par l'expression figurée et organisée de ceux-ci dans un aller/retour entre les mots isolés. La résonance inconsciente des mots et de la signification (association signifiante des mots), l'émergence et la construction du sens et la constitution de bouts d'unités de sens et, ensuite, de réseaux, de représentations, formés au fur et à mesure, gagne en potentiel signifiant et donc en cohérence, dans une co-construction (association libre de chacun des participants et de celle du groupe) qui se fonde sur les invariants psychiques tout en intégrant la singularité, s'inscrivant ainsi dans l'intersubjectivité. L'accès au langage symbolique se fait par la rencontre de l'autre dans sa radicale différence, dans la mesure où le symbolique est préexistant au sujet. Ainsi, dans ce cheminement allant de l'imaginaire au symbolique, la rencontre avec le registre du symbolique se fait par la perception, la représentation et la différenciation, chaque élément se définissant par opposition aux autres, et la fonction symbolique organisant l'échange dans les groupes sociaux. Cette modalité d'écriture convient particulièrement aux patients présentant des fonctionnements psychiques psychotiques de par la contenance qu'elle propose face à l'angoisse de l'informe, de l'infigurable, de l'indicible et de l'impensable, ainsi que dans l'accès à la conscience, effectué à un moment donné, du type de langage actualisé (concret/pragmatique), de la re-découverte de la dimension connotative du langage et, surtout, d'un rapport au monde qui prenne en compte la différence, la catégorisation, ainsi que le lien entre les choses et les mots.

Les séances de poésie collective consistent en un travail de rencontre, d'émergence et de construction collective d'un langage et d'un univers poétique à partir de l'expérience individuelle de soi et du monde ; l'objectif poursuivi est celui de rédiger un poème collectif. Les patients sont invités à regarder en silence autour d'eux, à se mouvoir librement dans l'espace, à s'imprégner de l'environnement, à tenter de l'éprouver et de le penser et, enfin, de le traduire, au fur et à mesure, en écrivant au tableau les mots correspondants aux états somatopsychiques éprouvés et aux représentations associées. Il leur est demandé, ensuite, de prendre connaissance des mots émergés, de les lire et de les expliquer si besoin. La lecture des mots à haute voix par l'animateur s'en suit. Enfin débute le travail sur le langage : la poésie est libre, pas de rime attendue ni imposée, mais l'injonction consiste à n'utiliser, fondamentalement, que les mots écrits au tableau. Des mots « accessoires » (des articles, des pronoms, des possessifs...) et, dans certains cas, des verbes peuvent être rajoutés si besoin. Progressivement, de par les suggestions d'articulation du langage faites par les patients (association d'idées individuelle et collective), canalisées et articulées par l'animateur/psychologue (lequel assume une

fonction vicariante), la liste de mots se transforme en langage traduisant un sens et un univers poétique. Dans le travail sur le langage, il est demandé aux participants de garder/respecter l'orthographe initialement proposée afin de potentialiser le sens. Enfin, il s'agit de recopier le texte tel qu'il se construit (ajout/suppression, ponctuation...) afin de garder une trace, présente et à venir, sous-tendant la possibilité de modeler le langage de façon à ce qu'il dise un autre rapport à soi et à la réalité, incluant les autres dans cette construction.

En général, ce sont des mots isolés qui émergent spontanément bien que parfois ce puissent être aussi des bouts de phrases. On observe qu'il s'agit plutôt de substantifs du sens commun (immeuble, montagne... -l'enjeux étant alors de les intégrer à un langage et univers poétique-) ou des concepts abstraits (paix, liberté...). Bien que l'absence de bouts de phrase demande souvent le rajout de mots, la construction du poème semble plus aisée lorsque ce sont des mots isolés qui émergent. La présentification des condensés somatopsychiques, la proximité de l'affect, permet la construction progressive d'une représentation, ensuite la juxtaposition des représentations puis la construction d'un ensemble de représentations faisant sens pour aboutir à ce que l'on pourrait nommer, à l'instar de Roussillon, la représentation de la représentation.

Bien entendu, pour aboutir à un poème collectif il faut parvenir à un maximum de consensus possible dans le partage d'éprouvés pouvant devenir des représentations. C'est la co-construction d'une ambiance, d'un univers qui devient signifiant, collectivement, à partir de l'informe et du vide de sens. La prise de conscience des potentialités de chacun, de façon individuelle et collective, est attendue et soutenue. En un mot, les séances de poésie collective se font à partir de deux axes : d'une part, un travail sur la forme et, d'autre part, un travail sur la signification et le sens. Dans l'approche de la matière langagière, la liberté constitue un élément premier : de choix de mots, de la disposition du texte dans l'espace tableau et de la construction de la signification. L'enjeu étant de transformer une « simple » énumération de mots isolés, en représentation, et de par la juxtaposition de représentations, la construction d'un ensemble de représentations faisant sens, pour enfin aboutir à la représentation de la représentation. **Nous faisons l'hypothèse ici que la modalité Poésie constitue un travail sur la signification et le sens : il s'agit d'un travail de signifiante (construction du sens), soit un aller/retour entre les bouts de représentations formées au fur et à mesure, l'inclusion des mots restants, et la construction de la cohérence, de la dynamique et du mouvement du texte.**

La dialectique monde externe/monde interne se trouve, ainsi, au cœur du processus de symbolisation. La perception, les éléments sur lesquels porte l'attention perceptive, se produit par la résonance pulsionnelle et

représentationnelle (image et sensation), soit par le biais de motifs inconscients. Les traces perceptives, échos du monde externe, rencontrent cette membrane de l'être/sujet, s'inscrivent d'abord en périphérie et ne prennent de la densité psychique qu'en devenant signification, sens et histoire, soit après avoir traversé les divers temps, diachronique et synchronique, devenant, ensuite, structuration à même de contenir, de porter et de transformer la matière psychique première.

Ce parcours de symbolisation/subjectivation est, fondamentalement, un processus de liaison entre les choses/mots, les images mentales, les sensations, les représentations... Il débute par la rencontre de l'imaginaire, registre dans lequel une image, inversée, du sujet, une sorte d'alter ego, de double, source de contemplation et d'admiration, peut être trouvée/retrouvée/créée. Cet espace d'ouverture, de potentialité, que représente l'imaginaire, peut, alors, accueillir l'émergence progressive d'un « Je » d'écriture, narratif, poétique, pouvant prendre en charge l'historicité, le sens et assumer l'identité symbolique, la considérer comme sienne et la partager.

### **2.3.4.7. Déroulement**

Il s'agit d'un dispositif où le groupe est semi-ouvert (le départ d'un patient libère une place) pour un maximum de 10 patients et le nombre de séances n'est pas limité. Il est, toutefois, attendu qu'en s'inscrivant, les patients complètent un cycle entier. La durée de l'atelier est d'une heure et il est animé par le psychologue.

Le dispositif propose donc différentes modalités d'expression : lecture (roman/nouvelles -participation concours *FoLire*-), jeux de rôles, conte (écrit et individuel, oral et collectif), prose poétique et poésie (orale et collective et écrite et individuelle). Le cycle commence (romans/nouvelles) et se termine (poésie) par la lecture : de la lecture d'autrui à la lecture de soi. Les séances de poésie viennent clore le cycle de lecture/écriture. Celui-ci se déroule ainsi : lecture à haute voix de romans/nouvelles (œuvres choisies dans le cadre du concours FoLire, hôpital de Thuir), jeux de rôles (création, par l'écriture, d'un avatar), conte individuel écrit, conte collectif oral, prose poétique (à partir d'un inducteur, extrait du *Livre de l'Intranquillité*, de Fernando Pessoa), poésie collective et poésie individuelle, si nécessaire en se soutenant de poèmes du même auteur. Chacune des séances de poésie se construit en trois temps : la rencontre du poétique, « initiateurs d'écriture », extrait de Fernando Pessoa, prose ou contact entre la réalité extérieure et la réalité interne (perception), moment d'écriture et ensuite verbalisation. À la fin de chaque cycle, une « lecture publique de poèmes », à partir des textes écrits

pendant l'atelier, se déroule à un autre moment et espace, dans un lieu commun, la cafétéria, lors du moment convivial du café.

#### **2.3.4.8. Matériaux utilisés**

Des feuillets, stylos, crayons et feutres sont à la disposition des participants, ainsi qu'un dictionnaire de langue française, offert par un patient assidu à l'atelier, et un classeur individuel, prêté par la clinique, servant de *port-folio*, que les patients peuvent organiser et décorer comme ils le souhaitent. Nous utilisons également le *Livre de l'Intranquillité* et un tableau.

Quant aux productions, elles sont organisées dans chaque classeur, restant dans le lieu où se déroule l'atelier, dans une armoire ouverte et accessible. Les participants peuvent emporter leurs productions en fin de séjour ou encore les laisser. Ils peuvent, aussi, en faire cadeau à un membre du personnel.

#### **2.3.4.9. Résultats attendus**

De la progression est attendue dans l'accès à l'expression, à la symbolisation et à la subjectivation soutenue par la processualité, parcours allant de l'imaginaire au symbolique, mais aussi par la pluri-symbolisation et la spatialité, psychique notamment, diversité des modalités d'expression et alternance collectif/individuel, et, enfin, par la symbolisation groupale.

En permettant le saisissement du langage, dont l'écriture, pour figurer de la matière somato-psychique, l'expression assume une fonction cathartique. Au départ du processus, l'expression relève, surtout, de la projection. Progressivement, le maniement de la matière langagière additionne une dimension ludique à ce travail sur/de la matière langagière ainsi que le plaisir du jeu. L'expression devient, ainsi, une expérience de soi en termes de transformation, de devenir et de potentialité, dans le sens lien/rupture, lors de laquelle, par la seule présence de l'autre, avec les questions de dévoilement, d'adresse, d'attentes affectives/narcissiques, un écart/espace est introduit relativement à la projection/fusion (toutes modalités). L'inscription du sujet dans l'écriture et t les trace de cette inscription sont attendues notamment dans leur fonction subjectivante.

**Le registre du symbolique** continuera de renforcer ce décentrement. Il permettra un déplacement de la dimension connotative et pragmatique du langage, par l'introduction de la dimension métaphorique et connotative ; une distance facilitant la construction de la signification et du sens, de la réflexivité, et la

constitution d'une identité narrative/poétique. Ainsi, de la créativité sur le plan du langage, des représentations et de la subjectivité est attendue. En plus de l'expression d'affects et de pulsions, la symbolisation permettra de les transformer en représentations, historicité et sens, facilitant donc leur appropriation. De l'avènement/reprise/relance/renforcement du processus de symbolisation de la maturation psychique est attendue, tout comme de la réassurance narcissique ainsi que l'expérience du plaisir et d'un sentiment esthétique (modalités conte, prose poétique et poésie).

Le registre de la subjectivation procède de la constitution, singulière, de l'identité narrative/poétique mais aussi de l'alternance collectif/individuel. Les interactions, que ce soit les propositions pour les productions collectives (lecture et commentaire pour la modalité roman/nouvelles et co-création pour le conte et la poésie collectifs), ou les échanges de point de vue, la lecture des textes personnels, les mécanismes de soutien groupaux... impliquent davantage d'ouverture dans la relation à l'autre. L'autre, y compris son univers fictionnel, est investi libidinalement, notamment en tant que contenant de l'informe et de l'angoisse associée, en tant que figure de soutien de figurabilité, d'expression et de construction de la signification et du sens. L'alternance collectif/individuel se prolonge à l'extérieur de l'atelier par les lectures publiques. En plus de l'étayage narcissique, il s'agit de permettre la continuité des processus de symbolisation et de subjectivation à l'extérieur de l'espace atelier, par la dimension dialogique (musique, mise en scène, théâtralisation) et par la co-création avec d'autres personnes que les membres de l'atelier et le thérapeute animant l'atelier, soit des patients ne participants pas à l'atelier, des membres de l'équipe et des personnes extérieures à la clinique, et cela parfois au sein d'autres ateliers. Cette ouverture finale vers l'extérieur -le monde hors atelier, et hors clinique surtout- constitue le moment/espace de la mise en scène et en acte de l'identité symbolique, déployée, revisitée, renforcée au fur et à mesure de la participation à l'atelier, signant, ainsi, l'aboutissement du processus de « personation » par la constitution d'un Self. Le registre interpersonnel (renforcement des liens sociaux, de par le partage, l'investissement libidinal de l'autre et du lien à l'autre) soutient le registre intersubjectif (co-construction, co-créativité, co-création et co-symbolisation).

**L'hypothèse mise au travail dans cette recherche doctorale consiste à poser que par les trois axes autour desquels s'articule ce dispositif, quelque chose de la symbolisation et de la subjectivation s'opère : par les affects (romans, contes, poésie), les cognitions/ représentations (romans/nouvelles), mais aussi par le somatique (lecture publique de textes).**

Plus globalement, nous cherchons à montrer que ce dispositif propose un espace de médiation et de transition entre les processus primaires (déplacement et

condensation), les processus secondaires (langage - symbolisation et sublimation-) et enfin entre les processus tertiaires (médiation et espaces psychiques) permettant et soutenant la subjectivation. Ainsi, cette thèse vise, finalement, à mettre à l'épreuve du terrain les potentialités thérapeutiques de ce dispositif.

## **2.4. PARTIE CLINIQUE**

### **2.4.1. Présentation des données**

L'atelier écriture a accueilli des patients aux profils psychologiques, cognitifs et sociaux divers et variés. Toutefois, exerçant en psychiatrie, nous nous sommes d'emblée intéressées aux liens entre psychose et symbolisation, supposant des processus spécifiques. Cet intérêt a été majoré par le fait que le premier patient, inclus lors de la phase exploratoire de l'étude, et pour lequel l'évolution favorable de son état psychique s'est franchement manifestée par l'évolution de ses capacités symboliques lors de la participation à l'atelier, présentait un diagnostic de psychose. L'évolution de l'expression de M. R. (diversité et profondeur des contenus, richesse du langage, consistance psychique), de sa relation aux contenus exprimés (humour et dérision), de sa place dans le groupe (davantage d'interactions, moins de sentiment de persécution), ayant été franche et objective sur le plan de la reprise des processus de symbolisation, nous nous attendions à ce que d'autres patients puissent connaître une évolution aussi favorable et ainsi venir conforter confortablement notre hypothèse. Toutefois, cela n'a pas été le cas. Bien que des bénéfices thérapeutiques puissent avoir été nommés par les patients et identifiés par nous-mêmes, le choix des patients pouvant être présentés en tant que cas cliniques dans notre étude s'est, en réalité, avéré décevant eu égard aux attentes théorico-cliniques dégagées de l'étude exploratoire. Ainsi, n'ayant pas retrouvé la même reprise du processus de symbolisation auprès d'autres patients, soit un changement de narrativité allant dans le sens de davantage de diversité de contenus, en termes d'association de contenus, de liaisons entre les pulsions/affects et la représentation, entre les représentations de choses et les représentations de mots, en un mot en termes de diversité et de substantialisation de réseaux sémantiques et de réseaux de représentations, soit faute d'avoir retrouvé auprès d'autres patients un changement de « profondeur de la liaisons représentatives » (Boulay, 2023) ni une plus grande épaisseur du pré-conscient, et sans avoir suffisamment dialectisé le lien entre stabilité psychique et capacités de symbolisation, bien qu'ayant

pressenti cet élément clinique, nous avons associé, pour notre choix des participants pouvant constituer des cas cliniques, positionnement subjectif des patients, modalité de symbolisation et enjeux subjectifs, relation aux autres et au groupe, médiation et symbolisation groupales. En un mot, nous nous sommes intéressées davantage aux processus de narrativité et de symbolisation qu'aux effets attendus de la mise en place ou relance de ces processus.

## 2.4.2. Choix des participants

De ceci, il en ressort un choix de cas cliniques à présenter très contrasté - Madame L. et Monsieur P.- fondé sur la particularité du mode de symbolisation (imaginaire/poétique), les fonctions psychiques de ce processus, le travail de co-création et la relation au groupe et l'investissement de l'atelier.

Concernant Madame L. les mouvements d'idéalisation (de soi, des autres, de la relation aux autres) nous a semblé constituer le trait saillant de l'investissement de l'atelier, pouvant attester de son attrait pour l'imaginaire, alors que, pour Monsieur P., sa posture quasi-mutique, le contraste avec une expression écrite prolixe, quelle que soit la modalité d'expression, et le contenu de ses productions, renseignent sur la place primordiale, voire vitale, de l'expression par l'écriture et la fonction qu'elle occupe, à savoir une matière/espace devenue substance, existence, maintien et déploiement de psyché, dont des pulsions de vie, un organisateur de son monde interne et un espace de liaison, intermédiaire, constituant un processus tertiaire. Pour Monsieur P. l'écriture constitue une adresse continue et sans fin, inassouvie, comme si la matière langagière elle-même était une présence/substance qui existe encore et qui le maintient en vie, le lie à la vie, tout en faisant fonction de lien/tiers entre deux absences féminines ; un potentiel lien entre un sujet figé par la détresse « abîmale » et l'autre, absent, inatteignable, effaçant la voix de Monsieur P., devenue muette ; qui n'est plus, qui n'existe qu'emprisonnée dans le mutisme. Tout semble se passer comme si le langage écrit devenait la seule possibilité de présence et le seul principe qui maintient et organise son monde interne ; un organisateur psychique. Le seul espace, espace potentiel où le sujet demeure et devient sujet ; le seul pont, le seul monde, inaudible à l'autrui mais, néanmoins, bien vivant sous l'ombre de la disparition de l'objet.

### 2.4.3. Composition des groupes et présentation des participants

Nous avons opté pour proposer ici, comme dans le deuxième tome, une brève présentation des participants à l'atelier, pour chaque modalité d'expression et pour chaque séance, afin de faciliter la compréhension des éléments d'analyse apportés par le matériel relatif aux cas cliniques.

#### 2.4.3.1. Composition des groupes

##### 2.4.3.1.1. Modalité lecture

###### Séance 1

Mme. B. (le motif d'hospitalisation étant la consolidation de l'état thymique, la régulation de problématiques addictives ainsi que l'élaboration d'un projet de vie).

**Mme. L.** (séjour de consolidation de l'état thymique sur un fonctionnement psychotique et séjour de réhabilitation, attente d'une place vacante dans une famille d'accueil).

M. O. (consolidation de l'état thymique et élaboration d'un projet de vie).

M. R1 (consolidation de l'état thymique).

###### Séance 2

Mme S.

Mme D. (hospitalisation pour consolider l'état thymique sur un fonctionnement addictif. De multiples séjours précédents).

M. P1. (consolidation de l'état thymique).

M. P2. (consolidation de l'état thymique).

Mme C. (séjour de consolidation thymique sur un fonctionnement addictif et élaboration d'un projet de vie. Très attachée à ses enfants).

M. B1. (consolidation de l'état thymique).

Mme B2. (consolidation de l'état thymique).

### **2.4.3.1.2. Modalité jeux de rôles**

#### **Séance 1**

**Mme. L.**

Mme D.

Mme G. (consolidation de l'état thymique sur un fonctionnement psychotique).

Mme L1. (consolidation de l'état thymique).

M. D1. (consolidation de l'état thymique).

#### **Séance 2**

Mme G.

Mme L1.

Mme D.

M. D1.

### **2.4.3.1.3. Modalité conte individuel écrit**

#### **Séance 1**

Mme D.

**Mme. L.**

M. P3. (séjour de consolidation thymique sur des problématiques psychotiques).

Mme C. (séjour de consolidation thymique sur un fonctionnement addictif et élaboration d'un projet de vie. Très attachée à ses enfants).

Mme L2. (hospitalisation pour consolidation suite à un état dépressif associée au domaine interpersonnel).

#### **Séance 2**

Mme G.

M. D1.

Mme D.

Mme C1. (consolidation de l'état thymique dépressif suite à une séparation).

**Suite de la 2<sup>ème</sup> séance**

Mme D.

Mme G.

Mme S.

Mme C1.

Mme L1.

M. D1.

**2.4.3.1.4. Modalité conte collectif oral****Séance 1**

M. P3.

Mme D.

M. A. (hospitalisation pour consolidation thymique sur des problématiques psychotiques et élaboration d'un projet de vie).

Mme L2.

Mme C.

**M. P.** (dépression mélancolique sur un fonctionnement addictif suite à une séparation. Élaboration d'un projet de vie).

**Séance 2**

Mme G.

Mme D.

M. B3. (consolidation état thymique sur des problématiques psychotiques).

M. A.

**M. P.**

**2.4.3.1.5. Modalité prose poétique****Séance 1**

M. P3.

Mme L2.

Mme C.

Mme D.

M. A.

**Séance 2**

Mme D.

Mme A. (séjour de consolidation thymique sur des problématiques psychotiques et une modestie intellectuelle et élaboration d'un projet de vie suite au décès de sa mère et à l'isolement).

Mme H. (consolidation de l'état thymique et fonctionnement addictif).

M. K. (consolidation état thymique).

M. DM. (consolidation état thymique sur des problématiques psychotiques).

**2.4.3.1.6. Modalité poésie individuelle écrite****Séance 1**

M. P3.

Mme L2.

Mme C.

**M. P.**

Mme D.

**Séance 2**

Mme A.

Mme H.

Mme D.

M. B4. (consolidation de l'état thymique sur des problématiques psychotiques et élaboration d'un projet de vie).

M. DM.

M. B3.

**2.4.3.1.7. Modalité poésie collective -oral et écrit****Séance 1**

**Mme. L.**

Mme C.

Mme L2.

Mme D.

M. A.

**M. P.**

M. P3.

**Séance 2**

M. B4.

Mme D.

Mme G.

Mme B5. (consolidation état thymique sur des affects dépressifs).

M. P4. (consolidation état thymique sur des affects dépressifs suite à des problèmes relationnels).

M. B3.

M. A1. (consolidation état thymique sur des problématiques psychotiques).

Mme S. (consolidation de l'état thymique, anxiété, suite à une séparation et sur des problématiques psychotiques. Élaboration d'un projet de vie).

Mme H.

**Suite**

M. B4.

Mme G.

Mme D.

Mme H.

M. B3.

Mme S.

Mme B5.

M. A1.

Mme H.

Mme A.

**2.4.3.1.8. Modalité préparation à la lecture de textes****Séance 1**

**Mme. L.**

M. P3.

M. A.

Mme S.

M. G. (hospitalisation pour consolidation de l'état thymique sur un fonctionnement addictif encore opérant malgré un état de santé fragile - greffe-).

M. R2. (hospitalisation pour consolidation de l'état thymique).

Mme D.

Mme C.

M. R. (consolidation thymique sur un fonctionnement psychotique et élaboration d'un projet de vie).

Mme L2.

**M. P.**

## **Séance 2**

Mme D.

M. B3.

M. B4.

Mme H.

Mme G.

M. A.

M. A2.

Mme S.

M. L3.

Cette brève présentation ayant été effectuée, nous présentons, dans les chapitres suivants, les participants de l'atelier ayant été choisis pour constituer nos cas cliniques.

### **2.4.3.2. Présentation des participants**

#### **2.4.3.2.1. Madame L.**

Madame L. est née en 1974, elle est célibataire sans enfant. Elle est la cadette d'une fratrie de trois. Ses parents sont décédés : sa mère, en 2001, d'un cancer du sein, et son père en 2018 d'un cancer du poumon. Madame L. a vécu en appartement autonome durant trois ou quatre ans avant de venir habiter avec son père suite à un voyage pathologique. Cette cohabitation s'est poursuivie jusqu'au décès de celui-ci. Madame L. possède un niveau scolaire secondaire et elle a travaillé ponctuellement. Elle perçoit l'AAH, est en ALD et est placée sous curatelle renforcée.

Madame L. a été hospitalisée afin d'équilibrer son état psychique en vue de préparer une intégration en famille d'accueil. Trois séjours ont été effectués à la clinique : du mois d'août au mois de décembre 2018, du mois de janvier au mois de février 2019 et, ensuite, du mois de mars au mois d'avril 2019.

Lors de son premier séjour, à l'examen psychiatrique, Madame L. est consciente et orientée, cependant elle ne connaît pas exactement la date du jour.

De l'anxiété modérée est identifiée, la patiente exprime le sentiment de ne pas être à sa place à la clinique, mais accepte de faire un essai d'un mois. Madame L. ne verbalise pas d'idées délirantes et ne présente pas d'hallucinations, cependant on ne peut pas les écarter d'emblée. Elle dit aimer la peinture et souhaiterait associer cette passion à un projet de vie. Elle semble davantage intéressée par le projet famille d'accueil que par celui de foyer. Nous n'identifions pas d'idées noires ni d'idées suicidaires. Son programme de soins s'articule autour de différents axes et suivis : diététicien (tendance à la constipation/ régime riche en fibres), infirmiers (travail sur l'estime de soi et surveillance du comportement), éducateur (évaluation du quotidien en vue d'un éventuel projet en famille d'accueil), psychologue (évaluation de la nécessité d'un suivi individuel en tenant compte de son diagnostic, travail sur l'angoisse et la confiance en soi), assistant social (réaliser une synthèse avec sa curatrice pour revoir le projet), ergothérapeute (travail sur la confiance en soi -attirée par la peinture-), enseignant en activité physique adaptée (gymnastique douce en considérant ses plaintes de douleur de hanche, bilan auprès du médecin généraliste pour adapter le type de sport).

Lors de son second séjour, à l'examen psychiatrique d'entrée, Madame L. est consciente et orientée globalement, sans signe confusionnel ou d'intoxication. Le contact est de bonne qualité sans anxiété notable. L'humeur est syntone et la thymie neutre (8/10 selon ses dires). Madame L. dit ne pas avoir d'idées noires ni de velléité suicidaire. Des éléments d'allure psychotique ne sont pas notés, pas plus que des troubles du comportement ou de l'hétéro-agressivité. Madame L. est stabilisée au niveau psychopathologique. La patiente se dit contente de sa permission car elle a passé la période de fêtes chez sa tante. Elle investit toujours le projet de famille d'accueil et son programme de soins est reconduit.

Lors du dernier séjour, à l'examen psychiatrique d'entrée, Madame L. se présente consciente et orientée, coopérante et abordable. Son discours est fluide et cohérent et elle ne présente pas de symptômes productifs, ni d'idées noires ou d'idées suicidaires. Madame L. dit que les dix jours de coupure se sont bien passés, elle a pu passer du temps avec son ami, sa tante, son frère et ses neveux et elle a rencontré sa famille d'accueil, laquelle lui a « *beaucoup plu* ». Ce dernier séjour a pour objectif de préparer sa sortie pour intégrer la famille d'accueil une quinzaine de jours plus tard. Le programme de soins est reconduit avec, cette fois-ci, pour but la préparation de sa sortie et la stimulation et l'identification de consignes éducatives en vue de les transmettre à la famille d'accueil et aux infirmiers à sa sortie.

Les troubles de Madame L. ont débuté lorsqu'elle était jeune adulte. Quelques hospitalisations, environ deux à trois par an, et une prise en charge en hôpital du jour ont été organisées. Madame L. présente un diagnostic de schizophrénie

paranoïde résistante, ayant parfois nécessité l'introduction d'un traitement par clozapine, la dernière fois suite au décès de son père ; son évolution étant alors déficitaire.

#### **2.4.3.2.2. Monsieur P.**

Monsieur P. a 59 ans au moment de l'hospitalisation. Il vient de se séparer de sa compagne et mère de ses enfants (il en a deux, une fille et un garçon, et est surtout en contact avec ce dernier). Elle décèdera quelques temps plus tard. Monsieur P. est un ancien cheminot à la retraite. Il vit seul et se dit isolé.

Monsieur P. a été hospitalisé du mois de novembre 2018 au mois de novembre de 2019 pour un problème d'addictions et du fait de sa dépression grave avec des symptômes psychotiques associée à une consommation d'alcool.

Monsieur P. a été hospitalisé en juillet de 2018 dans une autre clinique et son séjour a été entrecoupé de brèves sorties. Il se présentait alors avec des symptômes mélancoliques (prostré, éprouvant une douleur morale intense et exprimant une idéation suicidaire). Son évolution a été lente mais favorable, ses capacités à s'investir dans le soin, notamment dans les activités de soin, étant aidantes.

À l'examen psychiatrique d'entrée, Monsieur P. est conscient et bien orienté. Un important ralentissement psychomoteur est identifié : discours lent et peu spontané, peu d'élan vital, de l'apathie et de l'anhédonie. Bien que le sommeil ainsi que l'appétit soient préservés, le patient éprouve des angoisses en fin de journée et se présente à partir d'affects dépressifs plutôt mélancoliques. Le séjour demandé est un séjour de réhabilitation afin de lui permettre un retour au domicile après une période de consolidation. Effectivement, son séjour sera assez long car l'état psychique de Monsieur P. se détériore du fait de l'éloignement familial d'abord et, ensuite, du décès de son ex-femme. L'état mélancolique s'installant, nous ne pourrions ni envisager le retour vers son domicile, ni chercher une autre possibilité de logement (indépendant/personnel ou dans une structure) avant de nombreux mois. D'ailleurs, voici ce que dit Monsieur P. dans sa lettre d'admission : « *je souhaite intégrer Sen. car je ne me sens pas prêt à rentrer chez moi* ». Ses enfants étant majeurs, les contacts semblent ne pas avoir été très nombreux et la solitude se serait accrue suite à la séparation. Seule l'absence d'autrui l'attendrait chez lui ; à la clinique, quoique « bien peuplée », Monsieur P. retrouve cette solitude radicale du vide, qu'il finira, même, par rechercher après le décès de son ex-femme. Finalement, nous avons pu transférer Monsieur P. vers une clinique proche du lieu de résidence de sa fille, après l'accord de celle-ci, cette question n'ayant pas, non plus, été aisée à gérer, et Monsieur P. quitte la clinique en meilleur état de santé général, se réjouissant, certainement, d'avance, de retrouver une partie de sa famille.

### **2.4.3.3. Analyse de données**

Les ateliers médiatisés par l'écriture, au cours desquels nous avons recueillies les données cliniques, s'appuient sur diverses modalités d'écriture, dont certaines, comme les jeux de rôles, le conte individuel et le conte collectif, viennent tout particulièrement solliciter et mettre au travail le monde imaginaire et les processus de symbolisation. **Nous avons recueilli les données à partir de deux cycles d'atelier, de façon à disposer d'un matériel clinique pour au moins 10 patients.** Le nombre total de patients ayant participé à la modalité jeux de rôles pour les deux cycles est de ainsi 13 patients alors que pour la modalité conte individuel ce nombre s'élève à 21 patients. Quant au nombre total de patients ayant participé à la modalité conte collectif il est également de 13. Enfin, la modalité lecture, initiant les diverses modalités et le cycle des séances, a permis de réunir 11 patients.

Cette disparité du nombre de patients s'explique pour diverses raisons : l'investissement de cet espace subjectif, du groupe et du médium, l'état psychique (l'apragmatisme par exemple), l'existence de certains rendez-vous médicaux ayant la priorité sur les ateliers et aussi le fait que les activités ne soient pas obligatoires.

#### **2.4.3.3.1. Madame L.**

##### **Participation à l'atelier**

Madame L. participe à l'atelier dès son premier séjour. À la fin du mois de novembre 2018 elle est présente pour la modalité lecture. Début décembre, Madame L. fait preuve de ressources pour interagir avec les autres, en faisant des suggestions, bien que se cantonnant à un registre plutôt pragmatique (conte collectif). Une semaine après, Madame L. prend souvent la parole mais pour verbaliser un sentiment de mésestime de soi. Elle écrit un conte<sup>35</sup> (conte individuel). Mi-décembre, Madame L. est plus en retrait mais lit une partie du conte collectif (préparation lecture de contes).

Lors de son second séjour, Madame L. continue à participer activement à l'atelier. Au début du mois de janvier 2019 la patiente se montre plutôt satisfaite et relativement apaisée malgré l'appréhension de parler en public (lecture groupe de poètes). Sa lecture est d'une grande qualité et la patiente échange avec l'ensemble

---

<sup>35</sup> Se référer au Tome II, Annexes.

des membres du club, y compris lors du pot de clôture. Lors de la séance d'atelier suivante, la patiente verbalise avoir éprouvé du plaisir pendant ce temps de partage même si elle l'a trouvé « *assez long* ». Peut-être la longueur ressentie traduit-elle les efforts effectués pour « être à la hauteur des attentes l'événement » : se produire, exister, en face d'étrangers compétents, de façon agréable, audible, intéressante, en lisant, en échangeant, en rencontrant dans un espace inconnu des inconnus ?

À la fin du mois de janvier, la patiente lit le texte de façon assez rapide mais ponctuée et elle s'inscrit dans l'échange qui suit (reprise d'un cycle, lecture). Une semaine plus tard, Madame L. interagi spontanément avec le groupe et l'animateur. Elle écrit un texte qu'elle lit et dit avoir beaucoup d'idées (jeux de rôles). Mi-février, bien que la patiente exprime avoir éprouvé du plaisir à écrire son texte, qu'elle lit, elle me demande, de nouveau, si elle a complété son cycle (conte individuel). Un sentiment de lassitude serait-il à l'œuvre ? Peut-être que celui-ci est à l'origine de son absence la semaine qui suit (modalité conte collectif) ? La patiente m'informe de ceci au cours de la semaine même, montrant, en même temps, le maintien d'un lien avec nous malgré le désinvestissant de l'atelier.

Lors de son troisième séjour, la patiente continue d'être présente à l'atelier. Son séjour ayant été plus court, Madame L. n'a pu assister qu'à deux séances : mi-mars (poésie collective) et fin mars (préparation lecture de textes) et ceci avec une posture relationnelle adaptée.

Avec du recul, nous pouvons noter que Madame L. n'a été absente qu'une seule fois à l'atelier et qu'elle a participé à la lecture de textes au club de poésie avec aisance et joie, ce qui traduit son investissement de l'activité et du médium.

De l'ensemble des productions de Mme. L., nous retenons particulièrement un autoportrait mélangeant des éléments autobiographiques (anamnèse, goûts...) avec des éléments relevant du désir (être moins âgée, vivre de la peinture) voire de quelque chose de l'ordre du fantasme (se marier et être mère « *un jour* »). Cette production a été réalisée lors de son second séjour, pendant la séance jeux de rôles.

### **Déroulement des séances explorées<sup>36</sup>**

Les séances sur lesquelles nous avons puisé les éléments cliniques les plus significatifs pour l'analyse des fonctions de l'investissement de l'atelier et de l'écriture par Madame L. sont les suivantes : lecture, du 28/01 ; jeux de rôles, du 11/02 ; conte individuel, du 18/02 ; et poésie collective du 25/03.

---

<sup>36</sup> La description des séances au niveau du groupe est présentée en annexes.

### • Séance de lecture : la détresse de la solitude

Lors de cette séance, il s'agit de lire, de façon individuelle, un extrait d'une nouvelle ou d'un roman. Un moment de verbalisation est effectué à la fin de la lecture du chapitre. Pour cette séance le chapitre porte sur la présence, énigmatique, d'un petit garçon, seul, sur la plage.

Au début, l'intervention d'une patiente propose un univers rassurant venant s'opposer à la détresse de cet enfant car, au-delà de la solitude, voire de l'abandon traduits et ressentis, il est question de « *plaisir* » et de « *joie* » du fait d'une présence humaine éventuelle pouvant porter secours au petit garçon. Mais, à cette proposition, à cette éventualité rassurante, Madame L. oppose et affirme le « désespoir » de cet enfant, « *quand même* », qu'on ne peut pas oublier car, d'ailleurs, comment serait-ce possible vu qu'« *il hurle, il hurle...* », sans qu'elle ne sache, ne comprenne, « *très bien pourquoi* ». La question de la solitude émerge alors, amenant Madame L. à exprimer le fait que, pour ne pas être seul, il est possible de chercher la présence d'autres, quels qu'ils soient d'ailleurs : « *quand on est seul on peut aller là où il y a du monde* ». Quand on est seul, abandonné, triste... l'autre peut être présent et nous secourir de sa présence et de son amour. L'émergence de l'expression de l'amour dans le cadre d'une relation affective arrive suite à une intervention d'un patient alors qu'il s'agissait d'un amour non sexué. Finalement, ce petit garçon seul sur la plage nous touche et, comme le dit la patiente ayant introduit la réflexion, on peut s'identifier à lui, comme le fait Madame L., laquelle verbalise, à la fin de l'atelier, qu'on ne peut pas vivre seul, qu'on a besoin des autres, pour partager des émotions.

### • Séance jeux de rôles : se « revivre » comme un personnage

La séance de jeux de rôles consiste à imaginer, de façon succincte ou bien en rédigeant, un personnage à partir, si nécessaire, d'une liste, donnée, d'attributs physiques, psychiques, un environnement, un contexte... Madame L. débute la séance en nous demandant des précisions sur la nécessité, voire l'obligation, de réaliser cette tâche. La question de l'explicitation/compréhension de la modalité d'expression se retrouvera lors de la séance de conte individuel et de poésie collective également. Peut-être Madame L. est-elle davantage à l'aise dans la modalité conte ? D'une histoire imaginée qu'elle raconte ? Cette question d'un personnage qui n'est pas soi se traduit de la façon suivante pour elle, à savoir est-ce qu'on peut « *faire quelque chose de personnel* » ? Et non *imaginer* un personnage dans un univers qui n'est pas le sien. Nos explications ne l'éclairent pas davantage et, finalement, Madame L. ne sait ni quoi ni comment écrire quelque chose. Elle ne comprend pas bien ce que cet univers pourrait être, notamment celui des « *donjons* » et des « *dragons* », bien qu'elle sache qu'il puisse exister pour son neveu. Peut-être

son univers comporte-t-il autre chose que des dragons, qu'elle n'aime pas « bien », comme son neveu, lequel est encore un enfant/adolescent ?! Quoiqu'il en soit, Madame L. décide d'écrire sur autre chose, autrement, d'une façon qui « *n'a rien à voir avec ça* », dit-elle en affirmant ce choix et ses préférences, le saisissement de cette modalité de façon libre par rapport à un cadre qu'elle suppose et qui est formalisé par le document avec ses items.

À l'échange sur le vécu de ce moment, Madame L. s'exprime la première en disant que ce « à sa façon » se constitue du fait, de la possibilité, de se vivre en tant que personnage, et de revivre son personnage, dit-elle avec aplomb et contentement : « *Et bien moi j'ai revécu le personnage de moi-même en fait* ». Cette évidence est expliquée par les mécanismes de la créativité de « *l'imagination* », mais aussi de la « *projection* » sur la scène imaginaire d'une vie autre, d'un être autre, dont elle n'a pas les caractéristiques et qu'elle n'est pas. Ceci sur un fond de réalité d'une vie et d'un être qui existent mais non pas sur un être vrai et réel mais plutôt sur un être qui est vécu comme un personnage. Peut-être est-ce du fait de ce manque à être et à avoir ? Madame L. continue d'expliquer ce processus de clivage, « *il y en a deux* », entre la réalité de sa vie, relationnelle, et le manque d'une vie à « *avoir* », qu'elle imagine alors, en énumérant ce qui lui manque dans sa réalité actuelle, entre son personnage vrai et son personnage revécu. L'imagination s'exprime à partir du « *moins* », du « *pas* » de cette réalité vraie.

Ce voyage imaginaire, mais « vécu », d'un être imaginé aurait été possible pour Madame L. par l'arrivée progressive des idées, les « *idées viennent* » comme elle le verbalise, par l'avènement de représentations de mots pouvant porter son désir d'être. Oui, cela est une douce certitude. Et les idées peuvent ouvrir la possibilité de vivre et de revivre ses désirs à partir de ses manques. Madame L. va rester dans cette attitude d'ouverture aux autres, d'intérêt, d'échanges, de soutien... tout en s'inscrivant, parfois de façon très pragmatique, dans ces échanges. Lors de la discussion autour de son propre texte, Madame L. continue de se référer aux choses, pragmatiques, qu'elle « *aime faire* », comme le sport, qu'elle prend plaisir à faire surtout en un moment où l'avenir devient plus clair et rassurant, source d'espoir, de plaisir et de joie : vivre dans une famille d'accueil ! Alors, Madame L. s'autorise à se projeter sur un avenir « *plein de projets* » avec son « *petit ami* ». Finalement, ne pas vivre seule mais dans une famille qui peut l'accueillir confortablement et pouvoir vivre une relation ouverte à la vie constitue véritablement une source de joie : « *Ah, je suis contente !* ». À la fin de la séance, Madame L. demande à obtenir une photocopie de son texte. Souhaite-t-elle garder une trace de ce moment d'expression d'une émotion intense se rapportant à un avenir rassurant ?

• **Séance conte individuel : « chercher dans l’imaginaire », inventer le plaisir**

Madame L. débute l’atelier conte individuel, lequel consiste à écrire, individuellement, un conte, par les deux questions qui semblent être, encore, à l’œuvre pour elle : la question de la possibilité/nécessité de l’imaginaire, « *On l’invente ?* », et celle du désir/de la nécessité de garder une trace de ce qu’on a à inventer. Or inventer permet, comme l’apporte une patiente, une possibilité autre, « *drôle* », décalée de sa réalité existentielle, ce qui fait « *du bien* » et « *plaisir* ». Divers patients affirment avoir imaginé « *aussi* » et certains même à propos de « *personnes personnelles* », proches et vraies. Et bien que la vie ne soit pas un conte de fées, le fait d’imaginer une autre vie peut être agréable et, comme le propose Madame L., on peut aimer écrire. Pour celle-ci, il s’agit vraiment d’un conte de fées, avec des elfes, des ogres... « *complètement complètement imaginaire* ». Pour Madame L., contrairement à deux autres patientes, il lui a été aisé de « *rentrer dedans* », dans l’imaginaire, comme elle l’exprime. Mais celle-ci peut, aussi, interagir avec autrui sur le mode pragmatique en précisant les apports des autres, en énumérant... en exprimant la beauté de l’univers des autres, comme par exemple à propos du texte écrit par une autre patiente. Madame L. est aussi reconnaissante lorsque celle-ci lui renvoie cette capacité à dire l’imaginaire avec des « *super idées* ». D’ailleurs, elle explique la façon dont elle s’y prend : elle « *cherche* », « *justement* », bien évidemment, dans l’imaginaire, « *bab les mots et tout le reste* ». Les « *bons mots* », les mots « *spéciaux* » pour exprimer ce qu’elle a « *envie de dire* », comme des émotions peut-être ? Il semble lui tenir à cœur que tous, y compris, les « *méchants* », peuvent et sont sauvés par les « *gentils* » ; de la « *souffrance* » notamment. Madame L. rêve de guérison, de tendresse, d’amour, de « *princes-charmants* »...que de « *beaux rêves* ». Rêver, imaginer, permettrait, aussi, de guider les autres, c’est ce qui ressort de l’échange autour du texte de Madame C.

À la fin de l’atelier, à propos de l’échange se rapportant au texte de Madame L2., la question de la modalité de celui-ci est apportée notamment par Madame L. Pour celle-ci il s’agit d’une « *histoire* » d’une « *personne* » « *... timide. Très, très réservée* » qui « *n’a pas confiance en elle* » mais qui est une « *bonne personne* ». Madame L. s’identifie-t-elle à cette personne, et non à ce personnage, disant, par-là, la confusion entre ce qui relève de la projection et d’une quelconque réalité et ce qui relève de l’imaginaire ? Ayant besoin d’être soutenue, « *tirée vers le haut* » propose une patiente, qu’on ne juge pas et qu’on voit « *telle qu’elle est* », selon la patiente ayant écrit le texte. Se confier, se protéger, se voir et être vue... ces associations d’idées permettent à Madame L. de renforcer la représentation qu’elle avait, déjà, énoncée : l’importance de l’autre, de la relation affective, pour devenir soi et, élément

nouveau, s'améliorer : « *grâce à l'autre ! On est meilleur !* ». Après la guérison, le devenir continue ; il est, alors, possible, d'éprouver de la reconnaissance et de la gratitude.

• **Séance de poésie collective : l'amour toujours et encore**

De nouveau, Madame L. exprime, d'emblée, de l'incompréhension par rapport à la séance de poésie collective ; modalité que nous explicitons : s'imprégner de l'environnement, laisser émerger les mots, les écrire au tableau et, ensuite, faire un travail collectif sur ceux-ci afin de les transformer en un texte, poétique, faisant sens collectivement. La réponse qu'elle apporte, la compréhension qu'elle traduit, « *On recopie ce que vous allez écrire ?* », signifie-t-elle une perte de liberté relative à l'acte d'écrire, de produire, du langage mais aussi des affects et des représentations ? Or, Madame L. montre, juste après, que cette éventuelle perte de sa singularité n'est pas toute car, même sur le plan des interactions et de la construction collective du sens, d'abord autour du sens des mots écrits sur le tableau, Madame L. apporte sa singularité dans le « *tous ensemble* » ; signification qu'elle attribue au mot « *osmose* ». Cette proposition de faire groupe permet à Madame L. d'apporter le signifiant « *reliant* » en associant tous les membres de ce groupe à l'expérience poétique : « *Mme L2. : Quelque chose qui nous... qui nous relie quoi ? C'est la poésie, par exemple ?!* ». Le « *partage* » de la singularité peut-il être reliant par le biais d'un médiateur ? Et comment la poésie peut-elle jouer ce rôle ? D'ailleurs qu'est-ce que la poésie ? Serait-ce un conte comme le propose Madame L. ? Toute modalité d'expression serait-elle alors de l'ordre du conte pour cette dernière ? Et si oui pour quelles raisons ? Du fait de la possibilité de créer, en maximisant le plaisir, un univers idéalisé ? De la difficulté du principe de réalité à outrepasser le principe de plaisir ? De la faiblesse du Moi face à l'Idéal du moi porté par l'imaginaire ? Quoiqu'il en soit, Madame L. accepte cette possibilité de « *lier* » les mots et de « *faire une poésie ensemble* ». Certes, elle laisse d'abord aux autres le soin d'explorer le langage, notamment sur le plan grammatical, mais, ensuite, elle ne s'arrête plus de proposer, de participer... de rajouter des mots, de la singularité : « *Moi, j'ai trouvé le mot voyager !* ». Voyager dans le pays de « *l'amour* », de la « *liberté* », de la « *lumière* », plutôt que de rester attachée, à plusieurs, à la souffrance : « *souffrance irait avec osmose je pense* » ?! Pour ne pas rester « *dans le noir* ». Pour « *guérir* ». Une montagne de souffrance opposée à une colline de liberté ? Ou une « *montagne de lumière* », « *d'amour* » ? « *Osmose* » associée à « *amour* », à « *souffrance* », à « *liberté* »... Madame L. pense, repense, ressent, propose... cherche les émotions, les mots... la « *direction* » du « *vivre* » en acceptant de sortir des sentiers battus. Finalement, elle associe « *amour et liberté* » et parvient à accéder à la condensation, bien que doutant toutefois, en proposant de remplacer la conjonction « *et* » par deux points, s'éloignant de sa tendance au récit et donnant de l'élan au poème. Certes, Madame

L. y revient mais, à force d'entendre « qu'il y a trop de mots », elle finit par accepter ce principe, recopie les mots du tableau et tout le travail effectué sur le langage et part « *profiter de la vie* ». Elle a tout compris, contrairement à une patiente qui termine l'atelier en ne pas comprenant le sens des mots, des strophes, de l'exercice, de l'expérience, de l'atelier. D'ailleurs, à la séance de préparation de la lecture de textes du 14/04/2019, Madame L. exprime, encore, son souhait, ou plutôt son besoin, de récupérer une trace de ses écrits. Elle sera « bloquée », lors de cette séance, par « l'angoisse », notamment à la lecture de son texte, vécu comme une anticipation du moment où il faudra lire en dehors de l'atelier et du groupe d'écriture, et, en particulier, lorsqu'il est question de guérir les autres, « *méchants* », d'un coup de baguette magique. Certes, elle compte sur l'aide chimique pour dépasser cette crainte de ne pas arriver à guérir les autres, et peut-être s'y inclut-elle, mais elle reste accrochée à l'amour et à la bienveillance, à la légèreté du ludique et de l'imaginaire, à la beauté, au plaisir esthétique. Comme Mme. L., d'autres patients ont pu aussi dépasser leurs craintes et se soutiennent pour affronter cette lecture de textes publique.

### **Analyse de discours durant l'atelier**

#### **• Créer du plaisir**

En considérant les interventions de Madame L. lors des ateliers nous retrouvons des indicateurs des fonctions thérapeutiques de l'expression à savoir, par exemple, le partage d'affects de tendresse, certes sous le mode de l'idéalisation, comme nous pouvons le constater lors de la séance lecture du 28/01/19, lorsque Madame L. suppose, relativement à des personnages (un couple, parents du personnage principal), que ceux-ci expérimentent un moment d'étreinte : « *Mme. L. : oui, oui avant de s'endormir ils s'échangent des mots doux avec elle...* ». D'ailleurs, à la fin de la séance, Madame L. énonce le besoin qu'elle éprouve de vivre le lien sur le registre émotionnel : « *Mme. L. : on ne peut pas vivre seuls et on a besoin des autres, de partager des émotions* ». Ce serait encore ce registre, qui semble au cœur du mouvement d'identification projective, qui paraît animer Madame L., lorsqu'elle évoque, lors de la même séance, à propos du personnage principal cette fois (un petit garçon qui se retrouve seul sur une plage) : « *Mme. L. : il a l'air désespéré quand même [...] il hurle, il hurle sur un passage mais je n'ai pas très bien compris pourquoi* ». Cette expression émotionnelle pourrait être sous-tendue par un processus d'idéalisation de l'autre, du monde... Ainsi, la scène groupale semble permettre à Madame L. de partager son monde interne, de reconnaître l'existence des autres. En retour, son monde interne existe, est connu et reconnu par les autres. Lors de la même séance, pendant l'échange sur le texte d'un patient, Madame L. suggère la timidité d'un des

personnages, « *Une personne timide ? Très, très réservée...* », supposant qu'il s'agit d'une « bonne personne » : « *Mme. L. : on se rend compte que c'est une bonne personne [...] c'est-à-dire qu'elle n'a pas confiance en elle* », comme si elle s'identifiait projectivement à celle-ci. Enfin, l'identification se donne à voir aussi lorsque Madame L. suggère, indirectement, qu'il soit dit au personnage que, « *Grâce à l'autre ! On est meilleur [...] meilleur* », même si l'autre demeure, quand même, source « *d'angoisse* ». C'est ce que verbalise Madame L. lors de la séance du 14/4/19 portant sur la préparation de la prochaine lecture de textes, lorsque, pendant l'échange autour du texte choisi elle dit : « *... parfois, j'ai des angoisses, il faut que j'en parle au docteur, c'est quand je dois prendre la parole en... [une patiente complète « en public »] en public hop ça me bloque, je ne sais pas pourquoi [...] il faut que j'en parle parce que je crois qu'avec mon traitement... ça me le fait de temps en temps [...] il faut que je comprenne sinon ça me coupe... la respiration !* ». Entre blocages, angoisses, échanges, valorisation des autres, identification, projection et idéalisation, Madame L. semble ne pas renoncer à l'expression de son univers interne, ce qui expliquerait le fait qu'elle demande à deux reprises à garder une copie de ses productions (modalité jeux de rôles, 11/02/19, « *Est-ce qu'il est possible d'avoir une photocopie du texte que j'ai écrit pour moi ?* », et modalité conte individuel, 18/2/19, « *On pourra avoir une photocopie après ?* »).

Le travail autour du registre imaginaire semble apporter à Madame L. la possibilité, ludique, de la construction d'un univers « *totalemment* » autre, infantile et idéalisé, comme nous pouvons le supposer par le biais de son intervention lors de la séance conte individuel du 18/2/19 : « *Mme. L. : eh bien, c'est un conte, il faut bien qu'il y ait des méchants [...] ils sont tous sauvés... par les gentils ... [...] on est tellement habitués à vivre avec la souffrance que...* ». Face à la souffrance, dans un mouvement de contre-investissement, Madame L. propose d'éprouver du plaisir dans le fait d'imaginer un univers bien différent de la réalité : « *Mme. L. : moi j'ai imaginé aussi [...] et ça m'a fait du bien. J'ai bien aimé écrire ce conte [...] avec des fées, les elfes, les ogres... [...] complètement ! Complètement imaginaire !* ». Ce plaisir retrouvé se perçoit aussi dans le travail sur le langage, dans le fait de chercher le mot juste pouvant véhiculer l'expression de l'émotion : « *Mme. L. : c'est les fées... » [...] merci [...] de bons mots [...] oui, j'étais inspirée. C'est le plaisir ! C'est un plaisir d'écrire ! [...] oui, mais justement, on cherche dans l'imaginaire [...] bah les mots et tout ça [...] oui, l'émotion [...] oui il y a un mot spécial pour ce qu'on a envie de dire* ». Ce travail de figurabilité porte sur quelque « *chose de personnel* », soit sur sa réalité externe et interne, « *projetée* » dans la construction imaginaire des représentations d'une vie « *rêvée* ». Ce travail d'élaboration se déroule sur plusieurs séances : lors de celle du 11/02/19, modalité jeux de rôles, elle dit : « *Mme. L. : on peut faire quelque chose de personnel, sur soi ? ... parce que ce que j'ai écrit ça n'a rien à voir avec ça* ». Madame L. semble certes expérimenter la possibilité du recours à l'imaginaire en conscience, ce qui ne l'empêche pas d'investir ce

mode : « Mme. L. : *eh bien, moi j'ai revécu le personnage de moi-même en fait [...] je me suis projetée et j'ai imaginé aussi que... je pouvais avoir une autre vie quoi [...] il y en a deux. Moi, de mes copains et mes parents et après... de l'imagination [...] des animaux que je n'ai pas... des poissons, des chats... que j'aimerais avoir [...] les idées elles viennent... oui, oui les idées qui viennent* ». En définitive, Madame L. éprouve du plaisir à créer ce monde imaginaire où tout est possible, comme un miroir inversé de la réalité, signe du travail du négatif, tout comme elle prend du plaisir à partager le monde imaginaire des autres. Lors de la séance du 14/4/19, modalité préparation lecture de textes, à propos d'un échange autour d'un texte d'un patient Madame L. s'exclame concernant la personnalisation d'animaux : « *ça me fait plaisir qu'ils prennent du thé !* ». Peut-être le plaisir facilite-t-il l'expression de soi, ludique, trace d'une régression infantile aussi, et, ainsi, la confiance en soi ? Le monde imaginaire semble avoir fonctionné comme un support narcissique pour Madame L.

#### • De l'imaginaire au symbolique : les autres et le sens

Lors de son séjour du 25/3/2019, et pendant la séance de poésie collective, les interventions de Madame L. confirment sa préférence pour le mode imaginaire (« Mme. L. : *je n'ai pas compris [...] on recopie ce que vous allez écrire ? [...] tous ensemble ? [...] comme un conte ? [...] on va faire une poésie ensemble* ») qu'elle projette sur le mode poétique, mais aussi sa difficulté à envisager ce dernier de façon collective. Toutefois, Madame L. fait de nombreuses interventions et propositions : « Mme. L. : *un nom commun [...] c'est un nom aussi [...] c'est un verbe [...] moi, j'ai trouvé le mot voyager* ». Certes, celles-ci comportent, encore, en début d'atelier, la dimension idéalisée et éthérée de l'affect : « Mme. L. : *l'amour ? [...] la liberté [...] montagne d'amour [...] l'osmose et la liberté et l'amour* ». Mais, peu à peu, Madame L. attribue aux mots une connotation moins idéalisée et plus vraisemblable. Elle associe le mot « montagne » au mot « souffrance » (« *oui, mais moi je disais en 2<sup>ème</sup> mot montagne ça peut être des problèmes ou des choses comme ça...* »), complétant la définition de cette dernière en l'associant à être « *dans le noir* » alors que la guérison serait « *quand ça se passe bien et qu'autour de nous... on est guéris* ». La possibilité du retour à cette réalité de la souffrance ne relève pas, toutefois, de l'emprisonnement mélancolique, vu que le mieux-être est tout aussi possible, pour elle ainsi que pour son entourage.

Enfin, dans cette progression vers la réalité désidéalisée et à transformer, toujours dans le lien à l'autre, Madame L. accepte, et actualise, les consignes, soit utiliser les mots écrits au tableau et condenser le langage en faisant la proposition suivante : « *deux points osmose* » ; elle accepte les suggestions différentes des siennes qui sont, peu à peu, plutôt suggérées : « Mme. L. : *souffrance irait avec osmose je pense* ». Ce travail collectif sur le langage semble avoir apporté de la nuance, de la malléabilité, « Mme. L. : *est-ce qu'il faut une virgule après lumière* », voire la possibilité du

doute, « *Mme. L. : je ne sais pas...* », et le renforcement de l'accès au monde symbolique.

Le groupe, dont l'animateur fait partie, les autres, leurs propositions, leurs attentes, leurs représentations, leurs affects... et la nécessité de co-construire un univers imaginaire et poétique collectif, un sens commun, un « faire groupe », constitue une figure d'altérité, de tiers, plaçant Madame L. dans l'obligation, constante, de quitter son univers fait de mouvements d'idéalisation, pour être en accordance émotionnelle, pulsionnelle et représentationnelle avec les autres. Faire corps, peau commune.

La participation de Madame L. à l'atelier, l'expression, écrite et orale, de contenus psychiques ainsi que les interactions sociales, donnent à voir les étapes d'un processus de subjectivation allant de l'expression d'une identité narrative déterminée et singulière à la possibilité de la co-création d'une identité narrative ouverte à l'altérité et à la construction collective du sens et, enfin, à une identité collective, groupale. Le groupe semble avoir fonctionné pour Madame L. comme une enveloppe accueillant du même mais aussi comme un espace accueillant de la différence et du mouvement et donc comme possibilité d'ouverture et de transformation.

### **Analyse de productions**

À la séance conte individuel, Madame L. crée un univers fait de royaumes de fées, d'elfes, de princesses, d'ogres... La fée, « *très belle, très fine et très gentille [...] des ailes resplendissant dans le ciel* », possède différents attributs/pouvoirs magiques qui « *ressemblaient à une pluie d'or sortant de sa baguette* », pouvant « *guérir* » tous ceux qui auraient « *une once de méchanceté* », des monstres « *agressifs* » qui « *voulaient dominer le monde* ». Mais « *malheureusement ils n'avaient pas assez de gentillesse* » et puis la fée était présente dans leur royaume pour « *tous les sauver et les ramener dans le royaume des elfes* ». Il y a aussi des princesses « *gentilles* » dans ce « *... royaume très féérique et magique* », fait pour les âmes « *sages* », « *bénis des Dieux* », pour qui le « *bonheur* » et le pouvoir sont possibles. La fonction de ces personnages semble être celle de représenter des oppositions de désirs et de peurs infantiles, marquées par le manque de nuance, dont l'adverbe « *très* » fait état, renvoyant à un mouvement d'idéalisation (usage du verbe « *guérir* » et du substantif « *méchanceté* »), de capacités, de possibilités, d'un néo-monde... qui semblent être aux antipodes de son vécu et de ses éprouvés. S'identifiant à ces « *êtres magiques* » peut-être Madame L. s'approprie-t-elle ces capacités sur la scène imaginaire ?! Certes, Madame L. sait qu'il s'agit de « *représenter* ». Mais est-ce que le travail de subjectivation ne commencerait-il pas

par cette capacité à se représenter, imaginer, quelque chose qui n'est pas encore advenu mais qui est toujours souhaité, désiré, fantasmé ?

### **Bénéfice thérapeutique de l'écriture et de la participation à l'atelier**

Les hospitalisations de Madame L. se produisent à un moment de transition de son parcours existentiel, où il est question d'une autre vie, d'une « place » attendue en famille d'accueil. Ayant perdu quelque chose d'une vraie famille avec le décès de ses parents, et d'une place dans cette famille qui n'existe plus, Madame L., bien qu'entretenant une relation affective source de satisfaction et d'avenir, semble ne pas pouvoir se projeter dans la construction d'une vraie famille, la sienne, et dans la reconstruction de sa famille, optant alors, par se projeter/exister « familialement » dans l'expérience de substituts parentaux. Certes, peut-être est-ce, aussi, le signe de difficultés imputables à son compagnon, ayant des incidences sur le couple ? Toutefois, cette réduction de son existence et de son être à l'expérience de quelque chose de l'ordre du « substitut », renforce la difficulté à renoncer à une image idéalisée de la famille, que nous retrouvons, certainement, dans le mouvement psychique de l'idéalisation sur le plan de la fiction, au maintien de l'infantile, à l'évitement de la confrontation à l'autonomie et à l'indépendance. Cette fixation à l'idéalisation de l'infantile, que Madame L. transpose dans l'univers de l'écriture, autant sur le plan des contenus psychiques exprimés dans ses productions que dans ses interactions groupales, se confronte à l'altérité, à des positionnements subjectifs marqués par des affects, pulsions et fantasmes, spécifiques et différents des siens. Cette « réalité », différente de celle de Madame L., incarne-t-elle, certainement, une partie, une dimension, de la réalité externe (différence, séparation, individuation, altérité, résistance) qui, bien que ne semblant pas être opérante pour Madame L., va constituer, néanmoins, une possibilité, voire une exigence, de décentrement, de devenir, de maturation. Tels semblent être les bénéfices de sa participation à l'atelier écriture.

#### **2.4.3.3.2. Monsieur P.**

##### **Participation à l'atelier**

Le patient est globalement présent à l'atelier d'écriture, toutefois, sur le plan des interventions, qu'elles soient spontanées ou bien sollicitées, Monsieur P. adopte, fondamentalement, une attitude d'attention et d'intérêt mais aussi de repli sur soi. Il participe à des séances de lecture de textes, bien que ne lisant pas, mais acceptant, par exemple, que ses textes puissent être lus par d'autres patients.

Sur trente-deux séances d'atelier, le patient a été absent sept fois et a donné à voir de l'hésitation à y participer trois fois. Ces absences et hésitations se produisent à un moment d'inquiétude et de perte (décès de son ex-femme et préoccupation à l'égard de ses enfants) ou bien lorsque le patient craint de ne pas être à la hauteur (lecture de textes club de poésie) ou encore quand il est question d'une déliaison pulsionnelle plus massive entraînant le désinvestissement plus massif aussi du lien aux autres, aux activités, au monde et un repli sur soi mélancolique, où seul un sentiment de vide profond comme l'océan et infini comme l'espace s'étendent sur l'ensemble de l'être de Monsieur P. prenant toute la place chez lui. Selon nos annotations, il aurait échangé deux fois et aurait lu trois fois (deux fois la lecture d'un extrait, modalité lecture, et une fois son propre texte). Monsieur P. est quasiment mutique mais semble plus enclin à accepter de prêter sa voir aux textes d'autrui qu'à ses propres textes. Par ailleurs, le peu de fois où Monsieur P. échange lors de l'atelier c'est pour demander une précision ou bien pour répondre, de façon très succincte, à une interpellation/suggestion. Ses échanges sont réduits au strict minimum.

Le patient exprime, en dehors de l'atelier d'écriture, le fait qu'il ne veut pas participer à la lecture de textes à la médiathèque car il manque de confiance en ses ressources et appréhende de se confronter à autrui. Toutefois, Monsieur P. a participé à la lecture de textes à la clinique bien qu'ayant été absent aux deux séances précédentes. Lors de la dernière séance il écrit un long texte poétique sur les fêtes de Noël qu'il recopie sur une carte postale, que nous accrocherons, ensuite, à un sapin, mais il n'interagit pas avec les autres. Il peut « faire » mais rencontre manifestement des difficultés à « être », marquées par ses absences, son retrait.

Globalement, le patient investit l'atelier, sauf lorsqu'il est inquiet pour des raisons familiales ou encore lorsqu'il appréhende une confrontation à des personnes autres que les patients et dans des contextes différents de celui de l'atelier, en étant toujours attentif au travail réalisé, aux consignes, aux propositions, aux suggestions et demandes, dans un positionnement quelque peu rigide, mais replié sur lui-même, ne s'exprimant que très ponctuellement et brièvement. Il lui est, d'ailleurs, plus aisé de lire un texte qu'il n'a pas écrit que les siens propres, la distance émotionnelle/affective étant lui permettant de tenir debout et de tenir une voix, à moitié sienne. En revanche, il investit toujours l'écriture, sans jamais lire ses textes, mais en acceptant que d'autres patients les lisent, y compris en dehors de l'atelier, acceptant ainsi, que son vécu puisse être, quand même et toutefois, partagé. Sa présence, autant que son écriture, sont investies mais silencieuses, dans une adresse sans fin tel un écho fantomatique qui ne cesse de résonner mais qui n'est jamais arrêté par l'accueil d'un autre.

### Analyse de productions

Bien que s'exprimant très peu et toujours succinctement à l'oral, Monsieur P. écrit à chaque atelier et, la plupart du temps, longuement, quelle que soit la modalité d'expression.

La première « production » de Monsieur P., séance de jeux de rôles du 19/11/2018, est assez originale à plusieurs égards. Tout d'abord, il recopie sur sa feuille, côté gauche, de façon assez claire et succincte, certains axes, inducteurs, proposés pour guider les participants à inventer/imaginer un personnage, qui ont trait au physique, bien qu'ici il fasse référence au lieu d'habitation, à la campagne nous semble-t-il, aux traits de personnalité et aux relations. D'autre part, de façon moins structurée, sur la droite, les réponses apportées, bien que ne suivant pas l'organisation des axes de gauche, allant d'un actuel à un désiré, du plus réducteur au plus englobant (y compris sur le plan de la taille de l'espace écriture). Monsieur P. choisit de commencer par définir la personnalité du personnage qu'il commence d'entrevoir, ensuite évoque les dimensions familiale, le lieu d'habitation et la question de l'apparence avant de ne faire référence à un personnage féminin, qu'il caractérise brièvement, et qui est autre que le personnage principal, l'avatar, déduisons-nous du fait du genre masculin des adjectifs caractérisant d'emblée ce dernier, avant d'apporter deux éléments complémentaires se rapportant à l'avatar et de finir sur des éléments inattendus que nous pourrions rattacher à l'axe relations.

Concernant les traits de personnalité choisis par Monsieur P. pour définir le personnage qu'il entrevoit, au moment où nous rédigeons cette recherche, il ne nous est pas possible de vérifier si les attributs ont été utilisés comme exemple dans le guide. Ce qui nous ferait penser que cela pourrait être le cas, c'est l'action effectuée par le patient de barrer ceux qui ne correspondent pas au personnage qu'il entrevoit, à savoir, être « *rusé* » et « *sage* », contrairement à « *gentil* », « *intuitif* » et « *intelligent* », action (barrer) qui ne sera effectuée que relativement à ce point. Quoiqu'il en soit, nous constaterons que ces traits-ci se retrouveront chez d'autres personnages (au personnage « le veuf » nous pourrions associer la « gentillesse » et l'intelligence au personnage Nassima) ; nous pouvons, d'ores et déjà, les considérer comme étant signifiants pour Monsieur P. D'autre part, le personnage, non nommé ici, a une famille, une fratrie, des parents (constatons la primauté, chronologique, de la fratrie sur les parents, peut-être du fait d'une certaine inaccessibilité de ces derniers comme nous verrons dans la séance jeux de rôles qui suivra), et habite à la montagne, un espace récurrent dans les productions de Monsieur P. Après ces quelques éléments d'ordre familial/général, Monsieur P. revient, non pas sur le présent des attributs qualifiant ou non le personnage, ni sur le passé familial, mais

sur l'entité avatar dans une perspective que nous supposons relever, fondamentalement, d'un à venir, à obtenir, à modifier et à vivre. D'ailleurs ce mouvement, cette dynamique peuvent être symbolisés, à la fois, par la flèche qui introduit et spécifie chacun des items dorénavant ainsi que par le verbe « *changer* » qui qualifie l'apparence. Les items s'y rapportant se trouvent sur la gauche de la feuille associés à l'axe personnage ; voici ce qu'il faut changer sur le plan de l'apparence : les « *vêtements* », les « *Accessoires* », soyons attentive à la majuscule utilisée par Monsieur P. pour les nommer, sont-ils plus accessibles, plus importants que les vêtements, et le « *corps* », évoqué juste après ? Et qu'entend-il par changer de/le corps ? Le sculpter, changer de coupe de cheveux, de sexe ?? Nous ne le saurons pas, mais, en revanche, ce que nous pouvons constater c'est qu'après l'évocation du corps de l'avatar masculin, il est question d'une « *femme* », « *belle* » et « *intelligente* », d'une trentaine d'années environ, qui surgit dans la scène psychique qui se dessine chez Monsieur P. La trace de cette femme sur le papier se fait longue, incluant l'adjectif « *belle* » et laissant moins/peu de place au qualificatif « *intelligente* ». La présence du féminin en termes valorisés sera une constante dans les autres productions de Monsieur P., tout comme d'ailleurs, les personnages masculins seront, aussi, dépeints, imaginés, en termes valorisants. Pour « attraper », et avoir, une aussi « *belle* » et « *jeune* » « *femme* », peut-être faut-il « *courir plus vite* », bien que l'espace feuille se réduise pour contenir toute la phrase d'un seul trait, et acquérir/avoir diverses dispositions « *particulières* » : savoir ce que d'autres ne connaissent pas et voir ce à quoi d'autres peuvent être aveugles ? Être espion ici, ailleurs, Imam ou Roi ou fortuné... mais toujours dans le sillon du visage d'un féminin, toujours présent et valorisé. Le « *changement* », entrevu/rêvé, d'un sujet qui se donne à voir, semble avoir produit un élan qui ne cesse de prendre de l'élan, de la projection (les flèches, donnant l'orientation « *A venir* » se font plus amples et affirmées, tout comme les mots/signifiants se font plus clairs et englobants). Cet « *Avenir* », serait-celui de l'espace-temps/entité « *EVE* », primordial, omniprésent et tout-puissant, unique et définitif, infini tel le « *Monde* » « plus » la « *Galaxie* » qui se déroule dans l'à venir sans fin tel que les traces du mot prennent place dans la feuille. « *EVE* », tout en majuscules, EST ce Tout, mère-femme-monde, cet « *Avenir* » où rien n'existe à l'exception de ce qu'il faut avoir et être pour être pour elle, pour faire partie de son monde, pour être son « *Monde* » ; elle qui est le « *Monde* + [la] *Galaxie* ».

Lors de la séance suivante, du 28/11/2018, conte individuel écrit, Monsieur P. s'exprime de façon descriptive, tout en disant qu'« *Il s'agit d'un récit imaginaire* », à propos d'une « *scène* » constitué de « *Trois personnages Une femme Un homme Un petit garçon* ». Monsieur P. pose le « *cadre de ce récit* » et, de ce que nous comprenons, le contexte est celui d'une « *scène* » où « *Différentes actions se déroulent suivies de la disparition* ».

*des participants à la scène* » dans le contexte de « *la mer* », avec « *une énorme falaise* » et « *de nombreux galets gris* ». Tel un spectateur, Monsieur P. décrit sans accéder à la signification. Le faire est constaté et oscille entre le « déroulement » non signifiant de diverses actions et la disparition des participants qui font/construisent la « scène » ; celle-ci, la disparition, étant, peut-être, plus significative car énigmatique. En réalité, la description succincte et pragmatique de Monsieur P. traduit le non-sens de cet univers et de ce récit.

Cette expression succincte et d'ordre descriptive, par laquelle Monsieur P. est « entré » dans cet espace d'expression de soi par l'écriture, se poursuit production à la modalité jeux de rôles, le 11/02/2019. Nous constatons que celui-ci écrit comme s'il répondait aux suggestions faites par le document que nous avons fourni, ce qu'il ne fera plus par la suite, rédigeant directement, montrant, ainsi, ses capacités d'expression mais aussi de liaison sémantique. Par ailleurs, de par l'utilisation de marques du « je », nous déduisons que l'accès à l'imaginaire se fait difficilement au début de sa participation à l'atelier, la projection s'effectuant de manière brute et sans médiation comme si la massivité de son état psychique l'empêchait de s'en détacher. Par exemple, Monsieur P. répond à la question concernant les parents du personnage proposé par le guide en écrivant : « *Oui, je les connais* », disant, de façon claire, assertive et rapide, sa pleine et entière présence dans les éléments autobiographiques qu'il projette, sans écran, sur une scène qui n'est encore que la sienne en totalité dans son vécu actuel de lui-même. Il énoncera, aussi, après, la disparition de ses parents en utilisant l'adverbe « *aujourd'hui* », ce qui l'inclut dans ce « récit » vu que lui seul peut le porter dans le présent : « *Non, ils sont aujourd'hui tous les 2 décédés* ».

Dans la description que fait Monsieur P. de l'enfance de ce personnage « je », étant né à Nice, comme lui-même, il rapporte, fondamentalement, le fait que celle-ci n'a pas été « *particulièrement heureuse à mon souvenir* », la marque, la trace de ce « je sujet » étant véhiculées par l'utilisation du pronom possessif. Monsieur P. nomme, clairement, les causes contextuelles, ce qui indique les répercussions psychiques : « *Principalement [d']un manque énorme d'Amour et de communication* ». Ce manque « énorme » touchant ce qui relève du fondamental dans le devenir humain, l'amour et la présence attentive, bienveillante et aimante d'autrui, son ampleur est telle que le vide laissé est, lui aussi, fondamental ; Monsieur P. dit, à propos de ce personnage double de lui-même, avoir été un « *enfant assez solitaire et peu démonstratif bien qu'extraverti* ». Le manque-vide aurait créé du repli et de la solitude mais aurait, aussi, laissé entre-ouverte la possibilité que d'autres puissent venir combler ces manques. Monsieur P. revient dans le présent, le personnage « je » aurait un frère ; leurs relations seraient peu fréquentes, du fait de la « distance » et de la différence de leurs « orientations personnelles » ; elles sont donc cordiales mais prudentes : « *... évitons les*

*sujets qui fâchent* ». Monsieur P. continue de dérouler le présent de ce personnage en utilisant le pronom sujet « je » : « *je suis marié, et j'ai cinq enfants* ». Ces deux éléments posent question car, d'une part, nous n'avons eu connaissance que de l'existence de deux enfants et, d'autre part, Monsieur P. est séparé mais peut avoir encore, à ce moment-là, le statut civil de marié. Malgré le doute sur la dimension autobiographique de ces éléments, Monsieur P. continue à se déverser sur le papier en un sujet « je », cette fois-ci, en pointant le lien de similitude avec son père : « *Je suis fonctionnaire tout comme mon père* ». La projection est ici clairement posée de par l'utilisation du pronom sujet et possessif mais aussi de par la locution « *tout comme* », laquelle apporte une touche de réalité doublement vraisemblable. Monsieur P. continue de se définir par ces traits qu'il attribue à son avatar, de façon toujours aussi claire et concise. Il accorde de l'importance à la morale, choisissant ses amis en fonction de ce critère, mais aussi à la « *sincérité* », à la « *loyauté* » et à la « *justice* » et à « *l'amour* » ; le « *mensonge* » et « *l'hypocrisie* » n'étant pas des dispositions qui le définiraient, alors que, en revanche, la « *nervosité* » et le « *manque de maîtrise de soi* » oui. Monsieur P. est attentif à ces tendances et à ce qui serait encore manquant ou à perfectionner : « *J'essaye de parler avec calme et éloquence* ». Bien que Monsieur P. affectionne les « *plaisirs simples* » de la vie, il essaye de « *rythmer* » celle-ci « *selon les lois divines* ». Telle une évidence, la religion et ses lois semblent se trouver au cœur de sa façon de vivre et d'être finalement : « *Je crois effectivement en Dieu. Et je suis un fervent pratiquant* ». Peut-être Monsieur P. aurait-il « *calqué* » de façon serrée sa vie sur les préceptes religieux d'où une certaine rigidité et massivité (sentiment d'inutilité, mésestime de soi, fatalisme...) dans les mouvements mélancoliques qu'il peut traverser ? Monsieur P. nous révèle, aussi dans cette énumération de ce « *personnage* » qu'il peut être, ses rêves et ses désirs les plus intimes ou plutôt ceux de ce personnage qu'il dit « *je* » : « *Avoir une famille unie, solidaire et heureuse* ». Ce rêve serait-il atteint au prix d'une certaine « *distance* » avec certains membres de sa famille, parents et frère par exemple ?

Monsieur P. semble déposer/projeter des parties de son vécu et de son identité dans chacun de ses textes rédigés dans cette modalité plutôt que d'imaginer un double, idéalisé, de lui-même, comme on l'a vu avec Mme. L. ; certainement en a-t-il été empêché par la massivité de l'éprouvé mélancolique d'inutilité ? Ces parts de réalité relèvent, nous semble-t-il, de l'autobiographie et concernent la famille, l'identification au père, la présence affectueuse et aimante de la mère, l'importance de l'amitié, du respect, de la morale, de la foi, du savoir... mais aussi un certain fonctionnement relationnel : ne pas se lier facilement, être avare de paroles, sauf quand les échanges sont profonds... Toutefois, peu à peu, Monsieur P. se laisse gagner par la possibilité de rêves secrets et de nouvelles vies, pleines de promesses. Peut-être fait-il référence à la rencontre avec la femme qui est devenue la mère de

ses enfants et dont la séparation et le décès auraient ensuite entraîné sa décompensation ?

Après la séance jeux de rôles, d'allure franchement autobiographique, lors de la séance conte individuel, du 18/02/2019, Monsieur P. dresse le tableau d'événements divers ayant mené à un « *horrible chaos* », aux « *ténèbres* »... Avant cette « descente aux enfers » dont rien ne laissait présager l'avènement, Monsieur P. invente un univers presque « bucolique » dans lequel se meut un adolescent, un jeune serbe âgé de 16 ans, né dans un « *petit village loin de la capitale et difficile d'accès par une route étroite et escarpé* ». Ces éléments de description de l'environnement, comme l'âge des personnages, la dimension interculturelle, traduite, ici, par la nationalité du personnage et le lieu-pays où il se trouve, l'espace d'habitation, notamment dans l'opposition ville-campagne, les conditions de vie, dont le difficile accès à cet espace, deviendra, nous le verrons au fur et à mesure de l'analyse des productions, une sorte de *leit motif* dans les univers créés par l'auteur-narrateur, le sujet « je » d'écriture et par le sujet Monsieur P., tout comme d'autres éléments, notamment le fait de nommer les personnages, ce qui renvoie à une forte personnalisation, et investissement, de ces derniers. Cette quasi-inaccessibilité de l'accès au village explique, certainement, le peu d'échanges, de communication, dont il a été question précédemment, un certain repli sur soi, une difficulté d'accès à soi-même... que nous retrouverons chez d'autres personnages ; un peu comme chez le sujet Monsieur P. ? Les caractéristiques de cet environnement, le quotidien agricole, la tranquillité, la simplicité, la mêmété, la routine... sont, fort heureusement, « *très bien* » connues de Sako, ce qui lui permet, malgré tout, de dérouler une vie qui lui convient, loin de ce qui « *l'éloigne de ses pensées* », de la connaissance, intime, de soi et du monde, c'est-à-dire la ville avec le « *bruit, l'exubérance et la grandeur* ». Dans cet équilibre dans un espace hors-ville, « pourtant », quelque chose d'inattendu va se produire : « *les événements allaient se précipiter* ». Et ce changement imprévu se produit de l'extérieur : une guerre qui va « *déchirer le pays tout entier* ». Il n'est plus question de séparation, de différenciation de l'espace ; le « *génocide* » est généralisé, rendant impossible son évitement. Impuissants, les villageois, non préparés à cette « *brutalité* », se retrouvent seuls, notamment du fait de la méfiance généralisée faisant disparaître toute relation de « *confiance* », et « *désespérés* ». Et bien que les causes de la survenue de cette guerre demeurent mystérieuses, les conséquences sont bien identifiées : il reste seulement de la « *place* » pour « *un horrible chaos* ». Cette intrusion, et la rupture radicale qu'elle entraîne, laisse ce tout enseveli sous « l'incompréhension totale » qui, elle, ne laisse aucune place pour quoi ce soit d'autre, tel que nous pourrions le comprendre de l'utilisation du point-virgule qui termine le texte sans le terminer véritablement, laissant la suite en suspens. Une suite qui ne viendra peut-être pas, du fait,

probablement, de cette totale incompréhension bloquant toute pensée certes, mais aussi toute action, toute possibilité, tout avenir. Qu'est-il advenu de Sako ?

La séance suivante, prose poétique, le 04/03/2019, Monsieur P. n'écrira qu'une seule phrase et celle-ci énonce, clairement et simplement, le processus du devenir, lequel, pour lui et selon lui, avait assumé la forme d'une « découverte » progressive de ce qu'il appelle sa « *personnalité intime* », soit ce qu'il y a de plus intime chez lui, et cette intimité relève de la « *complexité* » première et définitive. Mais cette découverte de la complexité, vécue depuis toujours, semble être découverte de l'extérieur bien qu'elle lui soit interne. D'ailleurs, elle est doublement externe car « *transmise* » et ceci dès le début, toujours, dès la « *naissance* ». Il ne s'agit pas, comme pour l'auteur-narrateur de cet extrait, d'une lutte, d'une conquête, mais d'une découverte, quasi fortuite, d'un intime qui n'est pas tout puisque transmis et inconnu, de l'ordre de l'autre. Cette intimité est faite de cet autre qui lui a été donné et qui s'est installé, d'emblée et définitivement, chez lui. D'où la complexité et d'où la nécessité de prendre conscience, de ce qui était su et vécu mais subi ? Comment en être le sujet ou plutôt comment être un sujet alors que la personnalité de celui-ci lui préexiste et lui est imposée ? Découvre-t-il avoir été dépossédé, d'emblée, de la possibilité de se constituer ? De façon légère, joyeuse et confiante ? Qu'elles actions, quels efforts ce travail de découverte, de compréhension, de prise de conscience, de subjectivation ont-elles été nécessaires, voire exigées à Monsieur P. alors qu'il s'agit d'une découverte et ceci se déroulant sur un temps non précisé ? Peut-être la complexité a-t-elle été une source de questionnement, une difficulté, un obstacle à franchir ? Une heure, une seule phrase qui occupe quasiment la totalité de l'espace-feuille et l'espace de cet espace-temps de l'expression de soi.

La séance d'après, le 18/03/2019, il s'agit de la modalité poésie collective. La retranscription de la poétisation et de la symbolisation du langage est censée correspondre au travail effectué sur le *paperboard*. Nous ne pouvons confirmer l'exactitude de cette retranscription mais la supposons juste de par la rigueur qui définit Monsieur P. En revanche, nous ne pouvons que considérer la structuration de cette matière linguistique/représentationnelle que Monsieur P. reprend, donne à voir, la différence de matière, d'investissement de l'espace entre l'énumération de simples mots et le poème construit et rédigé. Monsieur P. reprend la consigne de « barrer » les mots utilisés, signifie le travail d'écriture en marquant les ajouts comme la préposition « en », les deux points et la proposition/signifiant « *début de* », ainsi que la perspective, signifiée spatialement, entre le point de départ, la caractéristique de ce contexte du départ, la « *souffrance* », et le point d'arrivée, mise en perspective par un trait, lequel, d'ailleurs, devrait se lier/correspondre à/avec le signifiant/mot « *vivre* », qui reste non-barré, ouvert peut-être, mais dont l'arrivée de la trace, liant les deux positions/états, correspondrait, davantage, au mot/signifiant

« *amour* ». Sans pouvoir confirmer le fait que le signifiant « *vivre* » ait été laissé « non-barré » par deux fois sur le tableau, nous constatons, toutefois, qu'il a été laissé tel quel par M. P. Peut-être faut-il le laisser ouvert, toujours agissant, ne serait-ce que potentiellement ? Enfin, nous constatons que Monsieur P. recopie le poème construit et achevé et peu le travail effectué sur le langage. À part la trace de l'action de « barrer » l'utilisation des mots, associée au corps du poème, une fois qu'ils sont devenus des signifiants intégrant et enrichissant la matière langagière et représentationnelle, « acceptant/portant » la liaison sémantique, représentationnelle, poétique et symbolique, de par la résonance pulsionnelle, affective et émotionnelle au cœur de la création de la substance et bords d'une scène ; soit le travail de construction de la signification et du sens, la signifiante, porte ce travail sur le langage.

La séance suivante, du 06/05/2019, pour la modalité jeux de rôles, Monsieur P. change, quelque peu, sa façon de s'exprimer par écrit. Il va rédiger la description de son personnage et du monde qui l'entoure, bien qu'encore sur le mode succinct et comme s'il suivait toujours une ligne directrice. Nous constatons, par ailleurs, que les personnages ne sont pas nommés, comme si, après la massivité de la projection d'affects mélancoliques lors de la dernière scène ayant émergée pendant la séance conte individuel écrit, l'évanouissement du sujet avait été remplacé par la présence de l'impersonnel. Manifestement, il est encore trop tôt, dans cette modalité d'expression, pour dire « je ». Mais, il est, de nouveau, question d'un personnage masculin, cette fois-ci d'une trentaine d'années, moustachu, comme Monsieur P., vivant au siècle dernier. Lors de cet espace d'expression de soi, le sujet Monsieur P., se projette dans un temps tout autre mais se retrouve, de nouveau, dans un espace montagneux, encore « *difficile d'accès* ». Comme pour l'expression jeux de rôles du 11/02/2019, ce personnage est marié ; il a d'« *adorables* » enfants, au nombre de trois. Par ailleurs, il est, de nouveau, question d'un personnage féminin, l'épouse du personnage principal : « *une jeune femme superbe* ». Dans ce cadre familial, tout est « *adorable* » et « *superbe* » et, malgré les « modestes » origines du personnage, il possède d'indéniables qualités : « *il possédait une richesse de savoir ainsi qu'une certaine curiosité naturelle qui lui valait le respect de tous* ». Respecté, valorisé... la reconnaissance des autres est énoncée comme étant une preuve de la qualité de ce personnage. Il s'agit là d'une certitude ; Monsieur P. terminant son texte par un point final.

Or, cette « *richesse naturelle* » semble, comme la « *complexité* » dont il a été question lors de la séance de prose poétique, avoir été donnée à la naissance. Peut-être que ces ressources, au même titre que les manques, d'amour et de communication, d'échange et de relation, dont on se souvient qu'elles ont été évoquées lors de la deuxième séance de jeux de rôles, cohabitent-elles chez le sujet

« je » Monsieur P., portées par ces différents personnages, bouts/parties de lui-même, un peu comme si ces personnages étaient des hétéronymes car même si tous ne sont pas nommés, ils sont suffisamment distincts de par leur singularité ? D'où la « complexité » de sa personnalité « intime » ? D'ailleurs, Monsieur P. utilise un vocabulaire juste pour décrire la personnalité de ses personnages/hétéronymes, nous semble-t-il, et savant. Il sait de quoi il parle.

Lors de la séance du 13/05/2019, conte individuel écrit, Monsieur P. continue de considérer et d'explorer le féminin. Ici, le personnage principal est une jeune fille de huit ans, nommée Nassima, aînée d'une fratrie de 3 enfants, de nouveau est énoncée l'importance de la fratrie, vivant en Afghanistan et, de nouveau, dans un petit village, d'agriculteurs, au milieu des « montagnes enneigées ». Nous retrouvons l'espace paisible de la nature tout comme la « modestie », renforcée ici, des conditions de vie de la famille de Nassima. Il s'agit, même, de « privation » ; un environnement à même de susciter de « rêves secrets », doublement intimes et importants, à la fois rêvés et secrets. Son « vœu le plus cher » étant de faire des études, d'accéder au savoir et de le faire partager, « à son tour », de changer de statut social et de vie, alors que ses parents s'attendaient à ce qu'elle reste dans le même environnement qu'eux, soit continue à travailler dans les champs : « pouvoir enfin aller à l'école pour étudier et devenir plus tard institutrice à son tour ». Le savoir se présente, là encore, comme un signifiant important pour le sujet « je » Monsieur P. ; il s'acquiert et se partage. Ce « rêve » de changement et d'évolution était presque une chimère : il « ne se réalisait qu'assez rarement en raison de sa culture et du fait qu'elle était une fille destinée aux champs, aux tâches ménagères dans l'attente d'un mariage ». L'auteur-narrateur nous livre, ici, un tableau archaïque et subversif : l'existence d'attentes/lois familiales, sources de frustrations, mais, en même temps, de pourvoyeur de désirs et de rêves. Dans ce contexte réducteur et enfermant, Nassima est, comme le personnage « je » Monsieur P. de la deuxième modalité jeux de rôles, une fervente croyante qui « priait Dieu tous les jours d'obtenir l'accord de ses parents » ; le respect de la loi parentale étant exprimé, ici, de façon encore plus prégnante. Au-dessus des parents, seul Dieu se trouve. De nouveau, il est question de l'irruption d'un changement, cette fois-ci, bénéfique, venant de l'extérieur. Face à la frustration et à l'impasse, de façon imprévue et inattendue, dans le calme de ce quotidien, décevant certes mais connu, un étranger, un « vieil homme sage », surgit, remarque la jeune fille et se permet de s'en approcher. Cette attitude inattendue, elle-aussi, fut heureuse pour ce jeune homme car il est libre de responsabilités, « veuf », et peut donc être touché par cette rencontre, et possède une « petite fortune personnelle », pouvant, ainsi, en disposer à sa guise. Généreux, touché par « la candeur », la pureté, de Nassima, ainsi que par le « sérieux de sa démarche », qui lui tient à cœur, deux attributs significatifs pour l'auteur-narrateur voire pour le sujet Monsieur P., se propose, étonnement, de rencontrer

ses parents et de « régler », remarquons la connotation pragmatique du verbe, les frais de scolarité de la « petite Nassima ». Cette marque d'affection plutôt conventionnelle, contraste avec les adjectifs qualifiant cette rencontre, « miraculeuse », et Nassima, « heureuse », « vraiment éblouie », lesquels suggèrent, davantage, un état « amoureux ». D'ailleurs, il est intéressant de noter l'erreur/confusion entre les deux personnages dans la conjugaison en genre de l'adjectif « éblouit ». Nous pourrions, alors, déduire la joie attribuée à ce personnage féminin du fait de l'heureux dénouement de l'impasse dans laquelle elle se trouvait, son rêve et son devenir. Il s'agit bien d'un « miracle » pour Nassima, alors que c'est bien le personnage masculin qui est « éblouit » par cette jeune fille. Projection d'un vécu relationnel, ex-femme, sur le mode fantasmatique du déplacement (changement de l'âge de ce personnage féminin) ? Quoiqu'il en soit, il s'agit bien d'un « merveilleux début d'une nouvelle vie » que ce « veuf » propose à cette jeune fille ; inconnue mais rencontrée. Non pas le « mariage », qui lui était, socialement, proposé/destiné mais la possibilité d'être autonome et indépendante. Peut-être le miracle concerne-t-il les deux personnages ? Irréel pour Nassima, face au « triste quotidien » qui l'attendait, sans l'intervention, divine, de ce bienfaiteur, et bienheureux pour ce veuf, touché par les qualités de Nassima au point de vouloir être/devenir son/un sauveur ?

Lors de la modalité prose poétique du 26/6/2019, à partir de l'inducteur symbolique suivant, « *La littérature est la preuve que la vie ne suffit pas* », extrait de « *Le livre de l'intranquillité* », le sujet « je » poétique auteur du texte que le sujet « je » Monsieur P. va écrire et, *in fine*, ce dernier lui-même, expriment, à propos de la littérature, la chose suivante :

*« La littérature traduit sur le papier des émotions, des situations et des pensées intimes bien au-delà de la durée d'une vie. En toute liberté d'expression et de rédaction de notre style personnel. Sans chercher la gloire ou la notoriété, mais juste le plaisir d'écrire en ignorant les préjugés, complice et fidèle messenger, toi qui partages notre trajet, nos déboires et notre anxiété ; pour un espoir de liberté, de joie et créativité ».*

Le sujet « je » poétique auteur de ces phrases se livre à l'exploration de son rapport à l'écriture et, plus globalement, à la littérature, en des termes simples mais justes, profonds et poétiques. Le processus de « traduction » dont il est question d'emblée, suppose un travail de prise de conscience, de compréhension de son monde interne, mais, aussi, un travail effectué sur le langage de manière à articuler

ces deux niveaux de réalité de la façon la plus adéquate à leur juste expression. Ce processus de figurabilité, nécessite, dans ce cas précis de la littérature, deux surfaces de projection : la forme mots/sons, première mais éphémère, et la forme mots/papier, interface/support de projection et d'accueil, secondaire, totalement disponible et « durable », au-delà de Monsieur P. lui-même et de sa temporalité finie. Pour ces deux sujets qui ne sont, en réalité, qu'un seul, les mots écrits se font, de façon « *fidèle* » et « *complice* », les messagers de « *déboires* », de « *l'anxiété* », des « *émotions* », des « *pensées intimes* », de vécus... Tels des compagnons de route, ils partagent et portent, ce « *trajet* » de souffrance de Monsieur P. ; ce tout qu'est son être et sa vie et ce, pour toujours. Ne pas mourir sans s'être exprimé ? Sans avoir rendu immortel ce qu'il y a de plus intime chez le sujet Monsieur P. : sa souffrance ? Cette « toute-liberté » de tous les sujets en perspective dont il est question, que seule donne l'Art, cette « toute-puissance », laquelle contraste radicalement avec le mutisme et l'immobilité mélancolique dans lesquels plonge Monsieur P. le long de son séjour, notamment pendant l'atelier, lequel contraste fortement avec sa participation écrite, prolixe, permettent d'« ignorer » les « *préjugés* » et de ne pas choisir ni la « *gloire* » ni la « *notoriété* ». Écrire sa souffrance « *juste [pour] le plaisir d'écrire...* », de la partager/la faire connaître peut-être, comme les échanges avec le vieux sage dont il sera question lors de la prochaine séance jeux de rôles du 23/09/2019, et, surtout, peut-être, pour rêver/ retrouver/ créer/ recréer/maintenir possible et vivant le désir et « ... *un espoir de liberté, de joie et créativité* ». Éprouver du plaisir malgré tout, retrouver la liberté et la vie ; celle qui est vivante et qui vivifie... même au risque de les perdre ensuite. Ne pas se laisser emprisonner par l'ombre de la mort ; telle pourrait être la fonction du point-virgule après le mot/signifiant « *anxiété* », qui marque un point d'arrêt à la souffrance pour que de l'ouverture, du possible surgisse. Chercher, trouver, expérimenter... vivre ! Un cheminement douloureux marqué par les traces de souffrance sur les mots devenus, parfois, presque illisibles sous le poids de l'insupportable, devenus juste une trace d'un sujet qui se dit, se déverse sur le papier, certes avec son « *style personnel* », en termes de contenus, de langage, d'écriture, un vrai sujet « je », mais tout en s'évanouissant, disparaissant en tant que forme/sens compréhensible. Dans ce « demeurer-trace-d'être-sujet », malgré tout et quoi qu'il en coûte, à soi ou à l'autre, pour y accéder, pour comprendre le message et l'adresse, dans cet exister/dire subjectivant, le sujet tente de rester une personne, un être plus élargi que la seule souffrance. Deux fois il est fait mention du mot/signifiant « *liberté* ». L'être doit-il arracher au sujet la possibilité d'être autrement ? Subjectivation/personnation/devenir ; la créativité au sein et au service de la vie.

Lors de la séance de poésie collective du 15/07/19, et contrairement à la séance précédente de cette modalité, Monsieur P. n'écrit pas la suite de mots ni ne

vérifie l'utilisation effective des mots dans la construction du poème. Il recopie directement le poème, en investissant de façon plus harmonieuse et structurée l'espace feuille mais tout en laissant la trace du fait de s'être laissé surprendre par le travail continu du langage jusqu'à la fin de la séance, comme nous pouvons constater par la place et l'écriture des mots/signifiants « *espoir* » et « *respect* », le maintien de la forme, majuscules, des mots ; ce qui signifie aussi, par ailleurs, qu'il accompagne le travail de co-construction le long de celui-ci, l'accepte, accepte les propositions diverses et les signifiants qui les portent. Il est ainsi du peu d'espace laissé entre la nomination de la modalité d'expression et le titre du poème, le peu de place indiquant le fait que le titre n'a été « trouvé » que vers la fin de l'atelier. C'est aussi le cas de la disposition, de l'ajout, de mots comme le partitif « *du* » et de signes de ponctuation comme la virgule dans l'énumération. Monsieur P., certainement davantage à l'aise avec cette modalité d'expression et avec l'activité d'écriture, peut choisir, plus aisément, un positionnement plus souple entre l'acceptation et l'intégration du cadre, la participation, silencieuse, de la co-construction poétique et symbolique groupale, et ce qu'il retient, exprime, de ce travail de co-création et de co-créativité.

La séance suivante, jeux de rôles, du 23/09/19, nous constatons que Monsieur P. rédige de plus en plus dans cette modalité d'expression, à la manière d'un conte, à l'exception de l'utilisation du signifiant conte, « *Il était une fois...* », et du fait que ses phrases sont davantage structurées comme un récit et moins comme des réponses à des questions/suggestions. Il s'agit, cette fois-ci, de l'histoire d'un jeune homme, de 16 ans encore, nommé Boubacar, vivant au Soudan, encore une fois bien loin du paysage français, mais, de nouveau, habitant dans un petit village. Il est issu d'une fratrie de 6 enfants, la fratrie est, encore, un élément présent et significatif pour l'auteur-narrateur, dans une famille modeste, de nouveau, très modeste d'ailleurs, comme pour Nassima, dont les parents sont, encore, de simples agriculteurs. Dans ce même contexte surgissent, naturellement, les mêmes conditions de vie : Boubacar doit « participer » aux « *travaux des champs* » et, comme Nassima, à « *certaines tâches ménagères* » ; la question du genre n'étant pas ici signifiée. Nous retrouvons la même « *rudesse de cette existence rurale* », impliquant les mêmes nécessités, partir chercher de meilleures conditions de vie, mais cette « *rudesse* » n'empêche pas le personnage ni d'éprouver ni de démontrer de la joie. L'auteur-narrateur se plaît à décrire ce personnage en termes valorisants et affectueux en considérant les effets de ces qualités sur autrui. Boubacar est doté d'une « *épaisse chevelure crépie où sa mère aimait glisser ses doigts* ». Cette introduction du féminin maternel de façon plus définie et singulière, assume les contours d'un sentiment d'ordre « amoureux » d'autant plus que le narrateur-auteur, double du sujet Monsieur P., poursuit juste après en attribuant à Boubacar « *deux petits yeux* »

*malicieux* ». La précision de ce nombre n'étant pas nécessaire, sa présence relève-t-elle, peut-être, du signifiant « total », « complètement » ? Par ailleurs, l'adjectif « petits » renforce la dimension malicieuse, taquine, maline de ce personnage tout en renvoyant à l'enfance et à l'infantile. Ces deux éléments semblent relever d'un mouvement de projection plus massif d'ordre fantasmatique. Dans cet univers, l'importance de cultiver de bonnes relations familiales, amicales et de voisinage est rappelée, malgré les difficultés de communication rapportées lors de la deuxième séance de jeux de rôles lesquelles sont verbalisées de nouveau mais associées à Boubacar, « *avare de paroles* ». Il s'agit-là d'une opposition caractérisant cet univers. Les difficultés de communication auraient pour effet des difficultés à se « lier » aux autres malgré l'importance accordée aux autres et aux relations. Dans la description du fonctionnement relationnel du personnage, les opposés se poursuivent. Ainsi, alors qu'il est question d'avoir et d'entretenir de bonnes relations avec tous, il est, ensuite, fait mention, par l'adverbe « *cependant* », aux difficultés à se lier et à échanger facilement, ce qui expliquerait que le personnage n'ait qu'un « *seul et meilleur ami et confident* ». D'autre part, la nécessité d'une présence, et d'une présence masculine, accueillante, ouverte au dialogue et capable d'échanger de façon enrichissante, se fait plus présente dans cet univers et pour ce personnage masculin. Cette figure masculine, « *l'Iman du secteur* », parfois disponible et, surtout, « *sage* », s'oppose à la présence maternelle plus continue et affectueuse, en tant qu'ami et confident : « *cet homme* » « sachant », ayant accès à un niveau de connaissance élevé au-delà de celui d'un « simple père », puissant mais bienveillant et de bon conseil, accueille tout ce que Boubacar souhaite partager : autant les joies que les peines, ses « *intimes espérances* », ses rêves secrets... Il s'agit-là d'un substitut paternel tout-puissant mais bienveillant et aimant. Boubacar peut, alors, rêver, et comme Nassima, ils rêvent de différent, de découvertes et d'aventures : quitter son milieu d'origine, son village et sa famille, voyager et partir, lui-aussi, vers « *une nouvelle vie pleine de promesses* ». Comme pour Nassima, ce rêve comporte des conditions de réalisation : « *se préparer à ce long voyage* », soit « *s'armer de courage* », acquérir, progressivement, « *la conviction* » de la réussite, « *économiser* »... car s'il faut tout ceci pour quitter le même familial, et s'essayer à être le sujet qui réalise ses propres rêves, c'est, peut-être aussi, parce qu'il ne faut pas décevoir les parents, bien « *au contraire* », et parce qu'il faut, aussi, « *améliorer* » leurs conditions de vie. Toute cette préparation demande du temps et un « *sage* » homme, à la place d'un père, moins sage et disponible, pouvant accompagner voire permettre l'aboutissement. Réussir avant de ne trouver le « *sommeil* » et le « *repos* » ; la mort ? Réussir avant que la mort ne le trouve ? Dans ce sommeil/mort, l'auteur-narrateur « trouve », enfin, la possibilité de se « reposer » de l'obligation de réussir, ce qui est vivifiant, « réparateur » ? Vivre pouvant échouer sans en mourir ? Réussir avant de mourir ou mourir pour ne pas réussir ?

Nous retrouvons sous la plume de cet auteur-narrateur, dans cet univers fait de « vie », de « rêves » et de « promesses », l'ombre de l'échec et de la mort du registre mélancolique. Peut-être le sujet Monsieur P. écrit-il, à la fois, la vie et la mort suite à la séparation du couple ? Ce dernier ayant été désir, rêve et réalisation, représente-t-il, finalement, cet échec, définitif, total, mortifère permettant à l'ombre du vide de se verser sur l'ensemble du sujet Monsieur P. et d'englober l'auteur-narrateur ?

Enfin, lors de la séance du 30/09/19, conte individuel, il est question d'une jeune femme, également « *malicieuse* » parcourant le désert à la recherche d'une oasis pour se désaltérer « *à l'ombre d'un palmier* ». De nouveau, bien que nous quittions le connu, nous nous retrouvons dans un inconnu aux conditions « pénibles ». Cette jeune femme, dont nous ignorons quasiment tout, dont l'identité, à l'exception du fait qu'elle est toute « *malicieuse* », une qualité/état que nous avons déjà rencontré chez Boubacar, se retrouve seule, dans le désert, en quête d'eau mais aussi d'un peu de bon temps/plaisir. Elle y rencontre, comme par hasard, à l'instar de Nassima, une jeune princesse, prénommée Jasmina, se promenant dans le royaume de son père ; non pas un Imam mais un roi donc. De cette rencontre entre ces deux jeunes femmes, rien n'est dit. L'important ne se trouverait pas là, mais dans la découverte, par la jeune femme ou bien par la princesse, ce n'est pas très clair, peut-être se confondent-elles, de l'existence d'un « *génie* » possédant des « *pouvoirs magiques* » et se « *cachant* » sous les « *traits d'un animal* ». Quoiqu'il en soit, elle, la princesse, de par la question que lui adresse le génie, fut « *stupéfaite* » de cette découverte/rencontre imprévue et improbable : le génie se dévoile, engage la conversation de façon naturelle et, surtout, lui demande : « *Quel vœu pourrais-je exaucer pour toi charmante Princesse ?* ». Il ne sera plus question, désormais, que de Jasmine et de son vœu, de son « *rêve secret* », encore une fois, que seul ce génie, accessible et disponible, pourra réaliser ; un univers se rapprochant de celui de Nassima et de Boubacar. De nouveau, cette jeune femme est dotée de qualités, elle est charmante, princesse qui plus est, et c'est d'autant plus dommage que, dans son château, elle ne puisse côtoyer de « *jeunes gens de son âge qui pourraient la courtiser* ». Pour la première fois, il est question d'une jeune femme désirant « *fréquenter* » et se faire « *courtiser* » par un jeune homme, de son âge qui plus est. Le désir, l'attente/demande fait de ce personnage féminin une personne « en chair et en os », mais la mère de Boubacar avait, déjà, introduit la question du corps, du contact, du plaisir, bien que sous la forme plutôt filiale. D'ailleurs, elle aimerait, aussi, « *marcher pieds nus dans l'océan et apprécier le mouvement des vagues* ». Son cœur et son corps ont « soif » de sensations et de sentiments agréables et nourrissants. Plaisir/désir, quête/attente/ennui... la réalisation de ce rêve secret, osé car attendu et demandé par la princesse, mais inscrit dans les convention sociales, il s'agit d'un souhait non acté et dans le respect des générations, que seul le génie connaîtra, en sera le dépositaire et réalisera, sera

faite, tout naturellement, dans le respect de la loi paternelle, de la réputation de la princesse et dans le maintien de relations filiales affectueuses : « *Ton désir sera donc réalisé sans porter ombrage à l'honneur de ton cher père* ». Le génie apporte, forcément, une proposition : organiser une fête pour l'anniversaire de Jasmine conviant tous les sujets du royaume et parmi eux de « *sérieux prétendants pouvant lui offrir une nouvelle vie* ». Bien qu'opportune, cette proposition relève, néanmoins, du registre pragmatique et comporte/traduit peu d'inattendu, d'extraordinaire, d'ivresse, de « magique » relativement à ce qu'un génie aux « pouvoirs magiques » pourrait apporter. Mais il est toujours question d'une nouvelle vie, de sérieux, de l'intervention magique/miraculeuse/inattendue d'un homme, inconnu et étranger mais soucieux de préserver les liens parentaux/paternels et les conventions sociales et culturelles, possédant les ressources nécessaires pour débloquer une impasse, pour réaliser les rêves les plus secrets et pour offrir une nouvelle vie où tout est possible.

Dans ce conte, l'auteur-narrateur voyage dans les pays lointains de l'imaginaire où des génies aux pouvoirs magiques existent, en cachette, ne se révélant qu'aux jeunes femmes en détresse, où de jeunes femmes/princesses sans ressource et aux rêves secrets/intimes, cachés du savoir tout-puissant paternel, se rencontrent et où des vœux se réalisent, facilement ; il suffit de les connaître, de les partager. Les pères sont à l'honneur, les couples se forment et de nouvelles vies s'offrent à eux. Monsieur P. passe d'un « *horrible chaos* » à la « *magie* » de la vie par une rencontre miraculeuse qui l'aurait tenu en vie, éloigné de la terreur. Il y avait, il y a encore, de la vie et de l'espoir chez Monsieur P. comme le suggèrent ces mouvements pulsionnels dont l'écriture (contenus, marques d'oralité, discours direct...) s'en fait le porte-parole lors de cette séance.

Lors de la séance de prose poétique du 28/10/19, à partir de l'inducteur suivant, « *Je suis l'intervalle entre ce que je suis et ce que je ne suis pas, entre ce que je rêve et ce que la vie a fait de moi, je suis la moyenne charnelle et abstraite de choses qui ne sont pas* », le sujet « je » poétique Monsieur P. continue la phrase et rajoute, s'identifiant à la difficulté, exprimée, à être sujet : « *et je ne suis pas à ma place. Pourtant, je m'efforce d'avancer dans ce chaos, et cette immense perception de néant ou la profondeur du vide qui m'entoure et me précipite inexorablement vers* ». En ne terminant pas sa phrase, ou bien en la terminant par des points de suspension, le sujet poétique semble vouloir exprimer l'idée d'une continuité de quelque chose qui n'est pas, d'une place qu'il n'a plus, qu'il ne trouve pas, voire qu'il ne parvient pas/plus à trouver, dans un chaos, un vide et un néant immenses et profonds qui le poussent « *... inexorablement vers* » de l'inexistence alors qu'il ne cesse de tenter d'exister. Le sujet Monsieur P. n'a donc cessé d'osciller entre la mort et la vie, et l'écriture, les mots écrits, ont été quasiment ses seuls compagnons de route, fidèles et complices, dans cette adresse

inaudible, car constamment tue, à un objet qu'il tente de rejoindre, d'attraper, de rendre présent et vivant, se rendant par là-même vivant à cet objet sans existence et sans voix dans une adresse sans fin. Récupérer l'objet, le maintenir vivant malgré l'absence et le réparer dans son existence ? Se réparer et se découvrir vivant, à son tour, malgré la mort qui « rôde » ?

La séance suivante, poésie individuelle écrite, Monsieur P. nous fait « don » d'un poème « *assourdissant* », selon un des signifiants employés par le sujet poétique. Le voici :

*La liberté de penser !*

*Où sont passées les couleurs ?  
 Les parfums et les senteurs ?  
 Quand surgissent les ténèbres,  
 Qui sèment en nous la confusion,  
 Toutes enveloppées de noirceur,  
 Les idées où l'espoir se meurt.  
 C'est un chahut assourdissant,  
 Prenant l'aspect enivrant,  
 A licence d'exagération,  
 Ou de citations célèbres.  
 Une bien étrange sensation,  
 Dans un mutisme permanent.  
 La liberté de penser,  
 Se Traduit sur le papier ?*

Dans cette poésie, les mots du sujet poétique nous emmènent, avec légèreté et « ivresse », dans un univers plombant de « *noirceur* » mais où il resterait, encore, de la place pour la « *liberté de penser* ».

Remarquons tout d'abord, du point de vue de la forme, la structuration de ce poème bien que le titre se trouve en décalage par rapport au corps du texte, mais nous supposons que ceci s'expliquerait par la place, importante, du fait du quasi-étalement du nom du patient sur la feuille, voire du fait que le patient aurait débuter, d'emblée, le corps du poème avant de ne « trouver » le titre de celui-ci.

D'autre part, nous constatons que cette structuration s'opère aussi par les jeux de langage et de représentations entre le titre et la clôture du poème, comme une perspective que le corps du poème se risque à explorer. D'ailleurs, nous ne sommes pas certains du fait que c'est en faisant suite au vers conclusif du poème qu'ait surgi la possibilité d'utiliser ce même signifiant pour le titre ; les mots s'allongeant, prenant de la place, tout comme la ponctuation que nous supposons être un point

d'exclamation, bien que nous ayons hésité relativement au vers de clôture supposant qu'il s'agissait d'un point d'interrogation. Enfin, nous ne relevons que peu « écarts » relativement à la rime : il s'agit des vers « *Quand surgissent les ténèbres Qui sèment en nous la confusion* » et « *Ou de citations célèbres* ». Pour ce dernier, il aurait suffi d'inverser les deux derniers termes du vers pour garder la résonance des rimes, mais peut-être que la priorité du sujet poétique ne se trouvait pas ici dans la forme mais plutôt dans la mise en évidence du terme/signifiant « *célèbres* » venant renforcer la valeur de l'exprimé ?

Cet univers poétique débute par un double questionnement disant l'inconnaissance et l'incompréhension de la perte de l'élan vital, du plaisir, de la légèreté, de la beauté... d'un changement d'état face au surgissement, inattendu, des « *ténèbres* » et de la « *noirceur* » entraînant « *confusion* » et disparition/mort de « *l'espoir* ». Ce passage, radical, de la vie à la mort, cette perte de continuité de l'état d'être, du sujet de la vie, apporte perplexité, incertitude et inconsistance, noyant tout sursaut/pulsion de vie et ceci malgré le sujet, sans raison apparente. Toutefois, surgissant de ce néant, privé massivement et définitivement de mots, de langage, tel un « *chabut assourdissant* », dans une agitation bruyante, désordonnée, sans signification peut-être encore, mais faisant taire l'enveloppe où les idées se noircissent, surgit, encore, à grand coup de théâtralisation, de mise en scène, sienne ou d'autres, glorifiée, et de « *licences* » poétiques, « *Une bien étrange sensation* » : « *La liberté de penser* ». Alors que tout n'est que « *mutisme permanent* », que le sujet a perdu sa voix-voCALE dans l'évanouissement de son être face au surgissement des « *ténèbres* » et du « *chaos* », il constate, non sans surprise et satisfaction, « l'étrange sensation » de la coexistence de deux états radicalement opposés d'une part et, d'autre part, le fait qu'il n'a pas tout perdu, qu'il n'est pas tout perdu. Plusieurs mots, et même plusieurs pensées et voix, existent et coexistent, en lui toute liberté, dans une présence vivante et, finalement, surgissent, tous azimut, dans ce vide sans lumière, en « *Prenant l'aspect enivrant* », vivifiant, et se « *traduisent* » « *sur le papier !* ». La forme mots/voix étant devenu inaccessible, la forme mots/papier prend la relève, la substituant. Tout n'est pas perdu ; il demeure encore, et toujours peut-être, la possibilité d'être un sujet éclairé et pensant. Comprendre et penser face au ressenti et aux sensations, pour se souvenir que les « *ténèbres* » ne sont tout, toutes dans le sujet ? Il demeure présente et vivante la liberté de penser et d'être !

Ce poème représente une véritable ode à l'écriture comme dernier rempart de la liberté, de la connaissance, de l'expression, de la possibilité de demeurer un être inscrit dans le langage, dans l'humanité. La perte n'est donc ni totale ni définitive, quelle que soit la direction, vie/mort, selon les signifiants de cet univers poétique.

Enfin, lors de la dernière séance à laquelle a participé Monsieur P., bien que ni la modalité ni la date n'aient été précisées sur la production du patient, se situe mi/fin décembre, à en déduire par les contenus, et il s'agit de poésie. La voici :

*NOEL*

*En tous lieux c'est la joie, et l'idée du partage  
Quel que soit nos croyances, et quel que soit notre âge.  
Oui tout scintille, et tout est décoré  
Commerces et maisons, et dans tous les quartiers,  
Un grand esprit de fête, qui nous emplit la tête ;  
Plongeant petits et grands, dans l'euphorie complète.  
Chacun participant à cet événement  
Avec (incompréhensible) garnissant son  
environnement.  
Terrasses et balcons sont tout illuminés,  
Et de mille couleurs, (incompréhensible) vont brûler.  
Préparez les cadeaux, bon repas et gâteaux,  
Chacun se réjouissant de ce grand renouveau.  
Offrant ou recevant, mais toujours très content,  
De partager ensemble, cet unique moment.*

Tout d'abord, nous remarquons la cohérence générale du poème (contenus et rimes par exemple) ainsi que la cohérence interne (liaison sémantique, poétique et représentationnelle des contenus). Remarquons aussi, la forme du signifiant/titre mis en avant, valorisé, par le fait que le trait soit plus épais et qu'il soit souligné par deux traits, en plus du fait qu'il soit écrit en majuscules et avec une taille importante. D'autre part, l'ensemble de la forme poème est bien structurée sur le plan de la projection sur l'espace feuille. Enfin, le rythme du poème, porté par les jeux de miroirs entre les contenus, est presque « *enivrant* », créant un effet de lecture à la hauteur des contenus poétiques et psychiques véhiculés.

Toutefois, nous constatons, aussi, une oscillation entre liaison et déliaison dans plusieurs vers où le sujet poétique et le sujet Monsieur P. ont eu recours à un signe de ponctuation, la virgule, pour séparer une unité de signification en deux parties, sans qu'il soit nécessaire du fait de la présence de la conjonction « et », du pronom relatif « *qui* » et de la préposition « *dans* », alourdissant ainsi les vers et introduisant une coupure dans la liaison poétique (rythme par exemple). Cette présence concomitante de la liaison et de la déliaison poétique est plus franche en

début du poème, peut-être fallait-il un certain temps pour que se mette en place de la fluidité poétique et symbolique, et ce jusqu'au vers « *Un grand esprit de fête, qui nous emplit la tête ; Plongeant petits et grands, dans l'euphorie complète* ». À partir de ce moment où la « *tête* » s'emplit de « *fête* », et non de « *ténèbres* », et que « *l'euphorie* » est présente et « *complète* », la liaison se fait plus aisée et continue, jusqu'au dernier vers, dans lequel la séparation/déliaison revient mais de manière moins massive que dans le premier vers. Peut-être a-t-il fallu au sujet Monsieur P., chercher à lier des unités de signification qui ont, probablement, émergé séparément, la séparation, une certaine déliaison était présente d'emblée, ce qui expliquerait le fait qu'elle soit fractionnée (une partie du vers, des contenus représentationnels qui émergent par unité de signification), ce qui expliquerait aussi la présence, attendue, de la virgule, suffisante dans ce cas de figure, et l'ajout, ensuite, de la conjonction, pronom relatif et de la préposition pour effectuer la liaison, mais sans retirer la virgule ? Ou bien le sujet Monsieur P. a rajouté, dans l'après coup de la survenue d'une unité de signification dans son entièreté, la virgule, venant la séparer en deux parties alors que la conjonction « et », le pronom relatif « qui » et la préposition « dans » séparaient, distinguaient, mais liaient aussi en même temps, apportant, ainsi, de façon non-nécessaire, de la déliaison là où de la continuité et de l'harmonie étaient présentes ? Quelles que soient les causes et les modalités de la survenue de cette dynamique, nous ne pouvons que constater l'aboutissement de leur mise en conflit. Cette projection des processus psychiques sur les processus poétiques, cette « traduction », selon le signifiant « cher » à Monsieur P., semble constituer la présence la plus significative de la liaison entre le sujet Monsieur P. et le sujet poétique tout en donnant à voir, de façon privilégiée nous semble-t-il, la présence/prégnance du premier sur le second, puisqu'il a fallu de la distance avec le second et avec la scène psychique/poétique qu'il porte, de la réflexivité, pour choisir/accepter de laisser le matériau poétique tel quel.

Quant aux autres éléments poétiques, ils sont, somme toute, assez conventionnels. Les contenus représentationnels s'accordent parfaitement avec les représentations sociales associées, le vocabulaire/contenus poétiques traduit fort justement les pulsions de vie à l'œuvre, que ce soit sur le plan des émotions, comme la joie et même l'« *euphorie complète* » ; dans le faire, partager, décorer, illuminer jusqu'à ce que tout « *scintille* », préparer, offrir ou recevoir ; dans le vivre, se réjouir, « *chacun participant* », avec « *Un grand esprit de fête, qui nous emplit la tête* », ici, dans la scène poétique, et partout, « *En tous lieux* », pour « chacun » et pour « tous », peu importe les différences. Le « *partage* » est à l'honneur dans cet univers magique ; il en est le commencement et la fin ; il délimite, et protège, ce monde et ceux qu'il accueille. Le plaisir extrême et l'explosion de bonheur font de ce moment, un « *moment unique* » de « *renouveau* ». Ce n'est plus juste une « *idée* », d'accéder, de vivre

et de « partager » la « joie » et la vie ; Monsieur P. en fait une réalité qu'il dévoile, déroule sous nos yeux et rend accessible à nos sens. Monsieur P. est, au moment où il écrit ces vers, loin de l'anéantissement de toute vie, y compris celle du sujet vivant, qu'il a pu nous livrer précédemment et ponctuellement. Il se trouve, aussi, à l'opposé de l'ombre, grisâtre, de ses fantômes ayant déteint de leur présence en filigrane sur le blanc infini de la liberté de l'écriture. Oui, c'est certain que Monsieur P. a fait du chemin depuis sa disparition. Il est là, bien vivant, et il nous a laissé à tous, accroché à l'arbre de Noël, ce poème où « *Oui, tout scintille* ». Oui, tout et tous sont vivants et joyeux. Telle une « conviction » qui brille du fond des « ténèbres » ; cette ode à la Vie résonnera joyeusement de sa Vive Voix.

### **Contenus thématiques récurrents**

La perspective diachronique de notre recherche se fonde sur l'hypothèse de la dimension processuelle de la subjectivation par l'expression par l'écriture que ce soit sur le mode narratif ou poétique/symbolique. Nous considérons que le processus central et premier est la projection de contenus et de processus psychiques sur le langage écrit, sur la matière linguistique, la narrativité et le poétique, et sur l'univers/scènes/représentations qu'ils véhiculent.

Le cas de Monsieur P., du fait de son mutisme lors de l'atelier, mais aussi en dehors de celui-ci, nous a contraint à utiliser, fondamentalement, ses productions, fort heureusement nombreuses et significatives, afin de repérer et d'analyser les contenus narratifs/poétiques exprimés, de comprendre la fonction psychique de la projection des contenus psychiques associés et celle de l'expression par l'écriture. Enfin, le fait que le patient ait été présent à l'atelier pendant une longue période, nous a permis d'identifier et de mettre au travail la répétition de certains de ces contenus thématiques, devenus doublement signifiants, et leur dynamique.

En adoptant une démarche comparative et chronologique, nous constatons que certains contenus thématiques (narratifs ou poétiques) ont été exprimés par Monsieur P. de façon récurrente que ce soit dans les modalités jeux de rôles et conte individuel écrit, mais aussi dans les modalités prose poétique et poésie individuelle écrite.

Le thème de la famille est présent dès la première production et ce de façon de plus en plus détaillée. Que ce soit relativement aux parents (leur profession, leur condition sociale et financière, leurs conditions de vie, toujours modestes, leur lieu d'habitation, souvent à la montagne, dans un endroit difficile d'accès, mais aussi

les relations avec les enfants, manque d'amour et de communication<sup>37</sup>, leurs attentes à l'égard de ces derniers, reprendre les mêmes conditions de vie où celles attendues sur le plan culturel, le mariage pour Nassima par exemple, différentes, évidemment de celles des enfants), à la fratrie, toujours présente, en nombre et aux relations explicitées, à savoir la nécessité de garder de la distance avec le frère), ou encore la famille « à constituer », épouse, « superbe », des enfants « adorables »... Cette présence continue de la référence au signifiant féminin/masculin-couple<sup>38</sup> et famille, en utilisant certains attributs qui se répètent, et sous la forme de différents sujets, indique la place primordiale qu'il occupe pour Monsieur P. C'est, d'ailleurs, ce que nous pouvons constater dans la réalité ; ce dernier est proche de ses enfants, ainsi que de son ex-femme où point d'avoir décompensé à la séparation d'avec cette dernière, et tient à préserver les relations avec son frère. Et bien que Monsieur P. ait créé/inventé des personnages aux âges différents, des deux sexes, vivant dans des lieux distants et divers, et même des scènes diverses, la dimension familiale/parentale fait partie intégrante de ces univers. Or, les failles parentales et les manques concrets, les attentes familiales et même culturelles, sont source de frustration mais aussi de désirs et de rêves, nourris en secret, à l'abri du regard des parents (exprimés plutôt dans les modalités jeux de rôles et contes), dont la réalisation ne peut venir que d'une intervention/rencontre inattendue et improbable, miraculeuse et magique, de quelqu'un d'inconnu, un étranger, veuf, Imam, génie, possédant les moyens manquant aux parents en commençant par une présence disponible, attentive, compréhensive et aimante, des ressources financières, un savoir élevé et, enfin, des pouvoirs magiques. Finalement, il s'agit-là de figures masculines puissantes, trouvées, ou plutôt qui trouvent, comme par miracle, les personnages en détresse, emprisonnés dans un impossible, une impasse. Ces figures paternelles sont, enfin, trouvées ; d'ailleurs le génie se cachait. Seules ces dernières possèdent les ressources nécessaires pour connaître et faire advenir dans la réalité ce qui n'était qu'une chimère : le savoir, l'instruction, un travail à la hauteur de ses capacités et souhaits, un changement de statut socio-professionnel, l'autonomie et l'indépendance, la découverte du monde, la possibilité de rencontrer, de fréquenter et d'être courtisé par des personnes semblables... Seules ces figures permettront d'introduire du changement, le

---

<sup>37</sup> Nous allons retrouver cet élément décliné sur les thèmes/signifiants du repli sur soi, des difficultés à échanger et à se lier aux autres, et donc dans le besoin d'échange, surtout d'un certain niveau intellectuel, d'avoir des confidents, y compris des figures religieuses ou des étrangers, disponibles pour accueillir des confidences de rêves intimes et secrets, les comprendre et les réaliser.

<sup>38</sup> Nous allons explorer cet élément dans le point suivant.

changement de vie attendu ; une vie où le même cesse d'être transmis et subi et où la singularité, les rêves, peuvent se réaliser miraculeusement. Réaliser ses rêves intimes et secrets, devenir sujet de sa vie, passe par la rencontre d'autres, à la hauteur des espérances de ces sujets en attente de devenir. La figure de l'autre-sauveur et l'existence de « *rêves secrets* » constituent des thèmes/signifiants récurrents dans les modalités jeux de rôles et conte. Au-delà de l'intervention presque divine, venue de l'extérieur, de ces autres pour devenir sujet, y compris de sa nouvelle vie, un autre thème/signifiant récurrent, il est nécessaire de développer la conviction de posséder ou de réunir les qualités en soi pour réussir, ce qui est, également, un thème/signifiant récurrent : être capable d'introspection (Sako), être sérieux (Nassima), intelligent, curieux, économe et courageux (Baboucar), respecter les préceptes parentaux/paternels, l'honneur et la loi paternelle, tout en préservant le maintien des liens affectueux (Jasmine)... Respect, responsabilité mais aussi nécessité/désir de quitter le milieu familial sans décevoir les parents soit en réussissant pour être à même d'améliorer leurs conditions de vie, en quête d'ouverture, de possibilités, de dénouement et de réalisation. Ce détachement/séparation/individualisation/réalisation suit une courbe allant du peu probable à l'in vraisemblable/impossible ; le veuf libre et généreux est bien plus « vrai et accessible » qu'un génie aux pouvoirs magiques/pragmatiques découvert miraculeusement. Mais, peut-être Monsieur P. se laisse-t-il progressivement gagner/attraper par l'imaginaire ? Quoiqu'il en soit, avoir une « *famille unie, solidaire et heureuse* », réaliser ses « *espérances intimes* » et débiter une vie « *pleine de promesses* », fait partie des divers « *rêves* » dont il est question dans ces univers. Réussir avec/grâce aux autres dénote l'importance, fondamentale, des relations interpersonnelles.

Les relations amicales, de voisinage, y compris élargies au village, sont présentes et caractérisées à partir de valeurs « morales » comme la confiance, la solidarité, la cohésion et le désir du maintien de la survie du groupe (village de Sako), mais aussi comme ayant la fonction d'être un reflet-preuve des qualités des personnages (reconnaissance, compréhension de la complexité de la personnalité, transmission, respect, savoir-être/faire... -Nassima et Boubacar-). Ces autres, miroirs des personnages, viennent-ils compenser le manque « énorme » de communication et d'amour parental, exprimé lors de la troisième séance ?

Entre absence et présence, soi et autrui/autres, amour et manque/vide, oscille la vie et la mort ; un thème/signifiant tout aussi fondamental. Celui-ci se traduit par l'expression de la souffrance et de la destruction, de l'incompréhension, totale, d'un sentiment d'impuissance, du désespoir, de la violence, de la perte d'humanité, de la disparition, mais aussi, à l'opposé, du partage et de l'amitié, de l'amour, de rêves et de désirs, de l'espoir, de la vie... Des états foncièrement différents, des

changements radicaux de conditions de vie surgissant du néant, se présentent et disparaissent en fonction de l'expérience de Monsieur P. (nous y reviendrons plus longuement au point B.4.f. *Oscillation pulsions de vie/pulsions de mort*).

Cette récurrence de contenus narratifs, de signifiants, pose l'hypothèse du processus de projection à l'œuvre, débutant de façon franche, notamment lors de la troisième séance où nous trouvons de nombreuses marques du sujet « je » Monsieur P. qui s'exprime, se diluant ensuite par une projection opérant par le biais de l'identification des personnages féminins (Ève, épouse, Nassima, le jeune fille du désert et Jasmine) et masculins (Sako, le personnage masculin non nommé et Boubacar, mais aussi le personnage « veuf », l'Imam et le génie), comme si des parties de l'ex-femme de Monsieur P. et de lui-même, fantasmées combinées et, finalement, transformées, étaient expulsées pour être inscrites par une matérialité neutre et foncièrement accueillante (la page blanche, les mots/écriture) rendant possible la matérialisation de l'absence et portées par divers personnages ? D'ailleurs, outre l'identification en tant que projection, clivage et unification, Monsieur P. va nommer, une seule fois, lors de la deuxième modalité jeux de rôles, l'identification filiale et sexuée sur plan de la réalité externe à propos du métier, fonctionnaire, qu'il exerce en disant : « *tout comme mon père* ». Or, il a été, aussi, question de prendre des distances avec les parents. Fallait-il d'abord quitter le même familial, quitter le père sans le décevoir, soit ayant des objectifs à atteindre, se séparer, ce dont il est fréquemment question dans les récits écrits par Monsieur P., certes pour s'individualiser et réaliser ses rêves les plus secrets, mais aussi pour accepter, voir revendiquer, ensuite, après avoir réussi à être soi-même, l'identification au père ? Devenir un homme comme son père mais avec l'aide d'autres hommes ?

### **Féminin, toute-puissance et mélancolie**

Dans les différentes productions de Monsieur P., le thème/signifiant masculin/féminin est mis en perspective, assez brièvement par la notion de couple : être marié, à une jeune femme belle, intelligente, superbe et avoir d'adorables enfants ; une famille unie, solidaire et heureuse, tel est le tableau familial, fantasmé, que les auteurs-narrateurs et les « je » poétiques nous livrent. La guerre et le génocide, dans l'univers textuel, l'existence latente et l'émergence des « *ténèbres* », la séparation du couple, l'éclatement familial et la solitude dans la réalité, entraînent alors la descente « inexorable » de ces divers sujets, Monsieur P. y compris, vers la fin de ces rêves et donc vers leur disparition dans une vie sans autres, sans voix pour les autres ; vers la mort. D'ailleurs, sur le plan de la réalité textuelle, il est intéressant de noter que, dans le dernier conte, le génie, caché, découvert uniquement par le féminin, un double féminin, jeune femme,

« *malicieuse* », et Jasmine confondues, ou bien uniquement par une jeune femme princesse aux mœurs irréprochables, ne réalise que le désir de la jeune princesse, être courtisée par de jeunes gens, ce qui ne relèverait pas véritablement d'un impossible à réaliser sans son intervention, alors que la jeune femme errant dans le désert à la recherche d'eau disparaît totalement de la scène et, supposant qu'elle reste différencie de Jasmine, ne rencontre ni le génie ni ne voit son besoin se réaliser. Accomplir le rêve d'être « courtisée », séduite, aimée, comme il convient à son statut, afin, peut-être, plus tard, de former un couple, avec un jeune homme de son âge et condition, est-il plus essentiel que rassasier la soif d'une personne errant dans le désert brûlant, à la merci de tout et de tous ? Cette femme malicieuse qui disparaît à l'apparition de Jasmine et du génie, serait-elle la partie « *malicieuse* » de Jasmine, assoiffée, brûlant d'amour, d'érotisme et de sensualité, cherchant dans le désert, et non dans le palais, demeure royale/paternelle, ce qui serait un déshonneur, un moyen de réaliser ce « besoin » ? La « malicieuse » aurait-elle trouvé le génie caché, ou bien serait-ce la « princesse », laquelle, au vu de sa condition, sait/connait les choses du monde, mais du fait du manque de liberté, connaît/rêve aussi de mondes cachés, invisibles et magiques pouvant réaliser n'importe quel désir ? S'il y a fusion entre les deux personnages, il a fallu que la « princesse », figure de la « *candeur* », du respect des normes paternelles, du Surmoi, rencontre la « malicieuse », figure des pulsions, du Ça, dont la quête relève du besoin et du désir et laquelle cherchait, peut-être, la princesse, avant de ne découvrir le génie ; un masculin d'une toute-puissance magique, qui ne réalisera que son seul rêve à elle. Différence, séparation, clivage, rencontre, fusion... quelle que soit le lien entre ces deux personnages féminins, ce qui est mis en perspective c'est, d'une part, le besoin/désir cherchant une réalisation/la norme et la trouvant auprès d'un masculin fantasmé et, d'autre part, ce qu'il est certain c'est que seul le rêve « couple » est le seul qui ait été considéré et, normalement, réalisé, bien que dans un à venir. Mais peut-être se trouve là l'essentiel ? Or, dans la vision du couple dans ces univers ; faits de mots/signifiants/représentants, il est question de deux sexes et de deux genres, plutôt bien différenciés. Voyons, à présent, ce processus de différenciation par les qualités attribuées aux personnages masculins et féminins, dessinant ainsi une vision des sexes singulière. Nous constatons que celle-ci s'organise autour du principe de la différenciation et de la valorisation, plus pour le féminin que pour le masculin d'ailleurs, alors que ce dernier est caractérisé de façon plus substantielle et diversifiée. Bien que l'intelligence, le côté « malicieux », et la beauté soient des traits partagés par les deux sexes, cette dernière est plus féminine, tout comme la candeur et le plaisir/le toucher ; ce dernier étant associé au maternel. Le féminin-maternel, omniprésent et tout-puissant, total et totalisant, vu par le biais de la religion (Eve) et du savoir/science -physique- (Galaxie),

constitue, à lui seul, le Monde + la Galaxie, alors que le masculin, en fin de parcours, est associé à des pouvoirs illimités et d'ordre magique. La joie étant plutôt masculine, l'éloquence, la fortune, le savoir, le savoir-être, la puissance, les valeurs morales et la bonté. Le masculin est davantage que le féminin connoté d'attributs non valorisés tel que l'impulsivité et l'irritabilité. Quant au corps, il est évoqué par la qualité beauté pour le féminin, « superbe », et, pour le masculin, il est, d'une part, énoncé comme un signe de beauté, mais davantage spécifiée, sexuée, et d'appartenance sexuée (la virilité des moustaches), mais aussi comme une source de plaisir sensuel maternel (passer les doigts sur la chevelure). Le corps masculin est, contrairement au féminin, nommé clairement par les termes corps/physique, et ceci sous la forme de changements à apporter par le biais d'accessoires et de vêtements notamment, ce qui pourrait, plutôt, relever du féminin d'ailleurs. Le corps masculin est-il ainsi associé à la tendresse/plaisir maternel et à la séduction : le masculin doit-il séduire ce féminin au prix d'un changement, supposé relever de l'amélioration, du fait de sa toute-puissance ? Impressionner et séduire demande aux personnages masculins non seulement de changer mais aussi de posséder quelques attraits (moustache et chevelure), de donner ce qu'ils ont de plus unique et d'élevé (fortune, savoir et puissance), ce dont seraient dépourvus les personnages féminins, malgré la toute-puissance et l'omniprésence qui leur est attribuée d'emblée. Par ce plus, et par cette opportunité que l'accidentel a pu leur offrir, par cette générosité, ces sauveurs sont devenus davantage puissants, faisant de ces personnages féminins (Nassima et Jasmine), des femmes éprouvant de la gratitude, peut-être même éternellement, et donc moins puissantes. Ces deux figures du féminin, femme-mère toute-puissante et femmes en détresse, co-existent avec deux figures du masculin, puissants et tout-puissants et en détresse. Toutefois, alors que la primauté de la toute-puissance du féminin/maternel est posée d'emblée, bien que signifiée une seule fois, la puissance masculine est énoncée progressivement jusqu'à atteindre la toute-puissance vers la fin des productions. D'ailleurs, notons que les personnages clés, actants, sont tous masculins, et qu'ils sont davantage identifiés d'un point de vue identitaire, contrairement aux personnages féminins, à l'exception de Nassima, mais dont le statut reste, encore, à définir. Dans cette oscillation entre principe et émergence, avoir/perdre/acquérir le phallus se jouent les relations entre les personnages féminins et les personnages masculins. Dans ce jeu de pouvoir, les premiers semblent être, finalement, les « gagnants », non seulement du fait qu'ils possèdent, d'emblée, le phallus, mais qu'en plus s'ils le perdent, du fait de conditions extérieures, au profit des seconds, ceci se réalise, surtout, « grâce » au féminin, lequel acquiert, alors de nouveau, de la puissance. Se joue ici la possibilité et les conditions d'avoir les moyens ou non d'être un sujet, et un sujet qui compte, pour autrui et, donc, pour soi-même ou, au contraire, d'être

un objet pour autrui, empêchant de fait de se constituer en sujet pour et pour soi-même. Une fois perdue la possibilité d'être l'objet de la toute-puissance originelle, maternelle, que reste-t-il à l'exception de l'espoir de la retrouver auprès de substituts féminins, des épouses par exemple ? Serait-ce ce qui a permis à Monsieur P. de tenir face à la vie avec perte, de maintenir vivantes les pulsions de vie ? Et quand, pour diverses raisons, ici, dans la réalité de Monsieur P., la séparation et le décès de son ex-femme, substitut de la toute-puissance et de son étendue sur Monsieur P., se produisent et rappellent la première perte, que lui reste-t-il ? Monsieur P. reste sans ombre sous laquelle se tenir alors qu'il ne peut ni incarner la puissance par le féminin ni pour le féminin. Il ne lui reste que le souvenir d'avoir été l'objet de son objet. Il étouffe de l'ombre de l'absence de celui-ci sur ses fonctions vitales laquelle le pousse fatalement dans la noirceur de la mélancolie, telle une ombre de lui-même. Auprès de qui peut-il se poser pour se nourrir de l'autre ? Ici, il n'est pas question d'échapper mais de demeurer à l'ombre de l'objet féminin-maternel, de pouvoir le garder, de se nourrir de sa puissance, comblant ainsi les carences affectives, les manques divers et les doutes, et, finalement, de jouir de cette illusion de puissance, de valeur, d'existence. Sauf que Monsieur P. a tout perdu en perdant, doublement, son épouse (séparation et décès) et le maternel que celle-ci, en plus de sa mère, représentait. Tout est devenu un néant total et infini. Que reste à Monsieur P., outre demeurer dans le silence et l'immobilité du néant ? Comment envisager et récupérer une existence à part entière, de la puissance, voire de la toute-puissance ? Par magie ? Comment aller d'objet à sujet ?

Se constituer sujet serait-ce quitter le milieu familial, réaliser ses propres rêves, bien qu'avec de l'aide, s'identifier aux parents et apporter aux autres, plutôt sexués, en détresse, le plus qu'il leur fait défaut ? Devenir un sujet présent, aidant et ayant une place, pour l'autre ? C'est bien la trajectoire que suivent les personnages masculins : d'abord changer pour devenir l'objet de cette puissance éternelle, inaltérable et toute, dont l'ombre s'étend dans la galaxie comportant son propre monde, devenir un simple spectateur du monde, exprimer, réitérer l'existence du sujet « je », avant que le chaos n'emporte tout, laissant ce « je » dans l'incompréhension totale, perplexe face à la complexité de sa personnalité, renaître de façon impersonnelle par le respect de tous et, peu à peu, occuper une « place » qui ne soit pas celle de l'ombre de la puissance de l'objet mais devenir, à l'ombre, désirée et fantasmée, de celle-ci, un sujet, puissant et tout-puissant, avant qu'il ne soit trop tard. Garder sa liberté de penser aura permis de réussir à exister malgré les pertes, en s'exprimant et en retrouvant le goût de la vie et de la joie de vivre. Sur le papier. Toutefois cette réalisation ne se restreint pas au « monde de mots de papier écrits », non-dits mais adressés, car, tel que le sujet poétique l'énonce clairement dans le poème *La liberté de penser*, il demeure, quelque part, dans la

profondeur de ces sujets, Monsieur P. y compris forcément, des voix qui parlent, qui chuchotent des mots, des mots qui se basculent dans le chahut de ces voix qui existent, encore ; des mots qui ne s'étaient pas tus, en lui, et qui demeureraient vivants. Tous ces mots constituent ce qui demeure de sujet chez Monsieur P. Seront-ils suffisamment présents et puissants pour devenir une force, non celle fantasmée d'une toute-puissance sexuée, mais celle d'une force vitale lui permettant de se tenir dans l'absence de l'ombre de la puissance de quelque féminin que ce soit ? Et, dans cette adresse mutique mais pleine de mots écrits, qu'elle place avons-nous occupée, en tant que femme, animatrice de l'activité et psychologue, quasiment la seule, à de très rares exceptions (lorsque Monsieur P. a accepté qu'un patient lise son texte lors de la lecture publiques de textes et lorsqu'il a recopié son poème sur Noël et l'a accroché à l'arbre de Noël) à avoir accès à son monde interne ? Un témoin, quasiment réduit au silence de la non-communication, de l'existence de Monsieur P., de la complexité de sa personnalité et de la profondeur, vivante et vivifiante, puissante, de son écriture ? Sans aucun doute, les mots, étrangement vivants, de Monsieur P. vibrent-ils dans ces univers massivement masculins, certes tel un écho lointain d'une existence d'antan, lorsque notre regard s'arrête sur la surface transparente de son être, mais, lorsqu'ils sont découverts, ils rayonnent de toute leur vérité, beauté et pleine présence. Nous en avons été le témoin privilégié ; autant de ses cris de souffrance que de joie. Telle est peut-être la fonction et la place que nous accorde Monsieur P. ? D'autres, en réalité toutes les personnes présentes à la clinique en décembre 2019, ont pu, exceptionnellement, contempler la puissance de la vie qui a pu résister à l'ombre grisâtre de la mélancolie et demeurer au creux de son être, l'animer et lui permettre de perdurer. Tel aura été le don que nous a fait, à tous, Monsieur P. Ce jour-là, il nous a laissé, finalement, de lui, en partant, non pas une empreinte fantomatique tenue par des mots cachés et vibrants, mais la preuve vivante d'un homme debout ; son poème, ode à la vie, accroché au sapin de Noël.

Voici ci-dessous la chaîne associative sémantique que nous avons pu repérer dans les divers écrits de Monsieur P. de par l'associativité générative pulsionnelle et représentationnelle.

Masculin + : gentil, intuitif, intelligent, extraverti, sincérité, loyauté, justice, amour, expression « calme et avec éloquence », « fervent pratiquant », « plaisirs simples », « richesse savoir », « curiosité naturelle », « respect de tous », courage, conviction, économiser, chevelure épaisse crépie, joie, sagesse, pouvoir, pouvoirs magiques, « petite fortune personnelle », libre, générosité.

Masculin – : changer de corps, physique, apparence et accessoires et vêtements, solitaire, peu démonstratif, nervosité, manque de maîtrise de soi, « deux petits yeux malicieux », « avare de paroles ».
Figures : sujet Monsieur P., sujet non nommé, Sako, Boubacar, espion, veuf, Imam, roi, génie. Actions : rêver, régler, donner, réaliser. Touché.
Féminin + : belle, superbe et charmante, intelligente, monde plus galaxie, candeur, « sérieux de la démarche ».
Féminin - : malicieuse.
Figures : sujet ex-femme, Eve, épouse, Nassima, mère, jeune femme désert, princesse Jasmine.
Actions : rêver, attendre, demander, aimer « glisser ses doigts ». Heureuse.

Voici le cheminement, la dynamique psychique, que nous avons pu identifier pour Monsieur P., dont les écrits ont été les « messagers ».

Après ce travail d'identification et d'analyse des contenus narratifs et poétiques, traduisant des contenus psychiques signifiants, de leur récurrence et fonctions, nous allons, à présent, nous pencher sur les deux dynamiques à l'œuvre dans les productions de Monsieur P. : projection/subjectivation et liaison/déliation pulsionnelle.

### **De la projection-fusion à la subjectivation**

Le mouvement de fusion/collage entre Monsieur P. et les mots se donne à voir, clairement, lors des deux premières séances de la modalité d'expression jeux de rôles, par un positionnement relevant d'une sorte de « collage » au cadre, dans le respect de ce qu'il déduit de la consigne, soit en écrivant comme s'il répondait à des questions, via un style d'écriture bref, concis et pragmatique, comme s'il s'agissait juste d'écrire l'essentiel, le tout dans une partie/bout, exprimé/jeté sur le papier, et d'autre part, surtout, lors de la deuxième séance, de par l'utilisation, fréquente qui plus est, de marques grammaticales du pronom « je », comme si le langage devenait une substance, englobant l'immatérialité psychique, dans la matérialité des mots écrits, la présentification, l'existence, matérielle, de Monsieur P., alors que ce dernier ressemble davantage à un fantôme errant dans les feuilles blanches parmi les traces des mots, immobile pour la vie ; comme s'il n'y avait pas, aucune, différence entre les mots écrits et les choses qu'ils représentaient, comme si les mots étaient, eux-mêmes, la chose exprimée. Monsieur P. semble s'incarner lui-même dans la trace éphémère et évanescence des mots glissant sur son enveloppe corporelle.

Monsieur P. chemine à travers le décollage/défusion de façon progressive, bien que de la confusion soit demeurée entre les modalités jeux de rôles et conte. Il débutera par la rédaction d'un récit, d'une histoire, lors de la modalité jeux de rôles, signalant par-là un début de séparation entre l'équation mots = chose/réalité. Cet espace laisse, ainsi, une place vacante pour que se crée, par le langage et dans le langage, un sujet d'écriture, une identité « je ». Et puis, surtout, il se met à « passer » par d'autres, par des personnages, pour dire son monde et le monde tel qu'il le voit et le vit, à travers des univers qu'ils créent et attribuent à ces personnages. Après avoir jetés des mots/parties « étant lui », porté par un féminin/maternel, après avoir été spectateur de la scène de la disparition insensée d'autrui, il dit ses rêves familiaux en se substantialisant dans le « je » de la fusion et s'ouvre à l'imaginaire où des « porteurs/« messagers » langagiers » de lui-même et de son monde émergent peu à peu. D'abord Sako et la destruction totale de tout, inattendue, incomprise et subie, intercalée par la découverte, fataliste, de la complexité de sa personnalité. Ensuite, un personnage presque impersonnel, dans un moment de régression peut-être, non pas éternel comme Eve, mais vivant au siècle dernier, ayant, d'ailleurs, le même âge que le personnage/partie féminins d'Eve, et respecté de tous. L'alternance masculin/féminin se poursuit : Nassima, de condition modeste, réalise son rêve d'aller à l'école, grâce à un vieil homme sage et veuf, et un merveilleux début de vie l'attend ; d'ailleurs l'univers d'après met en scène la valeur de cet accès au savoir, à l'écriture notamment, devenant « *complice* » et « *messenger* » des états d'être « sans voix ». Le porteur de la voix du sujet Monsieur P. se fait, ensuite, masculin, sous les traits d'un jeune homme, bel homme peut-être, aimé de sa mère mais manquant de modèle/confident masculin, paternel, à la hauteur de ses « *intimes espérances* ». Cette figure (l'Imam), sera là, disponible, dans le « *secteur* » et, grâce à lui, Boubacar, pourra, progressivement, renforcer son courage et sa détermination en développant la conviction de ses capacités à réaliser ses rêves avant le « *repos et le sommeil* ». Grâce aux efforts conjoints de ces deux personnages devenus un seul, une « *nouvelle vie pleine de promesses* » attend Boubacar. Réussir à réaliser le rêve d'être, voici ce que portent haut et fort tous ces sujets-porte-parole de Monsieur P. Sur un autre plan, il s'agit d'être, aussi, d'courtisée, désirée et aimée... tel est que le dévoile le « *rêve secret* » de Jasmine. Même les princesses sont insatisfaites, frustrées et manquantes... mais une princesse n'est pas la seule et unique femme-mère Ève. Son autre rêve, plus accessible, plus « *malicieux* » peut-être, appartenant à cette partie « jeune » d'elle-même, se réalisera, ensuite, grâce, peut-être, à ce compagnon qu'elle recherche ? Quoiqu'il en soit, la réalisation première sera faite par la découverte du génie magique, « *du secteur* » ajouterions-nous, soit un surhomme, caché sous les traits de l'animalité (pour ne pas être retrouvé/reconnu trop facilement et par n'importe qui ?),

honorant les lois paternelles royales. Face à un roi, seul un génie peut faire le poids. Équivaut-il à Ève ? Grâce à ce masculin tout-puissant, au-delà d'une apparence peu valorisante voire méprisante, bestialisée, la belle vie qu'attend Jasmine (qui semble réunir toutes les femmes en une seule) vient clôturer le cheminement traversé par les divers sujets représentant Monsieur P., allant du féminin au masculin en articulation étroite à la question du phallus. Voici ce que récupèrent pour Monsieur P. les personnages masculins. Sauf que se mouvoir, exister pour de vrai, pour de bon, de façon visible, incontestable et valorisée, reconnue, hors de l'ombre de la toute-puissance féminine/maternelle, « *avancer* », n'est pas chose aisée car la « *profondeur du vide* », du « *néant* » et du « *chaos* », asphyxient et emprisonnent, « *entourent* », Monsieur P., lui faisant perdre pied dans cette nouvelle « *place* » qu'il s'autorise à envisager, qu'il tente d'essayer de ressentir comme possible ; il exprime comme une « *promesse* », sortie du « *rêve* » et pouvant devenir une réalité dont il est possible d'être « *convaincu* ». Parviendra-t-il à maintenir cette étincelle de vie face à cette force toute-puissante qu'il « *perçoit* » de la « *profondeur* » des « *ténèbres* » et qui cherche à le « *précipiter* » « *inexorablement* » vers la mort, dans la non-existence, l'immobilité et le mutisme, le rendant, encore et de nouveau, impuissant ; réduit à n'être qu'« *un être-pour-la-mort* » ? C'est alors que les deux thèmes poétiques qui émergent ensuite sur la scène psychique de ce parcours de subjectivation, rappellent, donnent à voir et à écouter, tel un rempart contre cette descente dans le « *chaos* », les voix qui demeurent existantes et bien vivantes, bien à l'intérieur, au creux de ce vide, lequel peut ne pas être que « *vide-néant* » mais, peut, aussi et surtout, être/devenir l'espace pouvant accueillir la « *liberté de penser* » ; la liberté d'entendre et d'écouter sa propre pensée, sa propre voix. La liberté d'être un humain, un sujet de l'inconscient. Cette possibilité retrouvée, tout est « *empli* » de ce « *grand esprit de fête* », où tout est fête et vie ; Monsieur P. se révèle vivant. Voilà ce que semble expérimenter Monsieur P. par le biais des différents personnages créés et par le jeu et le « *je d'écriture* ». La naissance/émergence de ce sujet « *je narratif/poétique* » est-elle associée à la mort réelle de l'objet, à la mort du sujet comme objet pour l'objet, à la mort du sujet/objet, permettant la libération de la pensée, de la compréhension et de l'expression ; donc aux retrouvailles avec le sujet en soi ?

Il semblerait que, pour Monsieur P., l'identité narrative/poétique ait constitué la seule identité possible à porter le long de son séjour. Libre, exprimée sur le papier, adressée, partagée, après avoir été comprise, vivant et vivante à l'intérieur des mots, des textes, du corps des textes, riches, pleins, vibrant de sentiments, d'émotions, de pensées, de sensations, certes de mort aussi, mais tout autant de vie et d'espoir, de plaisir, d'univers divers, créés, sans l'intervention/participation des autres, extérieurs, concrets, dans la vie concrète pour de vrai, de différents

personnages... Cette identité certes fictive mais créée à partir de ses propres mots/mains, remplace, ou plutôt, porte, l'être immobile et mutique, prisonnier de lui-même dans son monde interne, effacé, sans voix, inexistant : mort à l'extérieur, pour le monde. Le long de ces mois, Monsieur P. n'a existé, vraiment, que dans le papier, dans les mots écrits, dans les espaces entre les mots, dans les silences, errant, de trace en trace, dans le vide profond et infiniment blanc des feuilles, jusqu'à retrouver la lueur d'un espoir. Tout ceci n'aurait donc été qu'un rêve ? Quoi donc, la perte ou bien les retrouvailles/la création ? Quoiqu'il en soit, ce que donne à voir Monsieur P. c'est ce long et douloureux passage de la projection/adhésion, sans écran, sans interface, sans séparation, et ce malgré le langage, puisque le mot est la chose, partie de lui-même, à un devenir sujet auteur/acteur de ses mots bien que ne disant plus directement « je » et bien qu'en passant par de l'autre. Du « je » projection sans médiateur/médiation au « je » narratif/poétique et symbolique, tiercéisé, les mots se libèrent en même temps que Monsieur P. se laisse prendre au jeu de l'expression et la laisse opérer, ce qui créé, peu à peu, un effet de libération à l'égard de l'oppression de la mélancolie : le discours direct se présente, rendant « réelles » les scènes jouées (conte sur Jasmine). Le fictionnel devient plus vivant, et la poésie s'envole d'enchantement, mais en gardant une place extérieure au sujet ; le lecteur sait, très bien, que ce n'est pas la réalité de cet autre qui s'exprime qu'il voit et tient entre ses mains, mais il sait, tout autant, que c'est intimement, mais indirectement, lié à une quelconque part de réalité chez l'auteur. Cette trace d'un sujet en devenir, dans un espace pouvant tout accueillir, ne constitue pas une ombre, par exemple celle de la toute-puissance et omniprésence du féminin/maternel, laquelle aurait pris toute la place laissée par le manque de masculin/paternel, mais constitue le devenir lui-même matière/substance d'un « je » qui se déroule dans la matière « trace-mots/papier », en englobant le mot manquant « de l'autre » et en créant du « je-soi ». L'imaginaire et le poétique ont joué la fonction de tiers et le symbolique a pu, véritablement et peu à peu, assumer une fonction subjectivante de par l'introduction de la distance entre le sujet Monsieur P. et le sujet de l'écriture ; de par l'émergence, le ressenti et l'expression du plaisir et de la liberté, de la compréhension, du sens et de la réflexivité. Ce « je » narratif/poétique, porte les récits, les contes et les poèmes au rang d'historicité, rempart contre la dissolution et la disparition du sujet Monsieur P. enseveli sous l'absence de la voix du masculin paternel et l'omniprésence et la toute-puissance écrasantes du féminin/maternel

### **Oscillation pulsions de vie/pulsions de mort**

Ces mouvements psychiques d'évolution et d'involution sont présents tout au long du parcours d'expression de Monsieur P., émaillant l'ensemble de ses

productions. Sur les treize séances auxquelles a été présent Monsieur P., sept d'entre elles « traduisent » les pulsions de vie : 1<sup>ère</sup> séance, femme/mère/monde, possibilité et désir de changer ; 6<sup>ème</sup> séance, thème de l'impersonnel, vie de famille et respect de tous ; 7<sup>ème</sup> séance, Nassima, rêve d'étudier et de travailler, et merveilleux début de vie ; 8<sup>ème</sup> séance, écriture, espoir, liberté, joie, créativité ; 9<sup>ème</sup> séance, Boubacar, espoirs intimes, voyager, et nouvelle vie pleine de promesses ; 10<sup>ème</sup> séance, Jasmine, découverte du génie, rêve secret d'être courtisée, honneur, nouvelle vie et enfin la 13<sup>ème</sup> séance qui porte l'esprit de Noël, grand esprit de fête partout et pour tous, où tout se révèle beauté, présence, partage, joie, euphorie, unique.

En alternant avec celles-ci, trois séances expriment les pulsions de mort : la 2<sup>ème</sup> séance, disparition des participants, énorme falaise, nombreux galets gris ; la 4<sup>ème</sup> séance, Sako, génocide, mort partout, impuissance et incompréhension totales et la 11<sup>ème</sup> séance donnant lieu à un questionnement sur sa place, chaos, néant, vide, sensation d'emprisonnement et le « précipitant inexorablement vers... »... la mort, peut-être, complétons-nous.

Toujours dans ce mouvement d'oscillation, 3 autres séances, portent l'amorce d'une ambivalence à l'intérieur même de la matière représentationnelle : la 3<sup>ème</sup> séance, pas une enfance particulièrement heureuse, manque immense de communication et d'amour, mais rêves concernant la famille et regard valorisant sur soi ; la 5<sup>ème</sup> séance, découverte de la complexité de la personnalité donnée à la naissance et la 12<sup>ème</sup> séance, où s'expriment deux états, joie/désespoir, l'étrange sensation de demeurer vivant et inscrit dans l'humanité au plus profond de lui-même, donnant à voir le passage de la fonction de « traduction » de l'écriture à celle de porter/représenter la liberté de penser.

Ces quelques éléments nous permettent de constater cette oscillation pulsionnelle non seulement au fil des séances, mais aussi dans le corps même des textes, des productions. Par ailleurs, nous pouvons aussi identifier le fait que ce cycle de production débute par un élan vital, bien que timide et parcellaire, dans le sillon de la métonymie, bien que ce « jeter-des-bouts-de-soi-sur-le-papier », sans lien/liaison, puisse être compris par le fait qu'il s'agisse de la première séance et de la modalité jeux de rôles, avec un avenir qui demeure ouvert, du fait de l'utilisation du verbe « changer », et se termine par une explosion exponentielle de forces vitales, incluant « le Monde + la Galaxie » du début, voire le Tout, à la hauteur du moment où se déroule cet avenir, soit la période des fêtes de Noël et de fin d'année. En même temps que le renforcement des pulsions de vie s'opère, une densification de la substance langagière et, parallèlement, le travail de la différenciation/séparation entre les mots, le langage, les univers créés, et le « je » Monsieur P. se fait. Des processus de subjectivation par le dire « par écrit » se font jour. Dans ce

devenir, marqué par l'oscillation, le signifiant « rêve » se détache de par sa prégnance, tel un fil conducteur. Le « rêve » textuel s'inscrit, clairement, dans le sens d'« espérances », de souhaits, de désirs, de réalisations, d'une meilleure et merveilleuse vie à venir. Cette lueur d'espoir se réfère-t-elle à un passé, rêvé, idéalisé, que Monsieur P. aurait pu traduire de la sorte, ou bien, à partir de sa réalité présente ? Relève-t-elle d'un avenir qu'il souhaite, de façon « rêvée » sous cette forme et qui lui permettrait de sortir du cauchemar que serait devenue sa réalité ? Mais celle-ci n'est, peut-être aussi, qu'un rêve... Rêve, cauchemar, vivre, mourir tout en étant vivant... l'écriture de Monsieur P. est riche de tous ces mouvements vitaux, peut-être davantage dans les modalités d'expression prose poétique et poésie. Peut-être que la possibilité d'exprimer son ressenti, ses émotions, sensations et pensées imagées, plutôt que d'inventer/imaginer/créer des mondes avec leurs habitants, s'y prête-t-elle plus particulièrement dans ces modalités d'expression ?

La première séance de prose poétique, vécue de façon lapidaire, rationnelle et pragmatique, pose la découverte graduelle de la complexité de la personnalité du sujet Monsieur P. (ici la projection est manifeste), donnée d'emblée, ni construite, ni acquise mais subie de façon inconsciente. Certes, la dimension fataliste relève de l'impuissance, toutefois il existe la possibilité de découvrir, de comprendre et, ainsi, d'être moins impuissant et, pourquoi pas, de rêver, de souhaiter la « changer » progressivement ? D'ailleurs, cette découverte peut, aussi, se faire par l'expression, écrite de soi, tel que nous le propose le « je » narratif/poétique de la deuxième séance, en élevant l'écriture en place d'une fonction psychique. À l'infini de l'espace et du temps, l'écriture, à la fois « *complice* » et « *fidèle messenger* », miroir d'un autre soi-même, alter-ego, mais aussi reflet des autres, du tiers, du monde, de l'univers, offre liberté et créativité, de l'« espoir », transformant ainsi les divers « *déboires* », rencontrés sur le chemin de toute une vie, en « *plaisir* » et en « *joie* ». Ce sera la seule production où il sera question d'écriture, mais cette orientation thématique de l'expression est orientée par l'inducteur. Elle permettra au sujet Monsieur P. d'évoquer sa relation à la littérature et à nous de connaître et de constater, si besoin était, l'importance, primordiale/vitale, et les fonctions qu'il attribue à l'écriture : d'expression, de découverte et de compréhension de soi, d'abréaction, de réparation, affective, narcissique, identitaire, de substantialisation, de personation, de subjectivation. Après l'évocation du plaisir procuré par l'expression libre de son intimité et par la possibilité de l'expulsion de ses parts de souffrance et, finalement, et surtout, de leur transformation, il est question, de façon plus massive et destructrice lors de la troisième séance de prose poétique, de ces « *déboires* » dont il était question précédemment : qu'elle place occuper dans le monde, le sien y compris, qu'elle existence vivre, quel sujet être, lorsque la mort l'appelle, l'attire,

« *inexorablement* », dans son creux le plus profond, tel que Monsieur P. nous le laisse deviner, demandant au lecteur en général et peut-être plus spécifiquement à nous l'animatrice de l'activité, de nous mettre à sa place, de le comprendre... ? Dans cette modalité d'expression, l'alternance pulsionnelle, interne et intertextes, nous fait « toucher du doigt » cette instabilité des états/affects qui touche Monsieur P. La première poésie individuelle écrite prolonge cet entre-deux, tout en finissant sur une note vivante. Dans le poème *Liberté de penser*, il est, en réalité, surtout, question de sensations et d'états divers dont l'opposition, le passage de la vie à la mort, de la joie au désespoir constitue la ligne de démarcation entre ces deux mondes. Dans ce poème, très vivant en réalité, de par la profusion des sensations et des émotions, mais aussi de par la place centrale qu'occupent le mouvement, le passage, le changement traduit et porté par les verbes, qui sont nombreux : passer, surgir, semer, envelopper, mourir, prendre, penser et traduire ; tout est vivant face à la mort. Mais c'est, peut-être, parce que la mort a été versée à la matière langagière des mots écrits, et portée par elle, à l'univers des mots, le « penser », la pensée, libérée de l'entrave de la présence, en face-à face des autres, d'autrui, « *se traduit* », librement, en des mots écrits sur du papier, devenant substance matérielle, que, finalement, confrontée à la vie, nécessairement présente dans l'acte de s'écrire, dans le fait de s'exprimer, a pu « passer » de l'autre côté. Comme si la pensée était devenue désormais signe de vie ? Et c'est, justement, sur l'extase du parfum de la vie, partout et en tous (nous constatons d'ailleurs la prégnance des substantifs et adjectifs traduisant ce Tout), que se termine le cycle de production pour Monsieur P. Tout, dans son poème, est Vie. Le triomphe de la Vie sur les « ténèbres » de la mort est sans conteste ; ce « *trajet* », selon ses termes, c'est ce qu'ont « traduit », « *sur le papier* », les mots de Monsieur P. Il y a finalement bien plus de vie que de mort dans les mots de Monsieur P. D'ailleurs, il a bien fallu être et rester vivant pour écrire ; s'écrire.

### **Bénéfice thérapeutique de l'écriture et de la participation à l'atelier**

Au fur et à mesure de son hospitalisation Monsieur P. abandonne peu à peu la participation aux activités, réduit le nombre d'interactions avec les autres patients et membres du personnel, s'enferme de plus en plus dans sa chambre, dans la solitude d'un repli sur lui-même et son monde, replié dans l'immobilité et le mutisme. Progressivement, il se réduit à un corps allongé sur un lit quasiment toute la journée, le regard fixé et figé au plafond. Cet état mélancolique, signe de la déliaison des pulsions de vie, emprisonne progressivement Monsieur P. dans une réduction subjective. Le Moi se fait contenant des pulsions de mort se déployant « *inexorablement* », sans que de l'humain ne parvienne à exister, suffisamment, pour

pouvoir contenir cette dissolution d'un être qui est envahi par la mort. Peut-être cette perte des parties vivantes de lui-même est-elle la conséquence de la perte définitive de son ex-femme, mère de ses enfants, par son décès ?

Quoi qu'il en soit, pour Monsieur P., la participation à l'atelier écriture semble avoir constitué une possibilité de sortie, d'arrachement à cet effacement de toute étincelle de vie, de son repli et abandon de soi. Certes, ses affects, ses pensées n'ont pu quitter l'expression écrite, mais ils ont rencontré la force de quitter le monde sombre des « *ténèbres* » pour se vêtir de la forme des mots, pouvant, ainsi, être adressés, bien que silencieusement, à cet autre, féminin, (son ex-femme l'ayant abandonné pour la deuxième fois), écho probable d'autres réductions subjectives premières. Face à cette disparition définitive de cet autre investi, Monsieur P. se meurt de cette/ces présences féminines/maternelles, distantes déjà ; seuls les mots demeurent présents et vivants dans un corps se vidant de vie ; traces d'une vie qui se meurt de la mort d'autrui, l'ombre de l'objet disparu est tombé sur le Moi...  
 Totalement et définitivement inaudibles par ces Autres, ses mots se perdent dans l'espace infini de l'absence. L'adresse, sans fin, ne nécessite pas, alors, d'être dite, elle se fait l'écho de la présence disparue de ces Autres qu'elle répare en les maintenant présents, psychiquement et physiquement, par la matérialité des mots, bien que définitivement inaccessibles. Et tous ceux qui rencontrent cette longue plainte (les autres participants de l'atelier et nous-mêmes) ne sont que les témoins vivants de ces forces puissantes et profondes d'un « être-pour-la-mort » déchiré par la vie, arraché à la vie. Mais, pour ceux qui ont pu avoir, vraiment, accès à ses mots écrits, ses lecteurs, soit nous qui avons recueilli/accueilli tous ses mots, tus dans le groupe, tués dans l'expression de vive voix par l'existence du groupe, mais ayant émergé psychiquement dans l'existence d'autres, nous savons que Monsieur P. est capable de s'exprimer, longuement et bruyamment, est en mesure de dire, par son écriture, autant le désespoir de la mort que l'extase de la vie. Cette oscillation entre divers états ce sont, surtout, ses mots qui l'expriment, non pas à la manière du comportement qui ne donne qu'à voir le résultat, la réduction subjective à l'état d'une « presque mort », mais comme la substance de son être, cherchant, à tout prix, à sortir du fond « des *ténèbres* » pour accéder à une voix, à une existence, pour les autres aussi, audible, claire, pertinente, signifiante, cherchant à se dire et, se disant de fait, permettant au sujet de ces voix d'accéder au vivant en lui, qui lui seul permettra à Monsieur P. d'accéder à quelque chose de la compréhension de la « complexité de sa personnalité ». Cette « *étrange sensation* », dont nous fait part le sujet poétique, constitue un de ces « plus » qu'apporte l'écriture, soit la conquête d'une brîbe de connaissance exprimée de ce vécu que seule l'expérience de l'écriture lui a permis de mettre au jour. Comme le dit, très clairement, le sujet poétique, l'écriture est le « *témoin* », le « *confident* », le « *traducteur* »

et le « *fidèle messager* » de son « *trajet* » de vie, c'est dire l'importance qu'elle joue, et a joué à ce moment-là, pour Monsieur P. Dessiner les contours de présences, miroir/écho de ces autres qui n'existent plus et ne peuvent donc plus ni voir ni partager l'existence de Monsieur P. ; accueillir, avec bienveillance, les mots attestant de son existence, les traduire fidèlement et les porter au monde avec authenticité. L'écriture serait donc la preuve de l'existence de Monsieur P., se faisant la substance essentielle de son être, demeurée vivante bien que cachée au fond de lui, dans sa plus pure singularité et ceci « *au-delà d'une vie* ». L'écriture constitue ainsi une possibilité de prendre/tenir la « *liberté* » de continuer à exister, par la pensée selon le sujet poétique, lequel porte le sujet Monsieur P., de rester sujet au moins dans la liberté de penser, soit par le sens que l'expression, adressée, du récit de son histoire de vie lui apporte en termes de connaissance de lui-même, par l'historicité, et ceci malgré tout, malgré l'oscillation entre la vie et la mort, qui constitue aussi les mouvements de la vie qui l'habite encore. Les mots ont tenu vivant Monsieur P. dans son cheminement subjectif au travers de la mélancolie, de la déliaison, de l'effort de liaison, de la projection massive sans écran, sans médiation, jusqu'à atteindre l'espace transitionnel de la symbolisation pour, au final, accéder à l'explosion pure de la sensation de vie. Comme l'affirme le sujet poétique : écrire « *pour* » l'« *espoir* » de « *liberté* », de « *joie* » et de « *créativité* » ; écrire juste « *pour* » le « *plaisir* » d'écrire « *je* », même si c'est ce « *je* » est un sujet suspendu au bord du gouffre de l'inexistence. Écrire pour partager, quand même, ce qui reste de vivant à l'intérieur. Les traces de ses mots en sont la preuve. Elles composent cette ode à l'écriture et à la vie que nous offre Monsieur P.

Tels nous paraissent av été les bénéfices thérapeutiques de l'écriture pour Monsieur P. expérimentés lors de sa participation à l'atelier d'écriture.



### **3.**

## **RESULTATS**



Cette recherche visant à explorer la dimension thérapeutique de l'écriture se fonde sur trois hypothèses opérationnelles :

- 1- l'écriture en tant qu'acte de symbolisation,
- 2- l'écriture comme vecteur de subjectivation et d'appropriation subjective,
- 3- le groupe comme lieu contenant d'expression, de figuration, de partage, de création et de découverte de soi.

Les données apportées par les questionnaires de satisfaction nous serviront de point de départ pour apporter des éléments de réponse aux hypothèses.

### **3.1. QUESTIONNAIRES : PRESENTATION**

Ces instruments ont été pensés dans l'objectif d'explorer la dialectique psyché/écriture/dispositif et de récupérer des données qui concernent :

- 1- l'investissement général de l'atelier,
- 2- les effets du dispositif (conditions de l'expérience) sur l'expérience de l'expression par l'écriture,
- 3- l'expérience du médium,
- 4- l'expérience du processus de symbolisation,
  - 4.1- processualité et spatialité (alternance des modalités d'expression),
  - 4.2- associativité générative,
  - 4.3- co-symbolisation (alternance modalités individuelles/collectives),
- 5- les effets subjectifs et subjectivants de la participation à l'atelier,
  - 5.1- sur le plan intrapsychique
  - 5.2- sur le plan intersubjectif
- 6- les effets thérapeutiques de l'expérience de l'expression par l'écriture dans le cadre d'une médiation thérapeutique groupale.
- 7- La notion de plaisir

Nous avons pu récupérer 12 questionnaires (le faible nombre de ceux-ci par rapport au nombre total de participants s'explique, par exemple, par la longueur

des séjours et par le fait que la plupart des patients ont participé à l'atelier sur plusieurs cycles voire sur l'ensemble de la durée de leur séjour. D'autre part, en cas de sortie imprévue et rapide, nous avons été empêchée de les récupérer. Enfin, nous avons dû, également, omettre de donner le questionnaire à de nouveaux arrivants ou oublié de le récupérer à leur sortie.

Le questionnaire comporte 10 questions dont 4 ouvertes et, globalement, les patients ont répondu à la plupart des questions, à l'exception des questions ouvertes comme la 5 (« Laquelle [modalité] vous a semblé la moins intéressante, la plus difficile et la moins agréable ? Et pour quelles raisons ? »), -4 non-réponses-, et la question 10 (« Quelles améliorations/changements souhaiteriez-vous apporter à l'atelier ? »), -2 non-réponses-. Plusieurs réponses étaient possibles aux questions 1 (« Comment s'est fait le choix de cet atelier ? ») et 9 (« La participation à cet atelier vous a-t-elle aidé à améliorer ? »).

Alors que, pour la 1<sup>ère</sup> question, il s'agit d'ouvrir les possibilités, ce qui correspond bien à la réalité institutionnelle, pour la question 9 il s'agit d'identifier, du point de vue des patients, les effets bénéfiques de l'atelier. Ici, il est à noter le biais de résultats porté par la question, ce qui n'est repérable, pour nous, que dans l'après coup, lors du moment d'analyse. Il aurait, ici, fallu ouvrir la question. Ce double biais (« aider » et « améliorer »), traduit l'introduction de nos propres attentes dans la recherche et pose la question du contre-transfert sur laquelle nous reviendrons après ce chapitre. En outre, nous avons voulu ouvrir les axes de réponse aux questions 4 et 5 pour maintenir ouverte la pensée (évaluation par les patients des apports de l'atelier en termes d'accès à la modalité d'expression/au mode de symbolisation, d'intérêt de de plaisir). Cet élément nous a toutefois, empêchée d'avoir accès à la précision du critère sur lequel les patients se sont basés pour répondre à la question.

Les éléments que nous avons voulu explorer par le biais de ce questionnaire de façon anonyme, soit en espérant quelque peu contrer le biais de désirabilité sociale, d'autant plus que certains patients étaient suivis par nous-même sur le plan de la psychothérapie, se rapportent à l'expérience globale de la lecture et de l'expression par l'écriture au sein d'un groupe thérapeutique et dans le cadre de la médiation thérapeutique. Concrètement il s'agit de connaître l'expérience des processus symboliques (modes d'accès -dimension facile/difficile-, adéquation des conditions de l'expérience aux modes de symbolisation des patients - intérêt/manque d'intérêt/découverte/choix du médium-, assouplissement et ouverture des modes de symbolisation -diversité des modalités et alternance des modalités- et effets du groupe -appareil psychique groupal, co-créativité, imaginaire collectif et co-symbolisation, sur les processus de symbolisation -axe collectif/individuel-).

Nous avons aussi voulu tenter d'évaluer les effets bénéfiques de la participation à l'atelier sur des dimensions de la personnalité telles que la confiance en soi, l'estime de soi, la fierté et la relation aux autres, sur les affects comme la joie et le plaisir, ainsi que sur le plan de l'expression des émotions et des pensées (notons que nous avons voulu garder l'ouverture de cette dernière dimension).

Les questions se réfèrent à la réflexivité, à la « personnation », à la sublimation et à la subjectivation. Une question spécifique à la lecture a été proposée, la distinguant ainsi des modes d'expression, et en l'associant au critère « plaisir », que nous supposons pouvoir advenir de la rencontre, non intrusive, de l'imaginaire et de l'altérité. Une autre question spécifique a été posée à propos des effets facilitateurs de la co-construction poétique dans l'accès au mode poétique/symbolique ; dimension que nous avons voulu mettre à l'épreuve de l'avis des participants, cette modalité ayant été, justement, introduite dans le cycle suite à une remarque/demande d'un patient lors de la modalité poésie individuelle face aux supposées difficultés qu'il aurait rencontrées. En outre, la dernière question spécifique (Q. 7), est relative à la dimension socialisation venant clôturer les différents processus (symbolisation, sublimation, subjectivation et « *personnation* »).

Ainsi, nous avons organisé le questionnaire autour des axes :

- choix de l'atelier (Q. 1) ;
- spécificités du médium ( Q. 2, 6, 7) ;
- dispositif (Q. 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8) ;
- processus de figurabilité (Q. 3 et 7) ;
- processus de symbolisation (Q. 6, 8, 9 et 10) ;
- symbolisation groupale (Q. 3 et 7) ;
- processus de sublimation, de subjectivation et de « *personnation* » (Q. 6, 8, 9 et 10) ;
- socialisation (Q. 3 et 8)

### 3.2. REPONSES DES PATIENTS

Les absences de réponse aux questions (Q. 5 et Q. 10) peuvent être interprétées de la façon suivante : pour la question 5, pas d'éléments suffisamment significatifs à signifier et pour la question 10 pas « d'idées » sur l'élaboration d'un atelier.

Relativement au choix de l'atelier (Q. 1), il s'est fait par volonté propre et/ou par prescription médicale (7 réponses pour chacun des items), ce qui correspond bien au déroulement de la prise en charge des patients à l'entrée dans la clinique : entretien avec le médecin psychiatre et choix des ateliers thérapeutiques en fonction de leurs désirs/attentes mais aussi en coordination avec le médecin. Le choix par suggestion d'un autre patient n'intervient, en général, que dans un second temps, le temps de la mise en place de la socialisation.

Les réponses apportées à la 2<sup>ème</sup> question font état d'un sentiment de satisfaction et d'intérêt relativement à l'organisation de l'atelier en modalités (7 réponses « tout-à-fait » et 4 « plutôt oui »). Nous notons 1 réponse « plutôt non » et constatons que ce positionnement de remise en question de l'intérêt de l'atelier sera véhiculé par d'autres réponses.

Concernant la 3<sup>ème</sup> question, à propos de l'effet, facilitateur, de l'alternance individuel/collectif, sur la rédaction des textes (ce qui inclut tous les processus menant et aboutissant à l'expression), 5 patients ont estimé que ceci s'est « tout-à-fait » produit, 6 « plutôt oui » et 1 patient « plutôt non ».

Pour la 4<sup>ème</sup> question concernant le choix de la modalité « *la plus intéressante, la plus facile et la plus agréable* », seulement 3 patients répondent en énonçant les critères proposés, ici la facilité/simplicité/aisance et ceci concerne la modalité jeux de rôles – « *paraît plus simple* », la prose poétique et la poésie « *aisée[s]* », « *pour la liberté d'expression* », et la poésie individuelle – « *permet de mieux trouver les phrases et les mots* ». Un patient propose son propre critère : l'effectivité – « *l'imagination collective était la plus effective* » – à propos de la prose collective. Pour le reste des réponses nous ne connaissons pas le critère ayant orienté leur réponse, mais pourrions supposer que les critères proposés pourraient constituer un tout aboutissant à la qualité « préférence ». Les autres patients évoquent les modalités d'expression, les caractéristiques et les bénéfiques/difficultés associés.

- La modalité jeux de rôles a été référée 2 fois et elle a été associée 1 fois à la « simplicité »/facilité et l'autre à la possibilité de se « présenter » « *dans la peau d'un personnage* ».
- La modalité prose poétique a été évoquée 2 fois ; une parce que « *l'imagination collective* » est « *la plus effective* » et l'autre parce que c'est « *aisé* ». Notons que, toutefois, la modalité prose collective n'a pas été proposée. Le patient confond-il, peut-être, avec, par exemple la prose écrite individuelle ? Mais ce n'est peut-être pas le cas car il spécifie : « *parce que l'imagination collective était la plus effective* ». S'agit-il, alors, du conte collectif oral, d'« *imagination* » ? Ou bien de la poésie collective

orale et écrite ? Nous serions tentée d'opter pour cette dernière possibilité car la prose poétique est la modalité précédant la poésie et que celle-ci s'est menée selon l'axe collectif. Quoiqu'il en soit, la prose a été nommée 2 fois.

- La poésie est référée 2 fois, une à partir du critère « *aisé* », et l'autre, modalité individuelle, du fait qu'elle « *permet de mieux trouver les phrases et les mots* ».
- Le conte est nommé 1 fois et il est associé à la « *bonne imagination féerique* ».
- Enfin, 1 réponse a un caractère général, énumération des divers ateliers ayant « intéressé » le participant, 1 réponse évoque la dimension collective, sans que la modalité ne soit référée, à partir de « *demande de participation* », 1 réponse identifie la « *narration* », écrite, innocente, des « *expériences de vie* » et « *vécu* », et 1 réponse nomme la modalité lecture et l'associe à : « *découverte du livre que je n'aurais pas lu autrement* ».

Nous pourrions organiser ces réponses selon les catégories suivantes :

- **Collectif** : « *demande de participation* » ; « *partager* » [choses]<sup>39</sup> ; « *imagination collective* » et « *effective* » (prose collective). Trois réponses s'y rapportent.
- **Accessibilité** : « *mieux trouver les phrases et les mots* » (poésie individuelle), « *paraît plus simple* » (jeux de rôles) ; « *aisé* » pour la « *liberté d'expression* » (prose et poésie). Trois réponses s'y rapportent.
- **Imagination** : « *imagination collective* » et « *effective* » (prose collective) ; « *bonne imagination féerique* » (conte « *de Noël* »). Deux réponses s'y rapportent.
- **Expression** : « *exprimer un point de vue personnel* » (pas de modalité spécifiée) ; « *liberté d'expression* » (prose et poésie). Deux réponses s'y rapportent.
- **Projection** : « *se présenter dans la peau du personnage* » (jeux de rôles) et « *Pour la liberté d'exprimer es plus intimes et secrètes pensées, traduites sur le papier, confident fidèle et discret* ». Deux réponses s'y rapportent.
- **Découverte** : « *du livre que je n'aurais pas lu autrement* » (lecture). Une réponse s'y rapporte.

---

<sup>39</sup> Les mots mis entre [] sont de notre fait à partir de ce que nous comprenons et déduisons de l'écriture des patients.

- **Narration** : innocente, « *d'une expérience de vie, d'un vécu difficile ou positif* ». Une réponse s'y rapporte.

Ces catégories s'articulent autour de diverses questions centrales dans notre recherche à savoir :

- celle des différentes formes de symbolisation (modalités d'expression et distinction imaginaire/poétique) ;
- des contextes facilitateurs ou non (collectif/individuel-« *demande* »-« *affirmation* »/repli) ;
- des processus psycholinguistiques (traduire, « *trouver* », découvrir, exprimer, « *partager* ») ;
- des processus subjectifs (se présenter) associés ;
- de leur aboutissement/opérationnalisation (« *effective* ») ;
- des processus plus généraux (« *liberté d'expression* », recours, permettre).

Ces données traduisent aussi la processualité des processus de symbolisation et de subjectivation en évoquant la trajectoire allant de la projection (« *amant décédé* » par exemple), en passant par le processus de déplacement (« traduire »), l'expression (de « *ses plus intimes et secrètes pensées* », d'une « *expérience de vie, d'un vécu difficile ou positif* », d'un « *point de vue personnel* »), à la création et à l'investissement d'un objet particulier, symbolique, « *le papier* », « *confident fidèle et discret* », et, enfin, à l'aboutissement, « effectif », de ce mouvement-acte d'expression : la possibilité d'imaginer, de désirer, de rêver... Le « *recours à l'imagination par l'écrit ou innocemment la narration d'une expérience de vie, d'un vécu difficile ou positif* », traduit bien ce parcours allant de l'inconscient au conscient que la médiation par l'écriture, les mots cherchés-trouvés, « *la narration* », que le dire-écrit permet et soutient. Ce travail du psychique et du linguistique/langagier se fait dans et grâce à l'interface psyché/langage : « *peau du personnage* », peau-surface du papier, peau du langage, ces mots libres de dire la vie, le vécu, les pensées, les affects... par la « *peau-espace* » (personnages, espaces, matières...), espace-peau de « *de l'autre* »... Étant devenu un double de soi-même, il est alors possible de confier ce qu'il existe de plus « *intime et secret* » et de se découvrir en découvrant les autres et en redécouvrant le Monde.

La 5<sup>ème</sup> question propose de considérer tout le contraire de la 4<sup>ème</sup>, soit identifier et nommer la modalité « *la moins intéressante, la plus difficile et la moins agréable* ». Comme pour la question 4, le critère de choix correspond peu à ceux proposés. Ici, il s'agit de 2 fois. Nous trouvons 7 réponses, 4 non-réponses et 1

hors contexte ; réponse englobant d'autres ateliers. Des modalités ont été nommées ainsi que les caractéristiques et difficultés associées.

- La modalité conte a été évoquée (2 fois) et est associée à la difficulté d'imaginer, une histoire (1 fois) et un personnage (2 fois).
- La poésie (2 fois) est associée (1 fois) à la difficulté de « créer », de lier des mots, du « vocabulaire », demandant le « sens de la créativité », ce qui semble faire défaut et entraîner un sentiment d'insuffisance.
- La modalité prose poétique est référée 1 fois sans que les raisons n'aient été évoquées.
- La lecture est nommée 1 fois. La difficulté rencontrée relève, à la fois, d'un fonctionnement personnel et interne « *cette modalité m'est souvent difficile* » et « *je suis un très mauvais orateur* », mais aussi à des facteurs contextuels, externes comme le récit et le choix des textes à lire : « *Le récit me paraît complexe, sordide, sombre, triste et ennuyeux* ».
- L'animation de l'atelier (1 fois), l'exploration des acceptions et la construction de la signification, « *parfois* » l'analyse « *part dans tous les sens* » et « *nous perdons un peu [l'absence] de texte* ». Nous ne sommes pas certaine de ce substantif, toutefois, s'il s'agit bien « d'absence » le terme vient renforcer le sentiment de confusion, de non-continuité et de non-construction d'un texte-récit intelligible, s'éloignant ainsi d'un éventuel support cohérent.
- Une réponse concerne les modalités individuelles car elles demandent « *plus d'affirmation* » et entraînent du « *retrait* ».

Nous pourrions organiser ces réponses selon les catégories suivantes :

- **Imagination** : « le conte parce qu'il fallait imaginer une histoire et je n'ai pas une grande imagination pour inventer une histoire », « les contes et l'on doit s'imaginer le personnage » (conte). Deux réponses s'y rapportent.
- **Création/créativité** : « Le fait de créer une poésie avec la prise de liaison [vocabulaire] phrase personnelle mieux que les miennes donc plus difficile car je n'[ai] pas assez le sens de la créativité » (poésie). Une réponse s'y rapporte.
- **Liaison** : « Le fait de créer une poésie avec la prise de liaison [vocabulaire] phrase personnelle mieux que les miennes donc plus

difficile car je n'[ai] pas assez le sens de la créativité » (poésie). Une réponse s'y rapporte.

- **Exploration sémantique et représentationnelle** : « Parfois, l'analyse et l'exposé verbal, oral, d'un texte part dans tous les sens, nous perdons un peu l'absence du texte ». Une réponse s'y rapporte.
- **Individuel** : « plus d'affirmation, de retrait » (pas de modalité énoncée). Une réponse s'y rapporte.

Selon ces données, le processus d'imagination, « *inventer* » quelque chose (un personnage, une histoire, un monde...), de différent relativement à la réalité interne et externe, demande une possibilité, une capacité qui ne sont pas aisées à avoir/trouver/expérimenter, suffisamment, d'autant plus que, pour exister vraiment sur le plan imaginaire, ce qui est inventé doit posséder la qualité d'une substance, ce qui rend encore plus ardu le processus. D'ailleurs, la contrainte du dispositif (« *il fallait* », « *on doit* »), contraint, de par la poussée et l'orientation des pulsions, affects, facultés... vers le processus d'imagination, la possibilité et le déploiement du mouvement d'ouverture. Ainsi, imaginer un univers porté par le conte « semble », verbe utilisé parfois par certains patients, « difficile », tout comme l'est la « création » d'une poésie. Ici, il s'agit, certes davantage, de lier les mots, les vocables, de construire, des vers plutôt que des phrases (le processus de condensation étant encore peu déployé)... mais il s'agit aussi d'ouverture, de décentrement, de mouvement vers autre chose : « *le sens de la créativité* ». Et ce cheminer de l'ouverture vers cet « autre chose », devenu forme-substance de par la liaison, nécessite ce travail préalable d'exploration et de découverte hors des sentiers battus, parmi des « textes-sens-lieux » prédéfinis et préétablis. Les « perdre », devenus déjà, en réalité, absents, dès qu'il est possible de partir « *dans tous les sens* », constitue la condition de la possibilité de l'exploration et de la découverte. Plutôt accompagnés que seuls. En quelques mots, ces données renvoient aux processus de figurabilité, de symbolisation et de subjectivation.

En ce qui concerne la 6<sup>ème</sup> question, celle-ci porte sur l'éventuel « apport » de plaisir par le biais de la lecture. La plupart des réponses signifient que cela a été « tout-à-fait » le cas (4 réponses) et « plutôt » le cas (5 réponses).

La 7<sup>ème</sup> question « La poésie collective a-t-elle facilité l'écriture de poèmes ? » recueille 3 avis « tout-à-fait », 7 « plutôt oui » et 2 « pas du tout ».

La 8<sup>ème</sup> question, « Avez-vous été fier et content de participer à la lecture de textes ? », remporte un massif « tout-à-fait » avec 9 réponses bien qu'une réponse ait été « plutôt non ».

La 9<sup>ème</sup> question, « La participation à cet atelier vous a aidé à améliorer » diverses dimensions de la personnalité ? La confiance en soi (6 réponses), l'estime de soi (8 réponses), la relation à autrui (1 réponse et 1 point d'interrogation -nous reviendrons plus tard sur cet élément-) et l'expression des émotions et pensées 7 réponses.

La 10<sup>ème</sup> question (ouverte), « *Quels améliorations/changements souhaiteriez-vous apporter à l'atelier ?* », apporte des réponses qui dénotent la singularité attendue et la diversité des vécus de l'atelier. Ainsi, de la réponse « aucune », énoncée 2 fois, au souhait d'un atelier plus scolaire, « *J'aimerais revisiter et revoir l'élaboration d'un poème* », mené en langue étrangère, en passant par « *Faire la visite de la bibliothèque sur une journée* » puisqu'il s'agit de livres, à ce que « *l'on [parle] de Bouglia* » et qu'on « transforme » « *la poésie en chansons* », divers registres de l'expérience de l'expression par l'écriture au sein d'un groupe sont abordés. L'adéquation, l'écart entre les apports de l'atelier et les attentes, besoins, désirs des patients dit la fixation à des contenus psychiques et représentationnels/pulsionnels, mais aussi le souhait, et la possibilité entrevue, d'une continuité du processus de symbolisation avec un ajout de médium. Une réponse est plus englobante, intégrant l'atelier dans l'ensemble de la prise en charge et dans la trajectoire de subjectivation : « *Un changement, de garder [tout] ce qui est bon, et de repartir dans la bonne voie et repartir sur un bon chemin. Reconstruire. Merci* ». Le bénéfique du soin et des remerciements pour le soutien apporté : « *Je Pour commentaire – je vous remercie de avoir soutenu énormément. Merci [toute] l'équipe* ». Finalement, pour ces patients, l'expérience de l'atelier, de l'expression par l'écriture représente une expérience bénéfique. Dans cette réponse, présentée en conclusion de cette recherche, les éléments fondamentaux de la trajectoire allant de la pulsion au langage et à la langue sont véhiculés : dispositif -place vicariante de l'animateur/clinicien-, bénéfices -ouverture-, transfert -remerciements-.

### 3.3. RESULTATS GENERAUX

Un bon investissement des participants de l'atelier de l'expression par l'écriture a été constaté, y compris pour les patients aux organisations psychotiques de la personnalité, même en état délirant. Cet investissement indique un certain intérêt/bénéfice à y participer d'autant plus que leur présence n'est pas obligatoire.

Dans la modalité poétique, l'ouverture au mode symbolique de l'éprouvé, de la pensée, du langage et de l'expression est, parfois, rendue ardue et impensable, voire, parfois encore, impossible pour les patients au fonctionnement psychotique du fait que leur fonctionnement-langage est davantage tenu par la rigidité des signifiants et par le registre pragmatique.

Cette rigidité psychique et langagière gagne en ouverture et en malléabilité par la rencontre de la dimension connotative et métaphorique du langage qu'apportent davantage les patients névrotiques. Sans avoir aucune certitude quant à un véritable détachement de ce mode de fonctionnement dans la temporalité de l'atelier, et encore moins de façon pérenne, ainsi que sur l'accès aux acceptions émanant des représentations groupales ayant émergé, et non plus à leur inscription dans le stock de représentations langagières, représentationnelles et symboliques existantes, il a été, toutefois, possible de constater que sur le plan de la dynamique de la co-construction de la signification certains patients ont pu cesser de proposer les mêmes signifiants pragmatiques, et pulsionnels, aux mots de dimension pratique. S'agirait-il de renoncement face au poids du collectif, soit face à une dynamique d'identification croissante et constante le temps de l'atelier ? Nous n'avons pas de réponse à cette question. Quoiqu'il en soit, nous pouvons affirmer, de par le nombre de patients au fonctionnement psychotique que nous avons rencontré et dont les ressources de symbolisation étaient préservées, que le déficit de créativité/symbolisation n'est pas une caractéristique pathognomonique de la psychose non compensée ou en voie de décompensation. Malgré le fait que ces ressources aient pu avoir été orientées et articulées à des schèmes de représentation pulsionnels fortement singuliers en cas d'états délirants ou peu compensés, marqués par la dispersion des signifiants et le manque de liaison et, ainsi, de sens et de réflexivité (Mme G.), la contenance représentationnelle, et donc pulsionnelle, que propose le groupe-dispositif est à même de permettre, bien que de façon ardue, le décentrement de ces points de fixation et l'accès à d'autres signifiants, collectifs et partageables, ainsi que leur construction progressive et évolutive allant de la signification au sens. C'est aussi le cas pour des fonctionnements compensés qui sont marqués par la rigidité pulsionnelle et représentationnelle des signifiants (Mme. L.). Cette dialectique décentrement-ouverture se retrouve, aussi, dans le cadre de la modalité conte collectif oral, bien qu'ici, le poids de l'altérité, du collectif et du groupe soit plus important et contraigne davantage la dynamique représentationnelle. D'autre part, le fait que ce soit l'animateur-clinicien qui effectue le choix des signifiants, faisant sens individuellement et collectivement, non seulement dédouane les participants de la fixation pulsionnelle-représentationnelle mais aussi d'un sentiment de perte. Ainsi, le jeu pulsionnel, dans sa dimension de réalisation et de renoncement, est contenu et allégé par la

présence de l'animateur-clinicien et par le travail d'accueil, de métabolisation et de transformation qu'il effectue et propose au groupe et aux individus d'expérimenter, mais allégé de la charge des affects et des pulsions

Ainsi, la co-symbolisation fonctionne comme un vecteur de renforcement/reprise des ressources cognitives, affectives et pulsionnelles dans le processus de symbolisation. S'étayant sur la dimension intersubjective du langage, la co-symbolisation participe à la subjectivation. Celle-ci se réalise par une trajectoire allant des pulsions/affects, au langage et à une langue singulière et universelle dans un jeu libidinale devenu plus souple et lus riche allant de l'objet vers le Moi.

Enfin, dans ce processus, les caractéristiques du dispositif ont fonctionné comme le support des conditions de possibilité de l'expérimentation de la sublimation de pulsions, et la transformation d'affects et de sensations... dont l'angoisse du traumatique et de l'informe, transformées en ouverture signifiante et subjective par le symbolique et le sens. Ces conditions nous ont permis d'accéder à la façon dont les sujets au fonctionnement psychotique rencontrent dans leur subjectivation l'expérience de l'expression par l'écriture dans le cadre d'un atelier de médiation thérapeutique. Nous avons pu, ainsi, constater le fait que la vie psychique, quel que soit le contenant-fonctionnement, se meut par des mouvements processuels, dialectiques, intersticiels, intertextuels et spatiaux.

## **3.4. RESULTATS DISPOSITIF**

Les résultats qui suivent relativement au dispositif soit, dans notre acception, ce qui contient, porte et maintient les conditions de possibilité de l'expérience, se fondent sur les résultats du questionnaire de satisfaction, de l'analyse des productions des patients et de la dynamique groupale dont l'analyse peut être trouvée, essentiellement, dans le second Tome.

### **3.4.1. Cadre**

Par cadre, nous entendons certains aspects à la fois pragmatiques et théoriques du dispositif.

### 3.4.1.1. Médiation thérapeutique

Notre dispositif de médiation thérapeutique, référé à la psychothérapie psychanalytique, a pour visée d'interroger les processus de symbolisation en jeux (Anne Brun, 2016), de les comprendre, de les renforcer ou de les relancer, soit d'avoir, si besoin, une incidence sur eux en termes de soutien de la subjectivation. Dans celui-ci trois axes sont structuraux : celui du médium, celui de l'associativité générative et de l'identité narrative en découlant, et celui de la dynamique transféro-contre-transférentielle groupale.

### 3.4.1.2. Médium

L'écriture présentifie et médiatise l'inconscient, tel que le démontre les cas de M. R., de Mme. L., de M. P., de Mme G. et de M. B3. La répétition, les non-dits, les transpositions, les figures de style... portent l'informe en souffrance de forme, d'adressage et de transformation, mais portent aussi des pulsions domptées, permettant ainsi de les recomposer et de les redéfinir en de nouvelles représentations. Certes de l'angoisse est réactivée, mais la dimension illusoire de l'atelier parvient, généralement, à la contenir. Tout comme l'actualisation, en une seule activité, de divers mécanismes de défense comme le déplacement, la condensation, l'intellectualisation, la diffraction en mois partiels, la rêverie... parviennent à contenir la déliaison. Prolongation des jeux infantiles, tel un rêve (Freud, 1985), l'écriture permet de figurer des désirs infantiles (Mme. L. et M. B3.), tout en offrant au sujet une expérience liée de l'expression délirante. Et un après devient possible. De la douleur au plaisir d'être et de se dire (M. P. et Mme D.), partagée dans un groupe, l'écriture de soi ouvre à l'existence de l'autre. Séduction, jugement, acceptation de la critique... réagir, ressentir, partager, s'opposer, se justifier... rencontrer et se confronter à l'altérité, s'autoriser à se voir par l'écoute des autres... peut constituer, et nous l'avons constaté, un moment, une expérience d'étayage narcissique (M. B4. et Mme D. par exemple) ; le sujet se sentant soutenu et valorisé par le groupe dans son devenir, malgré lui et malgré les déguisements, au sein du groupe. Finalement, écriture, et lecture de son texte ou de celui d'un autre, deviennent des sources de réflexion voire d'enseignements dans cette rencontre de la « vérité de l'être » (Chiantaretto, 2014) ; cet « indécidable » demandant « d'inventer une nouvelle langue » (Dumet, 2013). De cette rencontre, une trace, qu'on peut souhaiter garder pour soi (Mme. L.), pour voir et constater ce qu'il a été possible de faire et d'être, contenue dans un objet symbolique, témoin, contenant

cette vérité contenue. Dans ce bain sonore des mots écrits transformés en dits par le biais de la lecture du texte, une ouverture devient possible. La libido investit le Moi et les pulsions, notamment agressives et de mort, peuvent, le temps de l'atelier, se transformer en— pulsions de vie et d'autoconservation (M. P.), dans ce/se dire dans l'ordre symbolique intériorisé par le Surmoi le temps de cette expérience. L'historicité, l'élaboration/symbolisation secondaire, ayant intégré le pulsionnel peuvent, alors, être relancée et être source de maturation psychique et de reprise de l'élan vital (M. P. par exemple). Les traces illisibles et fuyantes (M. P.), sans fin, ni début (Dandris, 2019), sans bordures, sans continuité, tout prenant, y compris l'extérieur des feuilles... de la souffrance et de l'indistinction (Mme A.) se disant, se substantialisent en formes signifiantes, spatio-temporellement arrêtées par la possibilité d'une ouverture à du mieux-être, à un être en devenir. Ces premiers écrits, témoignent de l'être séparé et unifié dans une corporéité et dans un psychisme singulier, bien que portant l'altérité comme donnée fondamentalement constitutive ; une identité propre (M. P. et Mme A.). L'écriture sépare, comme le langage, en parlant la fusion mais aussi ce qui est divisé, refoulé et caché, tout en faisant face au manque, à la perte et à l'angoisse. Des sombres profondeurs à cet « élan vertical », cette « ascension », « montée vers le sens, vers la page, vers l'écriture » (Anzieu, 1981), l'acte d'écrire et l'écriture co-substantialisent la scène de la subjectivation ; cette lutte au corps-à-corps pour survivre à son devenir (M. P. et M. B3.) : « *L'écrivain travaille au corps-à-corps son texte ; la création lui arrache des souffrances, des aveux, désarticule les jointures* » (Anzieu, 1981). Quand le sujet s'anime, animant, ainsi, le/son texte de son être, il devient, alors, un corps psychisé lui-même, un sujet à part entière jouant à être dans le plaisir du devenir.

### **3.4.1.3. Groupalité : co-construction, co-créativité et co-symbolisation**

Alors que lors de la mise en place d'un atelier de médiation thérapeutique, voire au début des séances, la déliaison et la projection de celle-ci constituent une donnée constitutive de ce moment-espace de rencontre du singulier et du groupal, progressivement, de par la diffraction de la projection (sur le dispositif -cadre, médium- et sur le groupe -par le biais de la résonance pulsionnelle et de l'identification, de la reconnaissance, de la conscientisation et de l'appropriation-), la liaison commence à opérer sur le plan du langage et des représentations, portées par un seul et même mouvement de construction devenant co-construction (Mme L. essentiellement et Mme G.). Ce mouvement de diffraction (Kaës), qui rend compte de la dimension intersectorielle (interface), spatiale et processuelle

(temporelle) de la psyché, et qui concerne autant l'intrapsychique que l'interpersonnel, crée une enveloppe (Anzieu) somatopsychique, pulsionnelle, représentationnelle et symbolique, du Moi-peau groupal, se constituant d'un appareil de symbolisation groupal, qui s'est parallèlement constitué, prenant en charge les processus groupaux de symbolisation, ainsi qu'un contrat narcissique de base, lequel fonde et se fonde sur l'identité groupale et sur l'identité narrative/poétique singulière et groupale, construite de par l'unité, la cohérence et la liaison pulsionnelle et représentationnelle. En assumant les fonctions assurées par le Moi (cohérence, unité...) et par le pré-conscient, surgissement et organisation des représentations verbales, le groupe devient un appareil psychique groupal (Kaës). Par l'intermédiaire de celui-ci s'opère l'organisation de la matière primaire, la mise en œuvre d'un travail de figurabilité, et donc de liaison, porté par la co-symbolisation dans ce qu'il serait possible de nommer une zone proximale de la symbolisation, créant des structures/matrices symboliques, pouvant figurer, accueillir, porter, transformer et adresser ce qui deviendra des condensés somatopsychiques et ensuite des signifiants subjectifs. Le groupe extérieur, garant de l'intersubjectivité, prend en charge l'élaboration des parties enkystées (Mme. L.), en relayant, ainsi, les groupes internes figés dans et par la souffrance et la destructivité, dans un espace-temps singulier et dans une matérialité faite de présence/absence : « *l'appropriation subjective se fait d'abord dans l'illusion d'être l'auteur des textes qui en réalité sont pluriels puis de la capacité d'écrire seul en présence des autres, à travers l'écriture qui les absente* » (Cadoux, 2003/0, p. 149). Le résultat de ce travail, ainsi que le processus d'élaboration et la fonction vicariante de l'autre, seront, alors, introjectés, provoquant des effets sur le Moi et la subjectivité, les modifiant. Ainsi, la co-symbolisation intervient dans les mouvements de liaison/déliation pulsionnelle créant de la matière psychique et portant le processus de subjectivation.

Nous pouvons retrouver cela chez Monsieur P. par la continuité de sa présence, malgré son mutisme et repli, dans l'atelier et dans le groupe, par son dire silencieux qui se déverse sur le papier et par sa participation à la co-construction groupale. Monsieur P., écrasé sous l'ombre du sujet disparu mais omniprésent et omnipuissant, parvient, toutefois et progressivement, à laisser une place à l'existence d'autres, d'un groupe et à s'abstraire de cet objet devenu tout pour pouvoir être avec et en présence d'autres et pour pouvoir s'écrire : « *L'écriture en groupe a une dimension essentielle, nourricière et fondatrice* » (Cadoux, *op. cit.*, p. 148). Elle favorise l'étaillage, les ressources et le narcissisme du sujet, délégué au groupe : « *chacun trouvant chez l'autre des motifs organisateurs de son propre « incréé », une relance de ses capacités associatives en panne* » (Cadoux, *op. cit.*, p. 148). Mme. L., figée/fixée à l'idéalisation, et M. P. aux pulsions de mort, à la mélancolie, à la disparition et à

l'écrasement, retrouvent tous deux, par le biais de ce trans-narcissisme (Green), la relance de l'ouverture à des signifiants pulsionnels et fantasmatiques différents (Mme. L. et M. B3.), relançant ainsi la dynamique des pulsions (M. P.), car, tout ce qui se trouve à l'extérieur du sujet, possède, de fait, une fonction facilitatrice (Cornalba, 2019/1) dans l'élaboration, la représentation et la représentation de la représentation, l'historicisation et l'humanisation de l'expérience (Cornalba, 2019/1) d'être et de devenir. Dans ce jeu, devenu groupal du devenir, entre l'indifférencié et la différenciation, entre le délire et le symbole partageable (Mme G.), entre le même et le différent (Mme. L.), il est possible de s'éprouver parmi les autres en tant que soi-autre. L'identité de groupe, l'identification diffractée portant autant de mois partiels, l'introjection de l'autre en soi, restaure le sujet divisé et manquant. En tant qu'image et sens, en tant que substance pleine, le sujet écrivant, découlant de la possibilité d'avoir et de (se) fabriquer une identité narrative, et l'auteur, accèdent au métaphorique et au symbolique, à la signification et au sens ; les éléments (fixation/délire) se reconstruisent et se restructurent, pouvant dès lors s'élaborer. Au contact des effets produits sur le groupe de l'expression de ce qui est subi, adressé et puis transformé en intime, le sujet n'est plus, uniquement, habité et transporté par les éléments bruts mais retrouve la possibilité de transformer la souffrance en possibilité, en œuvre qui plus est, groupale/collective, restaurant, ainsi, son narcissisme perdu ou abîmé.

Pour Madame L., le travail de co-symbolisation aboutit à un assouplissement représentationnel et pulsionnel, à davantage de fluidité dans le pré-conscient, à l'accès à la dynamique processuelle et groupale de l'ouverture, représentationnelle et symbolique, à une ouverture vers d'autres signifiants, vers l'altérité. La co-construction de l'imaginaire, du poétique et du symbolique fait du groupe un vecteur de représentation, de symbolisation (Mme. L.), de sublimation et de subjectivation (M. R. et M. P.), et de l'identité narrative/poétique groupale un vecteur de soutien de réflexivité (M. P.) et de connaissance de soi.

La contrainte de la fabrication d'un langage pouvant dire le devenir d'un sujet dans la communauté humaine, d'un sens et d'une réalité partageable, témoin de l'expérience du devenir, l'humanise. Devenu référentiel commun, ce langage/langue renforce le contact avec la réalité externe, avec le principe de réalité tout en accueillant et en inscrivant, telle une interface, ce qui demeure de plus intime chez le sujet.

### **3.4.1.4. Processualité/ spatialité/ temporalité -modalités d'expression**

L'existence de l'informe, de l'indicible et de l'impensable, du paradoxal, du confus et du figé... nécessite le recours à un espace singulier pouvant accueillir, progressivement, une parole singulière (M. P.). Le déplacement d'un non-dit insu à un dire, nécessite la possibilité de la différenciation, de l'écart, de l'espace et du vide, de l'intermédiaire, du transitionnel et de la malléabilité. Soit de plusieurs espaces et, donc, de diverses entités ainsi que d'une temporalité régrédiente et progrédiente, du même et de l'autre... L'expérience de la processualité et de la spatialité, du mouvement, de la création est, également, l'expérience du contact, de la surface d'accueil et d'inscription, mais aussi de la barrière-membrane de séparation, de différenciation du devenir-évolution. Cette complexité et richesse de la vie psychique, source de créativité, a été confirmée par le parcours de production de M. R. et de M. P. et par l'ouverture du processus de symbolisation et de représentation pour Mme. L.

La question de la **spatialité** renvoie à l'existence et à la coexistence de différentes instances, processus, états... somato-psychiques et, ainsi, à la question de la fixation, du passage et de la transformation (par exemple, des pulsions et affects en représentations de choses et de mots). Ceci implique l'existence d'espaces, de blocages et de passages, de mouvement et de dynamique, mais aussi d'écarts et de liens. La liaison, jonction/disjonction, est une dimension essentielle de la vie somatopsychique dans le sens où elle permet l'existence des couples d'opposés comme par exemple interne/externe, dedans/dehors, moi/autres, inconscient/préconscient, ça/moi/surmoi, informe/ pulsions/ représentations, fusion/ projection... Contact, séparation, division et unité, supposent l'existence métaphorique de différentes membranes qui délimiteraient, par exemple le soi/non-soi, le dedans/dehors..., tout en maintenant la possibilité du contact avec les états et les contenus, avec la matière, avec l'autre... Le médium, la matière, le groupe et le transfert constituent certaines de ces membranes-peaux ; le médium constitue un contenant qui reçoit du contenu et permet l'inscription de la trace qui se transforme sous les yeux de tous, grâce au sens, appropriable, qui est co-créé, et la matière groupale (physique, psychique et langagière), laquelle représente un support de figurabilité. Ainsi, la distance-écart qui sépare la forme (pensable, dicible) de l'informe et du sens, peut être ponctuée par ces différentes membranes, qui en délimitent les différents espaces psychiques et somatosensoriels, tout en créant l'espace et la possibilité et la nécessité du lien (cernable, possible, dicible), parcouru par l'altérité, et la névrose, de l'autre. Ces enveloppes somato-psychiques

groupales, narratives et poétiques, accueillent et transportent les processus de figurabilité et de signifiante au cœur des conditions d'avènement du processus de subjectivation. Or, celui-ci étant déterminé par la spatialité, il l'est, tout autant, par la processualité puisque, ce que donne à voir la théorie des espaces psychiques, ainsi que celle des thérapies médiatisées et des groupes thérapeutiques, c'est la possibilité et la nécessité de parcourir l'écart (l'autre, les mots...) dans des transferts pluriels et multifocaux de **façon processuelle**.

Cette trajectoire allant de la perception à la représentation de choses et de mots, laquelle s'opère par le biais de la résonance pulsionnelle et affective, par les processus de liaison, de déplacement et de condensation, de métaphorisation et de construction du sens, suppose un parcours qui se déploie ; soit une temporalité, à la fois, progrédiente et régrédiente. Cette processualité se traduit dans le dispositif par l'organisation des modalités de l'expérience de l'expression : différents modes d'expression, de symbolisation et d'inscription subjective (Roussillon), impliquant le décentrement et l'ouverture de l'accès à la diversité « instantielle-topique », allant du Ça au Moi-Soi. Elle suppose, fondamentalement, la nécessité de la co-construction et de la co-élaboration de la représentation, soit la présence d'un autre, garant de l'ouverture et de l'ordre symbolique, et, enfin, la mise en place et en œuvre des conditions de l'expérience de la symbolisation de la symbolisation (Roussillon, 1995). Ce que le dispositif permet et opérationnalise.

Cette dimension dialectique de la processualité se traduit, aussi, par la dimension cyclique, d'alternance et d'ouverture (à la diversité, à l'alternance, au mouvement, à la dynamique...) et assume, dans notre dispositif, une articulation autour de l'axe individuel/collectif, oralité/écriture et, fondamentalement, de la liaison associative portée par la chaîne associative allant de l'informe singulier et des pulsions à l'affect, à la signification partageable et au sens groupal/collectif, aux représentations. La processualité est, également, portée par le recours aux inducteurs d'expression et de symbolisation (thème, image, extraits de poèmes ou contexte environnant), ayant la fonction de facilitateurs de la résonance pulsionnelle, affective et représentationnelle : émergence d'états, de formes, d'images, d'affects, de contenus... mis en mots, individuellement ou collectivement, en chaîne signifiante, en/par des phrases ou textes, de façon subjectivante. Cette résonance et activation peuvent être exemplifiées, notamment, par Mme C. et par Mme. L., en particulier en ce qui concerne la modalité **lecture**. L'identification projective produite par la rencontre de l'autre, et de l'autre comme fiction, la fictionnalisation de l'autre pourraient-on dire, facilite, peut-être, l'investissement libidinal et la possibilité de la projection d'éléments bruts dans un autre, investi comme bienveillant, car absent et irréel, et garant d'une singularité

aussi radicale que celle qui se projette. Cette rencontre/retrouvaille/activation de ces matériaux bruts s'opère d'abord par et chez l'autre, ce qui contourne et déjoue les résistances inconscientes liées à un sentiment d'intrusion. L'intimité, chez l'autre et chez le sujet, est colorée de l'aire de l'illusion et de la rêverie et, ainsi, rendue possible et non dangereuse ou douloureuse : « Lire ensemble est une manière de raconter, de se raconter, et de raconter à l'autre dans le plaisir d'une co-construction narrative » (Golse, 2001, p. 109). Cette « bienveillance joyeuse » de la possibilité de se raconter sera renforcée par la modalité **jeux de rôles** qui propose, alors, au sujet, de jouer à faire semblant d'être différent, tout-puissant, par exemple, dans un mouvement d'idéalisation de ce qu'il est donné à imaginer pouvoir être. Par parties-bouts de ce qui est essentiel. L'avancée vers cette vérité profonde du sujet, continue de se produire sous le mode du désir dans la modalité **conte individuel écrit** permettant alors au sujet de déployer ce qui avait été entrevu comme une possibilité : se rêver devenir. Mme. L. et M. P. plongent allégrement dans cette possibilité d'imaginer et, *in fine*, de créer, pour de vrai, un double d'eux-mêmes authentique, toujours idéalisé. Toutefois, en réalité, ces rencontres, aménagées à vrai dire, des désirs visent et, s'avancent bien entendu, vers les retrouvailles, le retour du pulsionnel, de l'informe, du traumatique... une fois le devenir apprivoisé comme étant une possibilité. La modalité **conte oral collectif** apporte, alors, son lot d'angoisse, de traumatique et d'informe, de détresse, d'affects archaïques, dépressifs, mélancoliques... des fantasmes qui sont en attente d'être exprimés, adressés et métabolisés, en attente donc d'un autre/environnement en mesure de rendre possible ce travail profond et, fondamentalement, douloureux. Ici, débute, véritablement, la confrontation à son intériorité déchirée, en crise, figée... ici débute vraiment l'expérience d'une expression transformatrice, d'un dire éclairé et éclairant. Et, ici, l'autre/environnement se présente comme exerçant cette fonction fondamentale de posséder les qualités nécessaires pour être vicariant dans ce devenir qu'il propose de façon ouverte, dynamique, bienveillante et confiante. M. B3. et Mme C., par exemple, exemplifient ce cheminement de la rencontre, provoquée, acceptée et, finalement, possible et apaisée, avec les éléments bruts. Un peu de douceur vient, ensuite, par la prose poétique, apaiser ce moment anxiogène. À présent que l'hermétique/paradoxal a été approché et reconnu et est devenu moins redoutable et inaccessible, il devient possible de faire l'expérience de pouvoir en jouer, juste avec quelques images-mots dans une figurabilité qui s'entrevoit comme particulière certes mais néanmoins possible. Le langage, l'élaboration secondaire apprivoise informel, pulsions et affects et, tout en continuant de provoquer de l'évènement psychique/subjectif, de l'inattendu, redonne une place au Moi (rencontre et compréhension de l'inducteur d'expression). Certes, cette expérience passe, de nouveau et encore, par la subjectivité/psyché de l'autre, d'un

autre tout aussi divisé et perdu que le sujet qui lit sa psyché. Mais il est question ici de provoquer de la résonance et de l'écho, de bousculer le sujet dans sa vérité profonde. C'est, effectivement, encore une découverte qui peut demander un accompagnement serré dans le déchiffrement du sens de par la paradoxalité retrouvée. M. B3., par exemple, exemplifie cette difficulté, cette résistance à s'y confronter. Mais, encore une fois, finalement, il devient possible de débloquent et de relancer les ressources représentatives et symboliques enkystées ; l'autre, provoquant, est aussi vicariant, facilitant l'accès à la déconstruction/reconstruction de la signification dans un espace prévu pour cette expérience, présentant, ouvrant et maintenant cette possibilité. Le sujet est, toutefois, progressivement et de plus en plus, renvoyé à sa radicale distance avec lui-même, à sa radicale étrangeté, mais, aussi, à la possibilité/nécessité/obligation de saisir la possibilité d'une parole pouvant être un dire vrai. Alors, survient la modalité **poésie individuelle écrite**, où il y a surtout du sujet dans une expérience qui n'est pas inconnue mais qui puise foncièrement dans la matière/substance méconnue, inconsciente : « *Le poème ne fait pas autre chose dans son diachronisme que de développer et de superposer en feuillets des expériences multiples tirées du même négatif originel (le représentant inconscient) à l'aide de révélateurs inconscients* » (Anzieu, 1981, p. 139). Cette matière paradoxale est, en réalité, une possibilité de liberté : des vers-mots, de la ponctuation, de la rime, du rythme (Golse, 2006), sonore (Maiello, 1991). Cette ouverture du langage et du monde poétique, la malléabilité retrouvée, la résonance pulsionnelle... créent du mouvement, du surgissement, des passages, du foisonnement, de la matière avec de la matière, de la vie, des corps habités de vie... Par la poésie, où tout est une question d'espaces ponctués de silences et de toutes petites touches, pourtant infinies, de sens, le sujet retrouve l'immensité de son être ainsi que l'infinie possibilité de jouer à être et à dés-être. Une telle ouverture, bordée néanmoins par le symbolique, soit un « *accordeur* », ce qui « *réalise le passage du monde du dedans au monde du dehors* » (Chouvier *et al.*, 2002, p. 3), constitue non seulement une vraie liberté pour le sujet enclavé, de par les « *évoqueries inattendues* » (Anzieu, 1981, p. 142) qu'elle permet et qui affectent la subjectivité du sujet (Coulombel *et al.*, 2016), mais représente, aussi, un réel événement pour l'environnement, soignant, ritualisé et clos sur des soins qui sont, néanmoins, aussi des catégories. Ce dialogisme intérieur, qui dit et élève la polyphonie du sujet au rang de valeur esthétique constitue ainsi un véritable événement/avènement. Le « *rayonnement associatif* » (Green, 2002, p. 158) poétique, qui va de la sensation au sens (Golse, 2006), via ce dire symbolique est pleinement saisi par M. P. qui peut, alors et de nouveau, cesser de s'agripper à un objet tout-puissant et omniprésent, même dans l'absence pour s'émerveiller devant la vie, non pas uniquement celle d'avant, de l'enfance, de la « magie » féérique du tout possible, mais bien de l'existence même de la vie en soi. Création

et créativité sont retrouvées ; les « *troubles profonds* » et les « *résistances* » associées ayant été « vaincus » (Guimón, 2004, p. 174). Dans ce cheminement, entre retrouvailles et ouverture des possibles, en devenir, douleur, beauté et plaisir d'exister, oscillent et co-existent même dans l'objet poétique.

La modalité **poésie collective** rassemble tous les éléments constitutifs de l'expérience de l'expression de l'inconscient au sein d'un cadre *ad hoc* et vient clôturer, border ce cheminement. Le langage est travaillé au corps par la paradoxalité et le négatif afin de le rendre signifiant, à la fois radicalement singulier et partageable. De l'image au mot, il s'agit de créer de la continuité dans la non-liaison, la déliaison, le clivage entre extérieur/intérieur, chose/mot, mots isolés et signification/sémantique. Spatialité (Donnet) (relations entre les espaces et la signification, logiques d'inscription particulières -système/univers avec un sens particulier-), processualité et co-symbolisation, constituent les contraintes fondamentales de l'expérience tertiaire de la sublimation. D'un point de vue **topique**, la dialectique intrapsychique/intersubjectif/réalité est revisitée, aménagée et assouplie et convoque l'ensemble des instances psychiques. D'un point de vue **économique**, l'expression/projection pulsionnelle gagne en ouverture par l'accueil du principe de plaisir dans la conflictualité. Enfin, d'un point de vue **psychogénétique**, le processus de symbolisation poétique suit l'axe perception (images/choses) à la représentation (mots) et à la représentance ; soit de l'objet perceptif à l'objet poétique/symbolique.

Cette dynamique processuelle/spatiale, d'actualisation, permet la constitution d'un mouvement de resubstantialisation du sujet qui écrit par le sujet d'écriture, double narcissique, affectif, pulsionnel. Cette décentration, plutôt que clivage, permet d'inhiber la décharge trop massive d'affects, aménage les résistances inconscientes du retour de l'inconscient et du refoulé et facilite l'expression, l'introspection et l'élaboration. La subjectivation également de par la constitution d'une identité poétique associée à l'historicité, traduite par des signifiants formels. Réhabilité dans sa vérité profonde et dans sa possibilité et capacité de devenir, le sujet, en mesure dès lors de s'exprimer, de se questionner, de proposer, d'interagir, de s'adresser aux autres, d'être assertif... peut récupérer réflexivité, intentionnalité et volonté. Plus indépendant relativement au Surmoi, ayant retrouvé et s'étant approprié de nouveaux fragments du Ça, ayant redoré les dimensions de l'Idéal, le sujet se retrouve enrichi dans son champ de perception et son rapport au monde. Il peut, ainsi, prendre en compte sa vie psychique, mieux la comprendre, tenter de la modifier. Il est alors possible de laisser une place plus importante à la dimension de l'être. L'expression poétique se révèle signifiante et performative.

La dimension processuelle est constitutive du cycle de façon globale et, aussi, en particulier, de la modalité poésie collective. Pour Mme. L. par exemple, la

processualité se traduit par l'expérience de la fonction liante contenant/contenu et ceci dans le sens de l'ouverture pulsionnelle, affective et représentationnelle que la confrontation à l'altérité permet. La co-symbolisation poétique permettant d'accéder à des représentations inconscientes, pour Mme. L. ce processus parcourt une trajectoire allant de la projection d'affects archaïques (abandon), de l'identification projective, à l'idéalisation, en passant par la fixation à la modalité imaginaire et à des contenus relevant de l'idéalisation, avant de parvenir à accepter l'ouverture des signifiants et du processus. Cette ouverture constitue aussi un bénéfice énergétique pour Mme. L. de par la libération de la fixation des signifiants. Enfin, elle permet la prise de conscience et, finalement, l'acceptation d'un fonctionnement répétitif (fixation des signifiants et processus de fixation). Pour Mme G. et pour M. P., il s'agit d'expérimenter la fonction contenante de la bordure groupale de la construction de la signification dans l'expression d'éléments bruts délirants (Mme G.) et de l'expression de la déliaison pulsionnelle de par la destructivité des pulsions de mort (M. P.). L'aménagement des résistances inconscientes et l'assouplissement des modes défensifs, de symbolisation et d'intégration psychique sont facilités par la mise en place de modalités facilitatrices (lecture, jeux de rôles et conte individuel écrit).

#### **3.4.1.5. Associativité générative**

Le dispositif a été conçu pour faciliter l'association d'idées, la liaison informe/pulsions/traumatique/représentation, et donc la représentance. Nous avons été attentive à l'émergence et à la mise en forme de l'informe inconscient et à sa transformation, en condensés somato-psychiques, par le procès de figurabilité et de construction du sens (pulsionnelle et représentationnelle), et ensuite en signifiants formels, dans notre acception, des contenus/contenants ayant reçu une qualité de représentance, de réflexivité et d'historicité. Ce travail sur l'associativité générative, dans notre acception, association d'affects, de par la résonance émotionnelle, association d'images, de représentations et d'idées, générant, de par la liaison pulsionnelle, représentationnelle et sémantique, d'autres contenus somatopsychiques, s'est surtout effectué dans les modalités groupales. En tout cas, dans ce travail de thèse, c'est dans celles-ci, en particulier dans la modalité poésie collective, qu'il a été observé, soutenu et renforcé. Afin que ce travail/processus émerge et se déploie, il est nécessaire que la co-création, concomitante de celui-ci, d'une enveloppe psychique, se constituant en Moi-Peau, se produise, que de la réflexivité (capacité de se voir, de s'entendre et de se sentir) (R. Roussillon, 2008)

advienne, tout comme la quadri-dimensionalité (Meltzer *et al.*, 1975), l'ouverture de la représentation, à même de porter l'historicité.

Ainsi, ce processus de l'associativité générative se réalise à partir de plusieurs fonctions : celle de la figurabilité, du saisissement, de la présentification, de la mise en forme de l'informe et du pulsionnel -en images, mots, phrases, chaînes associatives -individuelles et groupales-, signification, réseaux thématiques, sémantiques et sens-), et de la transformation de l'informe diffus en de nouvelles formes enrichies de signification. Elle procède de l'activation/résonance (informe/états/pulsions/affects), de la liaison (figurabilité/ représentations/ représentance) et de la génération de contenus, dans un mouvement de création et de créativité, de vie et de matière psychique, allant des sens au sens et de l'intrapsychique à l'intersubjectif. Nous allons à présent nous pencher sur les processus intrapsychiques concernés par l'associativité générative, soit sur la matière psychique, et sur les processus linguistiques, la matière écrite.

Sur le plan intrapsychique, l'associativité générative est intimement liée à la fonction de la liaison :

- Entre les diverses instances psychiques, aménageant les liens et les passages entre elles.
- Entre l'inconscient et le conscient :
  - dont le passage se fait par le biais du langage, entre des états à des contenus, et dont la visée est celle de la construction du sens et de la réflexivité (Mme. L. et Mme G. dans la modalité poésie collective).
  - Le processus de conscientisation, de par l'abréaction qu'il permet grâce à l'expression, implique une prise de distance relativement aux affects (contenus et charge énergétique), laissant de la place à l'introjection et à l'appropriation du sens, du processus d'expression et de signifiante, de la place vicariante de l'autre, des ressources du sujet, de la possibilité de la transformation et de la maturation. Ainsi, réflexivité, ouverture à l'autre et au monde portent le processus de sublimation, de symbolisation et de représentance (capacité d'introspection et d'élaboration, connaissance et compréhension de soi et du monde, maturation psychique). Ce processus de liaison (des sens au sens) est double s'effectuant autant sur le plan intrapsychique, de la matière psychique, que sur celui de l'expression et dans la matière langagière/écrite. Ce double processus concomitant signe la

possibilité d'envisager la psyché comme un appareil à représenter, à symboliser et à symboliser la symbolisation selon la nécessité, l'exigence de passer de l'informe/pulsions au langage ; soit d'humaniser le sujet et son expérience au monde.

- Le processus de conscientisation implique l'existence de l'autre/groupe, lequel demande, et permet, des ajustements constants, dans un jeu d'écho et de miroirs, de reconnaissance et de surprise (ce qui est exprimé et entendu, ce qui est su et reconnu, ce qui est dit de l'insu, ce que les autres renvoient et qui relève de la surprise ; par exemple Mme C. pour la lecture, Mme G. et Mme. L. pour la poésie collective et M. B3. pour la poésie individuelle, la prose poétique et pour le conte aussi). Ce processus de conscientisation est source de décentrement, d'ouverture et d'enrichissement, de connaissance du sujet, des autres et du monde.

Sur le plan du langage, l'associativité générative est, également, fondée sur l'association et la génération de contenus.

- Face aux processus défensifs dans l'expression et l'élaboration de l'informe, des pulsions et des affects (Mme. L. et Mme G.), face aux résistances psychiques inconscientes et à la résistance du langage (acceptations, normes sociales et culturelles) à exprimer la radicale singularité, tout en attestant de l'existence et de l'opérationnalisation de l'inconscient (Mme G.), des fantasmes (M. B3.), des désirs (Mme. L.)..., il est nécessaire d'aménager la possibilité de la figurabilité, de l'abréaction et de l'expression. La liaison opère cette possibilité. La liaison lexicale et sémantique transforme les mots isolés en structures signifiantes, des phrases, unités de sens, ensuite, en réseaux de signification (mots/représentants somatopsychiques/représentants signifiants), se structurant progressivement, de façon progrédiente et régrédiente, en une scène/texte, une histoire, un univers signifiant. Dans la modalité poésie collective en particulier, les mots isolés se transforment en unités signifiantes, en condensés de signification s'articulant en réseaux de sens. Il s'agit d'un jeu entre l'absent, l'invisible, l'inaccessible, l'informe, les espaces, les silences et l'intervallaire (Pessoa) et le surgissement et articulation de parties, d'états, d'images et de mots. Ce travail de déconstruction/construction/reconstruction du sens articule l'informe traumatique, le pulsionnel et les affects à la

représentation et au langage dans la visée de rencontrer au plus près la vérité subjective du sujet inconscient et de la traduire au plus juste. Trouver les mots « spéciaux » (Mme. L.) pouvant dire l'étrange singularité. Se crée ainsi, par la co-sublimation, la co-représentation et la co-symbolisation, une enveloppe sémantique et somato-psychique ; une peau symbolique à même de permettre l'organisation des parties projetées en signification, en discours et en récit. Des parties-états projetés sont, par la liaison et par l'associativité générative, transformés en matière psychique : d'autres états, des images et des scènes, des contenus et du sens. Par la malléabilité retrouvée du langage, écrit, des représentations et des processus, le clivage et la discontinuité se structurent, la substance somatopsychique s'unifie, le paradoxal devient sens en construction, l'absent devient présent. Certes, les intervalles demeurent, tout comme les restes à symboliser, mais des avancées ont été réalisées face au monde. Lier, signifier, structurer, de façon régrédiente et progrédiente... le langage, écrit notamment, en tant qu'objet transitionnel inclut, dépasse et humanise. M. P. passe de la position subjective « je inexistant » de la fusion, à celle d'un « je seul, transparent » sans l'objet, puis à un « je désirant », manquant et à la recherche d'un autre, pour parvenir, enfin, à un « je » qui récupère l'historicité et, ainsi, un avenir possible. Une existence propre.

- Ce travail de liaison est au cœur de la fabrique d'un discours et d'un récit où l'historicité est toujours possible, mais est bordée par l'existence et la présence de l'autre ainsi que de l'ordre symbolique.
- L'autre, groupe/collectif, permet l'ouverture de l'expérience de la rencontre et de l'expression de soi, rendant possible l'alternance entre l'exprimé-donné et l'accueilli-compris/signifié-redonné (métabolisé et transformé), dans un jeu de collaboration dans la création du sens, d'une place habitable dans le monde et, in fine, du sujet. Il s'agit là d'un don/contre-don de ce qui est manquant ou défaillant chez l'autre, d'une greffe de sens, de réflexivité, de symbolisation. L'autre et le groupe contiennent et transforment l'informe, les pulsions, le traumatique, la charge énergétique, et soutiennent le processus de liaison (le travail de mise en forme signifiante), assurent l'accueil, la bordure/contenance, facilitant la discrimination, l'élaboration sémantique, la compréhension ; bref la transformation

L'associativité générative, sur le plan du langage, de l'expression, écrite notamment, et de la psyché, représente un processus tertiaire, liant les diverses instances psychiques (allant du Ça, au Moi et au Soi, portant et réalisant les instances de l'idéal, et de l'inconscient au conscient). L'associativité générative, la liaison (informe/perception/représentation/sens), fonde l'ensemble du dispositif dans la visée de rendre la vie psychique plus malléable et de permettre l'avènement et l'inscription de la trace du processus de subjectivation : inscription du sujet dans l'expression/langage. M. P. a pu se décentrer de la fusion et Mme. L. de l'idéalisation ; M. B3. a pu exprimer des fantasmes et accéder au poétique et Mme G. exprimer son idéation délirante et, aussi, accéder à la qualité de celle-ci et, in fine, supposons-nous, à son état délirant et au processus de déréalisation. La relance et le soutien de ce processus de subjectivation par l'activation de la sublimation, de la symbolisation et de la liaison, mené fondamentalement, lors de l'atelier poésie collective, s'est déroulé, concrètement, comme suit.

L'injonction du cadre/dispositif oriente et détermine le début du processus de l'associativité générative vers la perception de l'environnement. Il s'en suit un moment de vide laissant espace à la rencontre entre le monde externe et le monde interne. Les participants sont ensuite invités à traduire par des mots écrits au tableau, les signifiants ayant émergé dans le « site » de l'ouvert. Du fait de la perception externe, la plupart des signifiants sont des substantifs et parfois des noms propres, renvoyant à la réalité externe, associés à des articles, définis ou indéfinis. Parfois des adjectifs sont évoqués, référant à des états somatopsychiques. Peu de verbes adviennent psychiquement, ce qui dénote certes une certaine immobilité de l'environnement mais aussi des patients, ritualisés, hospitalisés. Le travail à réaliser consiste à transformer ces mots isolés, en matière, qui s'organise, se structure et se déploie en signification avant d'aboutir au sens et, finalement, au sens commun. Les trois injonctions fondamentales du cadre réalité se résument à : il faut faire avec cette matière-Monde-texte sans ajouter d'autres mots qui viendraient déployer la matière potentielle condensée de la signification, il faut la rendre signifiante, intelligible et poétique et, aussi, collective. Telles sont les bordures que le dispositif apporte au travail du poétique, de la symbolisation et de la sublimation. Connaissant la difficulté du processus, acceptée bien qu'imposée, de condensation, nous acceptons que certains marqueurs de liaison, surtout les verbes, soient introduits. Transformer des substantifs en mots poétiques, en signifiants poétiques, pose la contrainte de les rendre imagés, métaphoriques. Cette force de la contrainte est portée par l'animateur clinicien, ancré dans ses ressources de poétisation et de symbolisation, elle est projetée sur le langage par les injonctions du dispositif. Le travail sur la dimension dénotative des mots, le travail sur les signes (ponctuation, forme des mots -majuscules, localisation dans l'espace du

tableau-) qui deviennent et contiennent des symboles de signification potentielle non-verbale. Cette liaison signifiante s'opère de façon concomitante dans la matière textuelle et dans la matière psychique, permises par l'actualisation du déplacement/projection, de la condensation, de la dimension associative de la psyché et du langage. La trajectoire allant de la dimension dénotative, neutre et partageable, à la dimension connotative, signifiante, implicite, du langage donne à voir le processus de construction du sens et du sujet. Ainsi, liaison pulsionnelle, représentationnelle, thématique et sémantique créent la possibilité et l'ouverture de l'espace d'une pensée particulière qui est expression/compréhension englobantes et source de réflexivité. De la perception, en passant par l'hallucination, pour aboutir à la représentation et à la représentance, ce processus de l'associativité générative s'inscrit dans les processus de liaison, tertiaires, entre réalité (substantifs), éprouvés (adjectifs), langage et symbolique (procédés linguistiques/stylistiques).

Nous soutenant des apports de Anne Brun (2016), nous allons exemplifier ce processus par l'analyse de quelques productions de Monsieur R. dans lesquelles ce processus est davantage visible.

Les productions de M. R. donnent à voir la mise en œuvre du processus d'associativité générative. Nous ne pourrions pas mener une analyse diachronique des productions de M. R. puisque, dans celles-ci, il n'est pas fait mention des dates des ateliers. Toutefois, le fait que ce dernier ait participé à diverses modalités d'expression, nous permet d'identifier la trajectoire globale de l'expression entre la modalité jeux de rôles et les modalités prose poétique et poésie. Pour ce faire, nous allons nous soutenir des apports de Anne Brun (2016) pour tenter d'identifier la constitution de la chaîne associative singulière en identifiant l'émergence d'items-formes thématiques, le déploiement de ceux-ci en contenus, leur transformation sémantique en sens. Ainsi, nous allons tenter d'identifier la projection de positions subjectives dans la matière linguistique en nous soutenant de la nomenclature proposée par Anne Brun (*op. cit.*) : position projection/fusion/fixation, position de détachement, position de projection/écart.

Tout d'abord, nous notons que M. R. organise spatialement et temporellement son *portfolio*, véhiculant des contenus véhiculés et du parcours d'expression, qu'il adhère aux consignes (surligner/colorer les mots importants, reprendre certains mots -signifiants- fondamentaux...), et que, lorsque il est proposé un inducteur d'expression/symbolisation, les contenus exprimés sont brefs et succincts, bien que le sujet écrivant puisse jouer avec les signifiants proposés par l'auteur portugais F. Pessoa, les intégrer dans son expression, les

transformer par sa singularité et les dépasser en ouvrant la signification, le gradient du sens.

Le mouvement d'avènement, de saisissement et de déploiement de la représentation et de symbolisation se déroule comme suit. Dans la modalité conte collectif, nous repérons un mouvement allant de l'expression projection (modalité jeux de rôles), où des parties-bouts-images d'affects et de pulsions sont externalisés, en passant par l'émergence de l'imaginaire/infantile encore archaïque (conte individuel), à la structuration, sur le plan de la causalité et donc de la temporalité, des mots en phrases, en signification et, ensuite, en sens (conte collectif et prose poétique -détachement et réflexivité-, poésie individuelle et collective -réflexivité-). Ce mouvement de création, de symbolisation, de sublimation et de subjectivation allant de la projection à la réflexivité ayant été identifié, nous allons à présent nous pencher sur des textes/productions où ce mouvement de structuration de ce qui cherche à s'exprimer et, ainsi, de la pensée et, enfin, de la réflexivité sont les plus évidents sur le plan processuel et qui n'ont pas été analysés précédemment.

Ainsi, considérons la modalité conte collectif :

« - *Classé historique*  
disparaît. Un groupe de randonnée et puis s'en va dans  
la forêt.  
Il s'est perdu, une boussole lui ai donnée.  
Il était une fois un château dans la forêt. »

M. R. commence son court texte par une spécificité mais, aussi, par une indétermination. Sur quoi porte cette qualité ? Cette incertitude se retrouve dans le deuxième vers lequel commence par une minuscule ; on s'attendrait donc à ce qu'il existe un lien de continuité entre le premier et le second élément, mais ce lien est très improbable du fait que ce qui est « *classé historique* » doit demeurer. Ainsi l'état/situation de « disparaître » ne peut que concerner un sujet-contexte. Effectivement le 3<sup>ème</sup> vers vient compléter ces deux « bouts » disloqués, mais en passant d'abord par un sujet, « ils -un groupe- », éloigné du singulier concerné par l'action de disparaître. Il rend présent ce qui était posé d'emblée comme absent ; nous déduisons qu'il s'agit d'un sujet faisant partie d'un groupe ayant, peut-être, un objectif spécifique : celui de la visite de ce « *classé historique* ». Ce sujet, très peu substantiel, pose un acte toutefois : celui de quitter le « *groupe* » et de choisir la « *forêt* ». Nous faisons ainsi un lien, hypothétique et régrédient, entre cet espace et l'évènement disparition : il y disparaît. Peu à peu, le plus d'éléments, de mots permet de déployer ce qui s'était présenté de façon trop condensée pour être compris et permet la compréhension régrédiente. Une image-événement se

construit, se structure. Le sujet reste impersonnel, vu de sa situation dans le groupe (membre et aidé) dans le fait de s'être perdu et « agi ».

Ce texte-représentation commence par un élément qui pourrait être intermédiaire dans la construction de ce récit mais qui se révèle être fondamental pour le sujet écrivant, peut-être du fait de la qualité-attribut le définissant ? Il termine par le début, ce qui signifie qu'il aurait fallu l'émergence de tous ces bouts d'éléments pour que de la liaison émerge et se déploie afin que la situation-contexte-événement puisse advenir et s'associer aux autres éléments, construisant ainsi la signification. L'indétermination et la liaison signifiante régrédiente constituent les modalités du processus de construction de l'associativité générative. La chaîne associative se compose d'un contexte extérieur-objet de la situation-verbe (implique le sujet, absent). Le sujet demeure seul mais ayant acquis un outil pouvant l'aider à se retrouver. Ainsi, dans cette trajectoire, la construction se fait *a posteriori*, la connaissance, la réflexivité que le sujet narratif apporte au sujet écrivant peut-être aussi, tout comme se construit une continuité spatio-temporelle se référant à un début, à un point de départ qui surgit comme possible : « *Il était une fois* ». Ainsi, de façon rétrospective, telle qu'advient la pensée voire la réflexivité, il nous est possible d'induire le fait que dans cette trajectoire de subjectivation, le clivage entre une partie pulsionnelle et une partie rationnelle, une partie aidante et une partie à structurer dans son désir de réalisation, signe la présence concomitante d'un « je » en attente et dans le désir d'advenir. Dans cette trajectoire l'opposition se poursuit entre le sujet et les autres/monde extérieur, présents et adjutants, dans l'adhésion à la convention, et entre le désir d'autrui et l'action du sujet de s'en aller (au risque de se perdre et de disparaître avant que l'autre-monde ne revienne à être présent mais juste comme une boussole aidant à retrouver son chemin et à se retrouver). Dans cette trajectoire, ce qui est retrouvé c'est bien un point de départ de l'expérience, du récit certes mais aussi et surtout la possibilité de poser un acte de subjectivation. Un sujet pouvant avoir accès à la signification de l'expérience, la comprendre et la narrer : un « je » qui est en mesure de raconter sa propre histoire dans un récit qui se complète, se construit, de la fin des énoncés vers un début d'événement. L'historicité est acquise. Du désir de l'autre, de l'indifférenciation/fusion, de la perte dans son désir propre, des retrouvailles des autres-Monde... telle est la trajectoire des conditions de l'avènement d'un sujet, d'un dire subjectivant. Cette aventure du devenir, condensée, se déploie, se substantialise dans l'après-coup, s'enrichit autant de l'identification/fusion, que de l'autonomisation, de la déliaison pulsionnelle, de l'identification d'un écart et, enfin, de l'intégration de l'expérience de ces divers processus et de son résultat. Les conditions de la possibilité d'expérimenter le devenir s'établissent par les éléments processuels le permettant : fusion (désir des autres/sien propre)/ défusion/

principe de réalité. De l'absence à la présence-pulsion, le sujet est à connaître et à dépasser par l'existence d'un autre, séparé et adjuvant. Ces conditions sont portées par une pensée qui s'articule de façon progrédiente (événements la caractérisant), mais aussi régrédiente, notamment sur le plan de la signification. On passe de la projection (dispersion par bouts qui se juxtaposent), à la structuration signifiante progrédiente et régrédiente. Ayant quitté l'ombre d'autrui, le sujet devient et dit, raconte. La seule trace de l'existence « agentive » du sujet, c'est l'action de quitter le même pour aller rencontrer l'inconnu (par deux fois, il quitte le groupe, mais aussi un des objectifs probables de sa constitution, à savoir la visite du site « *classé historique* »). Cet acte est relayé par un narrateur, un « il » différent du sujet, qui le qualifie alors de disparition. Mais il s'agit donc du regard de l'autre/des autres (un thème constant dans les contenus exprimés par M. R.) Il s'ensuit l'énonciation d'un moment paradoxal traduit par l'énoncé : « *il s'est perdu, une boussole lui ai donnée* ». La forme verbale porte la confusion sur le plan de l'identification des sujets/objets. Qui donne ? S'agirait-il d'une trace, d'un marqueur de l'existence d'une séparation, d'un clivage entre le sujet et l'objet ? Quelle serait donc la fonction de cette « erreur » de conjugaison ? D'autre part, la confusion temporelle est introduite par la coexistence de la forme verbale indirecte « *lui ai donnée* » et une forme directe « *ai* ». Le surgissement du sujet s'effectue ainsi « entre les lignes », sous le regard dominant du narrateur et sous le regard/action bienveillant d'un groupe adjuvant/vicariant. Ainsi, dans cette relation au groupe, indépendance/vicariance, il apparaît une qualité essentielle de cette situation /contexte d'être perdu mais de ne pas être seul toutefois : l'autre qu'il a fallu quitter se révèle. Néanmoins, aidant le sujet perdu à trouver une direction, à retrouver un chemin, celui du groupe peut-être, à se retrouver dans sa singularité et dans son désir, mais aussi dans l'inscription « modérée » dans un groupe. Cette boussole donnée par un autrui groupal permet donc de retrouver la possibilité, notamment de construire une direction, un sens, après l'expérience, tout azimut, de la forêt pulsionnelle où il est possible de disparaître et de se perdre. Ainsi, par cette information contextuelle, il est possible de comprendre, de façon régrédiente sur le plan spatio-temporel, la disparition du sujet et le « classé historique ». Nous comprenons dans ce déroulé de la situation/événement, l'existence de différents temps entremêlés et une trajectoire d'apparition et de constitution du sujet allant du même commun (objectif/désir) à un acte de séparation et d'individuation (désir propre), vu par le groupe comme une disparition et une perte. Nous ne saurons pas, d'ailleurs, si le sujet retrouvé rejoint le groupe mais nous serions tentée de croire que non de par l'action du groupe (donner une boussole, pour qu'il s'oriente donc seul, bien qu'à l'aide d'un objet donné par le groupe). Action paradoxale d'ailleurs puisque le sujet est absent. Dans cette scène qui se construit et se déroule sous les yeux de l'auteur et du

lecteur, différents espaces (site, randonnée et forêt), et temps (celui d'un état de fait relatif au site, intemporel, celui de l'événementiel, circonstanciel -disparaître, randonnée, partir, se perdre), surgissent, comme différentes qualités (disparaître, partir, se perdre et se retrouver nous le supposons) et états (singularité impersonnelle, membre d'un groupe, groupe, singularité personnelle ; Je/autres). Ces différentes oppositions quelque peu déliées, se retrouvent associées par la dernière phrase qui englobe le tout découlant d'un début qui ne peut que surgir à la fin de ce parcours signifiant, après le surgissement de contenus et des résonances pulsionnelle, représentationnelle et sémantique/thématique. Ainsi, dans cette expérience du sujet en devenir, plusieurs positionnements subjectifs peuvent être identifiés : fusion/détachement/réflexivité. Ceci sur le plan de l'expérience formelle de l'expression que nous déduisons être le reflet/écho de l'expérience interne. Dans cette scène-texte, la chaîne associative se compose de : « classé historique-disparaître-groupe-perdu-boussole-Il était une fois ».

Considérons, à présent, la modalité prose poétique :

*« Chacun de nous a sa [vanité], et cette [vanité] consiste à oublier que les autres ont une âme semblable à la notre.*

*Chaque personne à une identité qui lui est propre selon les raisons on surmonte ça crainte, peur ou ses angoisses, selon son caractère et à sa façon de pensée notamment le regard d'autrui sur le comportement.*

*Chaque individus est différent, il ressent des idées, des envies différentes. »*

Nous remarquons l'écriture peu compréhensible contextuellement d'un mot « vagnité » qui nous contraint à déduire la signification en fonction de la signification générale du texte. Nous constatons, d'autre part, une plus grande fluidité dans la construction de la signification et une trajectoire sémantique allant de l'invariant (1<sup>er</sup> paragraphe) au singulier (2 autres paragraphes), alors que chaque début de paragraphe débute avec une locution qui renvoie et porte la singularité. Nous constatons, d'ailleurs, que le sujet écrivant joue avec cette locution en introduisant des nuances : « chacun de nous », « chaque personne » et « chaque individus ». Ce mouvement « impersonnel/inclusion-singularité » se décline, aussi, sur le niveau de l'être et de l'individu.

Dans ce texte/scène d'un sujet en devenir, dans ce parcours de subjectivation, le sujet écrivant s'inclut dans un collectif fait de singularités, il traverse diverses phases : « chacun de nous », « les autres », « chaque personne », « propre », « sa

façon » et « chaque individus ». Par celles-ci, le « je » impersonnel rencontre l'autre, s'individualise davantage, pour ensuite garder quelque chose d'un « nous », avant de ne devenir un individu à part entière et se fondre, « disparaître », enfin, dans l'impersonnel « il ». Dans ce parcours, soutenu par des considérations morales, le devenir oscille entre le « je » et les « autres » ; mêmeté et différence se projettent sur la qualité vanité, qui est le propre de ce chacun de la condition humaine, de se considérer comme unique. Ici, la singularité est portée par le signifiant « âme », signifiant englobant diverses acceptions supposons-nous, éloignée du pulsionnel. En plus de ce rappel d'humilité, de ce qui est connu, le sujet écrivain rappelle la question de l'identité qui est certes particulière mais dont l'existence constitue un principe invariant. Le sujet écrivain cherche à comprendre les raisons, le contexte de ces états/qualités, se positionne, s'affirme et détermine ce parcours par un signifiant majeur : celui du dépassement et donc de l'intégration. Devenir. De l'impersonnel invariant à l'impersonnel englobant l'individu, cette dynamique singulier/pluriel est autant présente sur les contenus que traduite par des marqueurs linguistiques. Il en est ainsi de l'énoncé « *chaque individus est différent* ». Qui est différent et qui est semblable ? Quelles sont les particularités de l'invariant ? Ainsi, dans ce parcours, les « conditions de vie » (craintes, peurs, angoisses, le regard d'autrui sur le comportement, sa façon de penser), sont faites de ces déterminations. Or, il s'agit de surmonter ces affects, de dépasser ces conditions, de se détacher du regard d'autrui... Peut-être l'âme est-elle dotée des qualités nécessaires pour mener à bien ce processus, d'autant plus qu'elle est commune ? Certes la singularité bute, encore, sur le regard de l'autre. D'ailleurs, dans ce parcours de se dire dans son intimité, il est intéressant de noter le fait que le sujet écrivain soit, encore, pris par les mailles d'un possible jugement, y compris dans l'acte d'écrire, tel que le traduit l'expression et le déni d'être affecté, que l'hésitation quant à l'utilisation du possessif, associant le regard et ce qui est regardé (« son », « un », « le »), laisse comprendre. Dans ce « cacher », le regard est empêchant : « *le propre regard des autres sur soi en général* ». Le sujet écrivain observe, constate, hésite entre soi/autres, semblable/différent, idées/envies... D'ailleurs, il lui est même possible de penser ces dernières ou bien il lui est moins aisée de les ressentir ? Mais il ne s'agit-là que « *des moments de passage* », dans ce parcours de création de soi. Le sujet écrivain se détache du pulsionnel sur le plan des contenus exprimés, adopte une position décentrée et observatrice, questionne ce qui sépare les individus et les rassemble en même temps et adresse à autrui ce questionnement. Il s'essaye à apporter des réponses... Décentrement et réflexivité sont ici patentes et opératoires. La chaîne associative portant cette pensée réflexive se constitue des signifiants : « chacun, vanité, oublier, les autres, une âme, chaque personne, propre, sa façon, chaque individu, idées, envies ».

Considérons, à présent, un autre texte produit lors de la modalité prose poétique : « *La sagesse* ».

*« La sagesse est quelqu'un qui s'étonne en nous  
les passages les plus importants de notre vie  
pendant les situations les plus destructrices de notre  
vie »*

Encore une fois, M. R. accepte la consigne/le cadre ; il entoure, comme il est proposé, les mots les plus significatifs de l'inducteur, que ce soit dans sa version portugaise ou française, et il démontre avoir saisi les enjeux de cette scène d'expression en jouant et en faisant jouer les référents proposés tel que nous allons le considérer. D'autre part, pour ce faire, il choisit la même couleur pour la version portugaise que pour son propre texte ; s'agit-il d'un signe d'identification avec l'auteur portugais ? Le signe d'une substantialisation de l'identité narrative ?

Dans cet acte de repérage des référents que nous proposons, nous espérons que la résonance pulsionnelle et représentationnelle fonctionne comme un indicateur facilitant et portant le surgissement d'états qui se condensent en des formes. Il est attendu que la condensation du sens puisse advenir. Dans ce texte/scène, nous repérons davantage de construction et de fluidité de la signification bien que certains éléments traduisent encore de la déliaison (accord « *passages les plus important* » et surtout l'écart entre le 1<sup>er</sup> et le second vers). La personnification de la sagesse « *quelqu'un qui s'étonne* » constitue une ouverture significative des référentiels apportés par le texte/univers portugais. Le sujet écrivant, en attribuant une vraie présence/existence à l'entité « sagesse », dotée d'une vie propre et de qualités, comme celle de s'étonner, de se rendre compte et de se questionner, exprime, certes, un clivage mais aussi l'accès au métaphorique et au symbolique. Dans ce positionnement symbolique et réflexif, il est d'abord question de marquer le lien et, ensuite, la continuité. La signification est reprise dès le 3<sup>ème</sup> vers, ce qui traduit la discontinuité de l'activité signifiante même si, ici, les mots se lient entre eux de façon plus fluide et construisent des phrases. La trace de ce lien se fait en creux et est, de nouveau, régrédiente ; le dernier vers venant compléter l'avant dernier. La destructivité est élevée au rang « d'importance » mais, finalement, ce ne sont là que des situations passagères qui permettent, peut-être, au sujet de passer, lui-aussi. D'expérimenter, de dépasser, de devenir. Définissant la sagesse, le sujet écrivant la considère comme étant une partie de lui-même, comme un autre « je » en lui, en mesure de s'étonner, de se rendre compte, de comprendre et de savoir. Cette possibilité de réflexivité est traduite par la capacité d'utiliser le langage de façon métaphorique -images et personnifications-, de questionner et de se questionner. Cette partie sait, s'étonne certes mais de quoi

donc ? De ce qui survient, puisque le même-connu ne peut être source d'étonnement ? De ce qui est devenu ? De ce qu'il est possible d'être et de devenir lorsque la destruction permet l'ouverture relativement au même ? Un autre que soi est capable de sagesse, de s'étonner de ce qui advient de l'extérieur, du « non-lui », de le saisir, de le maintenir en questionnement et de le renvoyer sous forme de question à l'autre, moins sage que ou pas du tout, empêtré dans la destructivité-destruction et la confusion et dont l'émergence cause, peut-être justement, cette séparation, ce clivage. La complexité de cette dynamique n'est possible que dans le déploiement de ce condensé qui dit le tout, demandant alors et traduisant l'existence d'une possibilité de conscientisation. Ou bien les termes de cet énoncé, de cette situation peuvent-ils être renversés ? Nous ne le saurons pas, mais c'est ce qu'exprime le sujet écrivant : l'existence de ce double, en creux, au cœur du sujet ; de cette différence et de cet écart. Le sujet écrivant joue avec ces liens/reflets de miroir, de langage, il joue avec les liens avec l'autre texte, premier/primaire, extérieur, créant un jeu intertextuel, un intertexte, découvrant et s'appropriant cet espace-palimpseste. Ainsi, même si les signifiants utilisés par le sujet écrivant viennent/adviennent de l'extérieur, du monde, de Fernando Pessoa, ici ils acquièrent une autre coloration. Ainsi, il n'est pas nécessaire de chercher la sagesse, elle est une partie constitutive du sujet, capable d'émerger, de s'étonner, de s'éveiller parfois lors de moments de passage, de transition et de transformation. Mouvement, processus, liens entre chapitres/états particuliers et différents, des mouvements/situations externes, difficiles et destructeurs, intenses et graves, le sujet écrivant exprime cette substance complexe et dynamique de la vie « tout court ». Il « y met du sien », dans cette pensée advenant de la rencontre de l'extérieur avec son monde interne et dont les écarts de contenu/signification, le langage, traduisent cet acte d'un dire subjectivant. En cherchant la signification, en cherchant les liens, le sujet écrivant s'essaye à dire le monde autrement, avec les images-mots avenant de la rencontre de l'externe et de l'interne et ceci par une chaîne associative que M. R. aura tracé lui-même en se soutenant des référents précédents : « sagesse, Quelqu'un, s'étonne, passages, important, vie, pendant, situations destructives, vie ».

Lors de cette exploratoire à laquelle a participé M. R., nous avons voulu introduire un axe-possibilité d'expression plus intime, d'allure autobiographique, et avons proposé aux participants de l'atelier d'écrire à propos de certains moments existentiels fondateurs de cette subjectivité en devenir. Une image et un inducteur d'expression (extrait de *Le Livre de l'Intranquillité*) étaient présentés.

Relativement aux textes à connotation autobiographique, rien n'avait été exprimé par ce patient avant le thème « *L'âge adulte* », M. R. se limitant à recopier l'inducteur. Peut-être que les thèmes-questions allant de l'avant-naissance à

l'adolescence n'ont-ils pas produit d'écho en lui ? Quoiqu'il en soit, voici ce qu'il est possible de mettre en évidence dans le texte/scène relatif au thème de « *L'âge adulte* ».

*« En priorité on se regarde soi. ensuite la nature et le paysage. On découvre certain endroit caché ou l'on se ressource, se régénère ».*

Dans ce texte/scène, les limites vacillent dans ce langage qui tente de devenir langue. La ponctuation oscille, est absente... les mots peuvent ne pas s'accorder, en nombre par exemple... Les temps, ce passage du temps, seraient-ils encore toujours volatiles empêchant le sujet de se poser et de s'ancrer en lui-même ? Car il est encore question de soi et des autres. Certes, ici, la priorité c'est de se regarder soi. Se voir, se contempler peut-être ? De se comprendre ? Ensuite, regarder le monde environnant, vivant, peut-être plus que le sujet lui-même ? Davantage défini, délimité et compréhensible relativement au monde humain ? Dans cet extérieur possible, il est possible de « découvrir », sans vraiment chercher donc, certains endroits, bien que le singulier revoie plutôt à un endroit spécial, particuliers, cachés du regard, intrusif, des autres et peut-être même du sujet écrivant cherchant à savoir ; là où il est possible de se « ressourcer » et de se « régénérer ». On se souvient que ce dernier référent a, déjà, été utilisé par l'auteur, M. R., à son arrivée à la clinique, alors qu'il se trouvait et présentait un état psychique peu stabilisé. Après s'être regardé dans sa « folie » devient-il nécessaire de se ressourcer de ce qui a été vu en soi, de ce soi qui a été vu ? Mais alors auprès de qui et de quoi ? Dans ce sujet, parti dans ce cheminement comme étant impersonnel, est-il question ici de cette singularité radicale, de cet intime profond ou bien seuls quelques endroits, quelques parties de soi y ont accès ? S'agit-il de voir ce qui a été pris ? Dans ces endroits cachés à l'abri du Monde-autres, mais dans le monde, il est encore possible de se régénérer tant que l'on peut porter son propre regard d'abord sur soi-même. Telle est bien la priorité ! Ici, la chaîne signifiante du dire subjectivant, soutenue par une temporalité réflexive, porte et est portée par les signifiants : « priorité, se regarde soi, ensuite, découvre, endroit caché, se ressourcer, se régénérer ».

Le texte/scène portant sur le thème-question de « *L'amour* » apporte les éléments de compréhension suivants :

*« L'Amour se filtre de personnes en personne dans le regard d'autrui. Cet élément qui est l'amour. Ce qu'on éprouve. »*

Nous identifions dans ce texte/scène un point de départ situé dans un registre pragmatique véhiculé par le signifiant-verbe « *se filtre* ». Celui-ci, éloigné de celui de l'inducteur d'expression, de représentation, de symbolisation et de sublimation, s'opère au sein de relations duelles, « *de personnes en personne* » mais, la trace du pluriel portée par le 1<sup>er</sup> signifiant venant biaiser ces relations en introduisant un pluriel face à un sujet singulier, les rend dissymétriques, à moins que le singulier ne devienne un « un » absolu, auquel cas il n'est pas, peut-être, possible d'aimer. Mais, peut-être, ainsi s'explique la nécessité de « filtrer » ce qui viendrait de l'autre absolu vers un sujet singulier ? Sauf que ce filtre se ferait chez autrui et serait porté par son regard sur un « je », en situation, en attente, d'être aimé. Dans ce cheminement allant d'aimer à être aimé, avec un « A », vraiment aimé dans ce qui est vu de lui, le sujet écrivant part du général, de comment expérimenter l'amour (filtre/regard), d'une définition distante, « *cet élément qui est l'amour* », à la possibilité de l'éprouver. La construction des « éléments » constituant ce sentiment, traduisent une représentation-pensée qui maintient la distance avec l'affect, un sujet qui se fond dans le collectif impersonnel, avec une langue qui reste encore peut-être celle d'un sujet singulier (pronoms utilisés et registre pragmatique). Les registres du langage, de la représentation et de la pensée demeurent encore peu fluides. Les éléments sont exprimés par bribes juxtaposées. De nouveau, à la fin de ce parcours d'expression, dans ce texte-scène, la fin rectifie, en complétant, le parcours de construction de la signification. La représentation juste peut, alors, advenir et être exprimée, après la projection (manque de fluidité/de liaison et instabilité du sujet), le constat et le pragmatique. La chaîne associative se constitue des signifiants suivants : « Amour, se filtre, regard, élément, éprouver ». Qu'en est-il de ce dire subjectivant dans le texte « *Le couple* » ?

*La solitude est désespérante*

*Pour une image face à la société*

*La compagnie des autres ne le permet plus.*

*La compagnie des autres manque de sincérité.*

*Alors le couple se fait.*

*L'Union fait la force.*

Ici, l'auteur joue avec les couleurs ; il s'agit du seul « titre » qui sera coloré, emplit d'élan vital, de désirs peut-être, d'ailleurs, dans cette série autobiographique, il s'agit du seul texte écrit en couleur, et entièrement. Il joue aussi avec les référents proposés par l'inducteur, par le texte/univers doublement étranger : externe et portugais. Aussi, le changement du verbe en adjectif (« *désespère* » en « *désespérante* »), révèle la capacité de transformer le langage invariant en langue personnelle. Celle-ci évoque la question de l'image à tenir face aux autres-société. Le poids de la

relation aux autres trouve un écho chez M. R. sous la forme du regard. Les autres et leur regard deviennent pour le sujet qui se constitue en écrivant/s'écrivant, la société tout entière, un autre généralisé au point de devenir un absolu. Entre rester à l'abri de la société et seul ou faire face à la société et se procurer une image et se tenir grâce à celle-ci, cette impasse est désespérante pour le sujet écrivant. Et ceci d'autant plus que le regard extérieur, devient, alors, dans la compagnie des autres, un absolu auquel il faut faire face. Toutefois, parfois, peut-être surtout en cas de grande fragilité, ce « tenir face » n'est plus possible, n'est plus permis car la compagnie des autres, leur présence, la qualité de celle-ci « *manque de sincérité* ». La question de la crainte du jugement assume ici, où sincérité s'oppose à manipulation, une tonalité persécutive. Face à cette impasse et au désespoir qu'elle cause, il n'est plus possible « Alors » que de renoncer à ce collectif et de se réduire aux relations duelles. Cette restriction/obligation se traduit par le choix du verbe, pragmatique, « *se faire* ». Pour faire face à ces autres absolus-Monde, une Union, forte (remarquons la majuscule), ne peut que se faire. « Alors », tel que l'exprime le sujet écrivant, la liaison faisant acte de conscientisation, il est possible d'exister sans désespoir. Dans ce texte/scène, nous constatons la capacité de M. R. à se laisser toucher par l'univers d'un autre, à identifier les référents essentiels, les reprendre à son propre compte, à en jouer, se les approprier pour les utiliser dans l'expression de ce qui, dans son intimité, est touché par cet écho extérieur. La signification advient avec une plus grande fluidité et cohérence sémantique et représentationnelle et ce qui « reste » à articuler se dit encore par des « singularités langagières ». Ici, le lien reste condensé entre le 1<sup>er</sup> et le second vers, comme l'indique la présence/utilisation de la préposition « *Pour* ». Ce lien est davantage ressenti qu'explicité et demande au lecteur un travail d'élaboration et, en même temps, de décomposition qui reste figé chez le sujet écrivant. La dimension hermétique de ce qui cherche à s'exprimer se retrouve dans le 3<sup>ème</sup> vers où il n'est plus question de mots, d'opérateurs, de liaisons, mais de ce qui échappe à la construction du sens. L'articulation thématique, sémantique et représentationnelle reste encore condensée par un jeu de miroirs/liens flous et incertains. Qu'est-ce qui est pris/arrêté par les autres ? Un face à face sincère ? Encore une fois, la signification ne se fait, n'est accessible que de façon régrédiente, l'expression étant certes progrédiente en avançant dans l'association d'idées (par l'avènement de nouveaux contenus), la générativité de ces contenus s'opère plus de façon thématique, mais les articulateurs traduisent ce qui est encore difficile à articuler, soit le processus de liaison lui-même. Peut-être que la fonction de l'écrivain est ici plutôt d'ouvrir l'expression, de permettre le surgissement des contenus, laissant le soin à l'autre/lecteur de « finaliser » l'articulation et d'accéder à une compréhension plus juste et englobante ? Ainsi, entre ouverture et retour, le sujet écrivant nous

propose de considérer les résultats de ce cheminement ; nous devons alors articuler ceux-ci à des causes probables les ayant précédés. La linéarité de la causalité étant encore quelque peu empêchée, la liaison temporelle est, dans son soubassement, causale et représentationnelle et est, non seulement, laissée en dernière intention au lecteur, mais ce « reste » est aussi et quand même repris/ressenti par le sujet écrivain vu qu'il continue de produire des éléments/contenus et que des opérateurs de liaison émergent aussi. Entre ouverture et retour se construit la signification, où la répétition des signifiants autres, émanant, aussi, des autres, se juxtaposent et se mêlent à ses propres éléments devenant, ainsi, signifiants. Le fait que le sujet écrivain exprime, ait saisi la proposition « alors », constitue une trace du maintien du processus de liaison. D'ailleurs, ce devenir est aussi traduit par le passage de la solitude/repli à une relation au collectif peu satisfaisante, exigeant une dénaturation du sujet et une adhésion au groupe réductrice, de l'ordre de la soumission-fusion peut-être, à la constitution du couple où le sujet garde davantage de substance et de place. Le sujet trouve dans ces retrouvailles une plus grande place au cœur d'une relation moins jugeante et moins insécurisante et peut, alors, ne plus être seul face à la société, face à un autre absolu potentiellement malveillant. Ce devenir passe du référent « compagnie des autres, désespérante, sincérité, plus, Alors, couple, Union, force » ; telle est la chaîne associative portant le devenir de la subjectivation. La force d'exister face au désespoir, tel sera le résultat de ce processus de prise de conscience de sa relation aux autres et de sa place dans le monde. Tel sera le signifiant englobant ce processus, les exigences et modalités de celui-ci et, enfin, son dépassement. Le surgissement et le déploiement d'un moment de questionnement, de remise en question et de pensée s'est donc encore offert et construit de façon régrédiente et progrédiente, dans une recherche de causalités et de possibilités, d'ouverture.

Dans ces divers essais subjectivants, « *qui va des histoires qu'on raconte aux histoires qu'on se raconte à soi-même* » (Golse, 2006, pp. 108-109), projetés et figurés, par bouts et traces, sur l'objet symbolique, la trajectoire de l'advenir débute par le surgissement de l'informe devenant par le travail de figurabilité et dans un espace bidimensionnel, des condensés somato-psychiques, l'identité narrative et poétique porte au rang d'historicité et l'ensemble de l'acte d'expression à la réflexivité. Dans cette visée de faire advenir et de soutenir l'herméneutique du sujet, l'identité narrative (Ricoeur, 1983-1985 et 1990), constitue un des fondements de l'identité personnelle, celle-ci donnant un sens identitaire et psychique à la narrativité. Le récit constitue, alors, une mise en abîme associée à la nécessité de s'inventer : « *Dans un triple mouvement de mise en abîme, de spécularité et de rétroaction, proche du theatrum mundi baroque, la fiction offre la possibilité de modéliser une intimité, qui est, par définition, construction* »

*et invention de soi*» (Cheilan, 2015, p. 18). Dans cette invention de soi par la découverte de soi, l'Autre/institution représente une condition nécessaire pour que la catharsis devienne sublimation en actualisant/renforçant le site de passage et d'ouverture, le pré-conscient, la capacité de ressentir et de penser avec des représentations verbales et, enfin, la construction du sens dans le lien intersubjectif. L'autre/institution, en constituant le garant et le représentant de l'ordre symbolique, institue la possibilité du surgissement, de l'événement et de l'avènement, de la relance des processus de subjectivation. Le sujet reconnaît et se souvient, retrouve la possibilité et la puissance d'une parole capable de signification, de sens et de compréhension, inscrite et portée dans une identité holistique, singulière et universelle, narrative/poétique/symbolique faite d'images-mots performatifs. Un dire-acte subjectivant.

#### **3.4.1.6. Symbolisation et subjectivation**

Écrire constitue, à la fois, une expérience, et un acte, régressif, régrédient, faisant appel à des aspirations profondes, suscitant des réminiscences d'impressions jusque-là mises à distance, mais aussi progrédient dans le sens où cet acte permet le surgissement de la possibilité de l'ouverture et donc d'un travail de transformation. Écrire permet d'accéder à des parties de soi dispersées, clivées et non-intégrées, de les identifier, de les mettre en forme, par la confrontation à l'altérité de l'autre, d'en prendre conscience et de se les approprier. Ce processus de subjectivation assumera des contours particuliers en fonction du profil psychopathologique des *écrivains* : les organisations non-névrotiques de la personnalité se voient, parfois, figées dans le mode descriptif alors que les organisations psychotiques peuvent être happées par le registre pragmatique. D'où le besoin des parties névrotiques de l'autre pour accéder à ses propres noyaux névrotiques de sa personnalité (le vide psychotique peut-il se remplir de la névrose de l'autre ?). Face au gel ou à la défaillance de l'accès au symbolique, l'autre existe en tant que garant du symbolique, incarnant l'existence de la possibilité d'autres voies, d'accès notamment. La poésie, de par la qualité de la substance langagière et linguistique dont elle est constituée, de par le travail sur cette matière paradoxale qu'elle permet (mots clés, condensés de choses et de sens, identifiants formels, liaison...), de par la paradoxalité qui la constitue, constitue une alternative d'altérité subjectivante. Ainsi écrire pour soi, pour un autre, pour un autre soi pouvant devenir sujet, soutient la substantialisation et peut éviter l'effondrement. Écrire cet autre soi dans le lien à l'autre contient et transforme l'angoisse (contenu/contenant). Il s'agit d'un processus de régulation, d'ancrage des contenus

transformés et de ces mouvements de transformation/création dans la matière subjective intrapsychique, dans l'altérité, la confrontation avec l'impensable de l'autre, notamment dans le milieu psychiatrique. Sans aliéner le sujet à la normativité, offrir des contenants de mots dans lesquels peuvent s'inscrire l'informe et le non-sens, des représentations de mots, par le biais d'une médiation groupale, par la co-construction de formes et de sens partageable, permet une diminution de l'angoisse et facilite la reprise des processus d'historicité, d'appropriation et de subjectivation.

### **3.5. RESULTATS CAS CLINIQUES**

Notre recherche montre qu'un dispositif de médiation de l'expression par l'écriture comporte des effets thérapeutiques : notamment l'avènement/reprise des processus de symbolisation et le renforcement du processus de subjectivation.

#### **3.5.1. Madame L.**

Madame L. semble accéder à l'expression surtout par le biais du mode imaginaire et comme une possibilité d'idéalisation, d'elle-même, des autres, des relations, du monde... et ceci à partir du principe d'opposition. Ses difficultés dans le mode symbolique se rattacherait plutôt à l'idéalisation, qui figerait les contenus attribués/projetés aux/sur les mots (couple, amour, bonheur), alors que le groupe, le collectif, suppose et demande la co-construction sémantique et, donc, l'ouverture des processus langagiers et psychiques. De la conflictualité advient entre ses besoins internes de mêmeté et l'injonction à l'altérité, entre ses représentations et affects et ceux des autres, du groupe. Madame L. doit alors se décoller des éléments de son monde interne, projetés sur le langage, pour accéder à la co-création d'une langue et d'un univers communs. Ce n'est qu'à la séance de poésie collective, c'est-à-dire à la fin du cycle de production, bien que Madame L. ne l'ait pas effectué totalement, et à la fin de la séance, soit après un travail, continu et ardu, sur l'ouverture des signifiants, par le biais d'un travail sur la malléabilité du langage, et donc du pulsionnel projeté, que la patiente a pu se décentrer de l'intime et approcher le monde poétique ainsi que le mode symbolique. Madame L. parvient à se décentrer de ses représentations et affects et, finalement, de son utilisation habituelle du langage et, grâce au travail collectif sur celui-ci, libère sa créativité, teste le symbolique, certes d'abord en tant qu'injonction et cadre externe, buttant,

longuement, sur celui-ci, mais parvient, finalement, dans la confrontation de l'intime au différent, laquelle introduit et maintient l'espace de symbolisation, à intégrer, graduellement, des possibilités d'altérité ; d'abord en tant qu'adjuvant de la mêmeté de ses contenus somato-psychiques et, ensuite, comme de l'ouverture. Madame L. parvient, ensuite, non seulement à accéder et à jouer avec le symbolique, à l'investir libidinalement, mais aussi, et surtout peut-être, à faire la proposition poétique attendue qu'elle seule « trouve » dans le groupe. Son parcours, ainsi que sa trouvaille, sa réussite, sa réalisation, démontrent, si besoin était, comment et combien « *le langage poétique touche aux assises fondamentales du sujet* » (Coulombel et al., 2017). En tant que support projectif, l'expérience-aventure de chercher et de trouver des mots « spéciaux », poétiques aussi, pouvant faciliter l'avènement du dire comme événement, permet de réinventer un nouveau rapport au langage, au monde interne et à l'objet. Créer, trouver... de la forme, des contenus et du sens par la parole poétique, Madame L. va et vient entre ces pôles et finalement est travaillée, se laisse travailler et surprendre par l'instabilité des référents et de la signification, par la différenciation et la division que ce langage « spécial » parvient à opérer. L'inconnu et le temps sont bouleversés, élargissant la vie psychique. Le jeu psychique, plus accessible et présent dorénavant, dessine de nouvelles figures, espaces, relations, contenus... de l'ouverture. Madame L. traverse le processus de poétisation et de symbolisation et l'inscrit dans une identité narrative qui dépasse la narrativité pour inclure et se déployer dans le champ poétique et dans le symbolique. Ses objets imaginaires, auxquels elle s'agrippait, peuvent, alors, laisser la place à des objets poétiques et symboliques, jouant la fonction de double symbolique, lesquels articulent autrement le langage et la psyché, la renforçant dans son expérience de découverte de l'ouverture et du dynamique. Ses capacités linguistiques, son désir d'être et de devenir avec l'autre, en éprouvant du plaisir, lui procurent une présence pleine, assertive et créative dans le groupe, lui donnant une certaine consistance, pouvant pallier le manque de confiance exprimé en début de sa participation à l'activité. Ainsi, alors que Madame L. a intégré l'atelier écriture figée dans l'infantilisation de l'idéalisation, assumant, dans l'imaginaire, une allure de toute-puissance, elle en ressort, non sans s'être confrontée, d'abord, à la conflictualité et à l'exigence du travail sur la matière langagière, dans le sens de la rendre malléable, délimitée mais ouverte, et psychisée, enrichie de l'ouverture et de l'épaisseur du symbolique, qu'elle parvient à investir libidinalement et collectivement, éprouvant, aussi, le plaisir du jeu langagier et symbolique, des signifiants des autres, et même le plaisir esthétique. Son identité narrative et poétique/symbolique évolue, gagne en ouverture, en épaisseur, et en malléabilité, dans un mouvement d'oscillation entre contenus et contenant. Tout comme son identité sociale est enrichie de la capacité à investir libidinalement les

autres et leurs représentations et à accéder à l'accordance pulsionnelle et représentationnelle groupale et, ainsi, à la co-construction d'univers, fictionnels, pulsionnels et représentationnels faisant corps commun. L'enveloppe groupale, somato-psychique, semble avoir fonctionné pour Madame L. à la fois comme une exigence de travail psychique, demandant un mouvement de décentration et d'ouverture de l'intime de sa singularité, et comme une enveloppe groupale narrative/poétique, représentationnelle et symbolique. Le « Moi-peau représentationnel/ symbolique » s'est, finalement, constitué, par l'acceptation de la participation à la co-construction d'un contrat narcissique de base groupal.

Pour Madame L., la co-créativité et la co-symbolisation, rendues possibles par le biais de la pluri-expression, de la symbolisation multifocale, ont créé les conditions de possibilité de l'ouverture du processus de symbolisation, accueillant l'expression du même et sa transformation en devenir. Madame L. connaît l'identification projective (modalité lecture, projection de l'angoisse de l'abandon), traverse la projection sous le mode de l'idéalisation (jeux de rôles -double narcissique tout-puissant-, contes et poésie), avant d'accepter, bien qu'après un travail laborieux et collectif sur la fixation pulsionnelle en mouvement psychique, à rencontrer le symbolique (poésie collective). Son parcours allant de l'idéalisation/imaginaire au symbolique, l'accès et l'ouverture au mode symbolique, dénote la dimension processuelle de son expérience de la symbolisation, la possibilité de reprise/renforcement de ce processus, la place de l'autre, du groupe, en tant que présence, soutien et injonction et les liens existants entre structures psychiques et structures langagières. L'aboutissement de ce parcours est la relance des « processus d'auto-information » et « d'auto-représentation » (Roussillon, 1999), soit la réflexivité et la représentance. Après l'expression sous le mode d'un langage, d'une pensée, caractérisés par le pragmatique, le factuel, le descriptif et le manque de condensation, après la projection répétitive des mêmes schèmes représentatifs et pulsionnels, après la compulsion de l'expression du même et du figé, grâce à la co-symbolisation et au travail sur le langage-psyché afin de le rendre juste et malléable, Madame L. accède à l'ouverture, au mouvement, à la dimension imagée et métaphorique du langage et de son monde interne, à la condensation, à la complexité (Roussillon, 1999) et à la paradoxalité ; en un mot à la dimension signifiante du langage et à l'herméneutique du sujet. L'expérience de la construction groupale du sens, même poétique, a pu, finalement, contraindre la compulsion, réductrice et ankylosante, à une moindre prégnance et à l'ouverture de l'activité représentationnelle et même pulsionnelle. Dans le parcours allant de la fixation, de la pulsion de vie figée dans l'idéalisation, à l'ouverture-créativité, la co-symbolisation a permis à Madame L. la relance du jeu élaboratif (Roussillon, 1999) dans l'expérience du plaisir possible et partageable. Cette transformation peut,

alors, être intégrée comme possibilité d'autant plus que le plaisir de l'expression, du travail sur le langage, du partage a été présent le long de sa participation à l'atelier en compensant l'éventuel sentiment de perte pulsionnelle/identitaire.

Les réponses apportées par Madame L. au **questionnaire de satisfaction** viennent renforcer notre compréhension de sa participation à l'atelier. Tout d'abord, cela aurait été de sa propre initiative qu'elle aurait choisi de participer à l'atelier, le champ littéraire et de la fiction lui étant agréable. Nous nous rappelons du fait qu'elle a demandé, à plusieurs reprises, de récupérer une copie de ses productions, qu'elle a accepté de participer volontiers à la lecture de poèmes à la bibliothèque municipale et, sur le moment, s'est montrée intéressée, a échangé avec le groupe de poètes et est restée, à la fin de la lecture, pour le pot d'amitié, présentant une attitude sereine, interagissant avec les uns et les autres, souriante et détendue. L'organisation de l'atelier en modalités différentes a « tout-à-fait » été satisfaisante/intéressante, bien que Mme. L. ait, surtout, expérimenté l'écriture sur le mode imaginaire, et l'alternance modalité individuelle/collective lui a plutôt été aidante dans la rédaction de textes. Peut-être se réfère-t-elle à la modalité poésie collective ? Curieuse, volontaire et fidèle à son positionnement, Madame L. n'exprime pas « du moins ». Souhaitant faire plaisir certainement, craignant de blesser et voulant être soutenante, Madame L. exprime par cette absence de réponse une absence de dire qui renvoie peut-être à l'existence « du quelque chose à dire » mais en creux, en négatif, en le laissant en suspend... en laissant à l'autre le soin de deviner ? Entre idéalisation et biais de désirabilité sociale, ce qui est certain c'est que la modalité ayant été le plus apprécié a été pour elle le « *Le conte de Noël* » car, explique-t-elle par une flèche, « *Bonne imagination* ». Le lien entre « conte-Noël-Bonne imagination » est établi à partir du critère « préférence » bien que la qualité des liens entre ces trois signifiants ne soit pas précisée, demeurant « ouverte » mais traduite par des signes (une flèche et un tiret -de précision-supposons-nous). Le conte permet-il l'émergence et les retrouvailles d'un imaginaire « *féerique* » ? Raison pour laquelle il ne peut s'agir que d'un conte de Noël ? Car ce qui relève de l'extraordinaire, le monde des fées par exemple, l'infantile, ne peut être que cette « bonne imagination ». Que pourrait représenter pour Madame L. la « mauvaise imagination » ? Celle relative à un univers où les méchants ne sont pas sauvés par les gentils mais règnent en instaurant la terreur ? Nous ne le saurons pas. En revanche, nous savons que la lecture lui a « plutôt » apportée du plaisir, malgré l'identification à la crainte du sentiment d'abandon et de la détresse du « petit garçon sur la plage ». D'autre part, pour Madame L., la poésie collective a « plutôt » facilité l'écriture de poèmes (nous nous souvenons de son implication dans le travail collectif, notamment dans la construction de la

chaîne poétique, sémantique et représentationnelle) et, bien entendu, Madame L. a éprouvé de la joie et de la fierté d'avoir participé à la lecture publique de textes. D'ailleurs, elle aurait voulu que la visite de la bibliothèque ait été plus longue, peut-être pour prolonger le plaisir de parcourir un univers livresque, fait de récits et d'aventures divers et féériques ? Pour le plaisir d'échanger avec de « vrais » écrivains-poètes ? Pour enrichir son expérience de l'imaginaire, déployer et renforcer son identité sociale ? En effet, tel que pressenti, pour Madame L. les bénéfices apportés par la participation à l'atelier consistent à avoir pu expérimenter du plaisir dans l'écriture et à partager des moments « *féériques* », à la fois dans le milieu du soin mais aussi dans la cité, face à des étrangers, experts en poésie qui plus est (pour rappel, les patients ont lu les textes qu'ils avaient écrit lors de l'atelier). Ainsi, dans cet univers sécurisant où tout, y compris le meilleur, est possible, où le frémissement se dédouble en étant partagé, et plus le partage est important, plus ce sentiment s'intensifie, il est alors, plus aisé, davantage possible de retrouver de la confiance en soi, en ses centres d'intérêt, en ses goûts, en ses capacités de les partager... et, ainsi, de l'estime de soi.

### 3.5.2. Monsieur P.

Pour Monsieur P., « *avare* » de mots prononcés, s'écrire a été une possibilité d'être toujours investi lors de sa présence à l'atelier.

Lors de la modalité lecture, Monsieur P. accepte l'expérience de la lecture à haute-voix, mais peut-être est-ce parce qu'il ne s'agit pas de sa propre production ? Toutefois, il signifie par cette participation le fait que les autres et leur univers ne le laissent pas indifférent malgré la quasi-inexistence d'interactions. Cette rencontre de l'altérité laisse place à l'idéalisation, plutôt très marquée lors des modalités jeux de rôles et conte, oscillant avec des mouvements de projection, qui « *échappent à la censure plus facilement que l'expression verbale* » (Guimón, 2004, p. 174), d'affects d'angoisse et de mélancolie. Son expression mélancolique, sa création mélancolique, semble « *condamnée à une fuite dans le dispositif, infini, vouée à créer une illusion de l'espace, du contexte, en creusant encore plus la faille du langage, inversement à l'objet perdu, qui luit d'une luminosité (...)* » (Douville, 2004, p. 173). Idéalisation et projection permettent l'expression des contenus pulsionnels et leur transformation en contenus élaborés, car face à ce gouffre agoniste, le sujet n'a d'autre choix que de déchiffrer (Douville, *op. cit.*, p. 180) le sens de cette souffrance, de cet anéantissement.

Dans la modalité conte collectif oral, Monsieur P. continue de signifier le fait que, finalement, cet autre, le groupe, ne lui est pas indifférent ; il l'accompagne le

travail collectif de co-construction de la signification, de co-créativité, et se l'approprie, comme nous avons pu constater. Monsieur P. se laisse prendre au jeu de deviner les mystérieuses images, de déchiffrer leur énigme et de faire face à l'incertitude ainsi qu'à l'altérité. En revanche, Monsieur P. est peu productif : lors d'une séance de prose poétique, lorsqu'il s'agit de s'exprimer à partir de l'expression d'un autre, les contenus parvenus au pré-conscient restent peu nombreux et peu développés. Serait-ce dû à l'enfermement pulsionnel et représentationnel dans lequel il se trouve de par sa détresse et sa souffrance, l'immobilisant, le figeant ? Ce repli sur sa propre souffrance limiterait la résonance pulsionnelle et empêcherait le déploiement de l'identification. Toutefois, le patient continue de figurer ses affects jusqu'à pouvoir les élaborer et les formaliser dans les modalités poétiques. Après la contrainte première de l'altérité, séance prose poétique, le patient retrouve la liberté de la modalité poésie individuelle écrite ; une liberté totale d'expression sur le plan langagier mais aussi représentationnel. Le travail poétique du langage le rend malléable, soit pouvant être dit/compris autrement, pouvant vouloir dire autre chose ; jouer avec le langage, trouver/retrouver/créer d'autres contenus lui permet de sortir de la fixation de la projection du traumatique, de l'univers clos de la souffrance et de l'ouvrir au plaisir.

Pour Monsieur P. cette collusion constante entre pulsions de mort et pulsions de vie, exprimer des affects dépressifs, voire franchement mélancoliques, plutôt lors de la prose poétique et de la poésie, dans le mode poétique/symbolique, ou encore des vœux, des rêves et du renouveau, plutôt lors de la modalité jeux de rôles et contes, dans le mode imaginaire, en un mot s'exprimer, en « *toute liberté* », a, peut-être, représenté pour lui la possibilité du maintien d'un lien à l'humain dans un monde interne pétri de destructivité et de perte de sens. Selon Douville (*op. cit.*, p. 180), la « *traversée de la mélancolie peut être tenue comme une condition de mémoire et de subjectivation* » et par la création, le sujet pose un véritable, et puissant, acte de transgression dans le sens où il s'agit de se libérer de l'emprise de l'Autre, bien que disparu, et de devenir l'Autre en lui-même (Douville, *op. cit.*, p. 180). Il s'agit de se réconcilier avec « *l'énergie enclose dans la pétrification mélancolique* », de la récupérer et d'initier « *un semblant de figuration pour la défiguration, laquelle autrement resterait mortifère* » (Douville, *op. cit.*, p. 204). Il s'agit de tenter de se libérer de la destructivité, de la déliaison pulsionnelle, du vide abyssal de manque de substance, de s'essayer à être en devenant sujet de sa souffrance, en l'écrivant, dépassant, ainsi, cet autre absolu par un dire, un écho toujours présent. Il s'agit de passer de la présence hallucinée de cet objet à l'émergence d'autres images, scènes, représentations. Il s'agit de permettre à la trace inscrite lors du premier mouvement de symbolisation d'acquiescer le statut d'une représentation, d'être représentée comme une « nouvelle » présentation, comme une représentation de l'expérience (Chouvier *et*

*al.*, 2006, p. 19). C'est « le travail élaboratif de l'expérience subjective qui permet progressivement à la psyché de différencier ce qui est « présentation » de l'expérience et ce qui est représentation psychique de celle-ci, qui permet de différencier ce qui est actuel et ce qui est représentation du passé » (Chouvier *et al.*, op. cit., p. 19). Il s'agit de survivre à l'hallucination pour retrouver la subjectivation (Chouvier *et al.*, 2006). En écrivant l'amour, le désir, la perte, le désespoir, le plaisir... ses états, encore et encore, sans les lire/dire, les expliciter, les commenter ou encore les penser, à haute-voix, notamment en échangeant avec les autres patients participant à l'atelier, donc sans se dévêtir de son mutisme tout en existant/étant devant les autres, désancré de la rencontre, Monsieur P. ne cesse pourtant d'exister sur le papier, fidèlement et de façon continue, dans une existence certes cantonnée à des mots, mais substantielle et profonde, vraie et, finalement, dans l'éprouvé du plaisir de se dire, même si c'est sur le mode de la souffrance. Sans exister vraiment avec les autres, mais tout en intégrant l'existence d'autres objets externes, enrichissant, ainsi, sa groupalité interne, et se détachant, bien que temporairement, de l'ombre de cet objet omniprésent mais invisible, et tout-puissant mais absent, inaccessible, Monsieur P. ne cesse d'exister entièrement et pleinement dans l'espace de l'écrit et dans l'espace-possibilité de l'écriture y compris groupale. Monsieur P. écrit mais se tait. Dans ce lieu où la parole est opérante, son adresse est sans voix mais exprime et porte les traces du jeu présence (du groupe)/absence (d'autrui), fil conducteur de son identité narrative, par lequel Monsieur P. symbolise l'absence de l'objet. Privé d'une parole vivante, dépourvu de voix, renfermé dans son mutisme, Monsieur P. accepte que le groupe porte sa voix inaudible, la diffraction du transfert aidant, au registre d'adresse lui permettant de formuler l'aspiration pulsionnelle à l'objet, de rendre celui-ci omniprésent, et d'aménager, de réparer, ainsi, en partie, cette perte traumatique de l'objet. Dans ce groupe où il n'est pas nécessaire de parler, M. P. expérimente la possibilité d'exprimer, en intimité, par l'écriture, l'ensemble de son monde interne allant de l'idéalisation à la projection/fusion en passant par la projection de l'angoisse et des pulsions de mort. En tant que contenant, enveloppe somato-psychique, et pourvoyeur de contenus (chaîne associative groupale qui limite et borde la déliaison, enveloppe pulsionnelle, représentationnelle et symbolique), le groupe, présence/témoin silencieux mais peau et corps communs, aurait permis de dépasser la charge traumatique de l'absence et de la perte de l'objet et de libérer la parole écrite de cette charge traumatique. Pour Monsieur P., l'écriture semble être l'adresse ultime, une suture qui structure son monde interne, empêchant la perte totale des pulsions de vie sous la pression des pulsions de mort, maintenant une petite étincelle de vie tenue par ce qui tient, encore, dans ce monde dévasté par la souffrance ultime. Des mots/formes capables de réparer (Anzieu, 1996, p. 53) un monde détruit par l'absence de l'objet ; de se confronter à la perte,

de tenir, de porter, de lier, de faire sortir, de se tenir à ce sens qui maintient la possibilité de se maintenir dans la condition humaine. De créer sa force vitale et son propre espace. Malgré tout, malgré la mort, la sienne irréductiblement liée à celle de l'objet. Ainsi, en tant qu'expérience du sujet en devenir par l'expression, pour Monsieur P., l'écriture a assumé la fonction de liaison pulsionnelle, de renforcement de l'élan vital ; un organisateur psychique en vue du maintien d'une certaine structuration soutenant le processus de subjectivation. Pour Monsieur P. ce processus assume les contours de l'inscription progressive des traces du sujet en devenir dans l'écriture, de la subjectivation, suivant un cheminement allant de la projection/ fusion, fait d'idéalisation et de pulsions de mort, à une projection/écart, en tant que possibilité d'élaboration des contenus langagiers et de l'acte de l'expression, ayant émergé dans l'intégration au groupe et dans l'appropriation de l'identité groupale. Le plaisir et la joie expérimentés progressivement par Monsieur P. dans la seule adresse indiquent que, finalement, l'ombre de l'objet n'a pas tout recouvert de destructivité et que, sous cette ombre, un sujet bien vivant tente de tenir bon et de se tenir face à la mort.

Les réponses de Monsieur P. au **questionnaire de satisfaction** viennent nous apporter des éléments presque insoupçonnés du fait de son repli et de son mutisme. Ainsi, le choix de participer à l'atelier s'est effectué selon son propre souhait et initiative ; Monsieur P. étant un homme « cultivé », tout comme ses alter-egos, lesquels possédaient la qualité de l'instruction, de l'ouverture d'esprit, du souhait et de la capacité de compréhension, de la sagesse... Ceci n'est donc pas surprenant. Monsieur P. est « tout-à-fait » satisfait de l'organisation de l'atelier en plusieurs et diverses modalités et considère que l'alternance entre les modalités individuelles et collectives lui auraient facilité la rédaction de textes. Peut-être s'agit-il plutôt de la modalité conte collectif oral ? Nous nous souvenons qu'il avait participé, sous sollicitation, à la construction des référents/signifiants collectifs et qu'il a même exprimé de la déception lorsque la dynamique groupale, l'appareil psychique groupal, la co-création sont venus apporter des modifications au travail qui avait été fait à un moment donné et qu'il avait investi. Toutefois, Monsieur P. considère que la prose et la poésie « semblent » plus aisées. Le choix de ce terme questionne du fait de la distance qu'il introduit avec ces modalités alors que Monsieur P. les a expérimentées. Peut-être souhaite-t-il dire que cette aisance est toute relative ? Quoiqu'il en soit, ce choix est pleinement et clairement motivé. Monsieur P. retrouve dans ces deux modalités, et nous supposons qu'il se réfère à la modalité individuelle pour la poésie, du fait, justement, de la « *liberté d'expression* » qu'il y retrouve. Exprimer, en toute liberté, ce qui est « *le plus intime et secret* », voilà la possibilité que retrouve Monsieur P. dans ces modalités d'expression. Ce « plus »

renvoie-t-il à ce qu'il a de plus précieux ? Sa singularité, cachée, voire enfouie ? Son vrai self ? La pudeur de Monsieur P. nommant, réduisant, son monde interne à des « *pensées* », associée à l'intellectualisation, ne peuvent que chercher, et trouver, un confident à la hauteur, « *fidèle et discret* », de ce qui est traduit et confié. Un objet sans voix, certes toujours et indéfiniment présent et disponible. Infaillible. Mais décharné. Un objet non-vivant, mais peut-être pour cette raison/qualité mêmes, en mesure de laisser/rendre vivants ses mots à lui. Effectivement, et nous n'avons cessé de constater, que dire, même sous la forme de la lecture, est « *souvent difficile* ». D'ailleurs, à la 6<sup>ème</sup> question, Monsieur P. exprime le fait que la modalité lecture ne lui a pas vraiment apporté du plaisir. En réalité, lire le monde des autres ou bien le sien propre, donner aux autres sa voix, l'entendre, s'entendre dire et vivre... c'est « *difficile* » pour Monsieur P. Il se voit, se dit se savoir « *être un très mauvais orateur* ». Peut-être souhaite-t-il rester discret, de son intériorité par exemple. Surtout si l'univers à l'extérieur de lui, et même un univers fictionnel, « *paraît* » « *complexe, sordide, sombre, triste et ennuyeux* ». Monsieur P. ne pourrait mieux avoir exprimé sa quête, ses attentes, son besoin de joie, de mouvement, d'élan, de vie... peut-être pour amenuiser son état mélancolique ? Mais, de nouveau, il est question d'incertain. Peut-être ces impressions ne se trouvent-elles qu'à la surface de la rencontre avec cet univers fictionnel, marquée, certainement, par des traces, des projections de son propre état interne ? Mais tout n'est pas que de « l'ombre ». La présence du groupe et au-delà la synergie groupale, la création groupale, sont facilitatrices, notamment dans l'écriture de poèmes et ceci bien que Monsieur P. n'ait pas de difficultés à s'exprimer dans ce mode. Finalement, tout en gardant sa voix pour lui-même, telle un secret, Monsieur P. n'avait pas moins pour autant un point de vue, des pensées, des émotions lors de sa participation à l'atelier et à propos de celui-ci. Sa confiance en soi et son estime de soi, ainsi que l'expression ont été améliorées. Parvenir à sortir ses secrets des « profondeurs », à les « *exprimer en toute liberté* », parvenir à considérer l'objet papier comme un confident digne de ses secrets, parvenir à tenir, face et dans un groupe, malgré la force destructrice de la déliaison pulsionnelle, voici ce que Monsieur P. a identifié comme étant les bénéfices de sa participation à l'atelier. En revanche, ce dernier ne comprend pas quels auraient pu avoir été les bénéfices de la participation à un atelier d'expression par l'écriture dans la relation à autrui puisqu'il dessine un point d'interrogation. Peut-être du fait de sa distance aux autres devenue un fonctionnement non questionné ? Toutefois, même dans ce repli morbide, Monsieur P. ne cesse d'être vivant, en profondeur et de façon secrète, dans une qualité de présence attentive aux autres et au monde qui l'entoure, aux événements que le Monde et les personnes le peuplant lui proposent d'expérimenter, en mesure d'investir cet extérieur, de façon affectionnée et affectueuse. Sa voix inaudible pendant des mois,

résonnera, désormais, pour nous et pour d'autres comme un écho de ce qui réside au tréfonds de chacun : notre condition humaine. À la fois notre malheur et notre salut.

Selon Chouvier (2014, p. 51), la transcription de la réalité est insaisissable. Il est nécessaire de disposer d'un espace, d'un environnement protecteur qui puisse accueillir et transformer la douleur et la désintrinsication pulsionnelle qu'elle cause. Cet espace est, à la fois, la possibilité de l'expérience et le cadre organisant les modalités de l'expérience.

Le cadre/dispositif, dont le médium, fonctionne comme un contenant, une enveloppe, accueillant et métabolisant, assoupissant et enrichissant, ce qui est à expérimenter, comme l'existence de représentants pulsionnels, et créant de la matière, des contenus, de la représentation. La constitution d'une enveloppe sonore et sémantique, somato-psychique, pulsionnelle et symbolique, permet de créer une interface entre la projection et l'élaboration potentielle. Elle permet, aussi, le surgissement d'un « je » d'écriture, fait de langage mais opérant, aussi, sur la vie psychique, les autres et le monde, du fait des interactions rendues possibles et du sens partagé et projeté par des traces laissées de ce devenir. Le surgissement de cette voix, inaudible peut-être jusque-là, inattendue et surprenante, étant une trace de la révélation et de l'inscription du sujet (pulsions, manques, désirs, fantasmes, traumatique, informe...) dans le langage et dans l'écriture (thèmes, pronoms, articulation du langage, des sons, des images et des mots...), permet la reconnaissance de sa propre parole. Voir les mots, traces de l'écrit, de l'entendu, du pensé et ressenti, du dire qu'exprime toujours plus que le su/connu... accepter ses mots, constitue, à la fois, l'expérience de la méconnaissance de soi, de la distance avec soi-même, mais aussi celle de l'accomplissement et de l'accompli autant que celle des restes à dire. Découverte, *in vivo* (Chouvier, 2014), d'un devenir en train de se faire et de se dévoiler. Il s'agit de l'événement/avènement du devenir, devenu matérialité, trace écrite d'un sujet écrivant ayant, créé, une identité narrative et poétique qu'il est possible de saisir, de dessaisir, de ressaisir (Chouvier, 2014). Devenue matérialité, la matière psychique inconsistante jusque-là se transforme et s'organise en objets signifiants. Ce sens ne relève plus de la projection/confusion mais de la projection-écart, rendant la différenciation possible grâce à l'existence d'un sujet écrivant, cette instance supplémentaire créée et co-créée. Ces objets signifiants, support de maturation psychique, sont, aussi, des objets esthétiques, faisant résonner le même de l'invariant et la radicale étrangeté de la singularité en un jeu d'échos et de miroirs. Cette expérience de la radicalité de la singularité et d'une altérité radicale, est l'expérience du sujet en devenir, face aux autres, adjuvants et témoins, dotés des qualités de présence nécessaires pour accueillir la complexité et ouvrir l'expérience en possibilité. Devenus une entité groupale, dotée

de substance et de force, fondant un contrat affectif et narcissique, cette entité offre et rend à chacun une part de réassurance, là où est exprimée manque, insuffisance ou défaillance. Elle prête sa voix à tous, faisant résonner désirs, peurs... en les transformant en de l'expression et de l'adresse, du partage, du plaisir, de l'ouverture, de l'aisance dans la complexité, de la confiance et de la joie. Ainsi, le sujet souffrant expérimente, et constate, le fait qu'il est possible de survivre à la souffrance, qu'il est possible de survivre à l'évocation et à l'expression de celle-ci. Le sujet brisé par le clivage peut retrouver la force du processus de liaison permettant de relier, faire dialoguer, comprendre. Ayant acquis la possibilité d'accéder à un double regard, vers extérieur et vers l'intérieur, de jouer avec la douleur et d'en retirer du plaisir dans sa transformation, le sujet peut, alors, se réapproprier cette possibilité et le Monde ; le mouvement d'élan vital et de création, subjective, ayant été libéré de la destructivité. Ainsi, de la projection à la subjectivation, le procès de l'écriture, comme mise en figuration, signifiante et représentation de l'expérience du devenir soi-même, constitue, en réalité, aussi l'expérience de l'herméneutique du sujet. L'espace/cadre/dispositif étant le témoin et la preuve de la réparation et de la restauration des retrouvailles d'une commune humanité. Telle est la dimension éthique de cet espace.

Au regard de ces éléments cliniques conclusifs, nous pouvons, alors, considérer que nos intuitions théorico-cliniques, élaborées en hypothèses, concernant :

- la présence de la processualité, de la temporalité et de la spatialité au cœur des processus de figurabilité, d'expression, de symbolisation, de sublimation et de subjectivation sont confirmées comme le démontrent les cas de Mme. L., de M. P., de M. R. et de M. P3.
- L'existence de divers modes de symbolisation et d'appropriation des contenus symboliques (par exemple Mme D., Mme H., Mme. L. et M. P3.) est confirmée.
- La relance des processus de symbolisation et de subjectivation, en cas de failles ou de gel de ces processus, du fait de la présence d'états somato-psychiques entravants ou de l'actualisation/activation d'affects/processus (fixation à des contenus -Mme. L.-, ou à un processus -délirant, Mme G., à la projection/fusion, M. P.-, se rapportant, aussi, à des expériences traumatiques, M. P., à la projection pulsionnelle, M. P3.-), y compris en ce qui concerne les personnalités fonctionnant autour de la psychose, est également confirmée.

- L'importance des conditions de l'expérience de l'expression (malléabilité, transitionnalité, liaison, pulsionnelle et représentationnelle, opérationnalisées dans un espace/cadre accueillant et facilitateur), est confirmée (Mme. L. et Mme G.).
- L'importance de l'altérité et du groupal, dont fait partie l'animateur clinicien, dans l'avènement de la possibilité de bénéficier d'un *holding* (Winnicott), tel un Moi auxiliaire, (Anzieu, 1979, p. 96) facilitant l'ouverture de failles et de possibilités dans des systèmes pulsionnels et représentationnels figés, rigides, empêtrés dans la compulsion et la destructivité ; l'importance de la « patience élaborative » (Roussillon), apportée par l'autre/environnement, est confirmée (Mme. L. et Mme G.).
- L'importance de l'expérience du surgissement, de l'avènement, de la possibilité de saisir, de l'événement, est confirmée (Mme. L.).
- L'expérience de la possibilité de la transformation du langage, de la pensée, des affects, de la relation à soi, à monde interne, aux autres/environnement/monde, à ses objets internes et externes et de la création de matière langagière et de vie psychique est confirmée (Mme. L. et M. P.).
- La possibilité de la transformation de l'expression, ce qui est exprimé, devant l'autre-groupe et comment... est confirmée (Mme. L. et Mme G.).
- La possibilité de l'accès à l'appropriation et à l'intégration de nouveaux contenus et du processus de sublimation et de symbolisation est confirmée (Mme. L. et M. P3.).
- La possibilité de l'acquisition de la réflexivité est confirmée (Mme. L., M. P. et M. P3.) : la prise de conscience de l'existence de préférences, de la répétition de mots et de contenus, du processus de répétition et de non-condensation, de blocages... pour Mme. L., et la progression/évolution thématique, sémantique et pulsionnelle (élan vital, pulsions d'auto-conservation et de vie) pour M. P. et pour M. P3.
- La possibilité de l'expérience de la potentialité signifiante et créatrice de la paradoxalité, du négatif, de la souffrance et de la détresse et de leur transformation en sens, en plaisir, en sentiment esthétique, en réassurance affective et narcissique, en identité sociale est confirmée (M. P. et Mme. L.).

- La possibilité de la relance du jeu élaboratif et de l'expérience créatrice par l'expression (ouverture de la représentation, représentance), est confirmée.
- Les effets de la potentialité signifiante de la symbolisation sur l'expérience de son être au monde est confirmée (Mme. L.).
- L'expérience de la subjectivation par l'expression, par l'écriture (Chouvier, 2014, p. 84), est confirmée (M. P. et M. R.).
- L'écriture comme support et trace de l'inscription du devenir du sujet inconscient est confirmée (M. P. passe de destructivité/ projection/ fusion à détachement/écart et à substantialisation/subjectivation).
- La trace de la création et de la créativité subjective (des pulsions de mort à des pulsions de vie ; des sens au sens), portée par l'identité narrative/ poétique, est confirmée.
- La dimension thérapeutique de l'expression par l'écriture est confirmée. Pas uniquement sur le plan des contenus exprimés, mais aussi dans l'expérience des différents processus, de leur avènement et déploiement, *in situ*, de son propre fonctionnement, dans un contexte groupal et soignant.

La validation de ces différents résultats cliniques, envisagés et posés en tant qu'hypothèses, s'accompagne de la production de nouveaux concepts, découlant de la confrontation à la clinique, nécessaires à l'opérationnalisation de l'axe fondamental, l'articulation entre la psyché et le langage, se référant à la nécessité de l'existence de processus intermédiaires. Ceux-ci peuvent être articulés en deux pôles : l'écriture et la symbolisation. Dans le premier axe nous trouvons les concepts de l'écriture en tant que **zone de contact intrapsychique et intersubjectif, zone d'expérience, opérateur, organisateur psychique et appareil à symboliser** et, dans le second, les concepts de « **pousse-à-la-symbolisation** », de **zone proximale de symbolisation** et de **greffe de symbolisation**, de **peau symbolique**, de **co-symbolisation**, d'**enveloppe de représentants pulsionnels et sémantiques**, d'**enveloppe somatopsychique**, de **contrat affectif et narcissique de base** et d'**intersubjectivation**.

Nous déroulons, ci-dessus, la conceptualisation de ces processus afin de bien expliciter leur construction.

En tant que mode d'expression, l'**écriture** crée l'évènement de la possibilité et de l'expérience du contact/liaison entre différents états au service du Moi et du

Soi. Si le langage résiste à ce qui cherche à se dire il est, aussi et par ailleurs, malléable. Cette possibilité de chercher à joindre, au plus juste, ce qui est en attente d'être dit et adressé, institue l'exigence d'un travail de quête, d'élucidation et de clarification, de compréhension ; la traversée de l'exploration, concomitante, de son intériorité et de ce qui pourrait l'incarner et la transporter vers un autre espace/univers que le sien propre, destination finale de cette adresse, mais aussi point de départ de cette matière qui peut incarner le sujet. Dans ce cheminement, tous les couples d'opposés sont, potentiellement, rencontrés, comme, par exemple, temps/espace, informe/forme, conscient/inconscient, monde interne/monde externe, moi/non-moi... La différence-écart est une donnée de l'expérience de l'expression qui permet, justement, l'expression elle-même ; marqueur de la préexistence du langage et de l'autre, de la réalité extérieure, du monde, à utiliser en s'y incluant et en l'introjectant. L'autre-monde et son langage s'imposent, encore, au sujet dans le devenir de sa radicale étrangeté bien qu'ici il lui soit aussi donnée/offerte la possibilité d'utiliser suffisamment librement les structures langagières pour qu'il soit possible de rechercher et d'obtenir une pleine présence signifiante et performative dans la conjonction du singulier et du collectif. Il s'agit donc d'un processus de « *commuting* » (Neri, 1993, in Mellier, 2019). Ainsi, la préexistence de l'ordre symbolique devient la possibilité de l'exploration/découverte/redécouverte/ créée d'une brèche qui puisse constituer une vraie place pour un sujet aux prises avec la souffrance d'exister. Par conséquent la traversée, mieux encore, l'identification et l'acceptation, de ces multiples écarts donne à l'écriture une fonction structurante dans l'économie libidinale, de par l'actualisation des fonctions métonymique et métaphorique, opérant, par exemple, sur la dialectique destruction/réparation, déliaison/liaison. L'écriture constitue, ainsi, une **zone de contact intrapsychique et intersubjectif**, se soutenant des parties vivantes du sujet, et les soutenant en retour, afin de relancer leur potentiel de création et de créativité, au bénéfice de l'auteur mais aussi et des lecteurs. La polyphonie du sujet et la pluri-expressivité du monde interne que porte et traduit l'écriture, la conflictualité associée, se trouvent modifiées, de façon créative, par l'activité de liaison structurante du langage écrit, en réunification, synthèse, substantialisation. La narrativité se présente, ainsi, comme une source de création d'un savoir subjectif puisque le processus de mise en sens de son histoire personnelle vise l'historicité et son intégration. En définitive, l'écriture constitue une **zone d'expérience** de la fonction créé/trouvé/recréé de l'imaginaire esthétique (Oury, 2008, pp. 159-160), une « *topique internalisée* » (Guillaumin, 1998) ; à la fois, rencontre et négation de la réalité (O. Rank). Une nécessité humaine (Oury, 2008, p. 157). Selon E. Francesca (2019/1, pp. 99-100) : « *L'écriture à une fonction d'organisatrice psychique, elle aide la pensée à distinguer, à départager les affects et les*

*représentations du magma des éprouvés, du vécu, à les relier, à les mettre en forme et ainsi les distancier* ».

Les caractéristiques de l'écriture (matérialité<sup>40</sup>/malléabilité, figurabilité, expression/adresse), et du langage, sa substance (liaison pulsionnelle/ sémantique/ représentationnelle/ symbolique, substancialisation, réflexivité, incorporation/ introjection/ appropriation...), en se fondant sur l'association (d'images/ mots/ idées), structurent non seulement le langage, en représentation et en pensée, en récit, afin de le rendre signifiant, mais aussi l'ensemble de la vie psychique, en matière somato-psychique dynamique et signifiante et en font un **opérateur psychique**. Ainsi, de façon concomitante, l'écriture structure à la fois le langage et la vie psychique, rendant la signification, construite dans l'un et l'autre, sens partageable. De l'informe/indicible à des formes-objets/mots, signification et sens se réalisent de façon processuelle et spatiale dans un mouvement de création où la déliaison et la liaison constituent les axes opérants. Ainsi, la liaison vise à transformer les images/mots en langage, impersonnel d'abord, et en langue singulière ensuite, les transformant en narration, en récit et en parole poétique. Ce parcours de subjectivation du langage se joue de façon dialectique en traversant les résistances inconscientes et la résistance du langage, ainsi que les divers couples d'opposés comme la forme et la représentation, l'intrapsychique et l'intersubjectif... dans des mouvements, parfois opposés, de résistance et d'ouverture. Il s'agit, à la fois, de conflictualiser les éléments en attente et d'apaiser, par leur résolution, signifiante, ceux qui constituaient des points douloureux. Ainsi, de l'inattendu peut être généré, d'autres états/formes/scènes/images... une autre réalité, davantage partageable ; de nouveaux signifiants, plus complexes et partageables, susceptibles d'avoir des effets subjectivants, y compris sur le plan de la relation au Monde. Cette création/production de nouvelles représentations/pensées, représente un travail d'élaboration sémantique et psychique, pulsionnel et représentationnel. Ouverture, canalisée, du pulsionnel et de la représentation dans la matérialité et, ici, d'un espace/cadre du type parexcitations, l'écriture est non seulement contenante mais elle est aussi source de création, grâce à la constitution d'un **appareil à symboliser** les affects et les pulsions. Il advient des représentations, des symboles, des pensées, le sens, de soi, des autres et l'expérience de son être au monde. L'écriture constitue, ainsi, un acte performatif (Austin, 1962), faire devenir, à la fois, dans la création, le symbolique et dans le monde, la scène sociale, un sujet inconscient ayant acquis de l'unité, de la substance et de la cohérence suffisantes pour renforcer le Moi et le Soi et les

---

<sup>40</sup> « *L'aspect visuel de l'écriture permet de mettre en évidence les aspects du positionnement psychique de son auteur au moment de sa production* » (E. Francesca, 2019/1, pp. 99-100).

faire advenir. Selon Cadoux (2003/2, p. 140), dans sa réalité matérielle, graphique et sonore, en réalisant les « *traces du donné à voir, à lire et à entendre* », l'écriture permet de questionner « *les assises précaires de sa réalité personnelle* », constituant, ainsi, une limite à la singularité des individus. Elle offre la possibilité d'expérimenter un « *Entr'être au monde* » (Chouvier, 2014, p. 41). L'écriture, le langage écrit, constituent, ainsi, un **organisateur psychique** (Spitz, 1959).

Le second axe se rapporte à la question de la **symbolisation**. Ici, en considérant les deux aspects fondamentaux, à savoir l'existence de divers modes et de divers niveaux d'appropriation, nous allons aborder les concepts de « **pousse-à-la-symbolisation** », de **zone proximale de symbolisation** et de **greffe de symbolisation**, de **peau symbolique**, de **co-symbolisation**, d'**enveloppe de représentants pulsionnels et sémantiques**, d'**enveloppe somatopsychique**, de **contrat affectif et narcissique de base** et d'**intersubjectivation**.

Le **processus** de symbolisation se fonde sur la fonction de la **liaison** à plusieurs niveaux :

- **intrapsychique** (perceptions/pulsions-affects/représentations aboutissant à la figurabilité),
- **liaison langagière-sémantique** (exploration des acceptions des mots par l'exploration du gradient d'ouverture sémantique et construction de réseaux de signification),
- **liaison linguistique** (rapprochement/distinction des dimensions dénotative/connotative du langage, notamment par un travail sur l'orthographe/forme, la ponctuation, les omissions, les comparaisons, les images, les métaphores, la métonymie, la condensation de sens... pour les modalités poétiques).

La liaison permet la transformation de l'informe/infigurable/individuel en de la matière psychique langagière commune et constitue, alors, un véritable processus tertiaire autant sur le plan intrapsychique qu'intersubjectif, opérant dans et à partir de l'altérité, devenue l'expérience de la rencontre du partage d'une commune humanité traduisant une singularité universelle. Le tissage sémantique/représentationnel, la résonance émotionnelle, affective et représentationnelle et les liens entre les patients, le processus d'identification (pouvoir se voir et se reconnaître), mais aussi de séparation d'individuation, s'« autruifier » (Pessoa), représentent les constituants de ce mouvement de symbolisation aux effets subjectivants. Le processus de symbolisant porte cette dialectique où sujet et autre se retrouvent et se séparent, que ce soit sur le plan de l'expérience de l'expression

singulière ou en groupe, l'autre est toujours présent (groupalité interne, altérité interne, langage et ordre symbolique, groupe). Dans la symbolisation, il est toujours question de **co-symbolisation**, passive ou active, bien que cette dénomination soit plus adéquate dans le second cas de figure. La co-symbolisation active concerne les effets sur le sujet *latus sensus* de la co-construction que le groupe apporte. Que ce soit sur le plan de l'élaboration des ressentis, des comportements, des productions... en signification, l'entité groupe apporte et permet le surgissement et le déploiement de l'ouverture. Résonance (pulsionnelle et représentationnelle), liaison (intrapsychique et interpersonnelle), identification/différenciation, surgissement d'une représentation et d'une pensée collectives, les conditions de l'expérience groupale (cadre) représentent un étayage, du « *holding* » (Winnicott), contribuant au tissage du processus du « **pousse-à-la-symbolisation** », pris en charge par l'appareil psychique groupal (Kaës) constitué.

Ainsi, la co-symbolisation représente, d'autant plus lorsqu'elle est visée et mise en œuvre, la possibilité de l'élaboration de la rencontre sujet/altérité/monde, de l'élargissement et de l'enrichissement de la perception et de la représentation, de gain de réflexivité et de maturation psychique. Or, la symbolisation, ne peut opérer, et être opérante, que de façon processuelle et spatiale, dans une trajectoire de traversée et d'actualisation de diverses fonctions, instances, etc... créant une émulsion dynamique. Celle-ci crée, et constitue à la fois, une **zone proximale de symbolisation**, soit un espace, une zone d'ouverture et de contact entre les diverses fonctions et processus où la liaison (déconstruction/ construction/ reconstruction) peut opérer. La résistance psychique et linguistique de l'accès au mode symbolique (informe, paradoxalité, négatif, compulsion de répétition, destructivité, pulsions agressives et de mort, masochisme, résistances inconscientes...), nécessite un travail de décentrement, voire d'arrachement, de présentification, d'interprétation, d'imagination et de création, dans un mouvement dialectique constant écart/liaison entre chose et mot et dans un positionnement psychique alternant entre proximité et distance. Ce travail crée cette zone, et s'y opère, là où la déliaison se transforme en liaison et en sens. Il aboutit à la création d'un langage particulier, celui des symboles, à même de créer un monde particulier, un nouveau monde, où la transformation est possible. Cette mise en langage possède une fonction structurante de mise à distance du vécu (Ricoeur, 1983-1985). Se dessine, ainsi, un rempart métaphorique (Ricoeur, 1983-1985) pouvant faire face, et résister, à la dissolution complète du sujet dans le Ça. Construire des remparts, possédant des brèches néanmoins, telle est la fonction de cette zone.

Voici, de façon résumée, ce que nous pourrions comprendre de ce concept de **zone proximale de symbolisation** :

→ Définition :

- zone intermédiaire, protectrice, non conflictuelle (Anzieu, 1996, p. 158), où opère le travail de création et se rétablit le principe de constance.
- interface de transitionnalité et de malléabilité.

→ **Contact** entre les instances, dont l'inconscient et le conscient, et entre les pulsions/affects et les représentations.

- Travail sur le **pré-conscient**.
- Crée une **zone de contact** face au clivage et à la déliaison.

→ **Liaison** : construction du sens et transformation des représentations, de façon concomitante, sur une scène interne projetée (projection/introjection).

- **Travail de figurabilité** : soutient l'expression (les parties projetées créent une forme à laisser surgir de l'informe/ indicible/ traumatique).

• **Créer les conditions du surgissement d'états/formes :**

- création des contenants/contenus
- enveloppe créée par le groupe (Anzieu, 2003) permet la relance des processus de création et de créativité
- enveloppe somatopsychique, langagière et symbolique à même d'accueillir le surgissement des états/formes
- **enveloppe de représentants pulsionnels et sémantiques**

• Soutenir les **conditions de saisissement**

- entité groupale, identité groupale
- **contrat affectif et narcissique de base**

• Soutenir **l'exploration du langage**

- surgissement états/formes/mots
- travail d'explicitation/exploration et de signification des mots, des idées, des représentations
- ouverture du gradient de signification
- quête des mots justes, les plus proches de ce qui cherche à s'exprimer
- liaison interne (construction de réseaux, de structures sémantiques)
- associativité générative (création de nouvelles formes/liens/contenus)
- passer de l'hallucination à la représentation

- **Création appareil à représenter, à symboliser et à penser** (Bion, 1983) **la représentance**
  - contenance (déliaison), ouverture des représentations et création représentationnelle
  - co-symbolisation (puissance de l'ouverture de l'imaginaire et du poétique)
  - élaboration groupale
  - feedback et réflexivité
  - intégration et appropriation des contenus et des processus

Ces éléments de réflexion soulignent autant la richesse, la puissance et la créativité de la vie psychique que la relation indissociable entre l'économie psychique et les structures du langage. Si, selon Chouvier (2014, p. 20), « *La psyché peut accéder à d'autres réalités par un effet de transformation purement interne* », lorsque cette dynamique « *purement interne* » est soutenue par les autres, l'environnement, il s'ensuit la recréation, incessante, de Mondes possibles. C'est ce que souligne le concept de **greffe de symbolisation**.

Face à la terreur, à l'agonie, à l'informe, au vide, à la destructivité et à la paradoxalité aliénants et sidérants, il est nécessaire qu'advienne une séparation, un écart, une distance ; un espace contenant la possibilité du mouvement, la possibilité d'autre chose. Celle-ci est apportée, introduite et maintenue par l'altérité que représente l'existence des autres, de leur monde, de leurs représentations... ces autres qui résistent à l'effacement et luttent, aussi, pour exister et pour s'exprimer. Le monde résiste à l'existence du sujet. Les autres, représentants du monde, constituent une force d'opposition relativement à la fusion et à l'indifférenciation. Un rempart imposant au sujet l'exigence d'aménager un espace de rencontre autre qu'un rapport de forces écrasement/effacement ; soit de créer un lien, du commun, des fils, tissés, des liens qui tiennent mais qui ni ne collent ni ne figent. Du mouvement, des liens/fils/substances souples, malléables, clairs... constituent une **membrane/peau** commune sur laquelle on peut travailler, se poser, se soutenir, tirer, se/la rapprocher, l'étirer, enlever les couches se trouvant devant l'accès et la compréhension de ce qui est, encore, informe ; apposer... des mots, du sens... Cette membrane/peau est faite d'éléments importants, suffisamment pour être présents. Des parties clivées, en attente d'être réparées, des parties souffrantes en attente que la déchirure traumatique soit contenue. Ces parties peuvent être réparées/tissées par des fils qui deviennent sémantiques et signifiants. Cette construction en amplification crée un réseau de mots/sens, un tissu langagier et sémantique qui prend forme, se substantialise et se déploie jusqu'à que cette forme puisse se poser sur le vide, le défaillant... Elle renoue, englobe, renforce et existe

là où il y avait des manques, des vides, des trous... du déchiré par l'autre, objet et monde. Elle vient palier, renforcer, combler les failles de la première peau (objet maternel et du monde). L'informe se substantialise et ça se malléabilise. La dire c'est la travailler, la recouvrir, la dévoiler, la transformer en incluant d'autres mots et sens. Ne se rompant pas, ne se vidant pas, cette peau permet de relier, d'introduire, de créer... de la matière langagière et psychique avec de la matière psychique première. Cette **greffe de « peau » symbolique** est posée sur les parties défaillantes, en creux, vidées de l'existant (**greffe de vide**). Elle peut être **narrative** ou **poétique** la spécificité de chacune et les motions psychiques associées. Dans la modalité conte collectif oral, les projections sont davantage articulées sur le plan représentationnel, plutôt comme des parties/bouts déjà formées et signifiantes et acquièrent ainsi une dimension identitaire (affectif et narcissique). La perte que représente la co-symbolisation semble plus couteuse malgré la consensualité de la matière pulsionnelle et représentationnelle qui vient se surimposer et s'imposer à la dynamique psychique singulière. Toutefois, cette greffe de matière linguistique, pulsionnelle et représentationnelle, mais aussi processuelle, effectuée dans l'entité groupale, devenue topique, est à même de pousser le sujet à se décentrer, à se décoller de l'immédiateté de la projection/pulsion, de la compulsion pulsionnelle, d'ouvrir le site du « pré », de l'ouvert, du pré-conscient, afin que l'altérité, *latus sensus*, puisse la rencontrer, et peut-être même, en fonction de la force de la poussée de la co-symbolisation, et de la plus ou moins grande malléabilité de la matière psychique et du site représentationnel, la traverser, s'y poser et y être accueillie. La greffe de symbolisation assume, ici, un mouvement d'ouverture avant de ne devenir de l'émulsion pulsionnelle et représentationnelle. Sur le plan intrapsychique, les mouvements psychiques relèvent plutôt d'une acceptation quelque peu contrainte, d'un renoncement de ces parties/bouts du sujet au profit de l'ensemble du groupe. De la compensation, de la satisfaction est, toutefois, retrouvée, dans le mouvement d'inclusion de ces parties, bien que transformées pour rencontrer et intégrer l'altérité, dans un tout ; la réassurance narcissique de l'acceptation d'une partie de soi dans ce qui peut faire groupe et sens pour l'ensemble. Quant à la poésie collective, bien que le mot représenté soit, déjà aussi, un bout de représentation et qu'il commence de s'articuler mentalement à des signifiants créant de la matière, le fait qu'il provienne de la rencontre du monde extérieur, le fait que ce support de projection se constitue de l'environnement, de la réalité concrète, contrairement au support de symbolisation utilisé pour le conte collectif, une image, inattendue, qui n'est pas la réalité et qui ne relève ni ne correspond à la réalité, puisque elle contient de la paradoxalité, poussant donc à la projection et à l'association, et que les participants ne puissent relever qu'un nombre très réduit de représentants, oriente, d'emblée, la perception, et la réduit,

empêchant l'associativité de se dérouler et de devenir consciente. Ici, il est nécessaire d'explorer des acceptions, les différents contenus et trajectoires de l'association d'idées, réseaux thématiques et sémantiques (traduisant et portant les réseaux représentationnels et pulsionnels), avant qu'une image ne soit construite, ce qui permet de maintenir ouverte la signification et la représentation. Ici, il s'agit d'une création de matière langagière/psychique se situant juste avant le déroulé de la symbolisation secondaire, juste après la création *ex-nihilo*. Tout est donc encore possible. Ici l'émulsion de représentants/pulsions pousse la créativité à être actualisée et opérante. Il s'agit d'une construction et d'une co-construction quasiment *ex-nihilo*, opérateur psychique qui va permettre la création de matière pulsionnelle représentationnelle, mais aussi processuelle, qui sera greffe. Alors que, dans le cas du conte collectif, de la matière est déjà créée et que ces processus vont intervenir sur cette première création. La greffe sera celle d'une autre matière, consensuelle, venant s'y greffer et la modifier. Ici la greffe serait plutôt, dans la symbolisation, d'une greffe de représentation et dans le cas du compte collectif, de symbolisation, bien que toutes deux participent du processus de greffe de la symbolisation. Nous pourrions déduire que celui-ci comporte deux modalités (narrative et poétique) et deux phases. Grâce à cette nouvelle **enveloppe somatopsychique**, il devient possible d'inclure les failles, de les dépasser et de renforcer ce qui existe déjà comme ressources. Il devient, aussi, possible de jouer à être, muni de cette nouvelle peau, dans cet espace-jeu de l'expérience d'être. Il devient, enfin, possible de récupérer le plaisir des retrouvailles d'une réalité rêvée, imaginée, à présent et dorénavant, créée. Ainsi, un nouveau savoir advient de ces greffes. Celles-ci constituent ce qu'il serait possible d'envisager globalement comme étant une **greffe de symbolisation**.

À partir de la pensée de Pankow, sur la greffe de transfert, et de Brun/Roussillon, sur le transfert multifocal, nous nous proposons de considérer le fait que la réfraction du transfert (cadre, médium, groupe) s'opère aussi sur un double mouvement d'identification projective et d'introjection en direction des parts névrotiques des membres du groupe. L'expérience de la symbolisation (travail concomitant sur les structures langagières/linguistiques et sur les structures psychiques) par la co-symbolisation, en tant que processus d'expansion de la psyché (ouverture et enrichissement des représentations signifiantes), comble et pallie la défaillance ou la moindre actualisation, voire la non-activation des parts névrotiques des sujets, enkystées par la déliaison. En maintenant l'altérité, la différenciation et la séparation de par, notamment, la co-construction du sens et les représentations consensuelles associées, la dialectique différent/semblable permet l'ouverture de la décentration, soit la découverte et exploration de l'autre, de l'externe, de l'espace, de la réflexivité, de l'expérience... Les parts névrotiques

des autres, présentifiées, rencontrées et visitées, vont maintenir la présence de la possibilité, en présentifiant l'absent, l'inaccessible, le défaillant. Ces parties, « site » de l'ouvert, du sens, de la dynamique et de la transformation, vont soutenir les parties névrotiques défaillantes, de par leur résistance à la recherche du même/fusionnel jusqu'à ce qu'un décentrement soit possible et qu'une ouverture pulsionnelle et représentationnelle surgisse. Alors il s'agira d'une rencontre créatrice d'un invariant et non du fusionnel. Cet invariant résulte du travail de co-symbolisation. Il viendra pallier ces parties névrotiques auparavant défaillantes qui, alors, s'activent, s'actualisent et se renforcent de par les processus groupaux d'identification, de reconnaissance, de réassurance narcissique, de renforcement de l'identité sociale... la pulsionnalité groupale contraignant les pulsions individuelles, les forcent à prendre la direction de la représentation et de la symbolisation. Ce « pousse-à-la-symbolisation » se produit non seulement en termes de mouvement, de dynamique, de contenant, de processus, mais aussi en termes de contenus, d'images, de scènes, de représentations. Il s'agit donc d'un pansement, d'une greffe, à la fois, de contenus et de contenant : de symbolisation. Elle renforce et élargi la capacité à se décentrer, à se décoller et à expérimenter, à jouer avec les possibles, à être autrement. En acquérant de la consistance, cette greffe devient une substance venant combler la séparation, tout en étant un rempart contre l'angoisse de la fusion et de l'informe puisqu'elle permet d'unifier les diverses parties singulières projetées en une entité spécifique unifiée, contenant l'ensemble des parts/bouts projetés ; la diffraction du transfert permettant cette projection, sur la psyché groupale, de ces procédés symboliques. La substance symbolique qui en découle viendra renforcer les parts névrotiques, certes de façon temporaire, notamment en ce qui concerne les contenus, mais opérante toutefois sur l'expérience de la possibilité d'ouverture et de transformation, sur le plan du processus.

Se soutenant des processus de différenciation et d'identification, la greffe de symbolisation participe du processus de subjectivation et crée de l'**intersubjectivation**. Mettre du Moi, du sujet, là où il y a fusion et confusion, du Ça, la greffe de symbolisation soutient l'expansion du Moi. Après la différenciation et la séparation, la substantialisation et l'amplification (moi+autres+monde), les autres-Monde cessent d'être considérés et vécus comme une simple trace du sujet, mais peuvent être envisagés comme le socle du devenir (subjectivation), possédant et jouissant une des mêmes attributs et qualités que le sujet.

De façon schématique, voici comment il serait possible de formaliser le processus de la greffe de symbolisation :

→ Travail sur le langage (de la figuration à la représentation).

- Co-symbolisation (groupe/animateur clinicien/) : s'identifier, s'« autruifier ».
- Conditions de l'expérience de la symbolisation mutifocale (dispositif) :
  - Modalités
    - Modes de symbolisation
    - Modes d'appropriation
- Dialectique
  - Alternance individuel/collectif
  - Trop plein-fusion ; vide/ouvert
  - Douleur/plaisir

Que ce soit par la poésie ou par la narrativité, s'exprimer consiste à démêler le fil discursif intérieur et à le reconstruire avec d'autres mots. Figurabilité, externalisation, adresse, transformation... l'écart que suppose le choix d'une forme de langage dicible et partageable, possède la puissance de permettre, même si, parfois, de façon très éphémère, le décentrement avec l'expérience de l'arrêt de la signification et du sens, dans un monde interne figé par le pragmatisme, l'idéalisation, la construction délirante, la destructivité, l'anéantissement. Ce double inversé, d'un autre sens, d'un autre récit, d'une partie du sujet, d'un autre « je » pouvant être possible, voire exister, sans entraîner clivage ni perte ni dissolution, y compris dans la toute-puissance, devient un véritable objet réparateur, capable de soutenir toutes les autres voix souffrantes en attente d'être exprimées.



**4.**  
**DISCUSSION**



Dans ce chapitre de prise de recul relativement à l'ensemble de la recherche (choix des outils conceptuels et théoriques, de la méthodologie, limites et biais...), analyse du positionnement épistémologique aussi, nous allons procéder à une revue critique de ces éléments avant de nous pencher sur les pistes praxéologiques.

## 4.1. LIMITES ET BIAIS

Dans notre recherche, le fait que le dispositif ait été construit après la période exploratoire constitue une limite dans l'appréciation du recueil des données puisque celui-ci a été construit en fonction des données empiriques observées lors de la période exploratoire. Toutefois, le fait que les données recueillies attestent, partiellement, de la validité des hypothèses et introduisent une ouverture dans les éléments la constituant, soit en accentuant l'importance des axes fondamentaux de la symbolisation, la dimension processuelle et, incluse dans celle-ci, la dimension groupale, sur les effets thérapeutiques de ce processus, portés par l'expression par l'écriture, nous permet de considérer ces hypothèses comme étant vraisemblables et opérationnelles bien qu'incomplètes.

D'autre part, la monothérapie constitue une limite à l'interprétation des résultats du fait du manque de données à croiser et de l'imputation inévitable des effets thérapeutiques observés lors de l'atelier à la participation des patients à celui-ci alors que les soins dispensés est diversifié.

En outre, le fait que certains participants aient été accompagnés par nous-mêmes sur le plan de la psychothérapie constitue un élément pouvant constituer un biais de désirabilité sociale dans la dynamique groupale.

Par ailleurs, la double posture, clinique et scientifique, est susceptible d'entraîner des biais, notamment dans l'interprétation des données relatives aux participants que nous accompagnons, en fonction d'éléments cliniques issus de la psychothérapie.

Enfin, le fait que notre recherche ait été menée sur le même terrain que l'espace professionnel entraîne un biais de désirabilité sociale, déjà évoqué, de la part des patients participant à l'atelier, bien que ce contexte ait pu faciliter, voire déterminer, la faisabilité de la recherche, notamment dans le sens de la possibilité d'obtenir des données sur le moyen/long terme. Enfin, encore dans cette perspective, il est encore à signaler le fait que la primauté de la dimension professionnelle sur la recherche a, malheureusement, pu entraîner sur le plan pragmatique de l'encadrement de l'atelier et, notamment, du recueil des données, quelques « ratés ». Par exemple, le cas du manque d'enregistrement de toutes les

séances a pu se produire, ce qui a entraîné la réduction du nombre de séances à utiliser dans notre recherche, et, en début du moment de la retranscription, quelques flottements dans l'utilisation du matériel clinique advenant des ateliers comme la retranscription de la lecture des textes effectuée par les patients ; il s'agit, ici, d'une perte de données que nous avons actée et rectifiée par la suite dans le déroulement de la recherche. Un autre de ces « ratés », significatif sur le plan du contre-transfert concerne les formulaires de consentement éclairé. Alors que nous les avons recueillis et gardés pendant toutes les années de thèse, au moment de l'analyse et de la rédaction finale, nous avons été dans l'incapacité de les retrouver. Il est vrai que notre situation professionnelle et personnelle a été très complexe tout le long de la dernière année. Toutefois, c'est lorsqu'une issue définitive au contexte professionnel a été trouvée que nous ne retrouvons pas ces documents ! En égarant ceux-ci peut-être avons-nous souhaité poser un acte de clôture définitive avec ce contexte particulier, ce travail de recherche y compris ? Il s'agit bien d'un acte manqué, nos souvenirs de l'organisation, finale, de ce travail concernant ces documents demeurent peu accessibles. Le fait que notre contre-transfert ait été ainsi, aussi, déterminé par le contexte professionnel (dynamique institutionnelle, obligation de résultats...) a eu, certainement, des effets sur nos attentes relativement aux ressources des patients. Ainsi, en plus de ce contexte peu sécurisant pour notre pratique professionnelle, animation de l'atelier y compris, nous avons toujours adopté un positionnement clinique mais aussi éthique humaniste alliant le soutien et l'exigence : nous avons donc toujours tenté de proposer des exercices, des événements, des échanges... à même de soutenir les capacités des patients, de les ouvrir, de les enrichir et de les soutenir dans la visée de soutenir la possibilité de devenir. Que cela ait été pendant la période de recherche ou non, si cette ferme conviction définit notre pratique professionnelle en général, c'est aussi parce que nous faisons, également, l'expérience subjective, bénéfique, du devenir, notamment par le biais de l'expression par l'écriture. Par conséquent, notre intérêt pour l'écriture et notre pratique scientifique, personnelle et artistique de celle-ci, en particulier de la poésie, constitue certes un soubassement important de notre positionnement clinique mais il ne nous empêche toutefois pas d'être attentive aux ressources, difficultés et désirs des patients, de les accueillir de façon à ce qu'ils se déploient et puissent s'ouvrir à du différent ; d'ailleurs nous avons construit notre dispositif à partir des besoins des patients. Néanmoins ces diverses nuances de notre contre-transfert, dont nous ne cessons de prendre conscience, sont source de questionnements et d'évolution.

Ces biais et limites renforcent la nécessité de penser davantage, notamment sur le plan éthique, le choix des participants à l'étude et de la prudence dans l'analyse des données recueillies.

## 4.2. REVUE CRITIQUE

Notre intuition clinique, mais aussi notre intérêt scientifique, voire personnel, pour la pratique de l'écriture, et même notre pratique littéraire de celle-ci, ont orienté notre positionnement théorique et épistémologique selon lesquels l'écriture posséderait, intrinsèquement, une dimension bénéfique, définie comme étant thérapeutique lors de cette recherche. Les qualités qui la caractérisent ainsi que, et de façon concomitante certainement, les liens directs existants entre la psyché et le langage (structures et processus), et ceci pour tout un chacun, indépendamment de critères comme le fonctionnement psychique, expliqueraient ceci. Nous connaissions déjà les approches de la narrativité, de la littérarité, de l'herméneutique, de la phénoménologie, de l'éthique de la narration... dans le champ des sciences humaines et, dans le champ de la psychologie clinique, les apports de la psychanalyse appliquée et de la « psychologie des profondeurs ». Notre parcours de formation en psychologie, clinique surtout, et cette recherche nous ont permis d'étoffer le référentiel théorique et conceptuel.

Ainsi, après avoir mis notre intuition à l'épreuve de la clinique, avoir élargi notre référentiel théorique, avoir exploré le processus de symbolisation, avoir adapté et construit notre dispositif nous considérons à l'issue de ce travail que :

- 1- Le positionnement épistémologique consistant à considérer l'existence, centrale et agissante, de l'inconscient dans la psyché est cliniquement opérant, tel que le démontre l'ensemble des données cliniques.
- 2- Les champs théoriques et cliniques de la psychologie psychanalytique et de la métapsychologie des processus sont cliniquement opérants dans la compréhension de la dialectique langage/psyché (structures - liaison/associativité générative- ; qualités -processualité/spatialité ; processus -sublimation/symbolisation/subjectivation),
- 3- En revanche, l'opérationnalisation de la dialectique symbolisation-co-symbolisation/subjectivation nous a semblé, en ce qui concerne les données recueillies dans le cadre de cette thèse, insuffisamment articulée et étayée.

## 4.3. RETOUR SUR LES APPORTS CONCEPTUELS ET PISTES PRAXEOLOGIQUES

### 4.3.1. Retour sur les apports conceptuels

Les apports conceptuels les plus centraux de cette recherche concernent justement ces éléments d'articulation que nous avons trouvés peu satisfaisants en termes théoriques dans nos recherches bibliographiques.

Certes, en ce qui concerne l'expérience de l'expression par l'écriture, le concept de peau (Moi-peau), de corps du texte/de l'œuvre... se sont avérés opérants et nous ont permis d'envisager les notions de peau sonore, de mots, de signification, sémantique... pulsionnelle et représentationnelle. Toutefois, cela nous a semblé incomplet pour expliquer les effets subjectivants de l'écriture.

D'autre part, les concepts relatifs aux processus de symbolisation (trauma, défaillances, de la représentation et de la symbolisation) nous ont permis de penser la processualité et la temporalité des processus psychiques ainsi que l'impératif de l'élaboration, donc de la représentation, soit de la création et des conditions de l'expérience de la symbolisation, dont la question du dispositif *ad hoc* (école de Lyon) et de la place de l'autre/altérité font partie. Toutefois, la question de la transformation de la matière psychique (résistances inconscientes, mécanismes de défenses, pulsionnalité, symptômes ...) par la symbolisation nous a semblée peu étayée malgré les concepts de réflexivité et d'appropriation.

Les apports théoriques portant sur la dynamique des fonctionnements psychotiques de la personnalité, tels que la paradoxalité, le transfert, la possibilité, voire la nécessité, d'opérer des greffes de « phantasmes » selon Pankow, nous ont permis d'articuler la question de la projection, du transfert et de l'introjection au processus de « greffe ». Néanmoins ils se sont avérés insuffisants pour expliciter, et articuler, la question du lien entre la greffe de transfert et la symbolisation et la co-symbolisation.

Ainsi, afin de comprendre et d'expliquer les données cliniques portant sur la dialectique langage/psyché, soit le processus de la transformation de la matière psychique en matière linguistique et les effets (sublimation, relance des processus de symbolisation et subjectivants), de la création de la matière linguistique sur la matière psychique, soit les liens entre les structures et les processus psychiques et les structures et les processus linguistiques, il a été nécessaire d'envisager l'existence de processus intermédiaires que nous avons tenté de conceptualiser. Ces concepts

non prévus au départ dans notre référentiel théorique s'organisent en deux axes : l'écriture et la symbolisation.

Relativement à l'écriture : **zone de contact intrapsychique et intersubjectif, zone d'expérience, opérateur, organisateur psychique et appareil à symboliser.**

En ce qui concerne la symbolisation : « **pousse-à-la-symbolisation** », **zone proximale de symbolisation, greffe de symbolisation, greffe narrative et greffe poétique, peau symbolique, co-symbolisation, enveloppe de représentants pulsionnels et sémantiques, enveloppe somatopsychique, contrat affectif et narcissique de base et intersubjectivation.**

### 4.3.2. Éléments restant à considérer

Malgré ces diverses articulations conceptuelles, nous aurions souhaité, maintenant, dans l'après coup, explorer davantage les différences existantes entre la greffe narrative et la greffe poétique. Bien que nous ayons repéré ces éléments pendant la phase de recueil des données, nous n'avons pas pu les explorer davantage vu que le concept de greffe, sous cette dénomination et modalité, n'a été conceptualisé qu'à la fin de l'étude, lors de l'analyse des données. Il aurait été intéressant d'organiser le dispositif pour qu'il puisse permettre, spécifiquement, la mise en œuvre du processus de greffe de la symbolisation narrative et poétique afin d'identifier d'autres caractéristiques et fonctions.

Globalement, même si nous avons pu constater cliniquement, d'emblée d'ailleurs, la dimension opératoire du concept de greffe de symbolisation, en tant qu'opérateur de symbolisation, d'intersubjectivation et de co-subjectivation, nous n'avons pas pu approfondir spécifiquement l'étude de celui-ci ; l'objectif de cette recherche étant l'étude de la dimension thérapeutique de l'ensemble du processus de symbolisation.

### 4.3.3. Retombées concrètes et opérationnelles sur le plan de la recherche et de la pratique

Les retombées de notre étude sur le plan de la recherche se rattachent à l'enrichissement conceptuel des diverses cliniques auxquelles nous avons eu recours (de par leur articulation mais aussi des apports que notre recherche a pu apporter en termes d'opérationnalisation des processus intermédiaires existants

entre la symbolisation et la subjectivation). Plus concrètement, la métapsychologie des processus s'enrichit de la dialectisation structures linguistiques/structures psychiques dans le sens des effets circulaires et de la création de la matière psychique par la matière linguistique. L'**opérationnalisation** de cette dialectique dans le cadre d'un dispositif *ad hoc* (soutient des processus de symbolisation), élaborée à partir des qualités communes -processualité, spatialisation et temporalité-, peut s'effectuer, **concrètement**, autant dans le milieu du soin, *latus sensus*, que dans le milieu de la réhabilitation et de l'éducation par exemple. Sur le plan **pratique**, l'ouverture, l'actualisation, le soutien et la relance du processus de symbolisation et de co-symbolisation, quel que soit le fonctionnement psychique, l'état (déliasion, démence), l'âge... possède des effets subjectivants sur le plan intrapsychique et intersubjectif, apportant des bénéfices thérapeutiques, sur le premier plan, et, sur le deuxième plan, d'inclusion dans la communauté humaine, de solidarité, intergénérationnelle et interculturelle. Dans cette perspective, la catégorisation structurelle, dont le dénominateur essentiel se constitue du déficit/gel des processus de représentation et de symbolisation, gagne en ouverture, en malléabilité, de par la créativité de la paradoxalité par exemple.

Ainsi, notre recherche porte une visée et un positionnement **éthiques** ainsi qu'une pensée clinique humaniste transférable et utilisable au sein de n'importe quelle institution et quel que soit le « public » accueilli.

**5.**  
**CONCLUSION**



Selon Freud (1915-17), cité par L. Combres (2007, p. 354), il existe « *un chemin de retour qui conduit de la fantaisie à la réalité : c'est l'art* ». Conceptualisant la psychanalyse, Freud l'associe d'emblée à la compréhension du processus de l'acte créateur, de la création et de l'objet littéraire/esthétique ; parcours que L. Combres (2007) retrace et que nous présentons brièvement. Selon Freud, l'acte d'écrire suppose l'existence de résidus n'ayant pas succombé au refoulement ou faisant retour sous la forme de l'écrit (*L'homme Moïse et la religion monothéiste*). D'autre part, l'écriture pourrait être considérée comme un moyen de traiter l'inconciliable de la rencontre de l'autre (*Totem et Tabou*). En outre, il existerait aussi, toujours selon Freud, une « pratique » de l'écriture qui offre une voie d'expression socialement « viable » et qui permettrait d'éviter l'effondrement psychique, tout en étant source de satisfactions autrement refusées (« *Le créateur littéraire et la fantaisie* »). Questionnant ces considérations, Combres suggère le fait que celles-ci concerneraient les sujets fonctionnant autour de la psychose : « *chez les sujets structurés sur le mode de la psychose [il] peut exister une pratique de l'écriture qui n'est pas création littéraire mais qui soutient l'inscription sociale de ces mêmes sujets sans les désagréments de la formation de substituts psychotiques* » (Combres, *op. cit.*, p. 192), soit en réinscrivent les éléments rejetés dans l'appareil psychique.

Ces quelques éléments attribuent une place fondamentale à l'art en général, et à l'écriture en particulier, du fait du potentiel signifiant de cet acte d'expression qui constitue, en réalité, un potentiel thérapeutique comme le suggère, très justement, Fédida (2001, p. 85) : « *La création est une tentative d'exister et de chercher à en guérir* ». Car, au final, le bénéfice de l'écriture c'est aussi l'inscription de cette radicale étrangeté commune, en voie de guérison, dans l'ordre social, symbolique et humain, comme nous propose de le considérer Chouvier (2004, p. 1) : soit le fait qu'une « *part de la subjectivité est inscrite désormais dans l'ordre des choses* ». Ces quelques éléments posent les jalons fondateurs de notre recherche à savoir : les qualités, les bénéfices et la fonction de l'écriture. C'est à partir de ce triptyque que nous avons articulé la dialectique psyché, *latus sensus*, et art, écriture en particulier, lequel a constitué le **fil conducteur** de notre recherche.

Cette recherche, proche d'une recherche-action, a été pensée et déployée pour explorer cette dialectique à partir du postulat selon lequel l'expression par l'écriture possède, intrinsèquement, une dimension thérapeutique. Pour explorer ces questions, nous avons été amenée à nous **référer** aux champs théoriques de la création, de la narrativité et des thérapies narratives, de la symbolisation, de la sublimation, des thérapies médiatisées et des objets transitionnels, de la clinique des groupes thérapeutiques, de celle de la relation... des aspects de la métapsychologie concernant les instances psychiques, la pulsionnalité, le trauma...

et à les **articuler**. Notre hypothèse de départ s'est vue enrichie par ces divers apports théorico-cliniques (la création écrite acquiert la qualité sublimatoire de traitement -présentification, élaboration et transformation-, de l'angoisse de l'informe et de la paradoxalité agonistique des vécus traumatiques -Roussillon- par une mise en récit pouvant alors être utilisée en ce sens dans le cadre de dispositifs groupaux de médiation), mais aussi par la clinique de la phase exploratoire orientant la construction de notre appareil théorique autour de l'exploration des liens existants entre symbolisation, poétique notamment, groupe et représentance. Ici, la clinique de la création (laquelle avait déjà apporté les notions d'enveloppe pouvant accueillir et porter le processus de symbolisation), rencontre les apports de l'école de Lyon (symbolisation focale, diffraction du transfert, dispositif *ad hoc*), nous permettant de l'articuler à la clinique des fonctionnements de personnalité psychotiques (défaillances du processus de symbolisation) -Pankow/Roussillon-. Nous envisageons donc la création littéraire comme pouvant relancer les failles et le gel de la symbolisation, étendant cette possibilité aux fonctionnements limites de la personnalité, et la co-symbolisation acquiert, alors, une dimension davantage centrale. Le travail groupal de co-construction de la figurabilité, de la narrativité et de la poétisation, de la créativité... fait appel aux notions de contact, de zone, de membrane, de peau (Anzieu)... alors que la question des processus groupaux (appareil groupal -Kaës-) s'associe aux notions de contenance, de contenus, de greffe (Pankow). La co-symbolisation groupale devient, ainsi, de la co-sublimation et participe pleinement au processus de subjectivation ; perspective qui éclaire, en la spécifiant, la question de la dimension thérapeutique de l'expression par l'écriture fondant notre hypothèse de départ. L'exploration des processus de création/d'expression et des liens existants entre structures linguistiques et structures psychiques, donne à la question de la matière psychique primaire, déjà entrevue relativement à la dimension cathartique de l'expression et du désaccordage (Roussillon), une place importante dans la considération de la dialectique psyché/art dans la mesure où elle concernerait, et fonderait, ces deux ordres de réalité : externe et interne. Nous considérons, ainsi, le langage et la psyché comme partageant des qualités communes : processualité, spatialité et temporalité, mettant en évidence la dimension dynamique et créative des deux. Ce point de vue deviendra essentiel dans notre soubassement épistémologique. D'autre part, la dimension performative du langage (Austin) (de par la réflexivité advenue, la possibilité d'appropriation des contenus dégagés par la symbolisation -Brun-, et l'inscription sociale dans l'ordre symbolique), prolonge les bénéfices de l'expression par l'écriture, en lui donnant une dimension sociale et éthique (réassurance narcissique, identité sociale non-catégorisante, plaisir). Écrire, en tant qu'acte de subjectivation, permet au sujet de s'inscrire dans un positionnement

signifiant dans son « être au monde » (Husserl). Les concepts théoriques fondamentaux, que cette brève rétrospective du cheminement de la construction de notre appareil théorique rappelle, sont ainsi réunis nous permettant de les articuler à un **dispositif** pouvant mettre en œuvre les conditions de possibilité de l'expérience de la symbolisation.

Ce dispositif se fondera sur notre postulat épistémologique ainsi que sur l'hypothèse de départ, enrichis des nuances que la théorie et la clinique sont venues apporter. À partir des qualités et des processus communs au langage et à la psyché, nous avons construit notre dispositif autour de quelques axes fondamentaux.

L'alternance des modes de symbolisation, associée à la diversité des modes d'appropriation des résultats produits par la symbolisation, est portée par le dynamique des modalités d'expression, et ici, par le travail effectué sur le langage pour que l'informe devienne une langue singulière mais partageable, de la signification et du sens, pour que les états deviennent des symboles ; de l'alternance oralité et écriture et de l'expression individuelle et collective. Ici, la notion fondamentale est celle de passage, d'intermédiaire, de transitionnel (Winnicott), de mouvement et de dynamique, de malléabilité (Meltier). Ces concepts supposent qu'il est possible de faire advenir, de se confronter, de traverser et de dépasser différents états et expériences opposés (intérieur/extérieur, moi/non-moi...) dans un parcours allant de l'informe, du son et de l'image à la matérialité de la trace ; des pulsions à la représentation. Les notions de contact (Salimon, Resnik, 1999), de zones, d'interface... sont considérées dans la dynamique psychique créée par la dialectique sujet/groupe. Ici, la métapsychologie est convoquée par les notions de pulsionnalité, dont la destructivité, d'instances (inconscient/ préconscient/ conscient) et de processus divers, d'espaces (Mellier)... de processualité des processus de symbolisation (Roussillon), du primaire au tertiaire (Green). La trajectoire attendue étant celle de considérer le processus de figurabilité, d'expression et de symbolisation comme un processus de sublimation (expression, réflexivité, conscientisation) et de subjectivation. Dans cette perspective, le recours à la clinique des groupes thérapeutiques s'est associé, dans notre dispositif, à la notion de l'existence de divers modes de symbolisation et d'appropriation de la symbolisation (Roussillon). L'altérité, le groupe, est considéré comme étayant et vicariant, la notion d'ouverture se raffermi. Alors, les états en attente de devenir des formes signifiantes, en contenus, en condensés somato-psychiques et en symboles, de par les processus groupaux, sont considérés comme constituant un mouvement, une dynamique et une force qui pousse, voire contraint, à la symbolisation. À la création de formes et de métaphores de désirs, de fantasmes... transformant ainsi l'insubstantiel de l'informe/traumatique en forme, signifiante qui plus est. Ici, les notions relatives aux enveloppes, peaux (Anzieu), à l'appareil

psychique groupal (Kaës), aux greffes (Pankow) se sont avérés opérants. Les constituants et les phases du processus de symbolisation et de subjectivation sont ainsi globalement définis et aboutissent à la considération finale de la création, et co-création, d'objets symboliques, esthétiques et poétiques, greffant le sentiment esthétique sur la douleur et l'informe. Ainsi, il serait possible de se « *réapproprier l'objet comme objet sublimatoire* » (Chouvier, 2004, p. 84), contenant des réviviscences des traces anciennes et l'inscription de nouvelles. La co-symbolisation porte les qualités du décentrement, de l'ouverture, de l'accueil et de la transformation. Le dispositif, dont le médium présente et porte les conditions optimales de l'expérience de la symbolisation, de la sublimation et de la subjectivation en bordant le parcours allant de l'informe-traumatique au beau. En tant que possibilité de représenter et d'intégrer l'informe, le dispositif fonctionne comme un substitut de l'environnement premier offrant la possibilité de traiter les expériences non-traitées, non-symbolisées au sein de conditions *ad hoc*. Dans ce dispositif, les modalités d'expression poétiques, en particulier la poésie collective, soit la co-symbolisation poétique, deviennent centrales dans ce parcours de relance du processus de symbolisation du fait des qualités du langage poétique (espaces, silences, vides, résonance et échos -de l'indicible et insaisissable pulsionnel-, ouverture des formes, de la signification des mots...), et des effets sur l'ouverture et la malléabilité des représentations qu'elles permettent. La poésie est envisagée alors comme « *un mode de régulation efficace des parts psychotiques* » (Chouvier, 2014, p. 23). Enfin, l'ensemble du dispositif est pensé comme étant performatif (Austin) et subjectivant.

Voici comment le dispositif a été mis en place et avec quels résultats globaux.

La modalité lecture a été mise en place à mi-parcours de la phase d'exploration, suite au constat clinique de la distance prise par les patients avec la lecture, notamment la littérature ; les pratiques de lecture de ceux-ci semblent s'articuler, essentiellement, autour du pragmatique, du monde contemporain... Par ailleurs, nous avons considéré que débiter le cycle d'expression par la confrontation à l'univers fictionnel d'un autre faciliterait ce retour vers le littéraire, de façon plus passive et donc moins intrusive. **Nous avons ainsi constaté que l'écoute/rencontre de l'univers d'un autre pouvait induire de la résonance émotionnelle et représentationnelle (un horizon d'attente pour Mme. L. par exemple), et constituer la possibilité d'exprimer quelque chose d'intime.** C'est ce qu'il s'est produit pour Mme. B., pour M. R1 et pour Mme C. par exemple. Cette dernière, notamment, trouve des « émotions » dans les livres et aussi de la confiance ; un « espoir » que Mme S. cherche aussi. **Nous faisons ici le constat qu'il ne s'agit pas uniquement de l'expérience d'un mode particulier d'être, esthétique, de l'autre, de soi, du monde mais, par ce biais, de la rencontre,**

**de l'expression et de l'adresse de quelque chose qui relève de l'intime, parfois douloureux et traumatique qui, à partir d'une mise en mots peut s'intégrer, se transformer.**

La modalité jeux de rôles écrit/individuel a été mise en place pour inclure une dimension plus ludique dans ce cycle d'expression, plus fantaisiste, davantage proche des pratiques d'expression de la jeune génération, pouvant se restreindre à une représentation réduite à un seul personnage voire à quelques attributs/traits identitaires le caractérisant, simplement nommés et non nécessairement rédigés. Il s'agit des premiers pas vers le monde imaginaire où, par le biais de la projection et de l'idéalisation, le personnage, l'« avatar », porte les manques et les ratés du sujet sous la forme de réalisations diverses, de complétude, de toute-puissance au besoin, représentant ainsi un double narcissique. La dimension de projection massive frôlant parfois la confusion a été expérimentée par Mme. L., qui a fait de son être-sujet un personnage qu'elle projette dans un univers imaginaire et qu'elle revit tout en créant, en même temps, une autre vie, un autre être-sujet. Ce « plus » que permet cette modalité d'expression, traduit le clivage sous-jacent entre la réalité des faits vécus et les désirs toujours inassouvis, tel un mirage d'avenir à l'horizon, comme l'expriment Mme. L. et Mme D. Quant à la conviction que l'exprimé relève, « presque », de la réalité des faits, le signifiant « presque réalité », porté par Mme G., renvoie à l'existence de plusieurs niveaux/dimensions de l'expérience du sujet et de son devenir, aux liens, aux passages, à la confusion... Ce désir, puissant, de transformer ses désirs en réalité (un monde de princesses où se déroulent des mariages princiers) est, finalement, « touchant », tel que l'exprime M. D1., car, finalement, il est fait de détresse et de « souffrance ». Le « blanc » de l'informe, énoncé par M. D1., le vide, peut, aussi, se remplir d'un univers fait de vécu et de non-vécu, désiré voir fantasmé. **Dans cette modalité jeux de rôles nous avons constaté que les patients se trouvent déjà, pour la plupart, dans une expression relevant du conte, avec un récit organisé, un point de départ et d'arrivée, portant des éléments projectifs massifs mais qui se structurent progressivement.**

La modalité conte individuel écrit représente un pas de plus vers l'immersion libre dans l'imaginaire, fait d'éléments infantiles (sensations, émotions...), d'archétypes portant l'essentiel des affects. « Inventer » une « vie » « drôle » constitue un « plaisir » tel que le propose Mme D. et Mme L. ; ce monde féérique fait de « fées », d'« ogres »... est « complètement » imaginaire, tel que l'exprime, avec véhémence, Mme. L. Mme D. se laisse emporter par ces « bons » et « spéciaux » mots de Mme L. ... c'est « passionnant » que tout soit possible dans l'univers imaginaire ; la quête de mots et d'images de Mme. L. « guérit » tout et tous, tel qu'elle le souhaite. Que d'« émotions », de « beaux rêves » trouve Mme C. dans les

contes ! Faire semblant, jouer la peur pour l'apprivoiser... tout est possible, y compris exprimer, dans la tendresse de l'adresse, l'attente, la nécessité d'un autre avec un regard bienveillant et reconnaissant, tel que l'énonce Mme L2., nous rendant « meilleurs » comme l'espère Mme. L. Ecrire est plus facile que de parler (Mme G.), du fait de la distance, de l'écart, de la matérialité et de la malléabilité du matériau langagier et de la surface de projection. Ecrire ça permet de « *se cacher* » « *un peu derrière* » (Mme C1.), de « *protéger* » sa « *pudeur* » (Mme C1.), de se dévoiler, non pas par « obligation », comme dans le langage oral, mais plus librement (Mme C1.), en choisissant, derrière une « *barrière* », selon M. D1., ce qu'on « veut » partager de soi. Ce « *pare-feu* », selon les termes de M. D1., qui contient le « feu », les pulsions, la souffrance, l'inconscient... de l'intérieur, protégeant l'éclatement du Moi de l'implosion interne, du fait des brèches voulues, acceptées, recherchées et maîtrisées de l'expression, protège, aussi, de l'extérieur, d'un trop dit, du danger de l'exposition de l'intériorité/l'intimité à l'autre, de la vulnérabilité et de l'intrusion. **Nous avons constaté que ce « pare-excitations » fait, finalement, de l'écriture une « parade », une mise en scène de soi, d'un soi rêvé et fantasmé, à la fois déguisé et dévoilé, certes « profond », selon M. D1., surtout si l'autre est capable de percevoir la vérité profonde qui est exprimée, mais toujours inatteignable et irréel.**

Dans la modalité conte collectif/individuel-oral/écrit le fondement demeure le même que pour le conte individuel écrit : accéder et exprimer des contenus infantiles, archaïques et pulsionnels. Toutefois, des différences existent : d'abord l'existence d'un support, d'une image, dont le sens demande à être interprété, et qui fonctionne comme un inducteur, en soutenant l'association d'idées, mais aussi du fait de l'hermétisme et/ou de l'ambivalence de celle-ci, à partir de et dans le mode imaginaire. Ensuite, il s'agit d'intégrer l'existence des autres, du groupe, de leurs propositions, de leurs attentes, de leurs besoins... La construction d'un univers commun sur le socle de la subjectivité se tissera progressivement par la résonance psychique (émotionnelle, affective, pulsionnelle, représentationnelle) de certains contenus, par le bordage du processus d'association d'idées par l'animateur et par la mise en place des liens sociaux entre les patients, là encore accompagnée aussi par le soignant. Enfin, ce travail de liaison se faisant à l'oral, il est, du coup, plus spontané, moins défensif et plus projectif. Une fois un consensus représentationnel ayant été accepté et intégré par le groupe, le travail de mise en récit et de verbalisation du travail accompli est effectué à la fin de la séance par l'animateur. Il n'y a pas de rédaction de texte, mais une restitution orale. Ce choix de l'oralité vise à travailler sur le lien social, la co-construction et la réassurance narcissique. **Plutôt que de perdre des signifiants auxquels les patients pourraient être attachés, nous avons pu constater que l'expérience du**

**groupe permet d'accéder à un enrichissement, une augmentation de la capacité à s'ouvrir aux autres et à leurs mondes, constituant un gain narcissique via la reconnaissance individuelle, la capacité à faire groupe et à créer quelque chose de façon collective, qui est, aussi, source de plaisir.**

Après cette immersion dans un imaginaire à la fois singulier et groupal, le cycle poésie débute, lui-aussi, de façon progressive. Il sera d'abord question de prose poétique, soit de la rencontre d'un langage et d'un univers particulier, d'un autre, auteur/poète, inconnu et absent, dont les mots véhiculent la dimension énigmatique du monde symbolique. Il sera, parfois, nécessaire d'explorer la signification, autour du présent/absent, du dit/suggéré, ce qui facilitera l'émergence de la résonance émotionnelle, affective, pulsionnelle et représentationnelle. Car si la connotation est à construire à partir de l'autre, ce seront les propres mots des patients qui seront écrits et partagés.

La modalité d'expression poésie individuelle écrite s'inscrit dans cet accès au mode symbolique, non pas à partir d'un inducteur, sauf exceptionnellement, mais à partir de l'expérience préalable de la prose poétique. Ce jeu sur le langage se fait de façon individuelle, contrairement à la modalité poésie individuelle/collective écrite et orale. Bien que la plupart des textes relèvent plutôt de la narrativité, du conte, de la description voire du pragmatique, parfois, certains patients, peut-être ceux ayant un niveau de formation plus avancé, ont accès aux procédés poétiques tels que la malléabilité, la condensation, la métaphore...

**Nous avons constaté que la poésie, en particulier, constitue, globalement, une source d'anxiété pour les patients qui craignent de ne pas savoir faire, de ne pas savoir écrire correctement :** l'orthographe les préoccupe, ils craignent d'être jugés, exprimant un sentiment, anticipé, de honte... Ils ne sont pas inspirés... où serait passé ce sentiment esthétique du beau ? Aurait-il été « anesthésié » par un vécu où la souffrance, la grande souffrance souvent, mène au monde de la psychiatrie, où le jour est souvent/toujours nuit, où les nuits sont hantées par de multiples peurs, terrifiantes parfois, d'angoisses indicibles, faisant de la moindre forme des ombres qui happent la moindre parcelle de ce « je », proie de lui-même, par des déchirements divers où la peau crie, en silence parfois... par tellement d'autres vies, toutes improbables, inconcevables et inconnues de la vie que les « autres » se sont vu gratifier, où le tableau est, souvent, noirâtre, « brouillardesque », très sombre toujours. Comment le beau pourrait-il exister et être figuré dans ce tableau où seul le désespoir est vivant et entendu ? Faire de ces mots du désespoir une source d'expression vivifiante, c'est l'expérience que l'atelier d'écriture a pour objectif de proposer aux patients. **Dans cette expérience d'un sujet qui exprime sa souffrance, nous avons constaté qu'il est plus « difficile » pour les patients d'écrire à partir du texte, de la pensée, du**

**ressenti d'un autre.** Serait-ce une question de compréhension, d'accès au sens ? Serait-ce du fait que ce sens, venant de l'autre, oriente, voire contraint, car provoque/rencontre, ce qui va émerger dans le corps et dans la psyché ce qui ne peut, alors, qu'être exprimé en lien avec cet « en dehors » ? Serait-ce du fait de la comparaison sociale, de l'idéalisation de l'autre, venant faire écho à des failles narcissiques ? Serait-ce dû à la contrainte de l'identification, parler de soi à partir de ce qui est rencontré de l'autre, s'approchant ainsi, quelque peu, d'un commentaire ? **Nous avons pu constater que la modalité poésie individuelle se fait plus aisément lorsque les sujets disposent d'une totale liberté (sans inducteur symbolique), contrairement à la prose poétique, mais aussi lorsqu'ils ne sont pas seuls pour la créer, d'où l'élaboration et la mise en place de la modalité poésie collective.**

La modalité poésie collective permet, à la fois, l'ouverture des signifiants et des représentations, constituant un facilitateur de l'accès au symbolique, tout en restreignant, de par le travail du poétique, la production de signifiants et en bordant la déliaison pulsionnelle tel que nous l'avons constaté par la participation de Mme G. C'est pourquoi elle conclut le cycle de progression vers le symbolique après le passage par l'imaginaire. Les modalités lecture, en atelier et à l'extérieur, et jeux de rôles, constituent, quant à elles, étant des activités intermédiaires, d'accès à un monde particulier et à son langage. La construction de la dimension connotative du langage s'opère à partir d'un travail sur le langage, au départ, simple représentant de la réalité externe. Ces mots de l'extérieur/monde, « presque » neutres, sont appelés à devenir, par le travail sur le langage (registre grammatical, polyphonie des acceptions, forme...), une substance/matière pouvant être travaillée, liée (par l'opposition, la similitude, la juxtaposition...), et transformée en des contenus, thématiques, des indicateurs de signification et de sens ; une langue. Certains de ces mots deviennent, alors, des échos, la résonance d'un espace interne pouvant devenir intime progressivement ; ils peuvent alors être investis de façon significative et devenir des signifiants, des représentants, des condensés de signification, des symboles et/de condensés somato-psychiques pour certains patients, auxquels ils sont attachés, fixés, figés parfois, comme pour Mme. L. (« *amour* ») et pour Mme C. (« *liberté* »). L'association/la liaison de mots construit un tissu sémantique devenant réseau, comportant une dynamique, une perspective, une direction... la langue est un organe qu'il s'agit de rendre vivant. Ce travail sur le langage, pour qu'il devienne langue, demande à être vu, retenu et contenu par les traces picturales sur les feuilles de papier. Et pour que de simples mots deviennent du langage, la présence de l'autre est parfois nécessaire, et même de divers autres, d'un groupe qui puisse porter, chacun et tous, ce travail de rendre vivant des mots/sons inertes. La vie se co-construit dans une peau symbolique

commune, co-crée dans l'ici et maintenant de l'expérience d'un « je/nous » poétique, mais dans une vie déjà-là. Les autres, dans leur radicale singularité, le langage, dans son ouverture délimitée, le cadre... portent ce monde existant avant, précédant l'expérience de « s'écrire en l'écrivant ensemble ». Le cadre, représentant du monde, incarne et constitue cette injonction à la délimitation de l'expérience ; il ne s'agit pas d'atteindre une liberté totale, mais de faire avec, de manier, de comprendre, de transformer et d'intégrer ce monde pré-existant, incarné par les mots de tous, porté par des individus qui ne sont pas encore un groupe et donc par des sujets singuliers. Ce travail sur la signification qu'il est possible de donner à ce déjà-là, passe par l'identification et par la discrimination de ce qui existe, de ce qui fait office de réalité. Ainsi, ces mots deviennent des représentants, matière-monde, matière première, l'essentiel qui est déjà-là. Le « cadre/monde » constitue l'espace accueillant la signification, le sens, la subjectivation. En définitive, la modalité poésie collective remet du jeu dans l'expérience de la rencontre entre le sujet de l'inconscient et le monde externe car elle permet de dire le mouvement entre la perception de la réalité externe et la résonance avec le Ça (premier mot surgissant de la rencontre de la réalité), avec le plaisir de l'ouvert et de la découverte. À l'encontre de l'angoisse de l'informe traumatique, le travail sensoriel (Kitsikis, 2020), pulsionnel et représentationnel mené sur le langage pour le rendre poétique, le rendre malléable, le transformer, constitue une audace créative, selon l'étymologie de « *poiësis* », une création de soi par des mots poétiques, mais aussi une audace subjective. Cette création d'un sujet plus vrai mais dicible, c'est ce que gagnent tous ceux se frottant à la poésie, soit rencontrant la dimension métaphorique du langage, porteuse du symbolique et du sens. **Nous avons pu faire l'expérience ici et, nous l'espérons, donné à voir dans cette thèse, le travail sur le langage vise à lui faire incarner, et traduire, la possibilité d'une rencontre avec une subjectivité, encore essentiellement singulière malgré le cadre collectif, soit à incarner une fonction subjective et subjectivante, en portant une dimension autre, symbolique, de celle qu'il véhicule d'emblée, symbole de cette rencontre. Dans cette construction d'un langage subjectivant, ce travail sur l'implicite, l'absent, le « en creux », l'autre invisible à la conscience, transformera ce langage dénudé de sujet en souffrance en un « je » narratif et poétique.** Nous constatons l'opérationnalisation de notre hypothèse concernant la relance des processus de symbolisation : soit le fait que les processus de créativité et de symbolisation peuvent être relancés dans la psychose. Tout en considérant la pertinence des apports de L. Combres, nous avons pu constater que les personnes fonctionnant autour de la psychose pouvaient avoir une pratique cathartique de l'écriture, mais que la dimension d'adresse pouvait aussi être présente et que la dimension sociale,

dans le groupe ou dans la communauté (lecture publique de textes), peut aussi constituer une source de satisfaction, de contentement et de fierté (Mme. L., lecture de textes à la médiathèque, et M. R., lecture de textes en dehors de l'atelier, espace commun de la clinique). Dire et adresser ces mots intimes au monde a constitué une vraie possibilité investie pour certains patients. Et même si certains sont demeurés muets, M. P., leurs mots n'ont pas pour autant été absents. Pour ce dernier, encore écrasé par l'objet, le saisissement de la possibilité de s'échapper de l'expérience de son espace replié sur sa radicale étrangeté, rigide, se fait, certes, dans un degré de moindre visibilité extérieure et de moindre désir d'inscription dans le Monde. Toutefois, tout de l'autre n'est pourtant pas perdu pour M. P., qui offre, néanmoins, sa présence au Monde et qui prête sa voix à d'autres, le temps de cette rencontre-retrouvailles. Ainsi, M. P., M. R., M. B3. et M. A., mais aussi Mme D., Mme C. et Mme B5. par exemple, ces dernières faisant usage d'une pratique imaginaire du symbolique, s'inscrivant et s'exprimant à partir du registre pragmatique, parviennent à accéder à un langage autre que celui du sens commun, parfois à partir du sens commun. Apparaît un langage imprévu pouvant dire autrement/indirectement -condensation par des signifiants (mots) différents signifiés (sens)-, par la polymorphie du langage, dire la complexité de la subjectivité. Accéder et jouer, avec d'autres, à créer un langage « spécial » capable de transformer la réalité interne (conflictualité, affects, désirs, fantasmes), en un langage valorisé et valorisant, telles ont été les expériences permises par l'expérience du langage de l'univers poétique. La dynamique de la co-symbolisation, en créant un sentiment et une pensée symbolique et esthétique, facilite l'accès à une autre réalité, mais à partir d'un intime davantage compris, intégré et approprié, et ceci dans le quotidien de l'institution qui est devenu, un temps durant, le leur. D'ailleurs, c'est ce qu'exprime, très clairement, Mme D. Ainsi, en plus de l'accroissement d'une visibilité dans le Monde, l'écriture peut, aussi, constituer l'opportunité d'expérimenter un sentiment esthétique du langage, du Monde et de soi (M. R., M. B3. et Mme. L.), lequel, bien que n'étant pas forcément recherché d'emblée, peut, néanmoins, surgir, survenir, de surcroît lorsque, des failles de la douleur et de la détresse, surgit une ouverture d'être. Il mène, alors, du plus singulier au partageable, voire à l'invariant. Dans un environnement ouvert et sécurisant, du jeu peut alors se présenter et, progressivement, être possible ; gagner en espace et en ampleur. Selon Chouvier (2002, p. 57) : « *Faire acte de symbolisation revient à mettre la symbolisation en pratique, dans une action qui a pour finalité une certaine modification de la matière* ». Le jeu sur le langage sensoriel, sur les mots/scènes ensuite, sur des idées enfin, bordé de membranes et de greffes, de vide et d'ouvert, peut permettre de trouver/de retrouver/de recréer/d'ouvrir la possibilité de se décentrer, d'essayer, de faire semblant, de s'amuser et d'imaginer, de dénouer et de

déjouer les nœuds des pulsions agressives et de mort sur la piste du devenir, du plaisir et de la vie. Selon Chouvier (2014, p. 257) : « *l'écriture procure un soulagement éphémère, passager, mais nécessaire pour continuer à vivre* ». Ici, dans ce monde sans enjeux ni dangers ni entraves, la joie du cheminer et de redécouvrir apporte le sentiment de toute-puissance infantile sans s'y soumettre (Chouvier, 2014, p. 85), mais parcouru de la toute-substance douloureuse, mais néanmoins éclairante, du vivre, de la création, de la beauté et de la vie, de la maturation psychique... malgré et grâce au spectre de la destructivité. L'objet sublimatoire permettrait, ainsi, d'accueillir les effets du traumatisme (soit l'indestructibilité, l'extrême sensibilité, l'indéfinie transformation, l'inconditionnelle disponibilité et une vie propre) (Roussillon, 2001), de les aménager, les rendre malléable et de les transformer. Cette expérience de la pulsion de vie renouée, retrouvée représente une possibilité qu'aucune autre expérience ne peut apporter. Et ce beau peut, parfois aussi, être contemplé, par ceux qui le créent à partir des abysses profondes et infinies de la douleur de l'exister. Ainsi, le déficit de créativité/symbolisation ne serait pas une caractéristique pathognomonique de la psychose non compensée ou en voie. La rencontre espace/cadre interne avec espace réalité externe, moi/non-moi, s'enrichie de la différenciation et du semblable et la singularité devient partageable, dans une co-création (Winnicott, 1975), toujours possible et disponible, dans cette fictionalisation de soi (Cheilan), sans fin finalement.

L'ensemble de ces éléments vont dans le sens de confirmer l'hypothèse selon laquelle le dispositif fonctionne comme un soutien du processus de « personation » aux effets de subjectivation.

Ce que nous **retenons**, fondamentalement, de cette recherche, du **travail** mené individuellement, ou de façon groupale avec les patients, s'articule autour de ce que Roussillon (1999), énonce comme une nécessité absolue pour tout sujet : l'« *impératif humain [de] devenir sujet de ce à quoi il a été assujéti* ». Le **dés-accordage**, initial ou postérieur, marquant le sujet d'une trace de l'impossible à représenter, en créant des points douloureux, **contraint** le sujet à la **représentation** et à la **symbolisation** (Mme G. et M. P.). Cette nécessité de représenter en chose et en mot ce qui affecte le sujet (Roussillon), dans l'après-coup du traumatisme, c'est ce qui permet la création. Par les **qualités** qui définissent l'écriture, ce moyen d'expression peut constituer un véritable acte de création : de la signification et d'autres scènes (Mannoni). Face à la destructivité, réductrice, le travail sur le langage, et sur les représentations, soit l'activation des processus associatifs, qu'exige l'écriture pour se déployer, apporte la fraîcheur de l'ouverture du monde du sujet, empêtré dans le repli du même ; la possibilité du différent, du nouveau, de l'autre, fait d'images, de sensations et d'affects différentes. Cette ouverture

salvatrice permet au sujet de sortir, de s'échapper de l'ombre des objets, de l'informe, du traumatique. Vide et dynamique peuvent alors, par divers jeux « interstitiels », faits de régression et de progression, entre des états « intervallaires », reconfigurer les espaces corporels et psychiques, et accueillir le surgissement, l'avènement et le saisissement, la création de l'espace de l'intime (Cheiland, 2015). Par les contacts, les passages, la **médiation** que permettent l'écriture, le sujet s'offre la possibilité d'expérimenter des états, des sens et du sens dont il avait été dépossédé. La matérialité de l'écriture permettra de garder, à la fois, la trace de l'existence de ce sujet inconscient, et celle de son devenir autre, par son inscription dans une forme écrite, dans des unités devenues signifiantes représentant le paradoxal. Témoin de cette expérience du devenir soi, en ayant fait du paradoxe un site signifiant, le sujet, autre, trace, sort de cette mise à l'expérience de lui-même enrichi d'un savoir sur lui-même auparavant inaccessible et inconcevable. Cette herméneutique du sujet que permet l'écriture de façon quasi indélébile, ne trompe pas, ne peut pas tromper, sur l'existence effective du sujet ni sur son désir de continuer à être et à exister. Ayant inscrit la matière psychique primaire dans une réalité tout autre, interne/externe, comme une forme signifiante saisissable et substantielle, l'écriture peut permettre de **recupérer** de l'**accordage**, la possibilité d'un voir, sentir et dire différents de la douleur, via des mots « *spéciaux* » (Mme. L.), dans un espace illusoire où tout est possible, mais bordé par la loi symbolique, dans un aller-retour fiction/réalité où la paradoxalité peut se transformer en sens par le négatif (Green), et dans un espace de jeu qui permet de créer des liens, des passages, des transitions (Winnicott). Cette transformation (Bion), faire de l'informe un contenu malléable (Milner), des états somato-psychiques conscience (contenus et processus), de la libido d'objet libido du Moi (Laplanche et Pontalis, 1967), effectuée dans le pré-conscient, permet de se reposer de soi (Attigui) et de retrouver du plaisir dans la transformation de la douleur. Il s'agit d'une expérience créatrice, un rempart contre la menace de l'envahissement par les processus psychotiques, l'emballage des processus pensée ou le réveil pulsions masochistes et destructrices (Anzieu, 1979), car « *Il faut supporter les représentants psychiques inconscients découverts par la régression. Les supporter, c'est-à-dire, rabattre la dalle du tombeau sur eux ni se sentir envahi d'un débordement catastrophique et décompensatoire* » (Anzieu, 1979, p. 98). Entre ré-objectalisation, ré-investissement libidinal, ouverture et altérité, rêverie, métamorphose et effet cathartique, l'écriture se met, résolument, au service de la liaison, des pulsions de vie et de l'humanisation de l'expérience de la douleur : « *La création commence avec le rêve et fini avec l'écriture* » (Chouvier, 2014, p. 276).

Par ces éléments, il est possible de considérer, de façon plus assurée, le fait que, au même titre que la psyché, l'écriture est déterminée, fondamentalement, par une dimension dialectique. Structures linguistiques et psychiques se caractérisent par la liaison, par l'association, en chaînes associatives signifiantes, agissantes au cœur de la représentation. Correspondant, en écho et en miroir, à la plasticité de la vie psychique, l'écriture constitue un mode de symbolisation multifocale ; sa double matérialité, sensible et malléable, favorisant le processus d'élaboration psychique, est à même de porter des enjeux symboliques et subjectifs (Chidiac, 2013), à la fois singuliers et invariants. La mise en mouvement du non encore advenu, mobilisée par la relance de la potentialité créatrice de la psyché, grâce à une mise au travail, concomitante, des structures psychiques et linguistiques, rend compte de la liaison représentative et de l'efficacité des processus de symbolisation. Le « pousse-à-l'ouvert » est un mouvement qui « pousse-à-la-création ». En traversant l'espace du même et de l'autre, son propre corps-psyché et l'ensemble du monde de **P'autre**, le sujet trouve, néanmoins et ainsi, une butée à la jouissance qui accepte les retrouvailles avec le principe de plaisir. Cet autre-groupe-monde, en faisant don de la tolérance, de l'ouverture, de la fantasmatisation, de la régularisation interdiscursive, de la réassurance narcissique et du réaménagement d'une place identitaire (Kaes, 2010), fait, aussi, don de la possibilité de la construction du sens (Squiteri, 2015/3). L'autre en tant que site et lieu du vide du même, de l'espace de l'ouvert (Green et al., 1973)... d'abord comme une hallucination, un rêve... puis une illusion vraisemblable. Grâce à cet espace potentiel dont la possibilité est offerte, le sujet peut, alors, jouer à faire peau neuve (Kaës, Anzieu), dans une parade maïeutique (Brun, 2016) aux enjeux vitaux néanmoins. L'expression par l'écriture, y compris lorsqu'elle se joue sur le mode collectif ou groupal, dans le cadre des médiations et groupes thérapeutiques, met en évidence, et en œuvre, le paroxysme de la condition humaine : soit le fait qu'il « faut se raconter pour créer une identité » (Cheiland, 2015, p. 104) ; pour exister. Certes, Freud avait déjà suggéré le fait que la vie est comparable à une fiction (Cheiland, *op. cit.*, p. 104). Le récit de soi, l'expression, « prolonge ce geste perpétuel de fictionnalisation », lui donnant une « architecture, fictionnelle et interne » (Cheiland, *op. cit.*, p. 104). Mais utiliser cette possibilité dans le soin psychique, accroît la dimension éthique de cet acte de subjectivation.

La clinique obtenue par l'animation de l'atelier lecture/écriture confirme la question de la malléabilité de la psyché et des structures langagières et linguistiques la portant. Liaison, médiation (médium, dispositif et transfert) et subjectivation seraient, processuellement, liées. La création, de mots, de traces du sujet, de mondes... est un mouvement en devenir où le vide et l'ouvert, interfaces, contacts

et greffes, identification introjective, des parties névrotiques, des capacités de symbolisation autres/groupe, des forces vitales... co-existent et se juxtaposent. De l'informe traumatique, de l'impensable agonistique de la psychose, du gel du mouvement créatif et imaginaire, de la paradoxalité et de la confusion, de l'effacement voire de l'anéantissement... il est possible de voir surgir, de faire advenir « comme par magie », du rien de l'instant/état présent, la beauté éblouissante des Noël de son enfance et du monde féérique où tout est possible : la gaieté des couleurs, l'intensité des saveurs de la bonté et de l'amour... la guérison surtout.

Par l'écriture, cette rencontre de soi, et donc de l'autre en soi, en plus de l'extérieur de soi, est graduelle et processuelle car elle est médiatisée par une interface, malléable et incomplète, le langage, lequel, de par son extériorité et ses procédés, est plus distant que l'intériorité et est donc moins effractant, moins menaçant et moins traumatique pour le sujet. L'advenue de son propre langage, du langage de l'intime, de son intime, procède ainsi d'une présentification, d'un avènement qui constitue un événement psychique, identitaire et existentiel.

Dans un espace sécurisant et ouvert à la rencontre et au devenir, par le partage de prédicats psychiques, de par la résonance somatopsychique de la matière narrative-poétique construite par la signifiante, les participants de l'atelier retrouvent la possibilité de dire la complexité de la subjectivité par un langage autre que celui de radicale étrangeté de la singularité, de la catégorisation et de l'institution. Si l'expérience esthétique est à même de transformer le plus singulier, devenant ainsi existant par la figurabilité narrative et poétique, en partageable voire en invariant, c'est parce qu'ici l'écriture, en tant que peau signifiante, crée, couche par couche (Pankow, 1987), par la présence du négatif rendu hallucinatoire, cet intime qui permet l'appropriation de soi et du monde ; signe de « personation ».

Ainsi, si l'écriture comporte des effets de subjectivation pour les sujets s'y confrontant, constituant donc un événement psychique de par l'élargissement du jeu psychique, l'Atelier Lecture/Ecriture, notamment en ce qui concerne la modalité poésie, constitue un événement sur le plan institutionnel de par l'irruption de la temporalité esthétique du dire poétique qui dessine de nouvelles figures dans l'espace commun : celles de l'intime, ayant traversé, dépassé et intégré la paradoxalité.

Cette recherche fondée sur la métapsychologie des processus (Roussillon, 2001), a non seulement permis d'affiner nos hypothèses de travail, mais elle a aussi permis de les enrichir tout au long de son déroulement. Entre matrices, opérateurs, appareils, zones de contact, membranes-peaux, greffes, processus, analyse de

contenus... au contact de la dynamique créative de la clinique, des aspects de la dialectique psyché/écriture/groupe sont apparus, étendant et approfondissant nos hypothèses de départ par d'autres notions conceptuelles (cf. chapitre Discussion). Et bien que nous ayons adapté notre dispositif, notre position épistémologique n'a pas été modifiée, mais plutôt enrichie par ces nouveaux apports. Notre appareil théorique a évolué en intégrant ces nouvelles données. Nous envisagerions, dans un avenir incertain, de confronter les perspectives dégagées par ce travail à l'étude de la compréhension de la dialectique psyché/démence/art. Mais il s'agit-là d'un autre chapitre à écrire. Pour terminer ce long monologue, nous concluons que ce que nous donne à comprendre l'acte d'écrire c'est justement l'irréductibilité du sujet en devenir et, *in fine*, ce qui, de lui, demeure, toujours, insaisissable. Ainsi, nous laissons très volontiers la place à la voix de M. P. que nous n'avons découvert que tardivement. Mais comme il n'est jamais trop tard, laissons donc ses mots résonner... au-delà du mutisme, de la destructivité et de la mort...

*« OBRIGADA Madame Alves pour l'initiative et l'organisation de cet atelier, très intéressant et dont les modalités sont bien équilibrées et parfaitement gérées par vos soins. Surtout ne changez rien c'est génial ! ».*



**6.**  
**BIBLIOGRAPHIE**



- Alby, V., & Védie, C. (2015). L'enjeu clinique de l'art-thérapie dans son approche de l'intime. *Annales Médico-Psychologiques*, 173, 536-540.
- Anzieu, D., (1979). *La sublimation, les sentiers de la création*. Paris : Tchou éditeur.
- Idem.*, (1981). *Le corps de l'œuvre, essais psychanalytiques sur le travail créatif*. Paris : Gallimard.
- Idem.*, (1984). *Art et fantasme*. Seyssel : Éditions Champ Vallon.
- Idem.*, (1985). *Le Moi-peau*. Paris : Dunod.
- Idem.*, (1996). *Créer, détruire*. Paris : Dunod.
- Austin, J. L. (1970). *Quand dire, c'est faire* (G. Lane, Trad.). Paris : Éditions du Seuil.
- Attigui, P. (2010/2). Le jeu théâtral, un appareil à penser l'impensable. In *Le Carnet Psy.*, 2. En ligne [http://cairn.info/article-p.php?ID\\_ARTICLE=LCP\\_142\\_0038](http://cairn.info/article-p.php?ID_ARTICLE=LCP_142_0038).
- Idem.*, (2012). *Jeu, transfert et psychose : de l'illusion théâtrale à l'espace thérapeutique*. Paris : Dunod.
- Barthes, R. (1953). *Le degré zéro de l'écriture*. Paris : Éditions du Seuil.
- Idem.*, (1966). *Introduction à l'analyse structurale des récits*. Paris : Éditions du Seuil.
- Bion, W. (1965). *Recherches sur les petits groupes*. Paris : P.U.F.
- Boulay, C. (2023). Écriture et symbolisation à l'adolescence. Étude d'un dispositif à médiation thérapeutique auprès d'adolescents et situation de placement. In *Bulletin de Psychologie*, 579, 77-80. En ligne <http://cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2023-1-page-77.htm>.
- Broustra, J. (1987). *Expression et psychose. Ateliers thérapeutiques d'expression*. Paris : ESF.
- Idem.*, (1996). *L'expression. Psychothérapie et création*. Paris : ESF.
- Brun, A. et al. (2014). *Formes primaires de symbolisation*. Paris : Dunod.
- Idem.*, (2016). Spécificités de la symbolisation dans les médiations thérapeutiques. In *Cliniques*, 11, 17-44. Toulouse : Érès.

- Brun, A. *et al.* (2016). *Évaluation clinique des dispositifs à médiations thérapeutiques. Dispositifs individuels, groupaux et institutionnels*. Paris : Dunod.
- Cadoux, B. (2003/2). Le groupécriture : une petite fabrique de subjectivité. In *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 41, 139-150. Toulouse : Érès.
- Chartier, R. (dir.). (1993). *Pratiques de la lecture*. Paris : Payot.
- Célis, R., & Zumwald, D. (2011). *La poétique phénoménologique d'Henri Mandiney. Archives de Philosophie*, 74 (3). 415-438.
- Cheilan, S. (2015). *Poétique de l'intime, Proust, Wool et Pessoa*. Rennes : P. U. R.
- Chouvier, B. *et al.*, (2002). *Les processus psychiques de la médiation*. Paris : Dunod.
- Chouvier, B. & René R. (2004). *La réalité psychique : psychanalyse, réel et trauma*. Paris : Dunod.
- Chouvier, B. & René R. (2006). *La temporalité psychique, psychanalyse, mémoire et pathologies du temps*. Paris : Dunod.
- Chouvier, B. (dir.). (2011). *Les enjeux psychopathologiques de l'acte créateur, à travers l'œuvre de Rimbaud, Vin, Artaud, Pessoa, Andrews, Novarina*. Bruxelles : De Boeck.
- Chouvier, B. (2014). *Pessoa, un voyage entre rêve et folie*. Auxerre : HDPsyc.
- Idem.*, (2016). Les voix plurielles de Pessoa. In *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 1(66), 53-66. Toulouse : Érès.
- Constantino, C. (2016/). Mise en récit, narrativité et symbolisation : la médiation conte avec les adolescents. In *Cliniques*, 1, 106-123. Toulouse : Érès.
- Combres, L. (2007). *La clinique par l'écrit, une étude des fonctions de l'écriture du sujet dans des cas de psychoses*. Doctorat de psychopathologie clinique et psychanalyse, Université Aix Marseille I, Marseille.
- Cornalba, V. (2019). La fonction de l'écrit dans la clinique de la mésinscription. In *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe*, 72, 33-44.
- Coulombel, S., & Lippi, S., & De Séguin, A. (2017). L'atelier de poésie comme désœuvrement de la langue : un exemple de médiation par l'art en institution. In *Annales Médico-Psychologiques*, 175, 718-724.

Darchis, E. (2019/1). Écriture : à quelle adresse ? In *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 72, 45-58.

De M'uzan, M. (1997). *De l'art à la mort : itinéraire psychanalytique*. Paris : Gallimard.

Derrida, J. (1967). *L'écriture et la différence*. Paris : Éditions du Seuil.

Di Rocco, V. (2006). « *Qui est là ?* ». *Échecs de la symbolisation et symbolisation des échecs de la symbolisation dans les problématiques psychotiques*. Thèse de Doctorat en Psychologie, mention psychanalyse et psychologie clinique. Université Lumière, Lyon II.

Donnet, J-L., & Green, A. (1973). *L'enfant de ça, psychanalyse d'un entretien : la psychose blanche*. Paris : Les éditions de minuit.

Douville, O. (2003). *Sylvie le Poulichet, l'informe en psychanalyse*. (pp. 269-272). Paris : Oubier.

Dumet, N. (dir.). (2013). *De la maladie à la création*. Toulouse : Érès.

Durif-Varembont, J.P. (2013). *L'intimité entre secret et dévoilement*. Bruxelles : De Boeck Supérieur.

Eco, U. (1979). *L'œuvre ouverte*. Paris : Éditions du Seuil.

Ehrenzweig, A. (1974). *L'ordre caché de l'art. Essai sur la psychologie de l'imagination artistique* (F. Lacoue-Labarthe & C. Nancy Trad.). Paris : Gallimard.

Ferro, A. (2014). Rêverie et narrativité, thérapeutes de la psyché. In *Cancer et psy(s)*, 1, 10-13. Toulouse : Érès.

Florence, J. (2011). Art et thérapie- liaisons dangereuses ? In P. Attigui. *L'art et le soin, cliniques actuelles. Peinture, sculpture, théâtre, chant, littérature*. Bruxelles : De Boeck supérieur.

Francesca, E. (2019). Écrire seul, écrire ensemble. Aménagement d'un espace de jeu par l'écriture. In *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe*, 72, 99-111.

Freud, S. (1915). *Pulsions et destins des pulsions*. Paris : Payot.

*Idem.*, (1933). *Essais de psychanalyse appliquée*. Paris : Gallimard.

*Idem.*, (1973). *Névrose, psychose et perversion*. Paris : P.U.F.

- Idem.*, (1891). *Contribution à la conception des aphasies*. Paris : P.U.F.
- Genette, G. (1966). *Figures I*. Paris : Éditions du Seuil.
- Idem.*, (1982). *Palimpsestes - La littérature au second degré*. Paris : Éditions du Seuil.
- Idem.*, (1983). *Le nouveau discours du récit*. Paris : Éditions du Seuil.
- Idem.*, (2003). Fiction ou diction. In *Poétique*, 134, 131-139. Paris : Éditions du Seuil.
- Golse, B. (2013). De la symbolisation primaire à la symbolisation secondaire, plaidoyer pour un gradient spatio-temporel continu autour de la notion d'écart. In *Cahiers de Psychologie clinique*, 40, 151-164. En ligne <https://cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2013-1-page-151>
- Idem.*, (2020). *Le bébé : du sentiment d'être au sentiment d'exister*. Toulouse : Érès.
- Green, A. (1973). *Le discours vivant*. Paris : P.U.F.
- Idem.*, (1973). *L'enfant de ça*. Paris : Éditions de Minuit.
- Idem.*, (1995). *La causalité psychique, entre nature et culture*. Paris : Odile Jacob.
- Idem.*, (1993/2011). *Le travail du négatif, la sublimation : du destin de la pulsion sexuelle au service de la pulsion de mort*. Paris. Éditions de Minuit.
- Idem.*, (2002). *La pensée clinique*. Paris : Odile Jacob.
- Idem.*, (2014). *La clinique psychanalytique contemporaine*. Paris : Les Éditions d'Ithaque.
- Guimón, J. (2004). *Art et psychiatrie, mécanismes psycho-biologiques de la créativité*. Genève : Georg Editeur.
- Hénault, A. (1979). *Les enjeux de la sémiotique*. Paris : P.U.F.
- Iooss, F. (2009). L'hétéronymie de Fernando Pessoa, personne et tant d'êtres à la fois. In *Psychanalyse*, 14, 113-182. Toulouse : Érès.
- Jaitin, R. *et al.* (2009). Défaut de symbolisation et aménagement des dispositifs dans un groupe thérapeutique d'enfants. In *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 53, 145-159. En ligne <http://cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2009-2-page-145.htm>

- Kaës, R. (2008). Reconnaissance et méconnaissance dans les liens intersubjectifs, une introduction. In *Le divan familial*, 20, 29-46. doi : 10.3917/difa.020.0029
- Kaës, R. & Laurent, P. (direction). (2009). *Le processus thérapeutique dans les groupes*. Toulouse : Érès.
- Kaës, R. (2015). La matière de la réalité psychique inconsciente. In *L'extension de la psychanalyse : pour une métapsychologie du troisième type* (pp. 67-74). Paris : Dunod.
- Kaës, R. (2017). *Les théories psychanalytiques du groupe*. Paris : P.U.F.
- Kris, E. (1978). *Psychanalyse de l'art* (B. Beck, M. Venoge, C. Monod, Trad.). Paris : PUF.
- Malrieu, P. (2000). *La construction des imaginaires*. Paris : L'Harmattan.
- Marcou, H. (1997). La capacité créatrice de la marge 2. In *Cahiers de l'Art Cru*, 23 ; 127-142.
- Martin-Mattera, P. (2005). *Théorie et clinique de la création, Perspective Psychanalytique*. Paris : Economica, Anthropos.
- Masson, C. (2004). *Psychisme et création*. Bordeaux : L'Esprit du temps.
- Melman, C. (2010). *La nouvelle économie psychique, la façon de penser et de jouir aujourd'hui*. Toulouse : Érès.
- Mellier, D. (2005). La fonction à contenir, objectifs, processus, dispositif et cadre institutionnel. In *La psychiatrie de l'enfant*, 2 (Vol. 48), 425-499.
- Monzani, S. (2014). Travail de rêverie et création Chez F. Pessoa. In *Cahiers de psychologie clinique*. 42, 171-193. Paris : De Boeck Supérieur.
- Morhain, Y. (2006). Le temps rompu, le cas d'un schizophrène. In Chouvier, B. & René R. *La temporalité psychique, psychanalyse, mémoire et pathologies du temps* (pp. 113-130). Paris : Dunod.
- Oury, J. (1950). *Essai sur la conation esthétique*. Orléans : Éditions le Pli.
- Idem.*, (1989). *Création et schizophrénie*. Paris : Editions Galilée.
- Idem.*, (2005). *Le collectif*. Nîmes : Champ social.

*Idem.*, (2008). *Essai sur la création esthétique, l'imaginaire esthétique comme facteur d'intégration biopsychologique*. Paris : Hermann Editeurs.

Pandelon R., Raux D. et Lusting N. (1997). Psychose, style et suppléance. In *La Revue Française de Psychiatrie et de Psychologie médicale*, 11.

Pankow, G. (1984). Formes et fantasmes structurants de la psychose. In *Art et fantasme*. (pp. 215-234). Seyssel : Éditions du Champ Vallon.

*Idem.*, (1993). *L'homme et sa psychose*. Paris : Flammarion.

Pessoa, F. (1999). *Le Livre de l'intranquillité*. (F. Laye Trad.). Paris : Christian Bourgois éditeur.

Pitarque, S. (2019/1). « Le récit des origines » : un dispositif d'art-thérapie utilisant l'écriture dans un cadre socio-éducatif. In *Revue de Psychothérapie Psychanalytique de groupe*, 72, 151-162.

Pivard, C. & Sudres J.-L. (2008). La médiation : un enjeu de symbolisation ? In *Psychothérapies*, 2 (Vol. 28), 127-133.

Poupart, F. (2014). Hommage à Gisela Pankow. In *Psychothérapies*, 34 (1), 51-58. doi : 10.3917/psys.141.0051.

Racamier, P.-C. (1984). Sur la fonction du fantasme dans la création artistique et dans la psychose. In *Art et fantasme* (pp. 41-49). Seyssel : Éditions du Champ Vallon.

*Idem.*, (1992). *Le génie des origines, psychanalyse et psychoses*. Paris : Payot.

*Idem.*, (2007). Le moi et le soi, la personne et la psychose. Essai sur la personation. *Évolution psychiatrique*, 4, (Vol. 72), 659-679.

Rosolato, G. (1969). *Essais sur le symbolique*. Paris : Editions Gallimard.

Roussillon, R. En ligne <https://reneroussillon.com/le-travail-de-symbolisation-2/>

*Idem.*, En ligne <http://www.univ-lyon2.fr/culture-savoirs/podcasts/podcasts-enseignement-de-rene-roussillon-617487.kjsp>.

*Idem.*, (1991). *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*. Paris, P.U.F.

*Idem.*, (1999). *Agonie, clivage et symbolisation*. Paris : P.U.F.

*Idem.*, (2000). Symbolisation primaire et identité. In Chouvier, B. *Matière à symbolisation*. Paris : Delachaux et Niestlé. En ligne <http://cairn.info/matiere-a-symbolisation-page-61>

*Idem.*, (2001). *Le plaisir et la répétition. Théorie du processus psychique*. Paris : Dunod.

*Idem.*, (2008). *Le jeu et l'entre-je(u)*. Paris : P.U.F.

*Idem.*, (2008). *Le transitionnel, le sexuel et la réflexivité*. Paris : Dunod.

*Idem.*, (2010). Propositions pour une théorie des dispositifs thérapeutiques à médiations. In *Le Carnet Psy*, 141, 28-31. En ligne <http://cairn.info/revue-le-carnet-psy-2010-1-page-28.htm>

Spira, M. (1985). *Créativité et liberté psychique*. Meyzieu : Césura Lyon Edition.

Squiteri, G. (2015). *André Green et les configurations de la tiercéité*. (pp. 870-879). Paris : P.U.F. En ligne <http://cairn.info/revue-française-de-psychanalyse-2015-3-page-870.htm>

Sudres, J.-L. *et al.* (2024). La méthode d'analyse phénoméno-structurale : approche psychopathologique, projective et créative. In *Annales Médico-Psychologiques*, 6, 553-559, (Vol. 182).

Talpin, J.-M. (2002). Des fractures du moi au « Je » d'écriture, écriture, médiation et intégration psychique. In B. Chouvier *et al.*, *Les processus psychiques de la création* (pp. 217-245). Paris : Dunod.

*Idem.*, (2019/1). La réception du texte au risque du groupe. In *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe*, 72, 87-98.

Vinot, F. *et al.* (2014). *Les médiations thérapeutiques par l'art : le réel en jeu*. Toulouse : Érès.

Winnicott, D. W. (1975). *Jeu et réalité : l'espace potentiel*. (C. Monod et J.-B. Pontalis Trad.). Paris : Gallimard.



# **7. INDEX**



- A**
- ANZIEU Didier ..... 53, 54, 58, 101, 133  
ATTIGUI Patricia ..... 93, 310  
AUSTIN John Langshaw ..... 280, 300, 302
- B**
- BARTHES Roland ..... 16, 64, 74  
BION Wilfred ..... 31, 35, 39, 42, 43, 71, 92, 96, 99,  
109, 128, 283, 310  
BRUN Anne . 16, 40, 42, 43, 44, 49, 50, 51, 55, 57,  
58, 59, 61, 66, 87, 88, 89, 92, 93, 95, 97, 131,  
158, 238, 252, 285, 300, 311
- C**
- CADOUX Bernard ..... 77, 105, 106, 240, 280  
CÉLIS Raphaël ..... 68  
CHARTIER Roger ..... 71  
CHEILAN Sandra ..... 81, 101, 139, 264, 309  
CHOUVIER Bernard 26, 28, 33, 43, 46, 48, 49, 50,  
54, 55, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 65, 66, 70, 78, 80,  
83, 84, 85, 88, 92, 100, 102, 104, 245, 271, 274,  
277, 280, 283, 299, 302, 308, 310  
COMBRES Laurent ..... 75, 76, 77, 80, 82, 83, 299,  
307  
CORNALBA Vincent ..... 52, 53, 241  
COULOMBEL Sébastien ..... 69, 245, 266
- D**
- DARCHIS Élisabeth ..... 101  
DI ROCCO Vincent. 29, 30, 33, 36, 38, 82, 92, 93,  
94, 95, 96, 97  
DONNET Jean-Luc ..... 28, 36, 92, 95, 100, 246  
DUMET Nathalie ..... 60, 98, 238
- E**
- ECO Umberto ..... 62, 72, 128
- F**
- FERRO António ..... 31, 32  
FEUD Sigmund.. 11, 21, 24, 25, 27, 29, 33, 36, 37,  
43, 50, 56, 60, 61, 67, 73, 75, 76, 77, 79, 81, 82,  
85, 90, 98, 99, 100, 101, 109, 111, 154, 238,  
299, 311
- G**
- GENETTE Gérard ..... 16, 63, 64, 73  
GOLSE Bernard .. 26, 66, 85, 86, 87, 99, 103, 104,  
244, 263  
GREEN André ... 16, 27, 28, 29, 33, 35, 36, 38, 46,  
48, 53, 55, 68, 72, 84, 86, 87, 89, 92, 95, 99,  
100, 101, 103, 105, 132, 147, 241, 245, 301,  
310, 311  
GUIMÓN José ..... 52, 54, 60, 101, 246, 269
- H**
- HÉNAULT Anne ..... 62
- I**
- IOOSS Filomena ..... 71
- K**
- KAËS René .... 24, 25, 48, 49, 66, 71, 78, 101, 105,  
106, 107, 108, 109, 110, 133, 135, 239, 281,  
300, 302, 311  
KRIS Ernst ..... 54
- M**
- MALRIEU Philippe ..... 62  
MASSON Céline ..... 27, 34, 35, 54, 55, 57, 61, 82  
MELLIER Denis ..... 154, 278, 301  
MELMAN Charles ..... 21  
MONSANI Stefano ..... 70, 71, 79  
MORHAIN Yves ..... 29, 34
- O**
- OURY Jean 21, 25, 35, 44, 55, 67, 81, 95, 103, 279
- P**
- PANKOW Gisèle ..... 16, 29, 34, 36, 37, 54, 95, 97,  
135, 285, 294, 300, 302, 312  
PESSOA Fernando ..... 15, 70, 77, 130, 139, 141,  
157, 161, 164, 249, 252, 259, 281
- R**
- RACAMIER Paul-Claude ... 54, 56, 105, 128, 136  
ROSOLATO Guy ..... 84

ROUSSILLON René 16, 23, 24, 26, 28, 29, 32, 35,  
38, 40, 41, 42, 43, 44, 47, 48, 49, 50, 51, 58, 59,  
61, 78, 81, 83, 84, 88, 89, 90, 91, 92, 94, 98,  
101, 104, 130, 131, 132, 135, 138, 152, 153,  
154, 163, 243, 247, 267, 276, 285, 300, 301,  
309, 312

### S

SPIRA Marcelle ..... 54, 55, 57, 58, 60, 102, 105  
SQUITERI Guiseppe..... 89, 311

SUDRES Jean Luc..... 22, 51, 61

### T

TALPIN Jean-Marc.... 72, 73, 78, 81, 98, 142, 154

### W

WINNICOTT Donald 16, 26, 35, 41, 43, 45, 46, 51,  
53, 57, 58, 60, 67, 74, 78, 87, 97, 154, 155, 276,  
281, 301, 310



---

## Résumé

---

À partir de la pratique d'un atelier thérapeutique de lecture et d'écriture dans une clinique psychiatrique, la recherche engagée interroge la dimension thérapeutique de ces médiations, notamment de la poésie, en particulier pour les sujets aux fonctionnements psychotiques de la personnalité. S'appuyant sur la théorisation psychanalytique des processus de création, de symbolisation, de sublimation et de subjectivation, le dispositif a été élaboré pour créer des conditions favorisant l'expérience de ces divers processus, soit les dimensions processuelles, spatiales et groupales. La diversité des modalités d'expression, l'alternance entre l'oralité et l'écriture et entre les modes d'expression individuels et collectifs, participent de ce processus. Celui-ci s'articule et se déploie autour de la dialectique symbolisation et co-symbolisation ; subjectivation et intersubjectivation ; axes s'enrichissant de la possibilité de l'ouverture que l'interculturel permet et introduit (recours à l'œuvre de Fernando Pessoa).

Les résultats observés vont dans le sens de la relance de ces processus en étayage à ce médium. Divers concepts émergent de cette recherche comme, par exemple, greffe de symbolisation, zone proximale de symbolisation ... permettant une compréhension de l'écriture comme une zone de contact, d'expérience, enveloppe somato-psychique, un organisateur et un opérateur psychique... situant cette recherche dans la métapsychologie des processus.

L'écriture comme trace de l'intime, et la poésie comme la création d'une paradoxalité signifiante, semblent, ainsi, avoir pu constituer un événement psychique à potentialité subjectivante pour les patients ayant participé à cette recherche.

**Mots clefs** : Médiation, lecture, écriture, symbolisation, subjectivation, psychose, effets thérapeutiques.

---

## Abstract

---

### **Writing as a subjectivation process at work : a study of the therapeutic effects of a writing workshop in a psychiatric clinic**

Based upon a practical experience in a reading and writing workshop in a psychiatric rehabilitation clinic, this research considers the question of the therapeutic dimension of these mediations, especially poetry, including for people who have a psychotic personality. Examining the questions of creation, symbolization, sublimation and subjectivation, the workshop has been elaborated in order to make the conditions of the experience of these processes, which are the processual, spatial and groupal dimensions, easier. So, the diversity of the modalities of the expression, the alternation between the orality and the writing, the individual and the collective expression, makes part of these processes. They are articulated around the dialectics between symbolization and co-symbolization ; subjectivation and intersubjectivation. These axes become richer by the opening that the intercultural dimension introduces and allows (utilization of the Fernando Pessoa works).

What emerges is the relaunch of these processes supported by these media. Several concepts arise like, for instance, « greffe de symbolisation », « zone proximale de symbolisation »... allowing the understanding of the activity of writing as a « zone de contact », « d'expérience », « enveloppe somato-psychique », an « organisateur » and an « opérateur psychique ». These concepts anchor this research in the field of processual metapsychology.

Writing of the intimate, and poetry as the creation of a significant paradoxicality, seem to have been constituted a psychic event with a potential subjective function for the patients having participated in this research.

**Keywords** : Mediation, reading, writing, symbolization, subjectivation, psychosis, therapeutical effects.